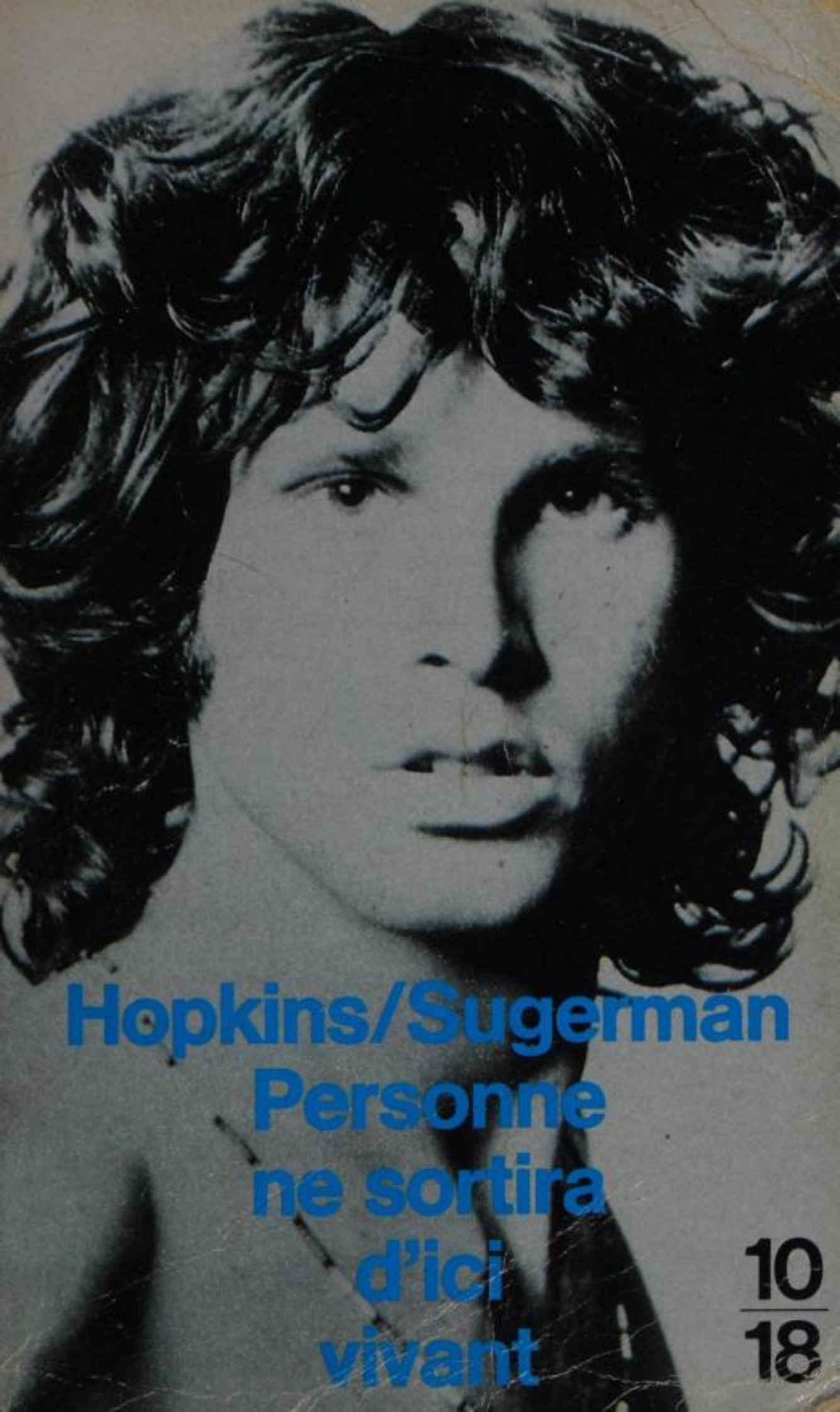

Hopkins/Sugerman
Personne ne sortira d'ici vivant

10/18

f. 167
183

U.G.E. 10/18
12, avenue d'Italie - PARIS XIII^e

PERSONNE NE SORTIRA D'ICI VIVANT

PAR

JERRY HOPKINS
et DANIEL SUGERMAN

Traduit de l'anglais
par Pierre ALIEN

10|18

JULLIARD

© Jerry Hopkins, 1980.
© Christian Bourgois, 1981
© Julliard, 1991
ISBN 2-264-01711-2

Pour
Erin, Nicky, Janie
— *Jerry*
Alex, Ray, Jim
— *Danny*

Disons simplement que j'éprouvais les limites de la réalité. J'étais très curieux de voir ce qui allait se passer. C'est tout ce que c'était : de la curiosité.

Jim Morrison
Los Angeles, 1969.

AVANT-PROPOS

Jim Morrison était bien parti pour devenir un héros mythique alors qu'il était encore vivant — c'était, peu de gens diraient le contraire, un personnage de légende. Sa mort, voilée de mystère et de questions encore irrésolues, paracheva sa consécration et lui assura une place au panthéon des artistes torturés et doués qui ont vécu trop intensément pour ne pas en mourir : Arthur Rimbaud, Charles Baudelaire, Lenny Bruce, Dylan Thomas, James Dean, Jimi Hendrix, et d'autres.

Ce livre ne veut ni exalter ni amoindrir le mythe. Simplement il témoigne de ce que Morrison (et les *Doors*) était plus qu'une légende, que le mythe était fondé sur des faits. Parfois le livre contredit nettement ce mythe, parfois il le rejoint. Morrison était ainsi.

Personnellement je crois que Morrison était un dieu. Cela peut sembler extravagant à certains d'entre vous, excentrique à d'autres, pour le moins. Bien sûr, Morrison affirmait que nous sommes tous des dieux et que nous forgeons nous-même notre destin. Je veux simplement dire qu'à mon sens Jim Morrison était un dieu des Temps modernes. Oh, diable, un prince en tout cas.

Jusqu'à aujourd'hui l'homme est resté mal compris. Le travail qu'il accomplit avec les *Doors* continue à toucher des publics nouveaux, alors que le vrai talent de

Morrison et ses sources d'inspiration restent quasiment ignorés. Ses excentricités et ses arrestations continuent d'alimenter une légende plus folle et plus répandue que jamais, tandis que l'image même de l'homme est en train de pâlir.

Morrison a changé ma vie. Il a changé celle de Jerry Hopkins. A vrai dire il a bouleversé bon nombre d'existences, pas seulement celles de son orbite immédiate, mais celles qu'il influença en tant que chanteur/auteur controversé des *Doors*.

Ce livre veut rendre compte de sa vie, pas de sa pensée. Mais il nous suffit déjà de voir d'où il venait et comment il atteignit son but pour mieux le comprendre.

D'abord il n'était pas si facile de se brancher sur Morrison, en 1967, l'époque où la plupart d'entre nous ont entendu parler de lui. Il fallait faire une sacrée remise en question — s'identifier à Jim signifiait que vous étiez déjà en dehors, que vous choisissiez de venir voir. Le rock and roll a toujours attiré un tas d'inadaptés avec des problèmes d'identité, mais Morrison est allé encore plus loin dans l'inadaptation. Il disait, en substance : « Ça va, on aime ça. Ça fait mal et c'est l'enfer, mais c'est aussi salement plus réel que le trip où *tu es*. » Il montrait du doigt parents, professeurs, toutes les autorités du pays. Et il ne restait pas dans le vague. Cette fraude, l'autorité, le mettait en rage, et il ne procédait pas par allusions — il accusait, furieux, en hurlant. Et puis il nous montrait comment ça se passait vraiment : « Les gens sont étranges quand on est un étranger / les visages sont laids quand on est seul. » Il nous montrait ce qui aurait pu exister : « On pourrait être si bien ensemble / Je te raconterais le monde que nous inventerions / monde sans plainte ni pudeur / entreprise / expédition / invitation et invention. » Il communiquait l'émotion, la rage, la grâce et la sagesse. Il n'offrait guère de compromis.

En être, il n'y pensait pas. Passer à côté ou ailleurs, il n'y pensait pas. Son seul motif était d'aller jusqu'au bout de *tout*. Certains l'avaient fait, il l'avait lu dans les livres, et il croyait que c'était possible. Et il voulait nous emmener avec lui. « Ce soir, chantait-il, nous aurons passé les portes. » Les quelques années magiques des *Doors*, leurs débuts, ne furent guère autre chose que Jim et sa bande emmenant leur public faire une courte visite dans un autre lieu — un territoire au-delà du bien et du mal, un paysage sensuel, dramatique et musical. Aller jusqu'au bout, passer de l'autre côté, c'est finalement la mort. On ne peut marcher sur cette corde raide entre la vie et la mort, entre « ici » et « ailleurs », qu'un temps limité. C'est ce que faisait Jim, avec des gestes frénétiques pour nous inviter à le suivre. Et, tristement, il semblait avoir plus besoin de nous que nous de lui. Nous n'étions certainement pas prêts à le suivre où il voulait nous conduire. Nous avions envie de le regarder, nous avions envie de le suivre, mais nous ne l'avons pas fait. Nous ne pouvions pas. Et Jim ne pouvait pas s'arrêter. Alors il a continué seul, sans nous.

Jim ne voulait pas qu'on l'aide. Il voulait seulement aider les autres. Je ne crois pas qu'il ait jamais été dans ce « trip de mort » décrit par tant d'écrivains, de journalistes. Je crois que son trip c'était la vie. Par une vie temporaire, mais le bonheur éternel. S'il devait se tuer pour y parvenir, ou même pour approcher d'un cheveu de son but, alors c'était bien. S'il y eut quelque tristesse à la fin de sa vie, ce fut le regret instinctif du mortel qui s'accroche. Mais Jim, le prince, le visionnaire, savait à quoi s'en tenir.

L'histoire que vous allez lire peut vous sembler tragique, mais pour moi c'est le récit d'une libération. Quoi que Jim ait pu subir pendant ses derniers jours, de déception et de tristesse, je crois qu'il a aussi connu la

joie, l'espoir, et la tranquille certitude qu'il était presque arrivé au but.

Peu importe comment il est mort. Peu importe aussi, au fond, qu'il nous ait quittés si jeune. Ce qui importe c'est que Jim Morrison a vécu. Qu'il a vécu dans le but qu'on nous propose à la naissance : se découvrir soi-même et découvrir ce dont nous sommes capables. Et il l'a fait. Sa courte vie parle en son honneur. Et j'ai moi-même déjà trop parlé.

Il n'y aura jamais plus quelqu'un comme lui.

Daniel Sugerman,
Beverly Hills, Californie,
le 22 mars 1979.

L'ARC EST BANDÉ

CHAPITRE PREMIER

Un jour que la neige couvrait d'un lourd manteau les montagnes de la région d'Albuquerque, près de Sandia Peak, Steve et Clara Morrison emmenèrent leurs enfants faire de la luge. Steve était cantonné à la base voisine, Kirtland Air Base, où il était l'officier responsable et commandant en second de ce qu'on appelait le Service des Armements spéciaux de l'Aviation de Marine. Ce qui signifiait l'énergie atomique, un sujet alors mystérieux et dont il ne devait pas parler chez lui.

C'était l'hiver de 1955 et Jim Morrison avait fêté son douzième anniversaire quelques semaines plus tôt. Sa sœur Anne, qui devenait une sorte de garçon manqué un peu joufflu, aurait neuf ans dans moins d'un mois. Son frère Andy, bâti plus en force que Jim, avait la moitié de son âge.

Une scène hivernale toute simple : à l'arrière-plan les pics enneigés des monts Sangre de Cristo, au Nouveau-Mexique, au premier plan des joues roses, des cheveux noirs et bouclés disparaissant presque sous d'épais bonnets — des enfants pleins de vie chaudement vêtus grimpant sur une luge en bois. Il ne neigeait pas, on sentait seulement la morsure sèche des flocons qu'apportaient les rafales venues des sommets.

Jim, en haut de la pente, plaça Andy à l'avant de la

luge. Anne se mit contre lui et Jim se tassa derrière eux. Ils se poussèrent en avant de leurs mains gantées et se mirent à glisser en criant des bravos.

Vite, de plus en plus vite. Une cabane, au loin, grossissait à vue d'œil.

La luge plongea au bas de la pente comme une fusée projetée dans le vide sidéral. Andy fut pris de panique.

« Cassons-nous! cria-t-il. Sautez! Sautez! »

Ses galoches étaient coincées sous l'avant de la luge, recourbé vers l'arrière. Il voulut se dégager en reculant mais Anne, derrière lui, ne pouvait pas bouger. Jim la poussait vers l'avant et les bloquait tous les deux.

La cabane se rapprochait à toute vitesse.

« Sautez! Sautez! »

La luge était à moins de vingt mètres d'un mur, le choc était imminent, l'horreur certaine. Anne avait les yeux fixés droit devant, le visage figé de terreur. Andy poussait des cris plaintifs.

La luge fonça sous une rambarde et fut stoppée net à un mètre de la cabane par le père des enfants. Quand les rescapés dégringolèrent en tremblant de l'engin, la petite Anne, hystérique, raconta que Jim les avait poussés vers l'avant pour qu'ils ne puissent pas sauter. Andy pleurait sans s'arrêter. Steve et Clara Morrison essayèrent de rassurer les deux petits.

Jim, debout près d'eux, avait l'air content de lui. « On s'amusait, quoi, c'est tout. »

Clara Clarke, la mère de Jim, était la fille d'un avocat du Wisconsin un peu fantasque, instable et bon vivant qui s'était une fois présenté aux élections sous l'étiquette communiste. Sa mère, après avoir eu cinq enfants, mourut quand Clara était encore adolescente. En 1941, son père devenu bûcheron en Alaska, Clara débarqua à Hawaï pour rendre visite à une de ses sœurs enceintes.

Et c'est à un bal de la marine qu'elle y rencontra Steve, le père de Jim.

Steve avait grandi dans une petite ville du centre de la Floride, seul garçon sur les trois enfants d'un propriétaire de blanchisseries très conservateur. Pendant son enfance on lui fit des piqûres d'extrait de thyroïde pour activer sa croissance et plus tard, au lycée, on l'appelait « le cow-boy de l'école : un peu gnan-gnan — un méthodiste plein d'énergie mais populaire auprès des filles » (d'après son cousin, son meilleur ami). Steve passa le diplôme de l'École navale (*US Naval Academy*) avec quatre mois d'avance — on avait abrégé les études pour qu'une nouvelle promotion d'officiers soit prête pour la guerre.

Steve et Clara se rencontrèrent juste avant le bombardement de Pearl Harbor par les Japonais. Ils se marièrent vite, en avril 1942, peu avant que le poseur de mines où allait servir Steve soit sorti de sa cale sèche et reprenne du service dans le Pacifique nord.

L'année suivante, il fut envoyé à Pensacola, en Floride, pour un entraînement de pilote, et onze mois plus tard, le 8 décembre 1943, James Douglas Morrison vint se joindre au baby-boom de la guerre. Il naquit à Melbourne, en Floride, tout près de ce qui s'appelle maintenant Cap Canaveral.

Quand il eut six mois son père le quitta pour aller piloter des *Hellcats* dans le Pacifique, à partir d'un porte-avions. Clara et son fils vécurent alors pendant trois ans avec les parents de Steve, à Clearwater. La maison, bâtie juste au bord du golfe du Mexique, était dirigée de manière fort stricte et ses habitants imbus de préceptes victoriens : les enfants sont faits pour qu'on les voie, pas pour qu'on les entende... Il suffit d'ignorer un désagrément pour qu'il disparaisse... La propreté, c'est le premier pas vers la sainteté. Les grands-parents

paternels de Jim avaient été élevés en Georgie. Ni l'un ni l'autre ne fumaient ni ne buvaient le moindre verre d'alcool.

Clara eut une conduite irréprochable pendant l'absence de Steve, mais après l'ennui de Clearwater et la raideur guindée de sa belle-famille, elle sauta de joie quand son mari lui revint du Pacifique, presque un an après la fin de la guerre, au milieu d'un été humide, en 1946.

Les séparations et les déménagements qui furent le lot de la famille Morrison pendant la guerre continuèrent pendant toute l'enfance de Jim. Son père fut d'abord affecté à Washington, mais il n'y resta que six mois avant d'être envoyé à Albuquerque — où il retournerait plus tard. Il y passa un an comme instructeur dans un des services s'occupant des armes nucléaires. Jim, qui avait quatre ans, avait maintenant une sœur.

Ce fut aux environs d'Alburquerque, sur la route, avec ses parents qui revenaient de Santa Fe, que Jim connut ce qu'il appela plus tard de façon théâtrale « le moment le plus important de ma vie ». Ils découvrirent un camion qui s'était retourné et virent des Indiens Pueblo blessés et mourants sur l'asphalte où ils avaient été projetés.

Jim se mit à pleurer. Steve arrêta la voiture pour apporter son aide et envoya un spectateur chercher un téléphone pour appeler une ambulance. Jimmy — comme l'appelèrent ses parents jusqu'à ce qu'il eût sept ans — continua de regarder par la vitre en pleurant.

Steve remonta en voiture et ils repartirent, mais Jimmy ne se calmait pas. Il s'agitait de plus en plus, secoué par des sanglots hystériques.

« Je veux aider, je veux aider... »

Clara le prit dans ses bras et Steve essaya de le consoler. « Tout va bien, Jimmy, vraiment. »

« Ils sont en train de mourir ! Ils sont en train de mourir ! »

Finalement son père lui dit : « C'était un rêve, Jimmy, cela n'est pas réellement arrivé, c'était un rêve. »

Jim continua de pleurer.

Des années plus tard, Jim racontait à ses amis qu'au moment où son père avait démarré un Indien était mort et que son âme était entrée en lui.

En février 1948, Steve fut renvoyé en mer, instructeur « en armements spéciaux », à bord d'un autre navire. Les Morrison vivaient alors à Los Atlos, au nord de la Californie, le cinquième foyer de Jim en quatre ans. C'est là qu'il commença l'école et que naquit son frère Andy.

A l'âge de sept ans, il fut une fois encore déraciné quand la carrière de Steve le mena une seconde fois à Washington. Un an plus tard, en 1952, il fut affecté en Corée pour coordonner les attaques aériennes lancées depuis les porte-avions, et le reste de la famille retourna en Californie, près de Los Angeles cette fois, à Claremont.

Il y a eu des gens pour dire qu'on avait grandement exagéré les aspects négatifs de ces déracinements, et qu'un enfant dont la famille se déplace souvent gagne en expériences plus variées ce qu'il perd en stabilité. Que ces arguments comme d'autres puissent être valides, il reste certains problèmes bien précis.

D'abord, une famille de militaire sait qu'elle ne s'installera nulle part de façon permanente, et elle n'a guère de choix quant à la date ou au lieu de son prochain déménagement. Une famille de marin sait que même en temps de paix le père passera de longues périodes en mer et que, contrairement au personnel de l'armée de terre, il ne pourra pas les emmener avec lui. Les membres de

cette famille apprennent à voyager sans s'encombrer de bagages, et ne possèdent le plus souvent que les objets de première nécessité, comme des meubles, l'argenterie, la vaisselle et le linge. Jim, comme son frère et sa sœur, eut des livres et des jouets, mais il en eut peu.

Nombre de ces familles ne s'empressent pas de se faire des amis, sachant que leurs rapports prendront fin au bout d'un an ou deux. D'autres au contraire cherchent d'autant plus à se lier et deviennent les victimes d'une sorte d'épuisement affectif à moins qu'ils ne poussent les choses trop loin et se heurtent à l'ordre établi.

Dans les bases militaires, bien sûr, la familiarité et la camaraderie instituées aident à compenser la nouveauté d'une communauté différente. La famille d'un officier est toujours bien accueillie au *country club* des officiers, par exemple, où elle peut se mêler à d'autres membres de cette société essentiellement mobile. Et c'est particulièrement vrai pour la marine, dont les officiers forment un groupe restreint et relativement intime. Au cours des ans bien des amis les plus proches de Steve et de Clara furent des officiers de marine et leurs épouses dont ils croisaient et recroisaient le chemin. D'un autre côté les enfants trouvent habituellement leurs amis à l'école, et ceux de la marine devaient s'en faire de nouveaux plus souvent que les autres enfants.

Les psychologues ayant étudié le monde extrêmement mobile de la marine y ont trouvé divers troubles émotionnels, depuis l'alcoolisme et la mésentente conjugale jusqu'à l'anomie et au sentiment d'être « déconnecté ». Le facteur le plus significatif est probablement l'absence périodique du père. Le rôle de la mère ne cesse de changer, suivant que le père est ou non à la maison, les enfants en viennent à mal distinguer l'autorité et à mal la supporter.

Quand Jim naquit, Steve et Clara furent d'accord pour

ne jamais porter la main sur leurs enfants sous l'effet de la colère, d'établir une autre forme de discipline, de raisonner avec leurs enfants afin qu'ils puissent distinguer clairement leurs fautes. Cette discipline prenait parfois la forme d'une verte semonce, parfois celle d'un silence glacial.

« Cela revenait à ce qu'ils essayaient de nous faire pleurer », dit aujourd'hui Andy. « Ils nous disaient là où on avait tort, ils nous disaient pourquoi on avait tort et pourquoi on avait tort d'avoir tort. Je tenais aussi longtemps que je pouvais, mais ils savaient vraiment y faire. Plus tard Jim apprit à ne plus pleurer, mais moi jamais. »

Quand Steve se retrouva en Corée, début 1953, Jim était devenu un garçon de belle allure, un peu grassouillet. Son intelligence, son charme et ses bonnes manières en firent le favori de ses professeurs et le président de sa classe, la cinquième. Mais il arrivait que ses fanfaronnades et ses grossièretés heurtent ses aînés. Il faisait du vélo sans toucher le guidon, il se fit expulser du Club Scout pour avoir harcelé la cheftaine, et il persécutait son frère.

A Claremont, Jim partageait sa chambre avec Andy, et si quelque chose lui faisait horreur, c'était justement d'entendre le bruit d'une respiration, surtout quand il lisait, qu'il regardait la TV ou qu'il essayait de s'endormir. Comme Andy souffrait d'une amygdalite chronique, il avait du mal à respirer la nuit.

Parfois Andy se réveillait en suffoquant, essayant désespérément de respirer, et découvrait qu'on lui avait fermé la bouche d'un morceau de scotch. Jim, dans son lit, faisait semblant de dormir ou était secoué d'un rire muet.

Quand les Morrison furent retournés à Albuquerque, Clara prit un emploi de secrétaire à mi-temps et Jim fut

inscrit à l'école de la ville en septième et en huitième, de 1955 à 1957. C'est alors, d'après un membre de la famille, que les trois enfants se rapprochèrent l'un de l'autre « pour se défendre contre ces déplacements incessants », mais ce fut aussi au Nouveau-Mexique que les parents de Jim notèrent son attitude de repli. C'est là qu'il se désintéressa de ses cours de musique, qu'il refusa de participer aux activités familiales, qu'il se mit à lire avec avidité et qu'eut lieu cette inquiétante partie de luge.

En septembre 1957, après deux ans à l'air vif des montagnes du Nouveau-Mexique, les Morrison déménagèrent encore, cette fois pour s'installer en Californie du Nord, à Alameda. Alameda est une petite île dans la baie de San Francisco, connue pour sa base d'aviation de marine. C'est le complexe industriel le plus important de la baie et la troisième base navale américaine du monde. Ce fut la neuvième ville que Jim connut et celle où il passa ses premiers dix-huit mois de lycée.

Le seul véritable ami qu'il se fit fut un de ses camarades de classe, un grand et gros garçon à la voix endormie. Fud Ford initia Jim aux conventions sociales de la bonne société locale, il lui apprit que monter à vélo ne se faisait pas (Jim se mit à faire à pied les trois kilomètres jusqu'à l'école) et qu'il était inacceptable de porter en classe des jeans propres.

« Ma mère les lave toutes les semaines, répondit Jim. Deux fois par semaine quelquefois. »

Fud haussa les épaules, c'était sans espoir.

Le visage de Jim s'éclaira. « J'ai une idée. J'en laisserai une autre paire sous le porche du voisin, Rich Slaymaker. Je pourrai me changer en sortant de chez moi. »

Il essayait de se faire accepter, c'était clair. De même que ses efforts pour attirer l'attention. Un jour il s'atta-

cha une ficelle à l'oreille, se mit l'autre bout dans la bouche, et à la moindre réflexion il annonçait qu'il avait un seau minuscule accroché dans la gorge qui récoltait sa salive pour des expériences médicales. Il lisait *Mad,* voracement, et émaillait ses phrases d'expressions tirées de cette revue.

Lors d'une de ses premières démonstrations d'hostilité envers l'autorité — une attitude qui allait marquer toute sa vie — quand des policiers locaux l'expulsèrent un soir du Théâtre d'Alameda avec d'autres chahuteurs du premier rang, il leur lança : « Sortez-moi vos papiers. »

Il inventait des façons inédites de répondre au téléphone, reprenant l'humour morbide de *Mad* ou faisant des imitations d'un racisme ambigu : « Pompes Funèbres Morrison... vous les plantez, on les enterre », ou bien : « Hello, 'ésidence Mo'ison, moi là êt'e Thelma. »

Quelquefois il se montrait plus subtil, et plus étrange. Quand il fut pris à remonter un escalier réservé à la descente, il comparut devant la « police des frontières » étudiante. « Vous plaidez coupable ou non coupable ? »

« Non coupable, répondit Jim, solennel, car, voyez-vous, je n'ai pas de jambes. »

Jim et Fud étaient inséparables. Ils burent ensemble leurs premiers verres d'alcool, volant du gin à la bouteille du commandant et mettant de l'eau à la place. A la piscine du club des officiers ils mimaient des bagarres féroces avant de repartir en pouffant de rire.

Ils partagèrent aussi les souffrances d'une sexualité naissante. Jim encourageait Fud à l'accompagner chez Joy Allen, sur l'estuaire, où ils regardaient en cachette Joy et sa mère mettre leurs maillots de bain. Tout près, là où des maisons étaient bâties sur les langues de terre qui s'avançaient dans la baie, ils enlevaient leurs mail-

lots, traversaient la presqu'île en courant, tout nus, et revenaient de même. Jim disait à Fud qu'il se tapait deux filles dans sa propre chambre quand sa mère allait faire des courses. Fud hochait la tête d'un air envieux et racontait un mensonge équivalent.

Jim passait beaucoup de ses après-midi chez Fud où il écrivait des douzaines de pubs radiophoniques hautement scatologiques et sexuellement explicites sur les problèmes de la « masturbation et des boutons sur le cul ».

> La masturbation apparaît habituellement entre douze et dix-huit ans, bien que certains persistent au-delà de leurs quatre-vingt-treize ans. Vous n'en saisissez peut-être pas tous les dangers. Une violente éruption peut enflammer la surface externe du prépuce, et, dans les cas extrêmes, peut entraîner l'amputation. On observe aussi parfois un stridopsis de la glande papuntasistule, autrement dit vous vous retrouvez avec une bite toute rouge, ce que nul ne peut souhaiter, mais ce qui arrivera si vous n'obtenez pas une aide immédiate. Nous-mêmes (la Société pour la Prévention de la Masturbation) sommes équipés de machines d'une étanchéité garantie, et notre équipe d'infirmières spécialement entraînées est en permanence prête à la besogne et à prêter main-forte en cas de besoin.

Jim fit un dessin très détaillé d'un personnage en train de vomir, plié en deux : « Voilà où mènent des reins négligés », d'un autre avec une bouteille de Coca-Cola en guise de pénis, un féroce ouvre-boîtes à la place des testicules, une main tendue pleine d'une fange qui coule aussi de son anus, d'un troisième avec un pénis érigé grand comme une batte de base-ball et à genoux devant

lui un petit garçon qui s'y cramponne, se léchant d'avance des dents extrêmement pointues.

Jim fit des centaines de dessins du même genre. Quand il était d'humeur plus gaie, Fud et lui découpaient des personnages dans les bandes dessinées du dimanche et les recollaient sur du papier avec d'autres légendes ou dialogues. Là aussi les thèmes étaient sexuels ou scatologiques, mais d'un humour plutôt élaboré et subtil pour un garçon de quatorze ans.

Jim passa la soirée seul dans sa chambre. Il referma le livre qui le captivait depuis quatre heures avec un grand soupir. Le lendemain matin il se mit à le relire. Cette fois il copia ses passages préférés dans le carnet de notes qu'il emmenait partout avec lui.

Ce livre était le roman de Jack Kerouac sur la *beat* génération, *Sur la Route*, paru le même mois où les Morrison étaient arrivés à Alameda, en septembre 1957. Jim découvrit le livre cet hiver-là, au moment où un journaliste de San Francisco inventa une nouvelle insulte : *beatnik*.

Le centre mondial des *beatniks* était à North Beach, un faubourg de San Francisco qui était à trois quarts d'heure de bus d'Alameda. Le samedi, Jim et Fud arpentaient inlassablement Broadway, allant parfois bouquiner à la librairie City Lights, où une enseigne en vitrine annonçait « Livres Interdits ». Un jour Jim vit un des libraires, le poète Lawrence Ferlinghetti. Il lui dit timidement bonjour, et quand Ferlinghetti lui rendit son salut Jim s'enfuit.

C'était un des poètes préférés de Jim, avec Kenneth Rexroth et Allen Ginsberg, celui qui lui faisait le plus d'effet, étant dans la vie le personnage de Carlo Marx décrit par Kerouac dans *Sur la Route*, « le clown triste et

poétique aux idées noires ». Une image qui collait à Jim comme de la glu.

Il était aussi fasciné par Dean Moriarty, « ce héros barbu des neiges de l'Ouest » dont la vitalité donnait au livre de Kerouac comme une piqûre d'amphétamine. Pour l'auteur, c'était un de ces « fous, de ceux qui ont la folie de vivre, de parler, la folie d'être sauvés, ceux qui veulent tout à la fois, ceux qui ne bâillent jamais et ne disent jamais de banalités, mais qui brûlent, brûlent, brûlent comme de fabuleuses chandelles romaines qui explosent comme des araignées jaunes parmi les étoiles et quand on voit crever le feu central et bleu tout le monde fait Ahhh ! ».

Jim se mit à imiter Moriarty en tout, jusqu'à son rire aigu.

Le temps passait lentement à Alameda.

Jim tombait « accidentellement » dans la piscine de la base, écoutait sans cesse ses disques d'Oscar Brand et de Tom Lehrer, et se disputait avec sa mère.

Clara était une « brailleuse », et quand il ne faisait pas ce qu'elle voulait, elle le menaçait de lui couper les vivres. Jim lui riait au nez et un jour qu'elle s'approchait de lui, en colère, il la saisit en luttant et la mit par terre où il se mit à lui écrire sur le bras avec un crayon-bille.

« Tu te bats en traître », hurlait-elle. « Tu te bats en traître ! »

Jim riait. « Hii-hii-hii-hii, ah-hii-hii-hii-hii... »

En décembre 1958, Jim passa de Californie en Virginie, précédant le reste de sa famille, et vint habiter Alexandria, chez des militaires, des amis de ses parents qui avaient un fils de son âge. Jeff Morehouse, frêle et muni de lunettes, était le « cerveau » de sa classe. Il présenta Jim à Tandy Martin, qui vivait à cent mètres à peine de la maison louée par les Morrison à partir de janvier, quand Steve retourna au Pentagone.

Une bâtisse en pierres et en briques au milieu de collines boisées appelées Beverly Hills et colonisées par la haute bourgeoisie, diplomates, officiers supérieurs, membres du gouvernement, médecins, avocats et sénateurs. Un épais tapis tissé de fleurs dans un grand salon rempli d'antiquités (un des frères de Clara était antiquaire), de sièges trop rembourrés, et d'une énorme télévision. Dehors des bicyclettes étaient posées contre la véranda.

Au vestiaire de l'école George-Washington Jim et Tandy avaient des casiers voisins, et souvent ils rentraient ensemble.

Jim adorait choquer son amie. « Crois bien que je vais aller là-bas pisser sur c'te bouche d'incendie », dit-il un jour, théâtral, en faisant mine d'ouvrir sa braguette.

« Non », s'écria Tandy, horrifiée.

Jim pouvait avoir des inventions plus compliquées, et un jour il invita Tandy à le regarder jouer au tennis avec un de ses cousins qui était sourd. Il passa près d'une heure à « parler » par signes avec son cousin, traduisant à mesure pour Tandy. Soudain la discussion se transforma en dispute, les doigts de Jim et ceux du cousin volant dans les airs comme des aiguilles à tricoter. Finalement le cousin s'en alla.

Jim haussa les épaules et dit à son amie qu'il la raccompagnait. « De quoi s'agissait-il ? » demanda-t-elle.

« Oh, rien, répondit Jim. Il m'a demandé de venir avec nous quand je te ramènerais et j'ai dit non. »

Tandy l'accusa de cruauté et fondit en larmes. « Oh, Jim, comment as-tu pu... »

« Oh, pour l'amour de Dieu, dit Jim, il n'est pas *vraiment* sourd. »

Tandy cessa de pleurer et se mit à hurler de rage. Elle fut la seule petite amie de Jim pendant les deux ans et

demi qu'il vécut à Alexandria et elle en souffrit d'autant plus. Jim la mettait constamment à l'épreuve.

Un samedi, ils allèrent en bus à Washington visiter le musée Corcoran. Quand ils furent sur le pont qui traverse le Potomac, Jim tomba sur les genoux et lui attrapa les pieds.

« Jim! s'écria Tandy dans un murmure horrifié. Qu'est-ce que tu es encore en train de faire? Arrête ça, tout de suite, arrête. »

D'un geste prompt il lui ôta une de ses socques et entreprit de lui enlever ses chaussettes blanches.

« Jim, s'il te plaît. » Tandy avait les mains jointes sur sa jupe plissée, et elle les serrait de toutes ses forces. Elle rougissait de honte, les joues écarlates, et même sa nuque était rouge par-dessous sa queue de cheval.

« Tooo c'que j'veux c'est d'embrasser tes pieds suubluumes », dit Jim de cette voix « idiote » et sirupeuse qu'il prenait pour l'énerver. Une voix choisie et mise au point pour que nul ne sache si oui ou non il plaisantait. Jim prit un pied nu entre ses mains, le porta jusqu'à ses lèvres et se mit à rire de son hennissement suraigu.

Le bus s'arrêta en chuintant près du musée, une demi-heure avant l'ouverture. Jim et Tandy allèrent attendre dans un jardin où ils tombèrent sur une grande statue représentant une femme nue debout et courbée.

Jim, à l'oreille de Tandy : « Pas chiche que tu lui embrasses le cul. »

« Jim... »

« Vas-y, t'es pas cap. »

« Non. »

« Vas-tu me dire que tu as peur d'approcher des fesses d'un simple monument de marbre? » dit-il en étalant son vocabulaire, comme d'habitude.

« Allons, Jim, ça va. » Tandy jetait des regards inquiets aux alentours. Quelques touristes prenaient des photos de la statue.

« Vas-ty, Tandy, mets-donc à l'œuvre ton muscle obiculaire. Embrasse ce *gluteus maximus* ! »

Tandy perdit la tête. « *Je n'embrasserai pas cette statue quel que soit le nom que tu lui donnes et quoi que tu dises !* »

Après ce cri du cœur, il y eut un grand silence. Tandy regarda autour d'elle. Tout le monde la contemplait. Jim était assis à plusieurs mètres de là, l'air de ne pas la connaître, tout juste capable de ne pas éclater de rire.

« Je lui ai demandé pourquoi il me jouait sans cesse des tours », dit Tandy maintenant. « Il m'a dit : tu ne t'intéresserais plus à moi si je ne le faisais pas. »

Tandy n'était pas la seule personne en butte à ce genre d'épreuves. Jim faisait aussi souffrir ses professeurs — particulièrement un professeur de biologie naïf et conservateur, une dame ayant largement dépassé l'âge de la retraite. Jim trichait ouvertement pendant ses cours, et un jour d'examen il bondit sur une des tables du laboratoire en faisant de grands gestes. Tous les regards se braquèrent sur lui.

« Monsieur Morrison ! » dit le professeur d'une voix furieuse. « Que faites-vous ? »

« J'suh juhste allé chasser une guêpe », répondit Jim de sur son piédestal. Toute la classe se mit à rire.

« Cette guêpe a parfaitement le droit d'avoir la paix, monsieur Morrison. Veuillez reprendre votre place. »

Jim sauta par terre et regagna sa place d'un pas triomphal. Le silence revint. Soudain il franchit la table d'un bond, chassa la « guêpe » jusqu'au bout de la salle et sortit avec elle.

Quand il arrivait en retard, Jim racontait des histoires insensées : des bandits l'avaient kidnappé, des gitans l'avaient enlevé. S'il sortait brusquement d'une classe et que le professeur se précipitait derrière lui, il expliquait

qu'on devait l'opérer d'une tumeur au cerveau l'après-midi même. Le lendemain, quand le proviseur téléphona pour demander des nouvelles de l'opération, Clara fut abasourdie.

Il s'approchait d'une jolie fille, s'inclinait, récitait une dizaine de vers d'un sonnet ou d'un roman du dix-huitième siècle qu'il venait d'apprendre par cœur, puis s'inclinait à nouveau et s'en allait. Après les cours, il accompagnait des amis au golf (alors qu'il n'y jouait pas) et marchait en équilibre sur la balustrade qui séparait les terrains, prétendant se trouver vingt mètres au-dessus du Potomac, risquant à chaque moment de tomber dans le fleuve impétueux. A l'école, dans les couloirs, il appelait ses amis ainsi : « Hé, l'enculé. »

Ses inventions se teintaient parfois d'amertume, de cruauté même. Un jour qu'il revenait de Washington en bus, il vit une vieille femme qui le regardait fixement. « Que pensez-vous des éléphants? » lui demanda Jim.

Elle détourna aussitôt les yeux.

« Eh bien, insista-t-il, que pensez-vous donc des éléphants? »

La femme ne lui répondit pas plus et Jim alors beugla : « Qu'est-ce qu'ils ont donc les éléphants? »

Quand le bus arriva à Alexandria, la femme commençait à pleurer. Plusieurs personnes dirent à Jim de la laisser tranquille.

« Je lui demandais seulement ce qu'elle pensait des éléphants. »

Une autre fois, avec Tandy, ils croisèrent une paralytique dans un fauteuil roulant. Jim se mit à grimacer, à tournoyer et à baver pour se moquer d'elle.

Si déplaisant qu'il fût parfois, Jim n'avait aucun mal à se faire des camarades. Et même la plus grande partie de son entourage, à Alexandria, appartenait à l'élite de son école, y compris plusieurs vedettes, le directeur du

journal de l'école (élu « le plus intelligent » de la classe) et le président de l'association étudiante. Tous se disputaient son attention — imitant inconsciemment ses façons de parler et adoptant ses expressions favorites : « En voilà une chaude ! » ou « Unnnnnhhh... tu m'as eu, en plein dans les gonades ! », l'invitant à des parties carrées (il refusait toujours), échangeant ce qu'on appelait déjà des « histoires à la Jim Morrison ». Son magnétisme devenait évident, même si on ne pouvait le définir clairement.

« Nous étions tellement coincés, rappelle un de ses amis et condisciples, que lorsque quelqu'un avait le culot de vraiment faire ces choses, celles que nous aurions voulu faire, nous nous sentions flattés, en quelque sorte, et donc nous nous sommes mis à tourner autour de Morrison. Pour nous, c'était un centre. »

Tandy Martin donne un autre point de vue. « Quand on est au lycée et qu'on est *différent*... par exemple je voulais me mettre dans un club de filles pour me sentir "*in*", mais je savais que c'était des conneries et je ne pouvais pas y aller. On m'a invitée au premier des clubs et je suis rentrée chez moi et j'ai pleuré toute la nuit parce que je savais que j'aurais à dire non. Émotionnellement, ça faisait des dégâts. Quand on croit avoir raison et que tout le monde fait autrement et qu'on a seulement quinze ans, eh bien, voilà ce qui se passe : on a le cœur brisé. Et il se forme une cicatrice. Quand on a quinze ans, on veut tous en être. Jim a été invité à l'AVO — le club — et il a dit non. »

Toutes les années qu'il passa à l'école GW, Jim obtint les meilleures notes avec le minimum d'efforts et figura deux fois au tableau d'honneur. Son QI était de 149. Ses notes le mettent au-dessus de la moyenne nationale en mathématiques (528, la moyenne étant 502), et nettement au-dessus en expression orale (630 au lieu de 478).

Mais les statistiques en disent peu, moins que les livres que lisait Jim.

Il dévora Nietzsche, le philosophe poète allemand dont les vues esthétiques et morales et la dualité apollonienne/dionysiaque reviendront sans cesse dans la conversation de Jim, dans ses poèmes, dans ses chansons et dans sa vie. Il lut la *Vie des Grands Hommes* de Plutarque et tomba amoureux d'Alexandre le Grand, admirant ses exploits intellectuels et physiques et adoptant un peu son apparence : « ...la tête légèrement inclinée vers l'épaule gauche... » Il lut Rimbaud, le grand poète symboliste français dont le style allait influencer ses courts poèmes en prose. Il lut tout Kerouac, Ginsberg, Ferlinghetti, Kenneth Patchen, Michael McClure, Gregory Corso, tout ce qui était paru des autres écrivains *« beat »*. *Éros et Thanatos* de Norman. O. Brown voisinait sur ses étagères avec *Studs Lonigan* de James T. Farrell, lequel s'appuyait à *The Outsider* de Colin Wilson, avec *Ulysse* juste après (son professeur d'anglais en dernière année sentit que Jim était le seul de la classe à l'avoir lu et l'avoir compris). Balzac, Cocteau et Molière lui étaient familiers, ainsi que la plupart des philosophes existentialistes français. Il semblait que Jim comprenait d'instinct le défi proposé par ces auteurs.

Vingt ans plus tard, ce professeur d'anglais parle encore de ces lectures : « Jim lisait autant que les autres, probablement plus. Mais il choisissait toujours des livres si excentriques que je demandais à un professeur habitué de la bibliothèque du Congrès de vérifier s'ils existaient réellement. Je le soupçonnais de les inventer — car c'étaient des ouvrages anglais du seizième et du dix-septième siècle traitant de démonologie. Je n'en avais jamais entendu parler. Mais ils existaient, et d'après sa dissertation je suis sûr qu'il les a lus à la bibliothèque du Congrès, c'était la seule possibilité. »

Jim devenait un écrivain. Il s'était mis à tenir un journal, des calepins qu'il remplissait quotidiennement de remarques, d'idées, des phrases trouvées dans des publicités, de fragments de dialogues, de pensées et de passages de certains livres, et, au cours de sa dernière année, la poésie prit de plus en plus de place. L'image romantique du poète prenait corps, il fut frappé par la légende rimbaldienne, cette tragédie prédestinée, par l'homosexualité de Ginsberg, Whitman, Rimbaud lui-même, par l'alcoolisme de Baudelaire, Dylan Thomas, Brendan Brehan, par la folie et les manies de tant d'autres dont les visions furent mêlées de souffrances. Ces pages devinrent le miroir où Jim contemplait son reflet.

Être un poète, ce n'était pas seulement écrire des poèmes. Cela vous engageait à vivre et à mourir avec un style grandiose et une tristesse plus grande encore, à se lever chaque matin consumé de fièvre, sachant que rien ne l'apaiserait que la mort et pourtant convaincu que cette souffrance offrait une récompense unique. « Le poète est le prêtre de l'invisible », a dit Wallace Stevens. « Les poètes sont les législateurs ignorés de notre monde », a écrit Shelley, « ...les hiérophantes d'une inspiration inconnue; miroirs pour les ombres gigantesques que l'avenir jette sur le présent ».

Rimbaud lui-même, dans une lettre à Paul Demeny, l'exprime encore mieux : « Le poète se fait *voyant* par un long, immense et raisonné *dérèglement* de *tous les sens*. Toutes les formes d'amour, de souffrance, de folie; il cherche lui-même, il épuise en lui tous les poisons, pour n'en garder que les quintessences. Ineffable torture où il a besoin de toute la foi, de toute la force surhumaine, où il devient entre tous le grand malade, le grand criminel, le grand maudit — et le suprême Savant! — Car il arrive à l'*inconnu*! (...) Qu'il crève dans son

bondissement par les choses inouïes et innommables : viendront d'autres horribles travailleurs... » Le poète, celui qui dérobe le feu.

Jim avait écrit un jour ce qu'il décrivait comme un « poème genre ballade » appelé *The Pony Express*, mais il envoyait désormais des rafales plus brèves et remplissait des carnets qui fourniraient les matériaux ou l'inspiration de la plupart des premières chansons des *Doors*. Un des poèmes qui survécut fut *Horse Latitudes*. Jim l'écrivit après avoir vu la couverture criarde d'un livre de poche montrant des chevaux jetés à la mer du pont d'un galion espagnol déventé dans la mer des Sargasses :

Quand la mer calme conspire une armure
Et que ses courants maussades et avortés
Engendrent d'infimes monstres
La voile se meurt

Un instant de gêne
Et le premier animal est jeté à la mer
Jambes qui pompent furieusement
D'un galop vert et raide
Et les têtes comme des bouchons
Suspens
Délicat
Pause
Du consentement
Narine muette et torturée
Soigneusement raffinée
Et scellée

Beaucoup des poèmes de Jim, à cette époque et plus tard, évoquaient l'eau et la mort. Bien qu'il fût un excellent nageur, ses intimes affirmaient que Jim avait très peur de l'eau.

Jim était en première année quand Tandy Martin passa de GW à l'école de filles Sainte-Agnès, dans le même quartier. Jim la voyait souvent passer devant chez lui quand elle rentrait chez elle et souvent il l'accompagnait, passant des heures à échanger confidences et secrets.

« Quel est ton premier souvenir ? » demanda Tandy.

« Je suis dans une pièce et il y a quatre ou cinq adultes autour de moi et ils disent tous : "Viens vers moi, Jimmy, viens vers moi..." Je suis en train d'apprendre à marcher et ils disent tous : "Viens vers moi...". »

« Comment sais-tu que ce n'est pas ta mère qui te l'a raconté ? »

« C'est bien trop banal. Elle ne raconterait pas une histoire pareille. »

« Oh, tu sais, Freud a dit que... »

Jim trouvait peut-être cela banal, mais il devait raconter des souvenirs du même ordre dans les années à venir. Il en faisait passer la plupart pour des rêves, et tous comportaient un certain nombre d'adultes qui tendaient les bras vers Jim enfant.

Tandy et Jim parlaient de leurs craintes, de ce qu'ils avaient en commun, de ce qu'ils espéraient devenir. Il disait vouloir devenir écrivain, pour faire toutes les expériences. Il dit une ou deux fois qu'il voulait être un peintre et il lui donna deux petits tableaux peints à l'huile. L'un était un portrait de Tandy en forme de soleil, l'autre un autoportrait où Jim était un roi.

Ses tableaux, comme ses poèmes, étaient tenus quasiment secrets. Il avait peu d'argent, volait peintures et pinceaux, et ses tableaux une fois finis disparaissaient aussi mystérieusement que les matériaux étaient venus. Les érotiques, bien sûr, étaient détruits, cachés ou donnés. Des copies de nus de De Kooning, repeintes, des dessins de pénis géants, reptiliens, des fellations en

bandes dessinées, le tout glissé dans les livres de ses camarades de classe quand Jim était sûr que les professeurs les verraient. Chaque fois il notait les réactions, voyait ce qui répugnait, ce qui fascinait, ce qui affolait.

Une fois, son frère lui demanda pourquoi il peignait. « On ne peut pas lire tout le temps », dit-il à Andy. « On se fatigue les yeux. »

Andy adorait son grand frère, même quand Jim était au comble de la méchanceté. Il se souvient de deux ou trois occasions où, lorsqu'ils traversaient un champ, Jim avait ramassé un gros caillou et dit : « Je te donne jusqu'à dix... »

Andy le regarda, muet de terreur, regarda le caillou puis à nouveau son frère.

« Un », dit Jim.

« Non, pleura Andy, non, non... »

« Deux... »

« Allez, Jim, je t'en prie, Jim, je t'en prie... »

A « trois » Andy courait. Jim cria « quatrecinqsixsepthuitneufdix », visa et le toucha.

Jim avait seize ans à l'époque, dix-sept quand il s'approcha d'Andy d'un air mauvais, une crotte de chien dans une serviette qu'il tenait à la main. Il poursuivit son frère, hurlant, dans toute la maison, finit par l'attraper et lui frotter la crotte sur le visage. Elle était en caoutchouc. Andy sanglota de soulagement.

« Je ne sais plus combien de fois, quand je regardais la TV, il venait s'asseoir sur mon visage et péter, raconte Andy. Ou bien, après avoir bu du lait chocolaté ou du jus d'orange, ce qui rend la salive bien visqueuse, il me mettait ses genoux sur les épaules pour que je ne puisse pas bouger et me faisait pendre un molard devant le nez, il laissait juste son crachat rouler hors de sa bouche et descendre, descendre, jusqu'à ce que ça soit devant mon nez... et puis il le ravalait. »

Quand ils se promenaient ensemble dans le quartier et qu'ils rencontraient un garçon plus vieux et plus grand que Andy, Jim disait : « Hé... mon frère veut se battre avec toi... meuh freure vœuh sbeuttrrre avtoi. Quoi qu'tu vaaas faire à çaaaaaaaa ? »

Au zoo de Washington, Jim mit Andy au défi de marcher sur l'étroit parapet bordant le fossé qui séparait les animaux du public. Une autre fois, il le poussa à marcher sur un rebord du même genre, donnant sur une autoroute quinze mètres plus bas.

« Si je ne le faisais pas, dit Andy, il m'appelait poule mouillée, parce qu'il ne me demandait jamais de faire ce que *lui* n'aurait pas fait. »

Des promenades de ce genre, Jim en faisait souvent, et comme pour la descente en luge, il n'avait pas d'accident et ne tombait jamais. Comme il dit un jour : « Eh bien, soit tu as la foi, mec, soit tu tombes. »

A Alexandria Jim voyait peu sa sœur ou ses parents. Souvent il quittait la maison le matin sans déjeuner et sans dire un mot. Anne, sa sœur, n'était qu'une victime de plus qu'il harcelait sans cesse. Son père était ce qu'il avait toujours été : mentalement préoccupé ou physiquement absent — visitant Cap Canaveral pour les lancements des Vanguard, jouant au golf au Country Club Armée-Marine, pilotant pour garder l'habitude de voler, ou chez lui se plongeant dans des casse-tête mathématiques plutôt que d'accorder à son fils l'attention que Jim aurait désirée.

La mère était maintenant la figure dominante. Même lorsque Steve était là c'était elle qui gérait les finances familiales. C'était une femme d'officier modèle faisant tout à la perfection, qu'il s'agisse d'astiquer l'argenterie ou d'organiser des bridges. Elle était ce qu'un des membres de la famille appelait « la vie de la soirée, celle qui était pleine d'allant à une heure du matin alors que

Steve était au lit à neuf heures ». Jim trouvait sa mère exagérément protectrice et harcelante. Il était exaspéré qu'elle le reprenne sans cesse à propos de ses cheveux longs ou de sa chemise douteuse.

Jim portait une chemise pendant plusieurs semaines, jusqu'à ce qu'elle soit en très mauvais état. Un jour, un professeur lui demanda s'il avait besoin d'une aide financière. Lorsque Clara lui donna cinq dollars pour acheter une chemise neuve il en trouva une pour vingt-cinq cents au magasin de l'Armée du Salut et acheta des livres avec la monnaie. En fin de compte, elle poussa la mère de Tandy à demander à sa fille d'en parler à Jim. Tandy refusa, bien entendu.

Certain après-midi Tandy était avec Jim, chez lui, quand ils entendirent rentrer ses parents. Jim, impulsivement, porta Tandy jusqu'au premier étage, dans la chambre de ses parents, et la jeta sur le lit, froissant les couvertures. Tandy proteste, elle se relève et va vers la porte, Jim sur ses talons. C'était parfaitement minuté. Tandy, le corsage défait par tout ce remue-ménage, dégringola les escaliers suivie de Jim au moment précis où les Morrison pénétraient au salon.

« 'lut, mam, 'lut, pap. » Jim avait un sourire moqueur.

Clara s'inquiétait de son « étrangeté », craignant qu'il n'eût hérité de l'excentricité qu'elle attribuait à ses propres frères. Elle ne savait que penser quand Jim s'en prenait à elle en disant : « Tu ne t'intéresses pas vraiment à mes notes, tu veux seulement que j'en aie de bonnes pour te vanter à ton club de bridge. » Une autre fois il choqua tout le monde : il jeta ses couverts dans son assiette et dit à sa mère : « Quand tu manges, on croit entendre un cochon. »

Mais Jim, par ses façons, intriguait bien des gens. Quand il traînait dans tout Alexandria en clarks, treillis

et chemise Banlou, les cheveux trop longs, on le trouvait gentiment distant, au pire original. D'autres fois il était carrément mystérieux. Comme on lui permettait rarement de prendre la voiture de famille, il demandait souvent à des amis de l'emmener dans les bas quartiers de Washington, et là il s'en allait à pied sans donner d'explications.

Où allait-il? Que faisait-il? Certains pensent qu'il allait voir un ami rencontré à une de ces bizarres petites librairies qu'il fréquentait. D'autres disent qu'il allait en cachette écouter des Noirs chanter des blues dans les bars minables de l'ancienne Route n° 1 près de Fort Belvoir. Ce qui semble plus vraisemblable. La musique qu'il aimait, celle qu'il écoutait le plus souvent dans sa chambre en sous-sol, c'était les enregistrements de blues et de spirituals conservés par la bibliothèque du Congrès. (A cette époque il disait détester le rock and roll.) Il aimait aussi vagabonder sur les quais en ruine d'Alexandria et bavarder avec les Noirs qui pêchaient depuis les jetées. Parfois, le soir, il y emmenait Tandy pour rencontrer ces « amis ».

Plus étranges encore ses visites au clair de lune à la maison de Tandy. Il se tenait immobile dans la cour des Martin, silencieux, et regardait la fenêtre de Tandy, au deuxième étage. Tandy prétend qu'elle se réveillait chaque fois, mais que Jim était parti quand elle arrivait en bas. Et si elle l'accusait de l'avoir réveillée, il disait n'avoir pas quitté son lit.

Tout au long de sa dernière année de lycée les parents de Jim le pressèrent de s'inscrire à un collège, de même qu'ils l'avaient persécuté pour qu'il se fasse faire une photo pour l'album annuel de l'école. Jim ne semblant pas s'y intéresser, ses parents l'inscrivirent au collège de Saint Petersburg, en Floride, et décidèrent qu'il vivrait

chez ses grands-parents, Clearwater n'étant pas loin. Jim accepta d'un haussement d'épaules puis déclara qu'il n'avait pas l'intention de paraître à la cérémonie de remise des diplômes. Son père était furieux, mais Jim ne céda pas. Ainsi, après qu'on eut appelé Jim Morrison et que nul ne se fut avancé pour recevoir le diplôme, celui-ci fut envoyé par la poste.

Jim eut son dernier rendez-vous avec Tandy un vendredi soir. Ils se garèrent près du Potomac, en compagnie d'une amie de Tandy, Mary Wilson, et d'un autre garçon. Jim avait six canettes de bière, et quand plus tard ils allèrent chez Mary il sortit un carnet rempli de ses poèmes. Tandy se mit à lire et Jim à faire le clown, se vantant d'avoir bu une demi-bouteille de whisky prise à son père au début de la soirée.

Tandy, contrariée, s'écria : « Oh, Jim, pourquoi dois-tu toujours porter un masque? Ne peux-tu jamais l'enlever? »

Là Jim fondit en larmes, et s'écroula sur les genoux de son amie, secoué de sanglots hystériques.

« Ne sais-tu pas, dit-il enfin, que j'ai fait tout ça pour toi? »

Tandy pensa aux Wilson endormis au premier étage et proposa à Jim de rentrer chez lui.

« Oh, tu as peur que je réveille les Wilson, je te gêne, c'est ça? Tu ne saurais pas quoi faire s'ils me trouvaient en train de pleurer, n'est-ce pas? »

Tandy, d'une voix étouffée, dit : « Non. »

Jim se leva, dit bonne nuit, et sortit en refermant la porte derrière lui. Tandy soupira. Puis la porte se rouvrit d'un coup et Jim annonça très fort : « J'ai changé d'avis! » Puis un aveu : « Je t'aime! » Tandy renifla d'un air hautain : « Pour sûr. »

« Oh, t'es trop pimbêche », dit Jim pour la provoquer avec un mot qui ne manquait pas de l'énerver. Tandy se

hérissa. Il lui prit le bras et lui tordit derrière son dos, durement. Elle retint un hurlement, horrifiée, et dut écouter Jim lui dire que ce qu'il devrait faire c'était de prendre un couteau bien aiguisé et de lui taillader le visage pour qu'elle ait une cicatrice affreuse, « comme ça personne ne te regardera plus, que moi ».

Tandy ne raconta jamais l'incident à sa mère, mais celle-ci ne pouvait ignorer la transformation de Jim, non plus que sa fille. Tandy l'avait cru innocent, heureux, quand elle l'avait rencontré au milieu de leur seconde année de lycée. Maintenant, deux ans et demi plus tard, il lui semblait amer, cynique, obsédé, pervers, et elle ne comprenait pas les raisons de ce changement. Il pouvait aussi se montrer méchant, et l'histoire du couteau n'était qu'une parmi d'autres, plus effrayantes encore, qui s'étaient suivies de près. M^me^ Martin dit à sa fille qu'il lui semblait « impur, comme un lépreux », et la pressa de ne plus le voir. Elle s'alarmait peut-être exagérément, mais du coup Tandy et sa mère se souvinrent d'un incident survenu deux ans plus tôt, quand Jim venait d'arriver à Alexandria.

Il avait un problème dont il ne pouvait discuter avec ses parents, lui avait-il dit, et Tandy (souhaitant qu'il en parle avec elle) lui suggéra d'aller voir le jeune diacre de l'église presbytérienne de Westminster. C'était lui qui animait son association d'élèves, et il se montrait « coulant » avec les gosses. Jim accepta et un rendez-vous fut pris.

« Je ne sais pas si j'irai, après tout », dit Jim le jour où la mère de Tandy vint le chercher à GW.

« Oh si tu iras », dit Tandy qui était là avec une de ses amies, et toutes les deux le poussèrent sur la banquette arrière.

On ignore ce qu'était ce problème et ce que Jim raconta au jeune pasteur. Il semble qu'il ne se soit confié

à personne d'autre et le diacre ne se souvient pas de sa visite. Et maintenant que Jim approchait du diplôme de fin d'année, Tandy se demanda si le problème d'il y a deux ans avait quelque rapport avec ce « changement de personnalité » qu'elle et sa mère avaient pu constater.

Le soir suivant Jim appela pour s'excuser au sujet du couteau et demanda à la revoir. Elle en avait envie, mais cela faisait des mois qu'elle avait promis à un autre d'aller au bal et elle trouvait grossier de se décommander si tard.

« Mais je m'en vais en Floride », dit-il. « Demain je serais parti pour de bon. »

Tandy fut stupéfiée. C'était la première fois qu'elle entendait parler de ce déménagement. Blessée, en colère, elle lui répondit qu'il était dommage qu'il ne lui ait rien dit plus tôt et elle raccrocha l'appareil juste avant de se mettre à pleurer.

Jim, en rage, courut chez elle, se planta sous un des grands arbres de la cour et se mit à hurler : « *Enfin, je serai libéré de toi! je serai libre! Je m'en vais et jamais je ne t'écrirai... Je ne penserai même pas à toi!* »

Puis il exigea qu'elle lui rende les carnets de son journal qu'elle avait emprunté. *Immédiatement*. Tandy apparut, les yeux et la bouche comme des fentes, et lui rendit ses poèmes.

Dans la nuit de dimanche Tandy se réveilla. Il était tard, elle savait qu'il était dans le jardin, derrière la maison. Elle descendit et entendit s'éloigner les pas qu'elle connaissait si bien. D'une fenêtre elle vit une silhouette sombre monter dans la voiture des Morrison.

La voiture s'enfonça dans la nuit, vers la Floride.

CHAPITRE II

La Floride. Jim, debout sur un trottoir brûlant, ôta la veste de son costume noir, déchira le col galonné de sa chemise d'un blanc immaculé, puis arracha la cravate rayée de rouge : l'uniforme du collège Saint Petersburg. Le car de ramassage qui le ramenait chez lui ouvrit ses portes d'un claquement.

Jim s'écroula dans un siège vers le milieu, se mit à siffler puis émit deux ou trois rots sonores, prélude obligé à une mauvaise blague, interminable et outrecuidante, comme il les aimait.

« J'avais un ami qui voulait acheter un chien sachant chasser le canard, annonça-t-il, alors il est allé voir un vieux de la vieille et lui a demandé comment il pouvait être sûr d'en choisir un bon. Le vieux de la vieille a dit à cet ami d'examiner le trou du cul du chien, parce qu'il faut un chien avec un cul bien serré quand il saute à l'eau pour que la flotte n'y rentre pas et le fasse couler. Alors cet ami est allé au chenil du coin où on lui a montré plusieurs chiens et on lui a dit que c'était soixante-quinze dollars pièce. Mon ami a dit au propriétaire du chenil qu'il voulait examiner les chiens de près... »

Quand Jim avait commencé, on aurait dit qu'il se parlait à lui-même. Mais bientôt tous ses voisins s'efforçaient d'écouter.

« ... Alors il va vers un gros chien l'air bien gentil et lui soulève la queue. « Uh-oh, a dit l'ami, un grand trou du cul », et il va au suivant. Alors arrive le propriétaire du chenil, qui montre le premier chien. « Qu'est-ce que vous allez foutre avec mes chiens? » il a demandé. « Eh bien, a dit l'ami, j'ai juste regardé le trou du cul du chien et il est plutôt grand, vous savez, alors s'il saute à l'eau derrière un canard, l'eau va rentrer et il va couler. » Le propriétaire du chenil y jette un coup d'œil. « Ouais, a-t-il dit, l'est vraiment grand, ce trou du cul, hein? » Alors il tend la main, attrape les couilles du vieux chien, les tord d'un demi-tour et le trou du cul se referme, net. « Excusez-moi, a dit le propriétaire à mon ami, j'avais fait régler ce chien pour les cailles. »

Jim partit d'un de ses longs rires hennissants et entama une autre histoire, ignorant les grognements et les silences glacés. Dans le bus, les autres étudiants tendirent l'oreille.

Le car de ramassage laissa Jim à trois longs blocs de chez lui. Le trajet était court, assez long toutefois pour inventer quelque nouveau moyen d'exaspérer « Grand-maman » Caroline et « Grand papa » Paul. Ses grands-parents étaient tous deux abstinents, et bien que Paul eût un faible pour les courses de lévriers, l'ambiance prédominante de leur maison confortable dans le plus vieux quartier de la ville était « fondamentaliste ». Jim se moquait d'eux.

Qu'ils le supplient de se couper les cheveux, de se raser, de se changer, d'aller à l'église, il les ignorait. Il les menaçait de ramener une « négresse » à la maison et laissait dans sa chambre des bouteilles de vin vides. Parfois, il ne disait pas un mot des jours durant, entrant et sortant de leur vie routinière comme un nuage noir.

« Il haïssait le conformisme, il trouvait un point de vue étrange sur tout », raconte sa grand-mère. « Il essayait

de nous choquer. Il adorait ça. Il nous disait des choses dont il savait qu'elles nous dérangeraient. C'est simple, nous ne le comprenions pas, ni l'un ni l'autre. Il avait des facettes différentes, Jimmy. On en voyait une, on en apercevait une autre, on ne savait jamais ce qu'il pensait. »

Jim traversa son année scolaire sans se distinguer, négligeant toutes les activités qui n'étaient pas au programme. Au premier semestre, ses notes n'eurent rien de remarquable : un A, deux B, un C et un D.

Ce qui est plus intéressant, ce sont les résultats des tests de personnalité passés par tous les nouveaux étudiants. Jim fut jugé impulsif, insouciant, recherchant l'excitation, sans discipline ni maîtrise de soi... mais, paradoxalement, on le trouvait aussi timide, désireux d'agir dans le monde et aussi de réfléchir... extrêmement critique quant aux institutions sociales... enclin à s'apitoyer sur lui-même... enfin étonnamment macho, étant donné son goût pour la littérature ainsi que les dons pour la composition et la communication que montraient ses notes d'Alexandria.

Jim était parfois capable de virtuosité intellectuelle. Quand des amis venaient dans sa chambre, il les mettait au défi : « Vas-y, prend un livre, n'importe lequel. » Il prenait un ton superbe, mais grattait du pied sur le tapis, timide magicien. « Prends un livre, ouvre-le au début d'un chapitre, n'importe lequel, et commence à lire. Je ferme les yeux et je te dis quel est le livre et qui est l'auteur. »

Jim balayait d'un geste les centaines et les centaines de livres qui couvraient les meubles et s'empilaient partout contre les murs.

Jamais il ne s'est trompé !

Autre exploit mémorable, mais plus généreux, le jour où il aida une amie à écrire sa composition, faisant

sur-le-champ une analyse très compétente d'un grand nombre d'œuvres poétiques. Pour quelqu'un d'autre il écrivit un essai de trente pages sur Lord Essex, un des adorateurs de la reine Élisabeth, assorti d'une imposante bibliographie, le tout improvisé.

« J'avais à écrire et à lire en public un exposé sur "L'intégrité morale, nécessité de notre survie", raconte son frère Andy. Je ne savais même pas ce que ça pouvait foutrement signifier. Mes parents ne me laisseraient pas partir en vacances de Pâques tant que je n'aurais pas fini, et Jim voulait que j'y aille avec lui. J'ai travaillé dessus deux jours et finalement Jim me l'a pris et l'a réécrit en ajoutant pas mal de trucs à lui. C'était un sacré bon discours, qui finissait comme ça : "Nous dérivons sur des orbites aveugles, impuissants, et seuls." Il y avait trois ou quatre phrases du même genre à la suite, et même si ce n'était pas tout à fait mon style, j'ai eu un A pour l'exposé. »

Jim se mit à sortir avec une petite bande d'étudiants du lycée de Clearwater, avec lesquels il allait boire. Dans les bals, il s'enivrait et se tenait dans un coin, disant qu'il était un arbre. Il s'enivrait à toutes les soirées, et une fois se fit une méchante entaille, mais il se montra si agressif et si insultant que le médecin de l'hôpital voisin refusa de le soigner.

Jim ne s'était pas encore mis à boire beaucoup, ni régulièrement. Comme le remarque un de ses camarades de classe : « C'était comme s'il ne buvait *que* pour se soûler, sinon il ne buvait pas du tout. » S'enivrer, pour Jim, c'était quelque chose de spécial, un événement. Mais déjà, apparemment, c'était une sorte de dérivatif.

Un jour marquant fut celui de son dix-huitième anniversaire, en décembre, le jour où il s'inscrivit au service militaire. Jim haïssait l'armée d'une rage sans espoir, redoutant la terrifiante emprise de son autorité. Il n'y

avait pas en 1961 de mouvement populaire anti-guerre, Jim n'avait jamais entendu l'expression « objecteur de conscience ». Donc il s'inscrivit puis alla se soûler abominablement. Des gens de la famille disent qu'un de ses oncles habitant Clearwater le sortit cette nuit-là d'une situation si scabreuse qu'il aurait pu y avoir un affreux scandale. Quelque chose de si gênant, semble-t-il, qu'ils refusent encore d'en parler.

Vers la même époque Jim trouva un refuge : un vieil hôtel dans les palmeraies incultes qui séparent Clearwater et Saint Petersburg : la Galerie Renaissance et la cafétéria, un dédale de studios, de terrasses et de patios qui était sur la liste noire officieuse du collège, interdit aux première année. C'est probablement ce qui attira Jim, mais ce furent les concours de chansons folk et les lectures de poèmes qui le firent rester.

Le Renaissance était tenu par un homme de tente-cinq ans, bavard et homosexuel, nommé Allen Rhodes. Une demi-heure après l'avoir rencontré, Jim avait absorbé l'équivalent d'un roman épique : un fatras d'informations comprenant des ancêtres qui avaient construit le port de Saint Petersburg au dix-neuvième siècle, des aventures sexuelles hautement exagérées, à Londres pendant le black-out de la guerre, des récits du temps où il faisait partie de la troupe Red Shawn de danse masculine, l'origine familiale et les propensions sexuelles de tous les chats qui peuplaient le labyrinthe, des allusions pleines de sens à un camp nudiste au nord de Tampa, le jardin d'Éden — chaque déclaration commençant par cette phrase : « Tu ne vas pas le croire, tu vas tomber raide. »

Allen se souvient qu'il disait : « Ce mec, Jim, il *y* est, comme Elvis. » Et il se souvient d'avoir raconté qu'à Londres, pendant la guerre, lorsqu'il allait draguer au hasard des rues, il ne portait jamais de sous-vêtements.

« Sors ta bidoche, c'est ce que je disais à tout le monde. Ça marche toujours. »

Jim, à la fin de l'année scolaire, rendit visite à sa famille qui habitait maintenant la banlieue de San Diego. En juillet, lorsqu'il rentra à Clearwater, il rencontra enfin une fille prête à remplacer Tandy Martin dans le rôle de confidente et de petite amie.

Mary Frances Werbelow avait presque seize ans, un peu plus d'un mètre soixante, de longs cheveux bruns, et elle était candidate au concours de beauté *Sun N Fun* de cet été-là. Elle terminait à peine sa première année au lycée de Clearwater quand Jim la rencontra au cours d'une soirée.

« Hé, hé tout le monde, regardez là ! » cria quelqu'un.

Jim était en équilibre sur un pied, perché sur la rambarde d'un balcon, oscillant à huit mètres du sol.

« Hé, t'as bien picolé, mon gars ? »

Rires.

Jim posa le pied droit sur la rampe, leva le gauche, glissa et se mit à battre des bras. Il tombait. Le garçon et la fille les plus proches l'attrapèrent et le ramenèrent parmi les autres.

« T'aurais pas dû faire ça », dit Jim à la fille. « Tant que c'est toi, quand même, ça va. » Il lui adressa un sourire adolescent, irrésistible.

Mary était catholique, elle avait même envisagé de prendre le voile. Elle était d'allure calme, comme Jim, ce qui lui donnait un air de maturité. Elle lui dit qu'elle enseignait à mi-temps au Studio de danse Fred Astaire de la ville, qu'elle voulait devenir un jour danseuse au cinéma. Elle s'intéressa tout de suite à Jim quand il lui dit vouloir écrire et réaliser des films.

« Écris-tu des poèmes ? » demanda-t-il.

« Quelquefois. Mais je ne les montre à personne. »
« J'ai fait quelques poèmes... »
« C'est vrai ? »
Vers la fin des vacances d'été, Jim avait déjà de l'influence sur elle. C'est lui qui la poussa à porter des lunettes noires, défiant les conventions locales, qui lui fit boire de l'alcool pour la première fois. Puis elle annonça à ses parents qu'elle irait voir Jim pendant le week-end dès qu'il commencerait ses cours à l'université d'État de Floride, à Tallahassee, au mois de septembre.

Tous les soirs, Jim se mettait au milieu de sa petite chambre, en sous-vêtements, et s'étirait, tâchant de toucher le plafond du bout des doigts. Il dit à son compagnon de chambrée qu'il faisait ça pour grandir, et apparemment il y croyait. En quittant Alexandria Jim pesait 132 livres et mesurait cinq pieds huit pouces trois quarts. Depuis il prétendait avoir grandi de plus d'un pouce.

Il partageait avec cinq étudiants une maison moderne de trois pièces, à moins de deux kilomètres du campus. Il n'en connaissait que deux avant d'emménager, les autres n'étaient que des colocataires. Comme il faisait toujours, il mit immédiatement à l'épreuve les habitants de la maison. Elvis Presley était devenu pour lui une obsession, il exigeait le silence chaque fois qu'un disque de lui passait à la radio, mettait le volume à fond et s'asseyait en face de l'appareil, hypnotisé. Quand ses grands-parents lui envoyèrent une couverture chauffante, il refusa de payer sa part de chauffage. La veille de la Toussaint, où chacun se déguise, Jim fit honte à tout le monde en accueillant les jeunes farceurs du carnaval vêtu seulement d'une grande cape qu'il ouvrit largement dès qu'ils furent entrés pour prendre les bonbons qu'il leur avait offerts.

Jim faisait aussi du scandale dans les bus qui les emmenaient aux cours, lui et les autres. Un jour il paya le chauffeur d'un billet de vingt dollars et discuta furieusement quand l'employé lui dit qu'il n'avait pas de monnaie. Un autre jour il alla jusqu'au fond du bus, et réclama bruyamment que tous les Noirs passent à l'avant. Puis une fois, il s'installa derrière le chauffeur, près d'une petite fille de dix ans, et lui sourit.

« Hello », dit-il.

La fille se raidit sur son siège, lançant des coups d'œil inquiets sur son voisin.

« Pour sûr, t'es joulie », dit Jim en prenant son accent campagnard.

La fille, gênée, ne dit mot.

« Pour sûr, t'as des joulies jambes. »

Le chauffeur regarda dans son rétroviseur et vit Jim penché vers la gamine, la main sur son genou.

Le bus s'arrêta brutalement au bord de la route et le chauffeur pivota sur son siège. « Dehors, jeune homme. Sortez ! »

« Oh, cher monsieur, je vous prie, gémit Jim, c'était un compliment offert en toute innocence. Elle me rappelle ma petite sœur qui est restée chez moi. Pour un instant, monsieur, j'ai eu le mal du pays. »

Finalement le chauffeur céda et dit à Jim qu'il pouvait rester tant qu'il n'avait pas les mains baladeuses.

Tous ses compagnons de chambre étaient là, tous prétendaient ne pas le connaître. Mais il fut le premier descendu une fois le bus arrivé et alors il se retourna, « Hé, camarades ! » avec un grand salut.

Il emprunta une Thunderbird à un de ses colocataires et recula dans un poteau télégraphique. Il buvait leur bière, mangeait leurs provisions, portait leurs vêtements sans rien leur demander. Il notait soigneusement tout ce qu'il faisait et toutes leurs réactions, remplissant son

journal comme un anthropologue décrivant une peuplade inconnue.

En moins de trois mois, il les avait tous affolés. Chacun vivait dans la crainte de ce qui allait se passer ensuite. Tout explosa un beau soir de décembre, vers la fin du trimestre. Jim avait mis Elvis trop fort. Ils lui dirent qu'il lui fallait changer ses façons, ou partir. Jim se redressa. C'était leur problème, dit-il, il ne faisait rien qu'ils ne puissent supporter, eux-mêmes ne faisaient aucun effort, pourquoi lui demanderaient-ils de changer alors qu'il ne leur demandait pas ? En fin de compte, ils lui dirent de partir. OK, répondit Jim. La nuit même il rangea ses affaires, le lendemain il avait disparu.

Il emménagea dans une caravane installée derrière une pension de jeunes filles, à trois blocs du campus. Cela lui coûtait 50 dollars par mois, la moitié de ce que lui envoyaient ses grands-parents. Ses parents aussi lui envoyaient de l'argent, chaque fois qu'il leur écrivait.

« Il fallait qu'il écrive une lettre par mois pour avoir un chèque », raconte son frère Andy. « Il ne parlait pas de ses petites amies ni rien. Il racontait une histoire. Qu'il était au cinéma quand un incendie avait éclaté, que tout le monde avait paniqué et s'était bousculé pour sortir, que lui seul avait gardé son calme. Qu'il était monté sur la scène, s'était mis au piano et avait chanté une chanson, ce qui avait tranquillisé le public qui avait pu sortir sans encombre du cinéma. Une autre lettre racontait avec force détails comment il avait regardé un type se noyer dans un marais. »

Au second semestre Jim suivit deux cours qui l'influencèrent. Le premier traitait des philosophes de la révolte, les esprits critiques, sceptiques, opposés à la tradition philosophique : Montaigne, Rousseau, Hume, Sartre, Heidegger, et le préféré de Jim, Nietzsche. Le

second étudiait les comportements collectifs, la psychologie des foules.

Le professeur, James Geschwender, était un petit homme tout rond, tout brun, et Jim était un de ses meilleurs élèves. « Il pouvait entraîner le professeur dans des discussions stupéfiantes, raconte un étudiant de l'époque, Bryan Gates, qui nous laissaient sans voix. Jim semblait en savoir si long sur la nature humaine qu'il avala ce cours sans le moindre effort. Moi, les livres, je devais les potasser, mais on aurait dit que Jim les avait écrits lui-même. Le professeur, en pleine classe, se rendait à son avis. Il nous dit que son dernier exposé était le meilleur qu'il ait jamais vu, venant d'un étudiant aussi peu préparé que l'était Jim. Qu'en fait il ferait honneur à n'importe quel candidat au doctorat. »

Jim, au lycée, avait lu *Éros et Thanatos*, de Norman O. Brown, une interprétation freudienne de l'histoire, disant qu'il faut considérer l'humanité comme largement ignorante de ses propres désirs, hostile à la vie, inconsciemment acharnée à sa propre destruction — thèse qui l'avait séduit. La répression n'engendre pas seulement la névrose individuelle, écrit Brown, mais aussi la pathologie sociale. Jim en conclut que les foules pouvaient avoir des névroses sexuelles semblables à celles des individus, qu'on pouvait rapidement et précisément les diagnostiquer, puis les « guérir ».

Le professeur était fasciné! « Les derniers cours furent consacrés à discuter cette thèse, dit Bryan, et Geschwender et Jim furent les seuls à parler. Ils nous laissaient loin derrière. Nous ne savions même pas ce dont ils parlaient. »

Impatient de mettre sa théorie à l'épreuve, Jim pressa trois de ses connaissances de se joindre à lui pour faire éclater une assemblée d'université.

« Je sais regarder une foule, dit-il à ses amis. Il suffit

que je la regarde. C'est très, euh, très scientifique, et je peux diagnostiquer la psychologie de la foule. Nous quatre, judicieusement placés, pouvons suffire à retourner la foule. Nous pouvons la *soigner*. Nous pouvons lui *faire l'amour*. Nous pouvons la changer en *émeute*. »

Ses amis le regardèrent d'un œil vide.

« Hé, mecs, leur dit Jim, vous ne voulez même pas *essayer*. »

Les amis s'éclipsèrent.

Souvent le week-end, Jim faisait du stop jusqu'à Clearwater pour aller voir Mary. Il était toujours fasciné par son innocence, intimidé par sa virginité psychologique et physique. Elle chantait, elle dansait. Elle aimait marcher pieds nus sous la pluie.

Sans compter Mary, Jim n'eut qu'un seul intime au cours du second semestre, Bryan Gates. Il avait l'air d'un jeune Basil Rathbone et avait comme Jim un père qui passait au moins la moitié de sa vie à l'armée. Quand Jim harcelait Bryan pour qu'il se prépare à une carrière commerciale, Bryan disait qu'il était aussi stupide qu'ignorant. Et cette bonne humeur qu'il mettait à refuser de se laisser mener par Jim scella leur amitié. Rien d'étonnant, quand le trimestre prit fin et que Bryan passa son diplôme, au mois d'avril, que Jim lui demande à l'accompagner pour une traversée des États-Unis en auto-stop.

Jim s'était déjà fait une réputation d'auto-stoppeur. Plusieurs fois, en allant de Tallahassee à Clearwater, il avait refusé de monter en voiture — une fois après avoir attendu une heure sous la pluie — pour la seule raison que le chauffeur lui semblait « sans intérêt ». Bryan réfléchit à son offre et répondit que l'idée lui convenait.

Pendant quinze jours, les deux amis firent la fête à

Clearwater. Jim et Mary prévirent qu'elle le rejoindrait en juin en Californie, quand elle aurait son diplôme. Une fois ensemble, à Los Angeles, ils prendraient un appartement, trouveraient du travail et s'inscriraient à l'université de Californie. Alors, dit-il à Mary, il réaliserait le rêve de sa vie et irait au département cinéma pour apprendre à traduire ses idées et ses rêves en langage filmique. Puis Jim et Bryan se dirigèrent vers l'ouest et vécurent sur la route six journées dont Jack Kerouac aurait été fier.

A Mobile, en Alabama, ils furent vidés par la police à quatre heures du matin. A La Nouvelle-Orléans, le lendemain, Jim alla traîner dans ce qu'il appelait les « marges », bavarder avec un barman qu'il croyait hermaphrodite, puis tenter de lever une lesbienne dont la compagne sortit un couteau et menaça de le hacher menu. Dans l'est du Texas, ils furent pris par un cousin du vice-président Lyndon Johnson, emmenés à la maison natale de LBJ, puis au ranch de LBJ où on leur offrit des steaks grillés et on les présenta à la tante de Johnson. A minuit, ils entrèrent au Mexique par Juarez et Jim parla toute la nuit dans son espagnol de lycéen avec une prostituée mexicaine dans un bistrot d'ivrognes. A Phoenix, ils furent ramassés à six heures du matin par une fille qui leur dit immédiatement : « Je ferais aussi bien de vous mettre au courant, j'ai besoin d'un homme, j'en ai salement besoin » sur quoi Bryan s'empara du volant et força la voiture à se ranger.

« Allez, mec, prenons-la au mot », dit Jim.

« A six heures du matin, elle veut nous emmener chez elle? Pas question. Vas-y, moi je me tire d'ici. »

Jim, à regret, suivit son ami.

L'après-midi suivant, quand ils arrivèrent à Coronado, ils furent fraîchement accueillis. D'abord, sa mère dit à Jim qu'il n'entrerait pas chez eux avant de s'être fait

couper les cheveux. Elle lui dit aussi qu'elle était horrifiée qu'il eût fait du stop alors qu'elle lui avait envoyé le prix du voyage en avion. Enfin elle désapprouva en vociférant ses excursions régulières à San Diego où, en compagnie de Bryan, il allait explorer les cercles de poker et les bars de marins plutôt mal fréquentés. Mais le coup de grâce, pour Clara, ce fut quand Jim annonça qu'il allait à Los Angeles s'inscrire à l'Université.

« Attends seulement que ton père soit rentré, dit-elle, attends. Il sera là dans moins d'un mois et... »

Mais Jim était déjà parti.

Pendant trois semaines, Jim et Bryan cherchèrent du travail et passèrent leurs soirées chez les cousins de Bryan, à l'est de Los Angeles, dans une petite caravane. Mais de travail, ils n'en trouvèrent pas, et ils n'eurent bientôt plus d'argent pour faire la fête. L'aventure s'envolait, le rêve s'effilochait. Clara téléphona pour lui dire que son père allait débarquer quelques jours plus tard à Long Beach. « Je compte te voir sur le quai », dit-elle.

Jim raccrocha sans rien promettre, mais il y était. Il dit à ses parents qu'il voulait rester à Los Angeles, mais ils s'y opposèrent. Jim leur proposa une douzaine de solutions de rechange, toutes furent rejetées. Deux semaines plus tard, on l'escorta jusqu'à un avion partant pour la Floride, juste à temps pour s'inscrire au trimestre d'été.

Jim décida de réintégrer sa caravane jonchée de bouquins et s'inscrivit, le 18 juin, au minimum de cours obligatoires. Ce fut un été sans événements notables, sauf pour un cours sur le Moyen Age européen. Jim dit à son professeur qu'il préférait écrire un travail de recherche plus développé que les deux courts essais demandés, et qu'il voulait choisir lui-même son sujet.

« Cela ne s'était jamais fait, mais comme j'étais intrigué, raconte le professeur, j'ai accepté. »

Jim écrivit un texte sur Jérôme Bosch, ce peintre hollandais qui voyait le monde comme un enfer au cours duquel nous traversons les intestins du démon, et sur qui nous ne savons presque rien. Jim prenait pour hypothèse que l'artiste était membre des adamites, une secte d'hérétiques.

« Je ne fus pas convaincu, se souvient le professeur, mais je fus passionné par son texte. »

Jim termina ses cours le 27 août, passa son dernier examen trois jours plus tard, puis refit du stop jusqu'à Clearwater pour une série de fêtes sur la plage, de bals et de soûleries. Le 5 septembre il était de retour à Tallahassee, inscrit pour un cours d'histoire de l'art sur la fin de la Renaissance, où il continuerait d'étudier Jérôme Bosch, et plusieurs cours d'expression orale : introduction au théâtre, histoire du théâtre, art du comédien et principes d'architecture scénique.

Jim avait l'intention de se préparer ainsi au cours de cinéma qu'il était décidé à prendre à l'UCLA, dès janvier. C'est pourquoi, quelques jours après son inscription, il demanda officiellement son transfert et écrivit à son ancien lycée, en Virginie, pour que son dossier scolaire soit envoyé à l'administration de l'UCLA.

Pour ce quatrième et dernier trimestre à FSU, Jim s'installa dans la chambre 206 de l'hôtel Cherokee, un établissement minable des bas quartiers dont bon nombre des hôtes de ces dernières années étaient les législateurs de l'État venus visiter des prostituées. « Le Cherokee n'était plus un bordel à ce moment-là, précise Bryan Gates, mais sa réputation restait, et Jim se sentait chez lui. Il s'y trouvait vraiment très bien. »

Jim se mit à fréquenter un petit groupe d'étudiants plus âgés, augmenté de quelques professeurs et moniteurs, des fêtards buvant sec venant pour la plupart du département d'art. Au bout de quelques semaines il

quitta le Cherokee pour s'installer avec deux membres de cette bande. L'important, maintenant, c'était la bonne vie.

Un samedi que Jim s'était enivré au vin et qu'il jouait à se battre à coups de parapluie en allant à un match de football, il prit la casquette d'un flic dans une voiture de patrouille. On l'arrêta, on lui passa les menottes, et dans la confusion qui suivit une tentative d'évasion, la casquette disparut et Jim fut accusé de vol simple, d'avoir troublé l'ordre public, de rébellion et d'ivresse publique.

Le lendemain, Jim se présenta chez Ralph Turner, le professeur d'histoire pour lequel il avait écrit son essai sur Bosch. Il lui raconta qu'il venait de passer la nuit au violon et craignait de se voir interdire de sortir du campus quand l'Université l'apprendrait. Le professeur, hôte lui-même de nombreuses soirées, accepta tout de suite de l'aider.

Le lundi Turner emmena Jim chez un coiffeur, lui fit prêter un costume, l'accompagna au tribunal et ensuite demanda au doyen des garçons de témoigner pour lui. Jim fut condamné à 50 dollars d'amende (il les avait, n'avait pas envie de payer, et demanda donc à sa mère de les lui envoyer sans dire pourquoi) et placé sous la surveillance de l'Université.

Que Turner eût intercédé en sa faveur, sans compter ses bons résultats universitaires et le respect que lui portaient d'autres professeurs, lui évita des sanctions plus graves. Il continuait d'éblouir ses condisciples comme ses aînés.

Pour son cours d'histoire du théâtre, Jim écrivit sur le mode ironique une interprétation de *En attendant Godot* comme étant un récit de la guerre de Sécession — étant donné que la distribution comprend un Grant, un Lee et un esclave. En architecture scénique, son professeur se souvient qu'un de ses décors montrait un homme nu

suspendu au-dessus de la scène, crucifié. Un autre, pour *Une chatte sur un toit brûlant*, imaginait au fond de la scène une minuscule tache de lumière qui grandissait jusqu'à couvrir le plateau et qui se révélait finalement la projection agrandie d'une cellule cancéreuse (le personnage principal de la pièce meurt d'un cancer).

Puis, sans aucune expérience préalable, Jim se vit confier l'un des deux rôles d'une pièce absurdiste d'Harold Pinter montée par l'Université, *The Dumwaiter*. Dans le programme, Jim prit un pseudonyme, Stanislas Boleslawski, qui mêlait les noms du grand acteur et metteur en scène russe, Stanislavski, le père de la *Méthode*, et d'un metteur en scène polonais, l'élégant Richard Boleslawski, qui avait appartenu au Théâtre d'art de Stanislavski à Moscou avant d'émigrer aux États-Unis pour réaliser des films.

Le metteur en scène de Jim, Sam Kilman, lui fit connaître les œuvres d'Antonin Artaud, qui lança son cri pour la révolution théâtrale depuis des asiles de fous, pendant les années 30 et 40 : « Nous devons reconnaître que le théâtre, comme la peste, est un délire et qu'il est communicatif; c'est le secret de sa fascination. » Jim l'adora.

« Il était intéressant de travailler avec Jim », raconte l'acteur qui lui donnait la réplique dans *The Dumwaiter*, Keith Carlson. « Chaque soir, en attendant que le rideau se lève, je n'avais aucune idée de ce qu'il allait faire. Il était difficile de s'accorder avec lui, puisqu'il tendait à jouer chaque fois le rôle de façon très différente. Il ne cherchait pas à être en accord avec moi, ni avec le dialogue ni avec rien, de traditionnel. Il jouait les scènes et disait ses répliques avec des inflexions qui semblaient totalement sans motif, qui étaient en tout cas inattendues. Il y avait constamment une inquiétude sous-jacente, l'impression que tout pouvait devenir incontrô-

lable. A cette époque (en 1963) personne n'aurait toléré la moindre obscénité sur scène, mais nous avons eu des répétitions merveilleusement obscènes. Il n'y eut rien de tel pendant les représentations, mais avec Jim c'est sûr, on ne savait jamais. »

« Jim, maintenant ton père est capitaine, lui dit sa mère, il commande un des plus grands transports de troupes du monde (le *Bon Homme Richard*). Il y a trois mille hommes sur ce navire qui respectent ton père, qui le respectent parce qu'il maintient la meilleure des disciplines. De quoi cela aurait-il l'air si son fils, son propre fils, arrivait comme un *beatnik* ? »

Le 8 janvier 1964, peu avant de quitter sa famille installée à Coronado et de commencer ses cours à l'UCLA, Jim rejoignit son père en manœuvres sur le Pacifique — les cheveux coupés court. Pas assez court, malheureusement, pour lui plaire, et quand Jim monta à bord du *Bonny Dick*, comme on appelait le navire, on l'emmena vivement chez le coiffeur du bord pour les lui recouper, cette fois-ci exactement comme ceux du capitaine : tondus sur la nuque et sur les côtés, et en haut juste assez longs pour faire une raie. Jim, furieux, ne dit rien.

Le commandant était fier, mais restait méfiant. Il emmena Jim sur la passerelle et le présenta aux officiers. Jim sera des mains et répondit poliment aux présentations, sans sourire. Un photographe officiel de la Marine prit des photos. Plus tard dans la journée on jeta pardessus bord quelques cibles à forme humaine, on donna une mitrailleuse à Jim et on lui offrit de tirer sur les choses ballottées à la surface des vagues.

Quand Jim raconta cette journée, ce fut d'un ton amer. Quand son père rentrait chez lui, dit-il, venant de

commander trois mille hommes avec une telle autorité, c'est sa mère qui prenait les commandes.

« Elle lui disait d'aller vider la poubelle », disait Jim. « Elle lui criait dessus. Et mon père le faisait. Il allait vider la poubelle. »

Une semaine plus tard, avec assez d'argent pour louer un petit appartement à un demi-mile de l'Université, Jim effectua les formalités administratives et rejoignit les vingt mille étudiants d'un des plus grands campus de Californie. Au contraire de Berkeley, sa sœur plus ancienne, l'UCLA était pratiquement apolitique. Les étudiants étaient bronzés, athlétiques, agréables à regarder, vêtus sans recherche, indifféremment.

En 1964, à l'arrivée de Jim, le département cinéma entrait dans ce que les professeurs appellent maintenant son « âge d'or ». De grands réalisateurs venaient y enseigner — Stanley Kramer, Jean Renoir et Josef von Sternberg, par exemple. Il y avait nombre d'étudiants brillants et talentueux, comme le jeune Francis Ford Coppola. Le plus important, peut-être, c'est qu'il y régnait une ambiance d'exaltation presque anarchique — ce qui a pu inspirer plus tard à Jim ces lignes : « Ce qu'il y a de bien avec le cinéma, c'est qu'il n'y a pas d'experts. Pas d'autorités. N'importe qui peut assimiler et retenir toute l'histoire du cinéma, ce qu'on ne peut faire avec les autres arts. Comme il n'y a pas d'experts, en théorie un étudiant en sait presque autant que n'importe quel professeur. »

Les premiers six mois à l'UCLA n'eurent rien de notable, sauf les vacances de Pâques. Jim et deux étudiants — un intellectuel new-yorkais, sombre et barbu, et une Irlandaise plus âgée — se soûlèrent pendant trois jours à Tijuana.

Le reste du trimestre vit Jim s'en tenir à une routine décontractée — des cours dans des bâtiments épars sur

un énorme domaine planté d'arbres ; de longues lectures solitaires dans les bibliothèques ou chez lui. Le dimanche, il téléphonait en Floride, à Mary, d'une cabine publique — il payait les trois premières minutes, mais bavardait en général plus d'une heure, négligeant d'indiquer quand il avait fini.

L'après-midi ou le soir, Jim allait parfois au *Lucky U*, un bar-restaurant mexicain à un mile de l'Université, pas loin de l'hôpital militaire. Cet endroit lui plaisait. Il y avait des barmaids, des aveugles poussant leurs amis sans jambes dans des fauteuils roulants, les culs-de-jatte leur signalant les obstacles. Des fois les infirmes s'enivraient et se battaient à coups de béquille. Cela lui rappelait une histoire de Nelson Algren, il disait que c'était le bon endroit pour aller boire.

Le week-end, Jim allait sur la plage de Venice, qui avait été la Mecque de la génération beat pendant les années 50. Une tradition bohème s'y était maintenue, poètes, peintres et étudiants y louaient à peu de frais de grandes chambres dans des bâtisses victoriennes jadis élégantes ou des cabanes le long des canaux en ruine.

L'été venu, Jim revint à Coronado, maigri par ses quatre mois de régime spartiate, où il retrouva vite son aspect potelé. Puis il repartit pour le Mexique, cette fois avec son frère et son parrain, un officier de marine retraité qui avait servi dans le Pacifique avec son père. Andy se souvient d'un voyage d'ivrognes : « On est allés à près de cent miles au sud d'Ensenada. Jim m'a montré la vie du pays. Je buvais de la bière et il me trimbalait de bar en bar, discutant en espagnol avec les Mexicains quand ils essayaient de nous rouler, bavardant avec les putes, se faisant courser par les chiens dans des ruelles. C'était grandiose. »

De retour dans la région de San Diego, Jim et Andy allaient souvent au cinéma de l'armée, et parfois Jim y

apportait du vin et se soûlait en cachette. Dans les bases militaires le film est chaque fois suivi d'une image du drapeau étoilé accompagné de l'hymne national. Une fois Jim se mit à le chanter à pleins poumons : « Ohhhhh ne voiiiiis tuuuuuu paaaaaaas... » Il était le seul à chanter.

Jim, à Coronado, n'avait pas grand-chose à faire. Bien vite il s'ennuya, s'impatienta. Il demanda à ce qu'on le laisse repartir plus tôt à l'Université, pour qu'il puisse terminer son cours d'histoire. Il partit au début d'août, promettant de chercher un travail à mi-temps, et à la fin de l'été Jim se retrouva assistant à la Bibliothèque théâtrale, où, pour 1,25 dollar de l'heure, il devait remettre les livres dans les rayons et envoyer des lettres de rappel. Un travail facile, mais il n'y resta pas. Un nouveau bibliothécaire arriva et renvoya Jim en octobre, quand il fut évident qu'arriver à l'heure ne l'intéressait pas.

Puis Mary survint. Elle trouva vite un emploi au centre médical de l'UCLA et loua un appartement, ce qui consterna Jim. Elle dit qu'elle allait se chercher un agent et se faire engager comme danseuse — un jour, peut-être feraient-ils un film ensemble. Ses amis disent que Jim, cet automne-là, avait l'air plus content que jamais. Même si tout ne se passait pas exactement comme il l'avait voulu, sa bien-aimée et lui étaient enfin ensemble en Californie.

Jim se mit à réunir un petit cercle d'amis choisis parmi les plus mystérieux et les plus explosifs des étudiants du département cinéma. Quatre d'entre eux, ses intimes, semblaient plutôt naïfs, innocents, à les voir un par un, mais tous ensemble ils avaient quelque chose de sinistre, ou en tout cas d'inquiétant.

Le plus étrange, c'était Dennis Jakob, un étudiant timide, et pourtant souvent agressif, extrêmement intel-

ligent, qu'on surnommait Le Rat ou La Belette à cause de sa manière de se faufiler et de son dos courbé à force de passer des heures devant une table de montage. Dennis était possédé, c'était presque une réincarnation d'Eisenstein. Plus tard il servirait d'assistant spécial à Francis Coppola pour *Apocalypse Now*.

Ce qui attirait Jim, entre autres, c'est que Dennis avait lu autant de livres que lui, si ce n'est plus. Le plus souvent ils discutaient sur Nietzsche. Jim en avait lu la plupart des œuvres — *La Généalogie de la Morale* et *Au-delà du bien et du mal* alors qu'il était encore au lycée. Plus récemment il avait découvert *La Naissance de la Tragédie*, un petit livre qui allait l'influencer autant qu'*Éros et Thanatos*. Ce livre, le premier de Nietzsche, est encore un ouvrage vraiment révolutionnaire, une des thèses les plus pertinentes jamais émises à propos de la tragédie. Il traite de l'opposition classique entre l'art apollonien, la sculpture, et l'art dionysien, la musique. Jim, comme Nietzsche, s'identifiait à Dionysos, à ses longues souffrances — celui « qui est sans images, en lui-même pure douleur primordiale et l'écho de cette douleur ». Mais la souffrance trouvait une ample récompense. Elle ne se résolvait pas à transcender la conscience individuelle, mais plutôt dans la dissolution extatique de cette conscience dans « la nature primitive de l'univers » — ce que Jim, avec d'autres, en vint à appeler l'Esprit universel.

Dennis et Jim restaient des heures à discuter de Nietzsche, s'opposant parfois, le plus souvent unis dans la même exaltation, se lisant l'un à l'autre de longs passages du philosophe. Un jour, alors qu'ils parlaient de Dionysos, ils se souvinrent d'une phrase de William Blake, « Si les portes de la perception étaient purifiées, tout à l'homme apparaîtrait en sa vérité, infini », phrase d'où Aldous Huxley prit le titre d'un de ses livres, *Les*

Portes de la Perception. Jim et Dennis décidèrent de former un orchestre. Ils dirent à un ami que le groupe s'appellerait *The Doors* (Les Portes) : *Ouvertes et Fermées*.

Le second de cette bande d'amis s'appelait John DeBella, c'était le fils paillard et vaniteux d'un policier de Brooklyn, aussi fier des deux cents livres qu'il lisait chaque année que de son corps bien musclé haut de six pieds deux pouces. La légende affirmait qu'il allait dans les librairies vêtu d'un grand imperméable noir où étaient cousues des douzaines de poches pour voler les livres dont il avait envie. Le week-end, il allait draguer des filles à *Muscle Beach*, la plage des culturistes.

Son aspect physique et son aisance mondaine exagérée mais bien réelle semblaient le mettre aux antipodes de Dennis Jakob, mais ils avaient des points communs. Le premier, bien sûr, c'était son amour des livres et des doctrines philosophiques. Il y avait son âge : il était plus vieux que Jim, comme Dennis, et avait vingt-cinq ans. Il y avait aussi sa facilité à discourir. Et ils étaient tous deux catholiques. Quand Dennis et John se mettaient à tisser une tapisserie intellectuelle, Jim les écoutait, fasciné.

« Le chamanisme », raconte John. « Nous en étions au chamane : le poète inspiré. »

« Nous étions tous là-dedans. Une part de la vague philosophie des étudiants en cinéma de l'UCLA était de brouiller la frontière entre les rêves et la réalité. Une de mes phrases favorites était : "Les rêves engendrent la réalité." Phil Oleno était en plein dans la psychologie jungienne et il nous fournissait beaucoup de matériaux.

Nous avions la Théorie de la Rumeur Vraie, selon moi, la vie n'étant pas aussi passionnante et romantique qu'elle le devrait, il faut dire des choses fausses et ainsi créer des images. Peu importe qu'elles ne soient pas vraies, tant qu'on y croit. »

Jim et John, quand ils s'ennuyaient, s'inventaient des distractions. On dit qu'un jour Jim et Phil Oleno, un ami commun, défièrent John à un concours de vol à la librairie universitaire : le gagnant serait celui qui volerait le plus de livres en une heure.

Une autre fois, Jim et John décidèrent de ramasser une inconnue, de se défoncer et d'aller à la discothèque jouer chacun leur tour leurs disques préférés. Ils décidèrent par un jeu une fille à les accompagner, passèrent les disques, et bientôt John se mit à lui faire du plat. Elle dut trouver Jim plus prometteur car elle se retrouva chez lui à lui raconter que son petit ami l'avait mise enceinte, puis qu'elle avait attrapé une maladie vénérienne, suivie par une opération de l'utérus qui l'avait rendue stérile, et... Sa vie s'écoulait en un flot continu parfois étouffé par les sanglots. Jim pensa à une nouvelle de Dylan Thomas, *Les Disciples*, où deux jeunes garçons se rencontrent par hasard pour découvrir l'horreur qu'ils ont chacun dans leur vie.

Une autre fois Jim et John se soûlèrent ensemble au *Lucky U* et Jim insista pour aller à la bibliothèque publique, toute proche. John, à regret, l'accompagna et le suivit tranquillement parmi les rayonnages tout en lorgnant les jupes et les panties dans la salle de lecture. Il rattrapa Jim et le trouva en train d'uriner par terre entre deux rayons. Jim le prit par le bras et l'entraîna. Une femme approchait. « Hé, madame, cria Jim, hé, madame... »

Avec des cheveux bruns ondulés, un visage large et agréable, une poitrine solide, Phil Oleno, le troisième de la bande, avait un peu l'air d'une version légèrement agrandie de Jim. Il avait vingt-trois ans, deux ans de plus, et c'était le seul qui vivait chez ses parents, ce qui lui valait d'être périodiquement harcelé par Jim et John.

Phil avait lu presque tout ce qui avait été écrit par Carl

Jung ou à son sujet. Tous ces livres se trouvaient chez lui, sur une étagère, largement soulignés au crayon noir. Jung n'étant pas l'analyste préféré de Jim, ils adoraient après avoir vu un film discuter tous les deux du symbolisme du réalisateur, l'interprétant d'après Jung ou, pour ce qui était de Jim, d'après Ferenczi.

Sandor Ferenczi, comme Jung, fut un disciple de Freud qui prit son indépendance et s'écarta du freudisme — en pratique plus qu'en théorie. Alors que Freud recommandait l'abstinence sexuelle à ses patients, soutenant que cela dirigerait la libido sur des expériences affectives du passé, Ferenczi poussait ce refus plus loin encore, voulant persuader ses patients de se passer autant que possible de manger, de boire, et aussi bien d'excréter et d'uriner. Puis il prôna tout le contraire, l'amour et la tolérance, pensant que les névrosés n'avaient jamais été aimés ou acceptés par leurs parents et qu'ils avaient en fait besoin d'affection, de chaleur, d'être dorlotés.

Comme d'habitude, lorsqu'il s'agit de psychanalyse, leurs conversations étaient nourries de références sexuelles couvrant un vaste assortiment de névroses, de fétichismes et d'anormalités — de l'hermaphrodisme et la nécrophilie au masochisme, au sadisme et à l'homosexualité. Aussi, quand Jim et Phil entreprirent ensemble de réaliser un film, le sujet ne fut pas une surprise.

Ils avaient déjà parlé de faire des films. L'un, sur une idée de Phil, voulait évoquer la vie de Rimbaud, et il avait demandé à Jim s'il aimerait en jouer le rôle principal. Un autre, suggéré par Jim, voulait montrer cette scène célèbre de la vie de Nietzsche, lorsqu'il tombe sur un homme en train de frapper un cheval et qu'il veut l'en empêcher. Sur la bande son de ce court-métrage, disait Jim, il n'y aurait que des applaudissements. Ni l'un ni

l'autre ne furent réalisés. Celui qu'ils terminèrent ne fut qu'un canular sans prétentions intellectuelles.

Jim et Phil commençaient seulement d'apprendre la technique, la caméra, l'éclairage, le son et le montage, mais au département même les néophytes avaient à employer ce qu'ils avaient de savoir et d'imagination pour faire un film. Il n'avait pas besoin d'être long, ni compliqué, ni même bon. Il s'agissait de familiariser les étudiants avec leurs *outils*. En fait, Phil ne réalisa rien, mais il se fit engager par des étudiants du département de psychologie occupés à produire un film dans le plus grand secret et devant plus tard être gardé dans le coffre-fort du département. Il montrait un homme et une femme, nus tous les deux, simulant les positions et les gestes de l'amour physique. Jim, grâce à Phil, se procura des chutes du film, les mit bout à bout jusqu'à leur apogée, et employa pour la bande son la fin du *Boléro* de Ravel. A la projection, les étudiants furent pris d'un grand rire et les enseignants d'une furieuse colère. Jim se vit annoncer qu'il méritait la plus mauvaise note et fut ensuite considéré comme un provocateur, ce qui le fit affecter le semestre suivant à un cours spécial pour les « étudiants à problèmes ».

Les projections des travaux des étudiants avaient lieu deux fois par an, à la fin de chaque semestre. Il y avait régulièrement d'autres projections, généralement le vendredi soir. On invitait les professionnels des studios voisins à venir montrer un de leurs films et à bien vouloir répondre ensuite aux questions amicales — croyaient-ils — des étudiants. Les étudiants tourmentaient si durement les invités que les séances furent supprimées peu après.

Le meneur de ces soirées — celui qu'on estimait le

plus dur, le plus bruyant et le plus cynique — était encore un ami de Jim, le quatrième archidémon de cet âge d'or, un méphistophélès blond et bavard appelé Felix Venable. L'amour de Felix pour l'alcool, les amphé et les nuits passées à raconter des histoires rappelaient à Jim le héros de *Sur la Route*, Dean Moriarty. A trente-quatre ans, Felix était l'étudiant le plus vieux du département. Il était arrivé à l'UCLA après avoir fait différents métiers pendant treize ans, y compris une longue période comme chauffeur de car et une autre passée à construire des navires. Il était resté la plupart du temps dans la région de San Francisco, où il avait suivi des cours à l'université de Berkeley de 1948 à 1952, sans toutefois obtenir de diplôme. En tout cas l'UCLA l'accepta sans problème, peut-être parce que ses notes de Berkeley, moitié des A, moitié des F, faisaient un tableau bien étrange, peut-être aussi parce qu'à trente-quatre ans, si un homme veut un diplôme, il faut lui en donner la possibilité.

Felix, de même que John DeBella, aimait à se raconter, mais en général ses histoires étaient plus drôles et moins chargées de vantardises. C'était moins un intellectuel que les autres amis de Jim au département, mais ils n'en étaient pas moins liés. Stanton Kaye, qui choisit Felix comme personnage principal d'un de ses films, pensait que leur amitié était en partie fondée sur une ressemblance psychologique. « J'avais l'impression que Felix, en tant qu'homme, se désagrégeait, était mal défini, sans identité, qu'étant plus âgé il ressentait d'autant plus les forces répressives de la société. Il était sans ressources jusqu'à en devenir infirme, et il vivait dans une angoisse constante. Et Jim aussi, bien sûr. Je voyais là un nihilisme profond, un désespoir qui dépassait le mien. C'était peut-être de la colère, c'était peut-être là d'où venait ce désespoir. »

« Le voyeur, griffonna Jim dans un de ses carnets, est un comédien de l'ombre. Il répugne par son noir anonymat, par son invasion secrète. » Et il continuait à décrire la force et la menace de cette association muette avec qui n'en soupçonne rien.

Il prit ainsi des centaines de notes. Certaines seraient publiées quatre ans plus tard, d'abord à compte d'auteur, puis par Simon et Shuster sous le titre *Seigneurs* et *Nouvelles Créatures*. Elles firent surface à l'époque de l'UCLA sous forme d'un article sur l'esthétique du film. Il n'était pas encore capable de réaliser un film, il allait donc écrire et réfléchir sur l'art du cinéma. « L'attrait du cinéma tient à la peur de la mort. » Ses carnets se remplissaient d'informations sur le cinéma dont beaucoup lui venaient de John DeBella.

Sur d'autres pages, on voit Jim lutter — pour se définir. Il y a dans ses carnets un sombre fleuve d'images magiques, de violence, de sexe et de mort. Kennedy fut tué par la « blessante vision » du tireur et Oswald trouva le repos « dévoré par la gueule chaude, obscure et silencieuse du théâtre physique ». On voit paraître Œdipe : « Tu peux regarder les choses mais ne point les goûter. Tu peux caresser la mère mais seulement des yeux. » Plus il écrivait, plus il semblait comprendre.

Dans ces pages, Jim se mettait à nu, comme s'il ouvrait grand son esprit pour qu'on l'examine. « Je ne sortirai pas, tu devras entrer vers moi. Dans le jardin de mon ventre, d'où je regarde. Où je peux construire dans un crâne un univers rival de la réalité. »

1964 prit fin. Après une croisière historique dans l'océan Indien, au cours d'une démonstration de force, après avoir participé à l'incident du golfe du Tonkin, au large du Viêt-nam, le capitaine Morrison organisa l'ultime concours de pompes entre les officiers du *Bon*

Homme Richard (il gagnait toujours), remit son commandement à son successeur et fit ses bagages pour une affectation nouvelle à Londres cette fois, où il serait sous les ordres du commandant en chef des Forces navales US en Europe. Mais il irait d'abord sur la côte Ouest passer de brèves vacances avec sa famille. Jim passa Noël à la maison, puis le reste des siens alla faire une visite de famille en Floride. Ce fut la dernière fois que Jim vit ses parents.

Les pluies de janvier s'espacèrent et les étudiants du département cinéma commencèrent à se retrouver au *Gypsy Wagon*, un petit snack-bar sur roues proche des bungalows des studios. Jim et bon nombre de ses camarades en vinrent à démontrer ce que Bill Kerby, un de leurs condisciples, appelait « la clinquante connerie de l'école du film » — ils traversaient leur scolarité en faisant le moins d'efforts possible et en masquant cette inactivité d'une épaisse couche d'esbroufe et de faux-semblants. Jim venait en classe en grimpant sur les parapets, en chantant et en criant, il couvrait les murs des toilettes de graffiti mordants et faisait rouler des bouteilles de vin vides dans les allées du cinéma pendant les projections. Puis ce furent les histoires classiques, la plupart centrées sur la drogue, la nudité, ou sa façon de tenter le diable. L'une combine le tout, avec Jim, ivre, escaladant à minuit une des tours de l'Université avant de se dévêtir et de jeter ses habits en bas.

« Aucun danger, écrivait-il dans son carnet, n'est lié à une image. »

Certains des enseignants appréciaient Jim et tenaient compte de ce qu'ils appelaient son « dilettantisme », et Jim de son côté en aimait bien quelques-uns. Ed Brokaw, son préféré, racontait des mensonges énormes à ses élèves pour vérifier qu'on l'écoutait bien. Jim aimait

surtout le fait que Brokaw disparaissait parfois pendant plusieurs jours — comme Jim le ferait des années plus tard. « Brokaw aura été attiré par le penchant de Jim à la destruction », dit maintenant Colin Young, le chef du département. « Il l'aura flairé et sera venu se chauffer les mains à cette flamme, car elle accompagne souvent le véritable talent. » Brokaw était le conseiller universitaire de Jim, et c'est à lui que Jim annonça qu'il s'en allait. Puis il alla dire la même chose à Colin Young.

Jim ne prit cette décision qu'une ou deux semaines avant la fin des cours, après les deux jours de projection des films universitaires. Pour les étudiants c'était l'événement marquant de l'année, et pour le département ce qui se rapprochait le plus d'un examen final. Bien que le diplôme ne dépendît pas de ce que le film d'un étudiant soit retenu ou non pour une projection publique à la salle Royce de l'UCLA, la compétition était sévère.

La plupart des quarante films visionnés au mois de mai venaient des ateliers du Projet 170, où on réalisait des petits films muets, sonorisés ensuite grâce à un doublage ou une bande son. On tournait habituellement le samedi et chaque étudiant tenait tour à tour tous les emplois — servant une semaine d'opérateur, de comédien la suivante, de preneur de son la troisième, et ainsi de suite, avant de diriger son propre film.

Pour son film, Jim ne montra aucun scénario et dit à John DeBella, qu'il avait choisi comme cameraman : « J'expliquerai les choses à mesure. » Ce qu'il avait en tête, comme il le dit plus tard, c'était « un film mettant en question l'acte même de filmer... un film sur le film ». Un film sans titre, un montage d'images et des scènes abstraites, sans lien évident, ce qu'à l'époque DeBella appela « un mélange diffus d'images au sujet du réalisateur et de son œil ». Il commençait par Jim tirant une grande bouffée d'une pipe remplie d'herbe et rejetant la

tête en arrière. Puis on voyait le diagramme tortillé employé comme titre animé par une émission de TV, *Outer Limits*. Suivait une scène avec une femme (une grande Allemande, la petite amie de DeBella) en soutien-gorge, culotte et porte-jarretelles; la caméra descendait lentement de son visage jusqu'à ses hauts talons qui dansaient sur un téléviseur allumé montrant un défilé de soldats nazis. Puis un appartement (chez Jim), les murs couverts de nus pris dans *Playboy* qui avaient servi de cibles à des fléchettes. Des hommes se défonçaient, puis s'installaient pour regarder des films homo. Le film se cassait, les hommes se relevaient et faisaient des jeux d'ombres avec les doigts devant l'écran illuminé. Ensuite un gros plan d'une fille léchant l'œil de DeBella (lavant la crasse accumulée par les images que cet œil avait vues). Le dernier plan montrait un poste de TV qu'on éteignait, l'image se rétrécissait jusqu'à un mince trait blanc, un point de lumière, puis le noir.

La projection fut aussi chaotique que le film. D'abord les plans se décollèrent et le film ne passait pas dans le projecteur. On dit à Jim de le recoller pour le montrer plus tard dans la soirée. Quand la projection eut lieu, les réactions allèrent de l'incompréhension totale au rire ou à la colère. Certains étudiants crurent que Jim était fou et la plupart ne firent aucun commentaire, bien que tous hurlèrent de joie en voyant l'amie de DeBella paraître en sous-vêtements. Ed Brokaw lui-même, qui était en général intrigué par les idées de Jim, jouait au basket avec un ballon imaginaire, se frappant la paume avec son poing. « Jim, dit-il, vous m'avez terriblement déçu. » Le film ne fut pas retenu pour les projections de la salle Royce et Jim se vit attribuer un D de courtoisie.

Ce rejet le blessa. Certains disent qu'il sortit pour pleurer. Vrai ou pas, son amertume était visible. D'abord il voulut se défendre, puis il s'énerva, enfin il

annonça son départ imminent. Colin Young le persuada de rester, mais au mois de juin, quand il aurait dû recevoir son diplôme, Jim était sur la plage de Venice en train de fumer un joint.

Jim et Mary s'éloignaient l'un de l'autre. Elle affirmait encore qu'elle serait une star, que c'était son destin. Idée que Jim avait d'abord tolérée, avant d'essayer de l'en détourner. Mary lui dit alors qu'elle pouvait passer une audition comme danseuse au *Whiskey a Go Go*, un club qui avait ouvert en janvier sur le Sunset Strip. Jim dit qu'il ne voulait pas la voir dans une cage de verre, en petite chemise à franges, tortiller du cul devant des ivrognes de cinquante ans. Ils se disputèrent aussi quand Mary prit un agent et que celui-ci lui conseilla de ne pas jouer dans un film que Jim voulait faire, car ce serait préjudiciable à sa carrière. Ils se battirent encore quand Mary arriva sans prévenir chez Jim et le surprit avec une autre fille. Jim lui dit qu'elle n'avait aucunement le droit de venir sans y être invitée. Et entre chaque bagarre Mary l'exaspérait en lui rappelant poliment qu'à son avis il prenait trop de drogues.

Jim vit Ray Manzarek traverser le campus. C'était un ami de DeBella que Jim admirait et dont il avait secrètement applaudi le refus de censurer un film fait avec son amie, qui se douchait toute nue. De plus Jim aimait la musique de Ray, il était allé l'écouter jouer avec son groupe, *Rick and the Ravens* (Rick et les Corbeaux), au *Turkey Joint West*, à Santa Monica, dans une communauté du bord de mer. Une fois, Ray l'avait fait venir sur scène, ainsi que d'autres étudiants en cinéma, et tous ensemble, pleins de bière, avaient enlevé le chœur de *Louie, Louie*. Au mois de juin, Ray et son groupe avaient été engagés pour accompagner *Sonny and Cher* au bal du lycée, à la remise des diplômes. Mais un des

musiciens les quitta, Ray prévint l'école qu'ils seraient cinq au lieu de six, et on lui répondit qu'ils seraient six, comme disait le contrat, ou qu'ils ne seraient pas payés.

« Hé, mec, dit Ray en voyant Jim, ça te dit de faire un bal avec nous ? »

« Je ne sais jouer de rien, Ray. »

« Ça ne fait rien, t'as seulement à rester là en tenant une guitare électrique. On fera passer le fil derrière un ampli. On ne le branchera même pas. »

Plus tard Jim dit n'avoir jamais gagné d'argent si facilement.

LA FLÈCHE EST LANCÉE

CHAPITRE III

« Tu sais ce qu'on devrait faire ? »

Jim était allongé sur le lit, les yeux fixés au plafond. Il avait un ton que ses amis connaissaient bien — un mélange bizarre de plaisanterie lourdingue et de vague moquerie qui faisait se demander s'il était sérieux ou non. Parfois Jim prenait cette voix pour déguiser de féroces raillerie. D'autres fois, comme il faisait ce jour-là avec Sam Kilman, un ami de l'université de Floride qui avait débarqué à Los Angeles juste après la fin des cours, il s'en servait pour cacher ses doutes à propos d'une idée qu'il allait lancer. Ainsi le risque était moins grand.

« Non, quoi ? »

« Lancer un groupe de rock », dit Jim, sans quitter le plafond des yeux.

« Merde, mec, il y a sept ans que je n'ai pas touché une batterie... et toi, qu'est-ce que tu vas bien *faire* ? »

Jim s'assit. « Je vais chanter », dit-il en fredonnant déjà. « Jmmmmmmm... vaiiiiiiii... channnnnnter. »

Sam, incrédule : « Tu sais chanter ? »

« Foutre non ! Je ne sais pas ! » hurla Jim.

« Bon, alors okay, Jim, on dit qu'on a lancé ce groupe, on dit que tu sais chanter — ce qui n'est pas le cas — alors comment on va l'appeler ? »

« Les *Doors*. Il y a le connu. Et il y a l'inconnu. Et

entre les deux, il y a la porte, et c'est cela que je veux être. Jeeeee veuuuuux être la pooooorte... »

John DeBella et Phil Oleno étaient partis au Mexique. Dennis Jakob et Felix Venable restèrent à Venice. Jim pensa monter à New York, mais il resta quelques semaines à Los Angeles pour chercher du travail avec Sam, puis alla s'installer lui aussi à Venice. S'évader serait peut-être le mot juste, car son déménagement fut précédé d'une crise qui le secoua durement. Il passa la visite médicale de l'armée le 14 juillet et apprit deux jours plus tard qu'il était accepté. Cela signifiait qu'il avait perdu son sursis d'étudiant et qu'il était maintenant classé 1-A

Jim réfléchit très vite. Il avait menti au gouvernement en prétendant être toujours inscrit à l'UCLA, mais ils devaient s'en être rendu compte. Le lendemain, il alla s'inscrire à l'administration pour des cours qu'il n'avait jamais l'intention de suivre.

Venice, pour Jim, c'était l'idéal. Cette petite communauté d'artistes attirait de plus en plus de cheveux longs, d'errants et d'artistes en tous genres. La plage était couverte de corps, les tambourins répondaient gaiement aux douzaines de transistors, les chiens couraient après les *frisbees*, des cercles de *blue-jeans* assis en tailleur fumaient de l'herbe, la *headshop* locale vendait ouvertement du LSD. San Francisco avait le Haight, Los Angeles avait Venice. Le temps des hippies commençait à peine.

Jim fut l'un de ces anonymes, cheveux longs, tee-shirt et jeans. Il habita quelque temps chez Dennis, une cabane au bord d'un canal pollué, puis s'installa sur le toit d'un entrepôt déserté. Il avait une chandelle, un réchaud à butane pour faire chauffer de temps en temps des conserves, et une couverture pour se couvrir. Il dormait peu, mangeait peu, sinon pour gober l'acide de

bonne qualité qui imbibait toute la communauté, et il se mit à écrire. Une illumination lui permit d'écrire d'un coup plus de textes qu'il n'en écrirait jamais.

« Vous voyez, dit-il, la naissance du *rock and roll* a coïncidé avec mon adolescence, mon éveil à la conscience. Ça m'a vraiment branché, même si à l'époque je ne me suis jamais permis de fantasmer rationnellement que j'en ferais moi-même. Je pense que tout ce temps-là j'accumulais inconsciemment l'envie et le culot. Mon subconscient a tout préparé. Je n'y pensais pas. On pensait pour moi, c'est tout. J'entendais tout un concert dans ma tête, avec un groupe et du chant et un public, un public important. Ces cinq ou six premières chansons que j'ai écrites, je prenais des notes, c'est tout, pendant le fantastique concert de rock que j'avais dans la tête. »

Même s'il ne prévoyait aucunement ce qui allait lui arriver, Jim était conscient d'une musique intérieure prête à être délivrée.

« En fait, je crois que la musique m'est venue d'abord en tête et qu'ensuite j'ai fait les paroles pour soutenir la mélodie, une certaine sonorité. Je pouvais l'entendre, et comme je n'avais aucun moyen de noter la musique, ma seule façon de m'en souvenir était d'essayer d'y faire coller des paroles. Et des tas de fois il ne me restait plus que les mots et je ne pouvais plus me souvenir de la musique. »

Hello, je t'aime,
Veux-tu me dire ton nom?
Hello, je t'aime,
Je peux sauter dans ton jeu?

On était en 1965, trois ans plus tard le monde entier écouterait *Hello je t'aime*. Jim était assis sur la plage, à Venice, et regardait une jeune fille longue, mince et noire, se frayer un chemin vers lui.

Le trottoir se couche à ses pieds
Comme un chien mendie une douceur
Espères-tu lui faire voir, pauvre idiot?
Espères-tu cueillir ce sombre joyau?

End of the Night (La Fin de la Nuit), lui fut inspirée par le *Voyage au bout de la nuit*, le roman d'un Français laudateur des nazis, d'un pessimisme absolu, Louis-Ferdinand Céline. « Prends la grande route au bout de la nuit... » Une troisième chanson, *Soul Kitchen* (Cuisine de l'âme), fut dédiée à un petit restaurant servant de la cuisine du Sud *(soul food)*, chez Olivia. Jim pouvait s'y faire servir une grande assiette de plat de côtes avec des haricots et du pain de maïs pour 85 cents, un steak garni pour 1,25 dollar. Une autre, *My Eyes Have Seen You* (Mes yeux t'ont vue), inclut la description de toutes les antennes de TV qu'il voyait depuis son toit : « à contempler la ville sous des cieux télévision... »

Ces vers étaient peut-être d'inspiration très évidente, mais ils sortaient de l'ordinaire. La chanson la plus simple prenait un tour énigmatique, visionnaire, avait un rythme, un vers ou une image qui donnait à l'ensemble une force singulière. Comme lorsqu'il écrivait ces mots : « Les visages sont laids quand tu te sens seul » dans *People are Strange* (Les Gens sont étranges), ou bien ces vers de la chanson à propos de chez Olivia : « Tes doigts tissent de prestes minarets, / qui parlent en alphabets secrets. / J'allume une autre cigarette, / apprends à oublier, apprends à oublier, / apprends à oublier, / apprends à oublier. »

Ces premières chansons-poèmes sont traversées d'éclairs sombres, de cette noirceur qu'il aimait tant, dont il se sentait faire partie. Des visions de mort, de folie, exprimées convulsivement, de façon terrifiante. Dans ce qui vint plus tard se fondre dans un texte plus

long, *The Celebration of the Lizard* (La Célébration du lézard), Jim nota ceci : « J'avais jadis un petit jeu / J'aimais ramper au fond de mon cerveau / vous connaissez ce jeu, je crois / je parle de quand on joue à devenir fou. » Et dans *Moonlight Drive* (Ballade au Clair de Lune), une agréable chanson d'amour aux images si prenantes qu'elles ont plus l'effet sensuel d'un tableau que celui d'un poème, que Jim conclut de façon surprenante : « Allez, baby, viens faire une petite balade / Là-bas, là-bas vers l'océan / Si tu viens, tiens-toi bien baby / Baby va se *noyer* ce soir / Descends, plus bas, plus bas, plus bas... »

« Une fois les chansons écrites, raconte Jim, il fallait que je les chante. » En août, une chance se présenta quand il rencontra Ray Manzarek sur la plage de Venice.

— Hé, mec !

— Hé, Ray, comment vas-tu ?

— Okay. Je te croyais à New York.

— Non, je suis resté là. De temps en temps chez Dennis. Écrire.

— Écrire ? Qu'est-ce que t'as écrit ?

— Oh, pas grand-chose. Des chansons, c'est tout.

— Des chansons ? On les écoute.

Jim s'accroupit sur le sable, Ray devant lui, agenouillé. Jim étendit ses bras pour ne pas tomber, faisant couler le sable entre ses doigts, les yeux résolument fermés. Il choisit de commencer par *Moonlight Drive* (Ballade au Clair de Lune), lentement, délibérément.

Allons nager jusqu'à la lune, uh huh
Allons grimper sur la marée
Pénétrer cette soirée où la Ville
S'endort pour se cacher...

Ray, quand il eut fini, lui dit : « Voilà les plus fantas-

tiques putains de chansons que j'aie jamais entendues. On lance un groupe de *rock and roll* et on fait un million de dollars. »

« Exactement », répondit Jim. « C'est ce que je pensais depuis le début. »

Ray avait un air anguleux, ce qu'on appelle souvent une allure osseuse. Il était mince, mesurait plus de six pieds et pesait environ 160 livres, avec des épaules très larges, une mâchoire dure et carrée, il portait des lunettes d'intellectuel, sans monture, glacées. S'il avait cru aux clichés de Hollywood, il aurait pu se décrire comme précisément le personnage qu'il venait d'incarner, un étudiant fraîchement diplômé qui se prend au sérieux, ou un jeune instituteur sévère enseignant sur la frontière du Kansas. Mais il avait aussi quelque chose de plus doux. Ce menton taillé à la serpe avait une fossette et il parlait toujours d'une voix retenue, agréable, rassurante. Il aimait à jouer le rôle du grand frère : intelligent, organisé, adulte, responsable, sage, capable d'une profonde compassion, prêt à prendre de grandes responsabilités.

Il était né à Chicago en 1939, ce qui lui faisait quatre ans de plus que Jim, d'une famille d'ouvriers. Après qu'il eut étudié le piano au conservatoire local, de façon classique, et obtenu un diplôme d'économie à l'université Saint-Paul, Ray s'était inscrit à la faculté de droit de l'UCLA. Il en était sorti au bout de quinze jours pour faire un stage d'administrateur dans une agence de la *Bank of America*, à Westwood, un emploi qu'il conserva trois mois avant de revenir à l'UCLA, cette fois comme étudiant au département cinéma. Études interrompues par un chagrin d'amour en décembre 1961, et il s'engagea dans l'armée. Bientôt, bien qu'il se soit retrouvé

dans une planque — jouer du piano avec un orchestre interarmées à Okinawa et en Thaïlande (où il se mit à l'herbe) — il voulut en sortir et dit au psychiatre du coin qu'il avait peur de devenir homosexuel. On le relâcha avec un an d'avance et il revint au département cinéma au moment où Jim y entrait.

Ray se mit à réaliser des films d'une qualité exceptionnelle, tous autobiographiques, tous à la louange de la sensualité de son amie américano-japonaise, Dorothy Fujikawa. Dans un de ces films, *Evergreen*, il y a une scène qui semble inspirée par ce montage répétitif d'Alain Resnais dans *Hiroshima Mon Amour* où un homme et une femme courent l'un vers l'autre au ralenti, et où finalement Ray et Dorothy se rejoignent, nus, sous une douche. La Faculté voulut que cette scène soit coupée, ce qu'il accepta, mais quand plusieurs étudiants l'accusèrent d'être un mouton, Ray se ravisa. En décembre, aux projections des films étudiants, il distribua un tract expliquant pourquoi son film n'était pas présenté. (Plus tard ce film et tous ceux qu'il avait faits furent projetés et applaudis.) En juin, en lui remettant sa maîtrise, Colin Young, le directeur du département, dit que Ray était un des rares étudiants d'ores et déjà capables de réaliser un long métrage. La revue *Newsweek* elle-même signala ses premiers succès.

C'est par DeBella qu'il rencontra Jim, et ils furent vite assez bons amis, pas vraiment proches mais unis par un même intellectualisme, une même philosophie nietzschéenne un peu naïve. Ils s'opposaient sur bien des points. Ray n'oubliait jamais de se raser, ses pantalons avaient toujours un pli impeccable, tandis que Jim était volontairement débraillé, préférait les jeans et les tee-shirts, avec le soir s'il faisait froid une veste de soudeur en cuir crasseux qu'il avait trouvée dans une boutique de

surplus. Ray s'était initié à la pensée orientale et en 1965 il se mit à étudier la méditation transcendantale du Yogi Maharishi Mahesh, alors que Jim s'en détournait, croyant que l'accès à La Voie passait par les drogues et le chamanisme. Ray était un esthète pratiquant tandis que Jim se vouait au dionysien, et parfois s'y vautrait. Quelque chose pourtant les attirait l'un vers l'autre, et quand ils se rencontrèrent sur cette plage de Venice, Ray lui proposa de venir habiter chez lui — Jim pourrait dormir sur le divan du living et ils pourraient travailler leurs chansons toute la journée, pendant que Dorothy serait à son travail. Jim emménagea sans délai et ils se mirent au travail.

La voix de Jim était encore faible, mais ils pensèrent tous les deux que c'était surtout une question de confiance en soi qui se résoudrait avec la pratique. Ils répétèrent quinze jours sans interruption dans un appartement minuscule et désordonné. Ray était au piano, Jim se cramponnait nerveusement au texte des chansons (bien qu'il les sût par cœur), immobile et raide, souhaitant que le chat qu'il avait dans la gorge veuille bien disparaître. Puis Ray l'emmena dans la maison de ses parents où ils répétèrent avec *Rick et les Ravens*.

Pour les frères de Ray, les chansons de Jim ne voulaient rien dire. Ni Rick ni Jim Manzarek, à l'évidence, ne comprenaient Jim plus que ses poèmes, mais ils acceptaient de travailler avec lui. D'autres non plus n'y comprenaient rien. Quand Ray tomba sur deux de leurs anciens camarades et leur annonça qu'il formait un groupe avec Jim, cela leur fit un choc : « Toi dans un groupe avec *Morrison*? Ray, pour l'amour de Dieu, pourquoi fais-tu une chose pareille? » Jim était encore considéré comme un raté extravagant, bien qu'intelligent. La plupart de ceux qui l'avaient connu pensaient qu'un orchestre comprenant Morrison n'avait pas une chance sur un million de réussir.

Ray, lui, resta loyal, voyant en Jim ce que peu y avaient vu, ce que Jim lui-même commençait seulement à reconnaître. Il changeait, et cela se voyait en premier sur son corps. Jim était passé de 165 à 130 livres, il avait perdu son air potelé habituel, il était devenu souple et mince, avec des cheveux longs qui lui recouvraient les oreilles et venaient boucler sur ses épaules, encadrant un visage sans plus rien de bouffi, vraiment beau. Une transformation radicale.

Le plus important, c'est que Jim se sentait différent. Il vibrait maintenant d'une sorte d'assurance délirante, d'un magnétisme surnaturel qui semblait faire venir à lui tout ce dont il avait besoin.

Bientôt Jim et les frères Manzarek allèrent répéter dans une autre maison, derrière la gare des autocars Greyhound à Santa Monica. Ils s'adjoignirent un nouveau batteur, John Densmore, que Ray avait trouvé dans son cours de méditation.

John avait beaucoup de points communs avec Jim. Les mêmes origines bourgeoises : son père était architecte. Un frère et une sœur, comme Jim. John, au lycée, jouait très bien au tennis et Jim était un excellent nageur. John était lié à Ray par une même passion pour le jazz, et aussi par la foi avide du nouveau converti envers la discipline yoga du Maharishi.

John leur dit qu'il avait un caractère si violent qu'il espérait pouvoir apprendre à le contrôler grâce à la méditation transcendantale. Il avait vingt ans et vivait encore chez ses parents (ce qui en fit aussitôt la cible des moqueries de Jim) bien qu'il voulût désespérément les quitter, et un orchestre viable, espérait-il, lui apporterait la liberté. John et Jim travailleront ensemble pendant plusieurs années, mais ils ne deviendront jamais intimes.

John jouait de la batterie depuis l'âge de douze ans. Il avait joué de la timbale au lycée de Los Angeles West, puis était passé au jazz en entrant au collège, d'abord à Santa Monica, puis à Los Angeles même, pour finalement quitter l'université d'État de San Fernando Valley.

Après quinze jours de répétitions Ray et ses frères emmenèrent leur nouveau chanteur, leur bassiste et une fille jouant de la guitare basse (tout le monde a oublié son nom) au studio d'enregistrement de la World Pacific, à Los Angeles sur la 3e Rue. Rick et les Ravens avaient un contrat avec les disques Aura et ils avaient déjà gravé deux chansons où Ray chantait sous le nom de *Screaming Ray Daniels* (Ray Daniels le Hurleur). Le disque était sorti, il avait sombré sans attirer l'attention et Aura avait choisi de leur donner des heures de studio gratuites plutôt que d'enregistrer de nouvelles chansons. En trois heures, cet après-midi-là, ils mirent en boîte une demi-douzaine de chansons. « On se retrouvait avec une matrice en acétate, raconta Jim beaucoup plus tard, et trois exemplaires du disque. »

Jim et Ray et John, et parfois Dorothy, portèrent ces disques d'une compagnie à l'autre — des chansons écrites à Venice cet été-là, *Ballade au Clair de Lune, Mes yeux t'ont vue* (qui s'appelait alors *Devenir Fou*), *Fin de la Nuit* et un petit air innocent au thème traditionnel, *L'Été bientôt fini* — et toutes les compagnies de disques les refusèrent.

C'est aussi à cette époque que Jim rencontra Pamela Courson.

Pamela était rousse, elle avait à peine dix-huit ans, des taches de rousseur partout, sur le dos des mains, sur son visage de faon, pâle et fragile, sur son corps mince comme une liane, comme si elle était saupoudrée de cannelle. Elle avait les cheveux longs, raides, avec une

raie au milieu, des yeux lavande translucides, très grands, qui la faisaient ressembler à un portrait de Walter ou Margaret Keane — vulnérable, demandant à être protégée, adorable.

Elle était née le 22 décembre 1946 à Weed, en Californie, à quelques miles du mont Shasta, une montagne sacrée des Indiens. Son père, comme celui de Jim, était un aviateur de la marine — un bombardier, pas un pilote — qui était maintenant commandant dans la réserve et proviseur de lycée à Orange, la ville qui donnait son nom au comté d'Orange. Elle dit à Jim qu'elle avait abandonné ses études artistiques au collège de Los Angeles et qu'elle cherchait maintenant quelque chose à faire qui ait un sens.

Des années plus tard Pamela dit que Jim lui avait appris la vie, qu'elle était « sa création », selon ses propres termes. Il lui parla des philosophes, lui écrivit un paragraphe sur chacun d'eux, de Platon à Nietzsche, et l'initia aux grandes idées de la pensée occidentale. Il lui fit lire ses carnets et elle s'institua immédiatement gardienne de sa poésie.

Jim relisait *Les Portes de la Perception*, d'Aldous Huxley : « La plupart de ces modificateurs de la conscience ne peuvent actuellement se prendre que sous prescription médicale, ou bien illégalement avec des risques considérables. L'Occident ne permet de consommer sans restriction que l'alcool et le tabac. Tous autres produits chimiques, les Portes dans la Muraille, sont baptisés drogues, ceux qui en usent illégalement sont des criminels. » Jim s'amusa de cette description et se mit à en prendre de plus variées et à augmenter les quantités.

Maintenant il faisait tout et n'importe quoi pour s'éclater. Ouvrir les portes de la perception... passer de l'autre côté... prendre la route jusqu'au bout de la nuit...

visiter des endroits fabuleux au fond de la mine d'or... chevaucher le serpent... ces expressions frappantes dont il allait ensuite parsemer ses chansons furent notées dans ses carnets, sur la plage, dans la chaleur de l'automne. Il était pris dans un torrent, la découverte de sa vision et de son vocabulaire personnels.

Il avalait des trips d'acide comme si c'étaient des cacahuètes — ou des cachets d'aspirine, ce à quoi ils ressemblaient à l'époque : les premiers Owsley de San Francisco, les « éclairs blancs » des premiers temps, purs, bon marché... et violents. Et de l'herbe, bien sûr — des sacs et des sacs venus du Mexique. Et les sucres imbibés d'acide.

Évade-toi de l'autre côté
Évade-toi de l'autre côté
Évade-toi de l'autre côté

Jim décida qu'il était temps d'annoncer ses plans à sa famille, à Londres. Il leur écrivit qu'il avait essayé de trouver du travail après avoir reçu son diplôme, mais tout le monde se moquait d'une licence de cinéma, alors maintenant il chantait dans un groupe — et qu'est-ce qu'ils pensaient de ça ?

Son père, choqué, lui répondit par des objections très dures, lui rappelant les leçons de piano délaissées, son refus de chanter des cantiques de Noël avec eux, quand il était enfant... et voilà qu'il se lançait dans un groupe ? Après que son père lui eut payé quatre ans à l'Université ?

« Enfin, concluait cet officier qui montait en grade très vite dans la marine, je pense que c'est bidon. »

Jim, qui ne prenait jamais les critiques à la légère, n'écrivit plus jamais à ses parents.

Une photo de Billy James parut en octobre dans les

revues professionnelles que Jim et Ray lisaient maintenant chaque semaine. Billy avait trente-trois ans, il avait été comédien, agent publicitaire de Bob Dylan après qu'il eut signé avec la Columbia, et il était venu en Californie en 1963 pour se lancer dans la publicité. Il eut des succès pendant quelque temps, c'est-à-dire qu'il se plia aux exigences des compagnies, puis il commença d'adopter le mode de vie des musiciens, et sa transformation fut bientôt si complète qu'il ne pouvait plus communiquer avec ses amis de la côte Est ni avec la plupart de ses supérieurs à la Columbia. Alors on lui donna un nouveau titre — attaché à la recherche et au développement du talent — assez vague pour traverser les organigrammes conventionnels de la société. Pour lui ce titre lui donnait carte blanche pour aller renifler ce qui pourrait lui plaire.

Ray et Jim regardèrent la photo. Billy portait la barbe. « Il est peut-être à la coule », dit Ray.

Quand Billy rentra de déjeuner, il trouva Jim, Ray, Dorothy et John debout dans le couloir de son bureau, près du distributeur d'eau fraîche. Il leur fit un signe de tête absent, leur dit d'entrer, accepta poliment leur disque et écouta leur boniment, sachant tout de suite qu'ils l'avaient déjà servi de nombreuses fois. Il leur promit de les appeler, probablement d'ici un jour ou deux. Deux jours plus tard sa secrétaire appela Jim. Billy voulait le voir dans son bureau dès que possible.

« Je leur ai dit que je pourrais sortir leur disque, si je voulais, mais que ce n'était pas parce que j'étais capable d'y reconnaître le talent que ce talent sortirait en studio », raconte Billy. « Je savais donc qu'il fallait y intéresser un autre producteur de la Columbia. Comme je prévoyais qu'il y aurait un problème, je leur ai offert un contrat de cinq ans et demi, avec une première période de six mois où la compagnie s'engageait à

produire quatre disques au minimum et à en distribuer au moins deux. Je ne voulais pas qu'ils restent accrochés à notre contrat plus de six mois s'il n'en sortait rien. »

Jim n'arrivait pas à y croire. La Columbia. La marque de Dylan.

Malgré cet encouragement, le groupe commença à se désagréger. Un des frères de Ray s'en alla, l'autre fut remplacé par Robby Krieger, un guitariste qui était au même cours de méditation que John et Ray.

Robby, à dix-neuf ans, était le plus jeune des quatre, et le moins impressionnant. Il avait des cheveux frisottés couleur biscotte et des yeux verts indécis qui lui donnaient un air ahuri que certains attribuaient à la drogue ou à des verres de contact mal ajustés. Cette image était renforcée par sa façon de parler — d'une voix hésitante, comme s'il allait s'endormir, ses phrases se terminant par des points d'interrogation ou s'évanouissant dans un murmure. Mais les apparences sont trompeuses, parfois. Derrière ce regard d'enfant ébloui se trouvait un esprit vif et un humour subtil, hérités tous deux de son père, un homme aisé qui servait de conseiller financier à des services publics et à des compagnies privées.

Robby, comme John, était né en Californie — le 8 janvier 1946 à Los Angeles, premier de deux faux jumeaux — et il était allé à la même école. Mais Robby était aussi allé au lycée de Pacific Palisades, une banlieue riche de Los Angeles, au bord de la mer, et à Menlo Park, une banlieue chic de San Francisco. Il avait passé un an à l'université de Californie à Santa Barbara, puis quelque temps à l'UCLA où il avait changé de dominante pour la troisième fois et où il étudiait la physique quand John lui demanda de venir voir quelques types qui s'appelaient eux-mêmes les *Doors*.

« Les *Doors*? » dit Robby avec son sourire vide. « Dingue! »

Robby et John avaient déjà joué ensemble dans un autre groupe, les *Psychedelic Rangers,* et jusque-là il avait cru que c'était un titre inhabituel.

Il dit à Jim qu'il avait joué de la guitare dès quinze ans, qu'à dix-huit il était sur les traces de Montoya ou Segovia. Mais il changeait de style, en musique, aussi souvent qu'il changeait d'école, passant du flamenco au folk, puis au blues et au rock. Il aimait particulièrement les joueurs de folk et il raconta la fois où il était allé voir Joan Baez à l'université Stanford. Jim, évidemment, se mit à parler de Dylan. Puis Robby brancha sa guitare et joua un peu de *bottleneck*. Jim en avait entendu des enregistrements, mais c'était la première fois qu'il en voyait jouer. Pendant quelque temps il voulut que Robby en rajoute à toutes leurs chansons.

Répétitions et discussions se poursuivirent et les quatre amis se rapprochèrent. Ils se voyaient tous les jours — chez Ray, chez les parents de Robby qui avaient un piano dans une dépendance, ou à Venice, chez un ami. Ils répétaient cinq jours par semaine, tout l'après-midi. A l'occasion, ils jouaient à l'extérieur, le week-end, surtout à des *bar mitzvahs*, des mariages ou des bals d'étudiants — se cantonnant surtout à des airs connus, facilement reconnaissables, comme *Louie, Louie* ou *Gloria,* et jouant quelquefois une de leurs compositions. Jim, encore trop timide et mal assuré pour faire face à un public si réduit fût-il, tournait le dos à la piste, ou alors fermait les yeux et se cramponnait au micro comme si c'était la seule chose qui l'empêchait de se noyer sur la scène. En fait, la plupart du temps, aux débuts des *Doors,* c'était Ray qui chantait, Jim ponctuant les vers en soufflant dans un harmonica ou en grognant « Yeah ! » et « vas-y ! »

Phil Oleno était gérant de nuit dans un supermarché, et les rares fois où Jim ne passait pas l'après-midi à

répéter ils allaient tuer le temps à fumer de l'herbe et à traîner sur le campus de l'UCLA en bavardant avec des filles du département d'art. L'une d'elles, Katie Miller, avait un an ou deux de moins que Jim et ressemblait un peu à une jeune Tuesday Weld : innocente, blonde, éthérée.

C'était une fille sensible, incertaine de ses possibilités, qui commençait toujours par s'excuser quand elle parlait. Mais elle souffrait surtout de sa générosité. C'était comme si elle voulait être une mère pour tous les êtres à la dérive qu'elle rencontrait à l'Université. Elle invitait Jim chez elle chaque fois qu'il en avait envie, elle lui préparait des repas somptueux et lui proposait sa voiture quand il avait besoin de se déplacer. Il la gardait plusieurs jours sans la prévenir, la laissant s'inquiéter... et marcher. D'autres fois il restait plusieurs jours chez elle, mettant tout en désordre, la traitant méchamment, la fouaillant de sa langue diabolique, se vantant comme un ivrogne des autres femmes mêlées à sa vie, menaçant de lacérer les gigantesques tableaux qu'elle avait faits à l'école et accrochés aux murs de son appartement. Il la rassurait, aussi : « Tu es très bien, disait-il, très belle. »

« Tu devrais vraiment rencontrer Jim », dit-elle à Rosanna White, une étudiante en art de ses amies. Rosanna était horrifiée par ce qu'elle avait entendu dire de Jim, mais elle fut fascinée par lui quand elle le rencontra. Comme il se promenait souvent torse nu, avec ses cheveux longs et sa façon d'incliner la tête sur le côté en gonflant les muscles de son cou, Rosanna trouvait qu'il avait l'air d'une statue grecque qui se serait mise à marcher. Il y avait aussi sa voix, qu'elle trouvait saisissante, d'autant qu'elle ne s'éleva jamais au-dessus du murmure pendant les six mois qu'elle le fréquenta irrégulièrement. Rosanna reconnaissait qu'elle avait peur de lui, mais elle lui offrit néanmoins le divan noir

qu'elle avait chez elle, afin qu'il ait un deuxième point de chute quand il ne retournait pas jusqu'à la plage de Venice.

L'appartement de Rosanna était aussi sévère que celui de Katie était luxueux. Elle ne prenait que des produits naturels, il n'y avait donc jamais grand-chose à manger, et comme elle ne fumait pas d'herbe il n'y avait rien de ces aliments industriels qu'adorent les fumeurs. Elle buvait si rarement du vin que Jim devait en apporter. Mais elle avait un shampooing organique qu'il aimait, et en rentrant de ses cours elle le trouvait souvent dans la salle de bains, vêtu de jeans et de la veste de pyjama élimée qu'il portait d'habitude, prenant des poses devant la glace et rentrant ses joues pour avoir l'air affamé, hanté, des modèles de *Vogue,* tout en lissant ses cheveux encore humides et dépeignés.

« Jim, dit-elle, pourquoi ne te brosses-tu pas les cheveux? »

Jim leur donna une dernière tape et la regarda d'un air presque caricaturalement sexy. « Parce que je veux qu'ils ressemblent à l'aile d'un oiseau. » Puis il se caressa le corps, croisant ses bras sur la poitrine pour frotter sensuellement ses biceps à travers la mince flanelle, et la fixa d'un regard énervé.

Un soir, peu après qu'elle l'eut rencontré, Jim se présenta chez elle avec John Densmore et Katie qui s'en allèrent très vite, les laissant seuls. Rosanna était de plus en plus agacée par les murmures et les chatteries de Jim, et elle décida de dire ce qu'elle avait sur le cœur. « Qu'est-ce que c'est que ces conneries! » s'exclama-t-elle quand Jim se mit à chuchoter. « Tu ne parles pas *vraiment* comme ça. Maintenant arrête. »

Jim lui chuchota une proposition graveleuse, ce qu'elle voulait en fait, dit-il, c'était coucher avec lui. « Oh, allons, Jim », dit-elle d'un ton dégoûté. « Ne sois

pas bidon à ce point. Tu es tout le temps défoncé, je ne peux avoir aucun rapport avec toi. Et maintenant je ne peux même pas te parler parce que je crois que tu es défoncé et que tu es bidon. Jim, tu ne fais que jouer la comédie. »

Jim se précipita dans la cuisine et en ressortit aussitôt muni d'un couteau à découper en acier. Il se planta devant elle, lui tordit le bras droit derrière le dos, lui déboutonna sa blouse et posa l'acier contre la chair tendre de son ventre.

« Tu ne me parleras plus comme ça », chuchota-t-il. « Je vais te couper pour voir si tu saignes. » Et il semblait sérieux.

Quelqu'un entra. Jim pivota sur ses talons et vit John Densmore, revenu inopinément. Il regarda de nouveau Rosanna, puis baissa les yeux sur le couteau qu'il avait à la main. Il rit. « Hé alors, qu'est-ce que c'est? Un couteau? D'où est-il donc sorti? »

Plus tard Rosanna s'excusa, puis Jim s'excusa et lui demanda s'il pouvait coucher sur le divan. Elle lui dit oui.

Un jour de novembre, Jim téléphona à Ray. Il était huit heures du matin, Jim était au plus fort d'un trip d'acide et il voulait réunir tout le monde pour répéter. Trop tôt, lui dit Ray. Non, répondit Jim, si Ray ne venait pas immédiatement, c'était tout, au diable les *Doors*, il les quittait. Ray lui dit qu'il le verrait plus tard.

Plusieurs heures passèrent. Jim était chez Phil Oleno avec Felix Venable, en descente de son trip. Ils discutaient des photos de toiles tissées par des araignées sous l'influence de l'acide ou de la mescaline. Oleno sortit un livre — pris à la bibliothèque de l'UCLA — et leur montra les photos. Les toiles faites par les araignées ayant pris de l'acide étaient géométriques, les toiles à la

mescaline étaient arbitraires, chaotiques, illogiques, folles peut-être (dit Jim). Ils décidèrent qu'il leur fallait essayer la mescaline sous sa forme la plus pure, le peyotl, c'est-à-dire partir pour le désert, en Arizona.

Ils mirent cap à l'est, tous les trois, dans la Chevrolet rouge de Phil, une décapotable en ruine qui n'avait plus ni première ni marche arrière. Alors qu'ils traversaient Hawthorne, à peine sortis de Los Angeles, Jim ordonna qu'on s'arrête, à grand bruit, sauta dehors et courut embrasser une jeune fille au moment même où un policier en patrouille se pointait devant la Chevrolet. L'élan fantasque de Jim n'était pas passé inaperçu. Le policier lui demanda ses papiers, discuta avec la fille et apprit qu'elle avait seulement quatorze ans.

« Allons, le provoqua Jim, pourquoi tu me descends pas ? Alors, enculé, trou du cul de mes deux, descends-moi. »

Mystère — le policier ne leur donna qu'un avertissement et les laissa partir. Ils reprirent leur voyage vers l'est.

Deux jours plus tard Jim et Felix revinrent sans Phil, couverts d'éraflures et de bleus. Les histoires se mirent à circuler. Jim dit à des gens qu'ils étaient allés en Arizona, qu'ils avaient rencontré des Indiens, qu'ils étaient partis avec eux dans le désert pour lancer un cercle de flèches autour du cactus peyotl parce que, expliqua Jim, si vous êtes capable de bander l'arc et de lâcher la flèche cela signifie que vous êtes assez fort pour faire un trip. Puis ils avaient mastiqué le peyotl et ensuite Phil avait décidé de partir au Mexique.

D'autres eurent droit à une version différente et qui expliquait leurs blessures. Dans celle-là, ils n'avaient jamais trouvé d'Indiens ni de peyotl, mais à la place des malfrats Chicanos qui vivaient près du Colorado et qui aimaient flanquer des raclées aux cheveux longs.

A la Columbia, il ne se passait rien. On avait signé le contrat, on avait fêté ça par un dîner chez Robby, mais ensuite plus rien. Billy James était incapable d'attirer sur eux l'attention des producteurs de la compagnie. Les *Doors* continuaient à répéter, à jouer parfois dans une soirée, à passer des auditions quand ils en avaient l'occasion.

En décembre, lors d'une projection de l'UCLA où on montrait entre autres un des exercices filmés par Ray l'année d'avant, les *Doors* se produisirent sur scène — leur premier vrai spectacle en public — et improvisèrent une bande son avec des instruments acoustiques. Puis ils allèrent auditionner dans un club à Westchester — la base de départ des *Turtles*, un groupe populaire à l'époque à Los Angeles — et furent refusés. Ils furent rejetés de même par le *Bido Lito*, à Hollywood, un club minuscule mais très à la mode où les *Love* étaient restés longtemps. L'ennui, leur disait-on, c'était qu'il leur manquait des basses.

Ils se mirent à inviter des joueurs de basse à leurs répétitions, mais la sonorité devenait trop pleine, comme celle des *Rolling Stones* (ils jouaient souvent les mêmes airs) ou de n'importe quel groupe de blues électrifié. Ils se demandaient encore s'ils tenaient tant à changer de sonorité, et ils auditionnaient toujours sans bassiste, quand, début janvier, on leur offrit un emploi comme orchestre à demeure au *London Fog*, un petit club du Sunset Strip à moins de cinquante mètres du *Whiskey a Go Go* et dont le propriétaire répondait à un nom impossible, Jesse James. Les *Doors* contemplèrent la banderole qu'on accrochait dehors : « *Doors* — groupe de Venice » — ils étaient en extase. Le premier soir qu'ils jouèrent, personne ne passa le seuil de la boîte.

Le propriétaire se montrait si rapiat qu'on aurait dit

qu'il se vengeait du soir de leur audition, quand ils avaient rempli la salle avec des amis venus de l'UCLA. Comme le *Fog* était un club non syndiqué, ainsi que le *Bido Lito*, les musiciens n'avaient pas non plus à être syndiqués et le club à leur payer le minimum syndical. Les *Doors* jouaient de neuf heures à deux heures, cinq spectacles par soir, avec un quart d'heure de pause par heure, six soirs par semaine. Ce pour quoi ils recevaient 5 dollars chacun en semaine, et 10 dollars les vendredis et samedis. En liquide, à la fin de la soirée, — si le patron les avait.

La proximité du *Whiskey* n'influençait pas le moins du monde la clientèle, ni en qualité ni en quantité. Malgré son nom prétentieux le *London Fog* était fréquenté surtout par des marins, des marginaux, des maquereaux, des putains et des types en costume noir style maffiosi, avec par-ci par-là un touriste égaré. Tous cherchaient quelque chose qui devait très évidemment se trouver ailleurs, n'importe où.

Entre chaque passage les *Doors* descendaient la rue chacun leur tour jusqu'au *Whiskey* où on leur permettait de rester dans l'entrée pour regarder les groupes en vue. Un jour, ils espéraient, comme Jim disait, « être à la hauteur de *Love* », qui était alors le groupe « underground » le plus populaire de Los Angeles.

C'était tout de même un encouragement, cela leur donnait l'occasion de prendre un peu d'assurance et de mettre au point leurs matériaux de départ. Au début Jim continua de ponctuer les silences avec un harmonica, ou bien il prenait le clavier quand Ray jouait de la flûte. Mais plus il se concentrait sur son apparence en scène, moins il essayait de jouer d'un instrument. Ray découvrit le clavier basse Fender, un instrument qu'il pouvait utiliser de la main gauche tout en jouant des accords et

des soli sur l'orgue Vox que la Columbia lui avait acheté. Leur problème de basse fut résolu.

En février, le groupe n'avait pas moins de quarante morceaux à son répertoire, dont environ vingt-cinq originaux, y compris *La Fin*, qui n'était début 1966 qu'une chanson gentiment écrite sur l'amour qui s'en va :

Voici la fin, ma belle amie.
Voici la fin, ma seule amie. La fin
de nos plans si détaillés. La fin
de tout ce qui existe, la fin.
Ni salut ni surprise, la fin.
Jamais plus je ne verrai tes yeux.

A l'exception d'*Alabama Song*, pris dans une comédie musicale de Bertolt Brecht et Kurt Weill sur la gloire et la décadence de l'Allemagne nazie d'avant-guerre, *Le Petit Mahagonny*, le groupe jouait de vieux classiques du blues ou des succès du rock, comme *Money, Back Door Man, Gloria* et *Louie, Louie*. Maintenant c'était presque toujours Jim qui chantait.

Avec le temps il prenait confiance en lui. Non qu'il crût avoir une belle voix — « Je ne chante pas, je gueule », disait-il — mais il savait qu'il faisait beaucoup de progrès. Quand l'orchestre se lançait un peu il brandissait un foulard noir, théâtral, le drapait sur le micro et se caressait le visage avec, d'un geste sensuel.

Pour les *Doors*, ce qui comptait surtout c'était leur cohésion grandissante. D'avoir répété quotidiennement et maintenant de jouer ensemble en public, les musiciens et le chanteur avaient atteint une sorte d'intimité musicale et ils étaient bien meilleurs. Ray à l'orgue, plein d'assurance, style Flash Gordon vaguement ecclésias-

tique; John à la batterie, très jazz, soulignant à la perfection les airs de Jim; Robby et son doigté subtil, apparemment désinvolte, mêlant blues et flamenco; la voix mi-ténor mi-baryton de Jim, un peu rauque et inégale, mais sensuelle — tout cela se fondait dans un style que leur premier disque n'avait fait que suggérer. Le plus souvent Jim tournait encore le dos au public, face à l'orchestre, comme pendant les répétitions — Ray leur disait de se disposer en cercle afin de « diriger nos énergies les uns vers les autres ». Grâce au LSD, disait-il, les *Doors* développèrent un « cerveau commun ». La plupart des musiciens qui jouent ensemble assez longtemps avec des partenaires dont ils respectent le sens musical se sentent proches les uns des autres d'une façon que les non-musiciens ne peuvent comprendre. « Ouais, dit Ray, il y avait ça. Mais il y avait aussi une *intensité* rare. »

Leur association avait ceci d'inhabituel qu'ils partageaient tout en parts égales. Jim écrivait presque toutes les chansons, mais quand ils enregistraient c'étaient les *Doors* qui signaient comme compositeur, et les droits d'auteur comme tout ce qu'ils gagnaient étaient partagés en quatre. Et toute décision sur la création était prise à l'unanimité, non à la majorité.

Jim se mit à apporter ses drogues sur la scène. Parfois à l'intérieur de son corps : les yeux dilatés, les perceptions tour à tour déformées ou intensifiées, l'*ego* fragmenté. Parfois dans ses poches, d'où il tirait un *popper* (nitrate d'amyle) et le brisait sous le nez de Ray au moment où il commençait un solo d'orgue. Un jour il en fit renifler à tous les musiciens quand ils entamaient *Little Red Rooster* (Petit Chaperon Rouge). A la phrase « les chiens se mirent à aboyer et la meute à hurler », Ray aboya, John hurla et Jim tomba de la scène. Un

autre soir, ravagé par l'alcool, Jim régressa jusqu'à une étrange vulgarité d'adolescent et improvisa de nouveaux vers pour *Gloria*, « alors elle jouit par terre / Elle jouit dans mon lit / Elle jouit dans ma bouche... ».

Jim n'avait toujours pas d'adresse fixe, passant d'un lit à l'autre, d'un divan à l'autre. Pamela était la première, mais il n'était pas monogame. Ils parlaient de prendre un appartement à Laurel Canyon alors qu'il passait ses nuits un peu partout dans Los Angeles. Il n'avait toujours pas de voiture et prenait la vieille Volkswagen jaune de Ray ou la Gazelle de John Singer. Quand ils avaient faim les *Doors* allaient chez John, sa mère étant la plus indulgente des trois mères à portée de la main.

En avril les *Doors* se retrouvèrent à bout de course. Ils étaient toujours fauchés. Quarante dollars chacun, ce n'était pas assez pour vivre, et souvent ils ne les gagnaient même pas. John avait reçu une offre d'un autre groupe. Robby et lui furent arrêtés pour détention de marijuana et Jim, qui avait obtenu en fraude l'été d'avant un sursis d'étudiant, fut classé 1-A — il devait repasser un examen médical en mai. Enfin la Columbia les mit sur la liste noire : « à laisser tomber ».

Un des producteurs de la compagnie, Larry Marks, était venu un soir au *London Fog*. Il s'était présenté comme leur producteur, mais ils ne l'avaient jamais revu. Et ils n'avaient plus entendu parler de Billy James. C'est John qui aperçut leur nom sur la liste, sur le bureau de Billy. Ils demandèrent à mettre immédiatement fin au contrat.

« Tenez jusqu'au bout », leur dit Billy. « Vous aurez mille dollars au bout des six mois s'ils n'ont pas gravé vos chansons. » Ils secouèrent la tête. Billy soupira et appela quelqu'un du service juridique. Légalement, les *Doors* étaient libres.

Quelques jours plus tard le patron du *London Fog* les délivra définitivement. Il les vida.

En mai, la chance revint.

D'abord, Jim modifia sa pression artérielle, son taux glycémique, son pouls, sa respiration, sa vision et son élocution grâce à un vaste assortiment de drogues. Il se présenta au centre médical de l'armée pour un examen, dit aux médecins qu'il était homosexuel et que s'ils le prenaient ces enculés s'en mordraient les doigts. Il fut déclaré inapte. Ensuite, à leur dernier passage au *London Fog*, la directrice artistique du *Whiskey a Go Go* vint leur demander s'ils étaient disponibles pour un remplacement lundi soir. Un soir seulement, leur précisa Ronnie Haran, une jolie brunette, mais les propriétaires seraient là.

« J'ai vraiment fait l'article en parlant de vous, dit-elle à Jim, et on cherche plus ou moins un orchestre à demeure. » S'ils étaient engagés de façon permanente, dit-elle, cela signifierait deux spectacles par soir — au lieu de quatre ou cinq au *Fog* — au tarif syndical : 499,50 dollars pour eux quatre. Jim et les autres répondirent d'un air indifférent, mais en fait c'était un soulagement énorme.

« Ouais, dit Jim, je crois qu'on peut y arriver. Lundi, hein ? Hé, c'est demain. C'est un peu court, vous savez. »

Celui qui décidait de tout et qui possédait des parts du *PJ* (une boîte à deux pas du Strip) aussi bien que du *Whiskey a Go Go* était un ancien flic des mœurs de Chicago d'environ trente-cinq ans qui répondait à un nom runyonesque, Elmer Valentine. Ronnie Haran l'avait rencontré quand elle était starlette et qu'elle passait ses nuits au *PJ*. C'est elle qui faisait la publicité des deux clubs et qui cherchait de nouveaux talents. En 1966, elle s'occupait aussi de publicité pour Donovan, le chanteur écossais, et quand elle cherchait un photographe, quelqu'un lui avait indiqué Paul Ferrara.

Celui-ci était allé à l'UCLA en même temps que Jim et il dit à Ronnie qu'elle devrait aller voir leur groupe au *Fog*. Ce n'était pas le premier ni le dernier à lui parler des *Doors*, et comme elle comptait plutôt sur ce qu'elle entendait dans la rue — au lieu d'écouter les spécialistes — elle finit par se rendre au *Fog*.

Elmer avoue que Ronnie dut le supplier de faire passer les *Doors* un soir de plus. La première fois, il les avait détestés. Il lui dit que Jim était un amateur sans avenir qui prenait une allure excentrique pour masquer son absence de talent. Et il trouvait aussi qu'il était ordurier. Mais comme Elmer aimait bien Ronnie, il accepta de les reprendre pour deux jours.

Les *Doors* restèrent au *Whiskey* de la mi-mai à la mi-juillet, rendant les propriétaires si furieux qu'ils étaient vidés au moins une fois par semaine. Les *Doors* voulaient à la fois faire bonne impression aux célébrités qui passaient au club — les *Rascals*, le groupe de blues *Paul Butterfield*, les *Animals*, les *Beau Brummels, Them, Buffalo Springfield, Captain Beefheart* — et les « balayer de la scène ». Phil Tanzini, l'associé d'Elmer, devait leur hurler « Trop fort! Trop fort! je vais vous foutre dehors devant tout le monde! Baissez le son, baissez le son! » Pour se venger, chaque fois qu'ils jouaient *Unhappy Girl*, Ray appuyait sur la note la plus aiguë jusqu'à faire grincer l'orgue et Tanzini avec. Les singeries de Jim n'arrangeaient pas la situation. Il était parfois si bien lessivé par l'alcool ou la drogue qu'il ne se montrait même pas. Ou pire, il lui arrivait de sauter sur la scène entre deux spectacles en hurlant, « Enculé d'Elmer! Enculé de *Whiskey*! Enculé de Phil! »

Chaque fois que les *Doors* étaient renvoyés Ronnie Haran appelait à Beverly Hills une fille de quatorze ans, une des fans les plus dévouées du groupe — on lui permettait de rester près de la caisse mais pas d'entrer

dans la boîte. Celle-ci téléphonait à toutes ses amies qui à leur tour appelaient le *Whiskey* pour demander quand les *Doors* seraient de retour. Elmer répondait très souvent au téléphone, de même que Ronnie écoutait ce qui se disait dans la rue, pour garder le contact.

« C'était chaque fois la même chose », raconte Elmer, qui ne sait toujours pas qu'on le faisait marcher. « Les nénettes, les nénettes, les nénettes, et toutes elles demandaient, "C'te putain de mec qu'est si baisant, il est là ce soir?" Et comme ma mère n'a pas pondu des imbéciles, je les rengageais chaque fois en numéro deux. »

Un mot courait les rues : « Il faut que tu ailles voir les *Doors* au *Whiskey*, le chanteur est *dingue*. »

L'image des *Doors* était ouvertement sexuelle — un chanteur maigre comme un chat qui se frottait le micro sur l'entrejambe — et aussi intellectuelle. Les monstres qui peuplaient les chansons de Jim fascinaient le public des groupes au milieu des années 60. Des airs comme *When the Music's Over* (Quand la Musique est finie) étaient tour à tour nostalgiques, révoltés, consolants, exigeants, suppliants, et avant tout frustrés.

Ils n'avaient pas un répertoire rigide. Ils mettaient souvent cinq minutes à décider ce qu'ils joueraient ensuite. « Pourquoi pas *Crystal Ship* ? » demandait Jim. « Nah, j'pense pas, disait Ray, je ne le sens pas. » John proposait un air avec un long solo pour Robby et Robby secouait la tête. « *Quand la musique est finie?* » disait Jim. Ray prenait un air contemplatif, élargissait sa bouche dans un sourire à la Henry Fonda, sans montrer ses dents, et approuvait d'un geste. John disait : « Okay, Robby bien sûr. » L'unanimité. La politique des *Doors*.

Quand la musique est finie était un support d'improvisations qui durait onze minutes ou plus, selon la durée des passages instrumentaux et les bribes de poèmes qu'y

ajoutait Jim. Sur plusieurs plans c'était un classique des *Doors*, très dramatique, obligeant à regarder le groupe comme un spectacle théâtral autant que musical.

Cela commençait par un solo d'orgue bondissant encouragé par Jim, presque à mi-voix, « Yeah... vas-y. » Puis John Densmore, roulant exagérément des bras, introduisait un battement de métronome et soudain, faisant sursauter le public, Jim bondissait droit en l'air, le micro à la main, et hurlait « *Yeeeaahhhh!* » L'orgue entamait la mélodie, soulignée par Robby, et Jim roucoulait une complainte fatale :

Quand la musique est finie,
quand la musique est finie,
quand la musique est finie,
éteins les lumières,
éteins les lumières,
éteins les lumières,

Puis, plus fort :

Car la musique est ta meilleure amie

Plus fort encore, presque un cri :

Dansez sur le feu comme elle le veut

Ensuite une consolation (et un avertissement) :

La musique est ta meilleure amie

Roulement de tambour.

Jusqu'à la fin
Jusqu'à la fin

Là, Robby faisait à la guitare un accompagnement étrange, « psychédélique », John faisait sonner les cymbales, Ray tirait de l'orgue des sons perçants et Jim, au milieu de cette cacophonie, se tordait par terre en serrant le micro sur sa poitrine, les jambes tantôt raides, tantôt repliées, passant d'une rigidité parfaite à une position fœtale. La musique retombait, les musiciens se reprenaient, Jim se remettait debout.

Annulez mes versements pour la Résurrection
Envoyez mes références à la maison d'arrêt
J'y ai quelques amis
Le visage du miroir ne veut pas s'arrêter
La fille à la fenêtre ne veut pas s'effondrer
Un festin d'amis vivants s'écria-t-elle
Qui m'attendraient
Dehors

Le dernier mot était encore un cri, et la musique se faisait hypnotique.

Avant que je sombre dans le grand sommeil
Je veux entendre
Je veux entendre
Le hurlement du papillon

Reviens, baby
Reviens dans mes bras

Sa voix devenait un peu impatiente, laissant présager la violence :

Nous en avons assez de traîner par ici

D'attendre par ici, la tête collée au sol

La violence disparaissait, la voix se faisait aussi hypnotique que la musique :

J'entends un bruit très doux
Très proche et très lointain;
Très léger, yeah, et très clair;
Viens aujourd'hui, viens aujourd'hui.

La tristesse ainsi évoquée tournait à la colère :

Qu'ont-ils fait à la terre,
Qu'ont-ils fait à notre sœur si belle?

Dévastée, pillée, ils l'ont déchirée, mordue,
Percée de poignards au côté de l'aurore,
Entravée de clôtures et enfin abattue.

Il n'y avait plus qu'un battement sourd, comme un cœur, l'orgue de Ray — deux notes, bum-*bump*, et le fracas apocalyptique de la batterie. Bum-*bump*. Bum-*bump*.

J'entends un son très doux
Ton oreille... collée au sol.

Jim, le visage collé au micro qu'il tenait amoureusement de la main gauche, se couvrait l'oreille de la droite. Il avait la jambe droite en avant, le genou plié, le pied tenant le support du micro, la jambe gauche plantée au sol.

Nous voulons le monde et nous le voulons...
Nous voulons le monde et nous le voulons...

Un roulement de timbales.

Maintenant
Maintenant ?

Fin du roulement. Jim bondissait, hurlant :

Maaaaaaaiiiinteeeeennnnaaaaaant !

Reprise de l'orgue, frénétique :

Nuit persane ;
Voyez la lumière,
Sauve-nous, Jésus, sauve-nous !

Alors, quand la musique est finie,
Éteins la lumière.

La musique est ta meilleure amie
Dansez sur le feu, comme elle le veut
La musique est ta seule amie
Jusqu'à la fin
Jusqu'à la fin
Jusqu'à
LA FIN !

Même les danseuses aux seins nus, qui avaient vu n'importe qui faire n'importe quoi et plus d'une fois, restaient assises, en transe.

CHAPITRE IV

Quand il fut évident que les *Doors* allaient rester quelque temps au *Whiskey* — au bout de quinze jours ils ne prenaient plus leur renvoi au sérieux — ils purent déménager. John et Robby quittèrent enfin leurs parents, prirent un petit appartement en commun à Laurel Canyon et cherchèrent d'autres engagements pour le groupe. Ray et Dorothy prirent un appartement sur la plage, une seule pièce de vingt mètres de long, idéale pour répéter, Jim emménagea chez Ronnie Haran, un petit appartement à 75 dollars par mois à quelques blocks du *Whiskey*, et c'est là qu'elle se mit à lui parler d'un contrat qu'elle appelait « promotion et publicité ». Elle prit aussi contact avec les marques des disques, les invitant à venir voir ceux qu'elle appelait « les *Rolling Stones* américains ». Il en vint quelques-un. Nick Venet, le producteur des *Beach Boys*, n'aima rien de ce qu'ils faisaient. Lou Adler, qui avait déjà les *Mamas and Papas*, resta de marbre, comme lorsque Jim et Ray lui avaient apporté leur disque neuf mois auparavant. Quelques-un des *Rolling Stones*, passant dans la ville, vinrent les voir. Eux non plus ne furent pas impressionnés. Non plus que Jac Holzman, un génie électronique de trente-six ans, producteur de folk, fondateur et président d'Elektra Records. Elektra était encore une

petite société qui faisait ses premières incursions sur le marché du rock avec *Love*. Ce soir-là, vers la mi-juin, en quittant le *Whiskey*, Jac déclara : « Ce groupe n'a pas ce qu'il faut. »

On le pressa d'aller les revoir. Ronnie, bien sûr, mais aussi Arthur Lee, le leader de *Love*. Il revint et alors décida qu'il y avait en effet quelque chose d'attirant dans la façon dont Ray jouait de l'orgue. A sa quatrième visite, il sauta le pas et leur offrit un contrat. Il les voulait pour un an, dit-il, avec une option pour deux ans de plus, ou jusqu'à ce qu'ils aient produit six albums. En échange les *Doors* recevraient une avance de 2 500 dollars et 5 % sur le prix de vente en gros.

Cette offre soulignait les deux caractéristiques principales d'Elektra : sa sincérité et son envergure. Jac voulait qu'il soit bien compris qu'Elektra était une affaire de caractère intime avec une organisation réduite mais bien au point et toujours accessible. Les artistes, affirma-t-il, avaient accès facilement et sans attendre à n'importe qui, chez Elektra... et il y en avait si peu (en comparaison avec la Columbia) que l'équipe pouvait se consacrer plus directement à promouvoir leur musique.

Cela semblait convenable. Autrefois les *Doors* avaient pour ambition d'égaler *Love*. Maintenant ils voulaient plus, et peut-être qu'une petite compagnie en serait capable. En outre c'était la seule offre ferme qu'ils aient reçue. Après leur expérience avec la Columbia ils se méfiaient des contrats mais en même temps ils avaient très envie d'enregistrer. Ils répondirent à Jac qu'ils allaient y réfléchir et le producteur reprit l'avion pour New York.

Billy et James, leur ami de Columbia, fut le premier à qui ils montrèrent ce contrat. Il était mal placé pour en juger objectivement, dit-il, puisqu'il allait quitter sa compagnie pour ouvrir une agence d'Elektra sur la côte

Ouest. S'ils décidaient de signer, il promettait de tout faire pour qu'ils aient ce qu'ils voulaient. Et il leur conseilla de se trouver un homme de loi pour avoir un avis compétent.

Quand ils allèrent voir Ronnie Haran, elle les emmena chez son avocat, Al Shlesinger. Celui-ci leur promit de défendre leurs intérêts à une condition : s'ils entraient en conflit avec Ronnie, il irait de son côté. Comme cela les inquiétait Robby en discuta avec son père — qui leur servait de conseil juridique par intérim — et qui à son tour les envoya chez son propre avocat, un homme de loi aux cheveux blancs, tiré à quatre épingles, qui avait lui aussi un nom merveilleusement runyonesque, Max Fink.

Jim, pendant que Max négociait avec Holzman, était encore plus tendu que d'habitude. Il avait passé quinze jours à boire comme un trou pendant que les *Them*, un groupe anglais, avaient tenu la vedette au *Whiskey*, car le chanteur compositeur non seulement portait le même nom que lui, mais partageait la plupart de ses habitudes. Jim et Van, persuadés qu'ils étaient apparentés, buvaient en cet honneur.

Il s'ensuivit une période de défonce plus massive qu'à l'ordinaire. Ronnie le voyait presque tous les jours prendre de l'acide et elle jure qu'il lui arriva de fumer six onces d'herbe en un jour — il y parvint en restant debout la moitié de la nuit et en fumant à la chaîne des joints gros comme son index. Le petit appartement était jonché de tiges et de graines. Ronnie était furieuse. Jim l'ignorait, disait que depuis que Robby et John s'étaient fait arrêter ils étaient devenus paranoïaques au sujet de la drogue, qu'ils étaient sans arrêt sur son dos pour le faire décrocher. « Ce n'est pas parce que ces types font de la méditation... », disait-il sans terminer sa phrase. Jim n'était pas prêt à méditer, mais il se rendit à une des conférences du Maharishi pour le regarder dans les yeux

et savoir si c'était un homme heureux. Jim décida que oui et lui dédia une chanson, *Prends-là comme elle vient* : « Va doucement, vraiment / Tu l'aimeras de plus en plus / Prends-là comme elle vient / Spécialise dans la joie. » Mais il n'allait pas suivre une pareille discipline.

Désormais le *Whiskey* était rempli par les fans les plus dévoués des *Doors*. Un soir, au premier spectacle, Jim ne se montra pas. Les trois autres jouèrent sans lui et c'est Ray qui chanta. Ensuite Robby rentra dans leur loge tandis que John et Ray se précipitaient au *Tropicana* où ils espéraient trouver Jim.

Pendant les dix minutes que dura le trajet les deux musiciens discutèrent à propos de Jim et des drogues. John était visiblement énervé, au bord de la colère, Ray restait plus calme. « Jim a seulement *l'air* d'en prendre beaucoup, parce que *toi* tu as beaucoup diminué », dit-il.

« Ouais ? En tout cas je n'ai jamais pris plus d'un acide par semaine, répondit John, et Jim en prend tous les deux jours, au moins. »

Ils se garèrent près de chez Jim.

John reconnaît qu'il n'a jamais vraiment compris Jim. « Il voulait réellement sortir de lui-même, aller absolument jusqu'au bout, aussi loin que possible, et chaque fois. Allez savoir ! Je n'ai jamais compris, parce que je suis venu du côté indien de la métaphysique, du côté lumineux, ce que vous voudrez. Lui était toujours plongé dans Nietzsche, le-sens-de-toutes-choses et l'exploration existentielle »

Ray soupira en traversant le parking vers la chambre à huit dollars par jour qu'habitait Jim, fredonnant à mi-voix un vers d'une des chansons : « Évade-toi de l'autre côté... »

Arrivés devant la porte, ils frappèrent. Pas de

réponse, mais ils crurent entendre bouger. « Jim ? Allez, c'est Ray et John. » Finalement Jim ouvrit la porte et les contempla d'un regard fixe.

« Dix mille micros », dit-il sans plus.

Ray se mit à rire. Il croyait que c'était impossible. Une dose normale de LSD faisait de 350 à 500 microgrammes. « Allez, viens voir ce qui se passe. Tu as déjà manqué la première partie. On va donner à Tanzini de quoi ne pas nous oublier. »

Jim se sauva dans sa chambre en secouant la tête. « Non, mec, non. Tiens... » Il ouvrit un tiroir de la commode. « Tiens, prends ça. » Jim ramassa deux poignées de LSD, des petites capsules pourpres, et les leur offrit. Ray vit qu'il y avait un paquet d'herbe dans le tiroir. Un bon kilo.

Le second spectacle fut un vrai gâchis, mais quand les *Doors* furent prêts à s'attaquer aux dernières quarante minutes, Jim était redevenu raisonnablement cohérent. « Faisons *La fin*, cette fois » dit-il d'un air préoccupé.

La fin c'était déjà leur meilleur morceau — après cette représentation, en tout cas, ce serait le plus mémorable. Une chanson qui incarnait, plus encore que *Quand la Musique est finie*, l'idée d'un théâtre-rock. Partie d'une simple chanson d'adieu, deux vers pour commencer, elle durait maintenant douze minutes car Jim, presque chaque fois qu'il la chantait, ajoutait ou changeait des fragments de poèmes. Et ce soir-là, il leur réservait une surprise.

En tee-shirt et pantalon de chino noir, ses cheveux bouclés lui tombant plus bas que les épaules, avec un visage à la Botticelli, mal rasé, Jim traversa la piste du *Whiskey*, sous les taches mouvantes d'ombre et de lumière. Il s'arrêta et fixa les filles dans leurs cages en verre. Dans le public se trouvaient Vito et ses arlequins fous de musique, vêtus de dentelles ajourées. On savait

qu'ils découvraient les meilleurs groupes : c'était eux qui avaient trouvé les *Byrds* au *Ciro*, les *Love* au *Bido Lito*, et ils étaient devenus des auxiliaires des *Mothers* de Frank Zappa. Pendant la semaine Vito et ses amis pouvaient venir au *Whiskey* sans payer — là où ils allaient, les clients n'étaient pas longs à venir.

Jim se traîna vers la scène, les paupières lourdes, la tête inclinée sur l'épaule. Il regarda John, Robby et Ray se mettre en place et alla les rejoindre, s'installant sur le côté, près de l'orgue. Quelques sons discordants, le temps d'accorder les instruments, puis le silence.

Les *Doors* sont dans le noir. Les danseurs s'immobilisent.

Jim se drape comme un chiffon sur le pied du micro, la tête en arrière, les yeux fermés, une main sur le micro, l'autre sur son oreille. Il pose une botte sur la base du trépied et commence à réciter, comme une lamentation.

Voici la fin, ma belle amie
Voici la fin, ma seule amie, la fin
de nos plans si détaillés. La fin
de tout ce qui existe, la fin.
Ni salut ni surprise, la fin.
Jamais plus je ne verrai tes yeux.
Imagines-tu ce que nous deviendrons,
Si libres, sans plus de limites,
avec le besoin désespéré
de la main d'un inconnu
dans un pays désespéré.

L'accompagnement musical se mêlait, hypnotique, à la voix plaintive et menaçante. L'orgue de Ray palpitait comme un cœur, John faisait lancer à ses tambours des éjaculations brutales, et la guitare de Robby, par instants, semblait sitar indien.

Perdus dans un désert de souffrance romaine,
et tous les enfants sont déments;
attendant la pluie de l'été – yahyyyyyeh

Jim prononçait chaque syllabe soigneusement, les séparant d'un silence, selon son habitude quand il parlait. Il semblait choisir les mots et les phrases comme un chirurgien choisit un scalpel. Sa diction, comme la musique, donnait une impression de retenue, de menace imminente.

Tu trouveras le danger tout autour de la ville
Prends la route, baby, prends la King,
Il y a dans la mine d'or des scènes affolantes,
Prends la route, baby, va vers l'ouest.

Sur la piste de *Whiskey* des corps debout, serrés les uns contre les autres, ont les yeux fixés sur Jim qui n'a pas bougé depuis le début du morceau. Rien ne bouge, même au bar. Pas un murmure dans tout le club. Jusqu'aux serveuses qui restent fascinées par le personnage qui occupe la scène.

Chevauche le serpent.
Chevauche le serpent, jusqu'au lac,
Le lac antique
Le serpent est si looooooooong... sep miles de long;
Chevauche le serpent.
Il est vieux... il a la peau glacée.
Vers l'ouest, c'est mieux.
Vers l'ouest, c'est mieuuuuuuuuuux.
Vas-y et nous ferons le reste
Le car bleu... nous appelle
Le car bleuuuuuuuuuuuu... nous appelle
Chauffeur, où nous emmènes-tu?

Jim cligna des yeux, comme pour observer le public, puis les referma et les sonorités obsédantes de l'orchestre l'enveloppèrent de mystère.

Jim ouvrit les yeux, enleva le micro de son support et fixa le public d'un regard furieux, jambes écartées. Il chanta les douze vers qui terminent la version définitive de la chanson et qui, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, ont fait accéder Jim à la mythologie du pop.

Le tueur s'est levé avant l'aube.
Il a chaussé ses bottes,
Il a pris un visage à la galerie antique,
Et il s'est avancé dans le couloir.

Il est allé d'abord dans la chambre de sa sœur et...
Il est allé ensuite visité son frère,
Il est allé enfin... jusqu'au bout du couloir.
Il est arrivé à la porte.
Et il a regardé dans la chambre,
« Mon père? »
« Oui, mon fils? »
« J'ai envie de te tuer. Mère... j'ai envie de te
BAIIIIISEEEEER! »

Sa voix s'était enflée jusqu'au cri originel, crissant comme une soie que déchirent des ongles brisés. Les instruments, derrière lui, hurlaient et grondaient. Aucun des autres n'avait entendu ces paroles, jusqu'à ce soir, mais la surprise ne les empêcha pas de continuer leur improvisation.

Quand Phil Tanzini entendit Jim parler de baiser sa mère, il devint pâle comme un linge et son cœur se mit à galoper. « Cette fois, gronda-t-il, c'est la fin. Les *Doors* ne mettront plus jamais, *jamais*, les pieds ici. Pas même s'ils *payent* pour entrer. »

Jim continuait à chanter, les yeux fermés.

Tente le coup, baby, viens avec nous,
Tente le coup, baby, viens avec nous,
Et viens me voir à l'arrière du car bleu
Viens avec nous, yayehhhh

L'orchestre prit un rythme haletant et termina par une cadence fracassante tandis que Jim, sensuel, poussait des grognements. Puis, reprenant le ton mystérieux du début, Jim chanta ce qui était primitivement le deuxième vers de la chanson.

Voici la fin, ma beeeelle amie
Voici la fin, ma seule amie
Cela fait mal de te laisser partir,
mais jamais tu n'irais où je vais
La fin du rire, la fin des doux mensonges
La fin des nuits où nous voulions mourir
Voici
La fiiiiiiiiiiiiinnnnnnnnnn.

Ceux qui étaient sur la piste refluèrent lentement vers leurs tables ou retournèrent au bar, les serveuses recommencèrent à prendre des commandes et les gens se remirent à bavarder.

Phil Tanzini les attendait au premier dans la loge des artistes.

« Toi, hurla-t-il à Jim quand il entra en traînant les pieds, fils de pute mal embouché, tu es saqué! Vous tous! Dehors! Et n'essayez pas de revenir. »

Cette fois les *Doors* comprirent que c'était la bonne.

« Baise ta mère, tue ton père, baise ta mère, tue ton père, baise ta mère, tue ton père... »

Les mots, comme un mantra, remplissaient la pénombre du studio. Il y avait d'autres bruits — les instruments qu'on accordait, les micros qu'on mettait en place, les voix venues de la cabine technique donnant des instructions par haut-parleur — mais on n'entendait que la voix douce, monotone et insistante de Jim Morrison qui chantait, allongé par terre près de la batterie.

« Baise ta mère, tue ton père, baise ta mère... »

L'inspiration lui était venue de Nietzsche, dans *La Naissance de la Tragédie* : « Œdipe, meurtrier de son père, mari de sa mère, lui qui a résolu l'énigme de Sphinx ! » « On peut vraiment se perdre dans sa propre tête rien qu'à répéter ce slogan sans arrêt. »

« Baise ta mère, tue ton père, baise ta mère... »

Sophocle, avait d'Œdipe une image romantique, et Nietzsche l'avait relevée. Il appelait Œdipe « le personnage le plus douloureux du théâtre grec... un homme plein de noblesse, en proie à l'erreur et au malheur malgré sa sagesse, mais qui néanmoins, grâce à ses souffrances extraordinaires, exerce autour de lui un pouvoir magique et salutaire qui garde son effet même après sa mort ».

Jim aimait cela.

« Baise ta mère, tue ton père, baise ta mère... »

« Okay, je pense qu'on est prêt, maintenant », annonça la voix de Paul Rothchild de la cabine technique. Comme Jim continuait, il appela une deuxième fois : « Jim, je pense que nous sommes prêts, maintenant. »

Paul était le producteur qu'Elektra leur avait assigné. Petit, environ trois pouces de moins que Jim, trapu, il avait des cheveux blonds et crépus coupés court, venant de faire huit mois de prison pour avoir introduit en fraude de la marijuana. Paul avait trente-huit ans, il était le fils d'une chanteuse d'opéra et d'un homme d'affaires

anglais cultivé, et il avait été élevé dans le moule libéral et douillet de Greenwich Village. Jac Holzman l'avait envoyé à Los Angeles en juillet pour qu'il aille écouter les *Doors* au *Whiskey*, et les enregistrements débutèrent au lendemain de la Fête du travail.

Rothchild et les *Doors* choisirent les chansons qui passaient le mieux pour faire ce que Paul appelait un « documentaire auditif ». Ils prirent un bassiste du studio pour deux des morceaux, et pour un autre les *Doors* se mirent à piétiner en mesure pour donner le rythme, mais tout le reste, pratiquement, fut enregistré comme si le *Sunset Sound*, un studio un peu bohème, était une boîte de nuit. Les *Doors* n'avaient pas l'habitude des studios ni des techniques d'enregistrement, mais ils se sentaient à l'aise et il ne fallut que deux ou trois prises pour mettre en boîte les premières chansons. Alors ce fut le tour de celle qui allait remplir plus d'une demi-face du disque, un drame épique et œdipien : *The End*.

« Baise ta mère, tue ton père, baise ta mère... »

Paul s'impatientait. « Jim... »

Jim était défoncé. Il se remit péniblement sur ses pieds, abandonna enfin son chant de mort œdipien, et ses yeux tombèrent sur le petit poste de TV qu'il avait apporté. Il regarda Johnny Carson remuer les lèvres sans un son, puis il ramassa le poste et le lança sur la cabine technique. Paul et l'ingénieur du son se baissèrent, mais le poste rebondit sur la vitre épaisse, insonore, qui les séparait du studio, et retomba sur le sol. Jim en fut déconcerté.

Phil arrêta la séance et suggéra à la fille qui était avec Jim de le raccompagner chez lui.

« Nahhhhh », dit Jim, pas d'accord. « Allons nous balader, mec. »

Paul dit non de la tête et poussa Jim dans la voiture de la fille. Elle s'engagea sur le Sunset Strip. Jim marmonnait.

« Beuz te meuh, teh te peuh, beuz te mehh... »

Puis, clairement : « Faut que je rentre au studio. » Il ouvrit la portière, sauta de la voiture, courut jusqu'au studio, escalada le portail en bois haut de deux mètres cinquante, franchit on ne sait comment une porte d'entrée puis une seconde et se retrouva dans la salle d'enregistrement. Essoufflé, il ôta ses chaussures, ses jeans et sa chemise.

« Beuz te meuh, teh te peuh, beuz te mehh... »

Une fois nu il s'empara d'un des lourds cendriers pleins de sable et le secoua dans tous les sens. Puis il arracha du mur un extincteur et arrosa de mousse la console de mixage, les murs et les instruments, détruisant au passage une des guitares de Robby et une harpe de location.

Jim reposa l'extincteur. Il entendit une voix.

« Jim? Jim? tu es là? »

C'était Paul Rothchild. La fille que Jim avait abandonnée au milieu du Sunset Strip, Billie Winters, l'avait appelé. Ils étaient tous les deux au portail, essayant de voir à l'intérieur. Jim courut les voir.

« Ho, mec, c'est biennnnnn de te voir! Viens donc, mec, entre, on va graver... on va graver des chansons. »

« Attends une minute, mec », dit Paul. « Je crois, vaudrait mieux qu'on sorte de là, qu'on aille faire la fête quelque part. On va se faire embarquer, mec, si on reste là. C'est con de se faire embarquer pour ça. »

Ils le persuadèrent de partir, mais Jim oublia ses chaussures, et le lendemain matin le propriétaire du studio téléphona à Paul. Il les avait trouvées au milieu du carnage. Paul voulait-il qu'il découvre à qui appartenaient ces chaussures? Paul lui dit d'envoyer la note à Elektra et l'après-midi, quand les *Doors* revinrent enregistrer, le studio était impeccable et personne ne mentionna les dégâts.

« Okay, dit Paul, aujourd'hui nous gravons *The End*, et je pense que nous pouvons le faire en une seule prise. »

Il en fallut deux.

Plus tard, quand Ray, John et Robby se moquèrent de Jim et de l'« incendie » qu'il avait éteint dans le studio (Paul leur avait tout raconté), Jim nia tout. Le cendrier, disaient-ils, la mousse partout.

« Non, disait Jim, vraiment ? »

Ray entra en scène le premier et alluma un bâtonnet d'encens. Parurent ensuite Robby et John, et enfin Jim, d'une démarche traînante de voyou des rues.

Ils étaient dans un nouveau club disco, très chic, l'*Ondine*, près du pont de la 59e Rue à Manhattan. Une de ces boîtes convenables destinées aux bohèmes des beaux quartiers, un cabaret à la Brecht où les évocations apocalyptiques flottaient aussi lourdement que la fumée de marijuana. C'était la première fois que le groupe passait loin de chez eux. New York City !

Jim avait les yeux lourds, la tête levée d'un air insolent. Il planta sa botte sur le pied du micro, pressant son entrejambe contre la tige, et secoua nonchalamment sa crinière brune et bouclée. Derrière lui, Robby joua les premières mesures, mystérieuses, de *Back Door Man*.

Il y eut un hurlement, le cri du couguar dans la nuit, et Jim se mit à chanter : « *Oh ahm a back door man / The men don't know, but the little girls unnerstan...* » (Un blues traditionnel : Oh, je suis celui qui est à la porte de derrière / Les hommes ne savent pas, mais les petites filles comprennent.)

On se passa le mot et il se répandit comme un arrivage d'herbe mexicaine, bonne et pas chère. Le deuxième soir toutes les « groupies » les plus connues étaient là.

« Faut que tu voies ce groupe », leur avait dit une d'entre elles. « Le chanteur est vraiment mûr. »

Jim passa les semaines suivantes à errer dans les rues du bas de New York à boire de la bière sur la *Bowery*, à regarder les petites boutiques qui s'ouvraient dans le *Lower East Side*, à explorer les bouquinistes de la 4e Avenue. Il y eut des rendez-vous avec Elektra — pour signer le contrat de distribution avec *Nipper Music*, une des sociétés fondées par Jac Holzman et à laquelle il avait donné le nom de son fils, un garçon de dix ans; pour choisir la photo sur la pochette du disque; pour accepter, à regret, de censurer *Break on Through* (Évade-toi) pour qu'on entende les mots, « *She gets high / She gets high / She gets high* » (Elle plane, etc.) comme s'il chantait « *She gets, She gets, She gets* » (Elle l'a..., etc.) Ce devait être leur premier quarante-cinq tours et Holzman craignait que le mot « planer » les empêche de passer à la radio. Comme les *Doors* avaient fort peu d'argent, ils passaient souvent l'après-midi dans leurs chambres de l'hôtel Henry Hudson, à regarder des feuilletons en fumant de l'herbe. Parfois, quand il s'ennuyait, Jim se pendait par les mains au rebord d'une fenêtre.

Le groupe rentra fin novembre à Los Angeles et Jim emménagea chez Pamela Courson. Ils se voyaient irrégulièrement depuis près d'un an et maintenant elle avait loué un petit appartement à Laurel Canyon. Elle n'acceptait pas vraiment que Jim se conduise en irresponsable, mais elle savait qu'il fallait s'y attendre. Pour commencer « emménager », pour Jim, cela signifiait simplement qu'il dormait là, puisqu'il ne possédait presque rien, qu'il n'avait rien à apporter. Ce que Pamela trouvait plus grave — et plus frustrant — c'est que Jim pouvait partager son lit du mardi au vendredi, mais cela ne voulait pas dire qu'il serait là samedi et dimanche, ni qu'il reviendrait mercredi ou jeudi.

En fait, cela marchait dans les deux sens. Quand les *Doors* étaient à New York, Pamela téléphonait trois fois par jour à leur hôtel pour essayer de joindre Jim. Elle s'était lassée et s'était mise à fréquenter un jeune comédien nommé Tom Baker. Quand Jim fut de retour (et que Pamela fut revenue à lui), lui et Tom devinrent amis et découvrirent qu'ils avaient le même amour du théâtre, de la poésie, le même passé nomade et la même aventure avec l'armée.

Le groupe n'eut pas grand-chose à faire pendant plusieurs semaines, et tous les quatre se retrouvaient souvent dans les minuscules bureaux d'Elektra pour préparer la sortie de leur disque.

« Salut les gars », leur dit Billy, leur vieil ami. « Vous êtes prêts? »

« On a réfléchi, dit Ray, et on n'est pas sûr de vouloir mettre une bio. On pense que là d'où on vient ou quelle est notre couleur préférée n'a rien à voir avec notre musique. »

« Vous avez raison, c'est sûr », dit Billy. « Pourtant, tôt ou tard, on va vous demander ce que vous voulez faire. C'est peut-être une bonne idée de mettre ces choses-là pour qu'on n'en parle plus. »

Ils discutèrent de publicité, tous les cinq, pendant presque une heure. Ils reconnaissaient la valeur d'une image de marque réussie, mais toutes ces bios d'artistes qu'ils avaient lues — même ceux de chez Elektra — étaient tellement rasoir.

Billy alla près de la fenêtre, regarda le brouillard pendant quelques instants, puis leur dit : « Bon... pourquoi ne pas l'écrire maintenant? Vous dites ce que vous avez envie de dire et on envoie le tout à New York. »

La directrice de l'agence, Sue Helms, les prit en sténo et tapa l'ensemble à la machine pour qu'ils le revoient. Il y en avait treize pages, et il resta dans ce qui fut ensuite

publié quelques-unes des phrases les plus frappantes de Jim, des mots qui une fois imprimés allaient définir — et limiter — pour longtemps l'image publique de Jim Morrison.

Sur scène, les *Doors* ont l'air d'être dans leur univers. Les chansons viennent de l'espace, antiques, comme une musique de carnaval. A la fin, il y a toujours une seconde de silence. Quelque chose de neuf est entré dans la pièce.

« Vous pouvez croire que c'est un accident, que j'ai reçu la préparation idéale pour ce que je fais maintenant ; c'est comme un arc tendu pendant vingt-deux ans et qu'on lâche d'un coup. Je suis d'abord américain, ensuite californien, troisièmement j'habite Los Angeles. J'ai toujours été attiré par tout ce qui parlait de révolte contre l'autorité — celui qui se réconcilie avec l'autorité se met à en faire partie. J'aime les idées qui parlent de détruire ou de renverser l'ordre établi — je m'intéresse à tout ce qui traite de la révolte, du désordre, du chaos, et surtout aux activités qui semblent n'avoir aucun sens. »

La feuille d'informations qui accompagnait ce laïus était plus traditionnelle. Jim y disait que ses groupes favoris étaient les *Beach Boys*, les *Kinks*, et *Love*. Qu'il admirait Frank Sinatra, Elvis Presley, l'acteur Jack Palance et l'actrice Sarah Miles. Il disait aussi qu'il était sans famille, que ses parents étaient morts.

« Jim ! » s'écria Sue Helms. « Ce n'est pas gentil. Que vont penser vos parents ? »

Jim insista. Si on posait la question, ses parents étaient morts. Et c'est ce qui fut inscrit dans la biographie.

Leur album, *The Doors*, et leur quarante-cinq tours, *Break On Through*, sortirent en même temps pendant la première semaine de janvier 1967. Un panneau avec

leurs visages et le slogan : « THE DOORS : Évadez-vous avec un disque électrifiant », apparut sur le Sunset Strip, le premier qu'on y voyait pour du rock and roll, et le groupe passa dans un concert à San Francisco, au *Fillmore* de Bill Graham, après les *Young Rascals* et les *Sopwith Camel*. Le cachet était minime, 350 dollars, mais l'endroit était le plus coté des États-Unis.

Ils arrivèrent à San Francisco en avance, à temps pour le *Human Be-In* du mercredi, un événement catalytique et orgasmique sur le plan spirituel qui entra dans la mythologie pop avant même la fin de la journée. Les *Doors*, au complet, furent extrêmement impressionnés par le rassemblement du Golden Gate Park. Cette semaine-là à San Francisco fut définie l'ère de Haight-Ashbury, et le groupe sentit qu'il en faisait partie.

Ils commencèrent leur concert au Fillmore par le titre de leur quarante-cinq tours, *Break On Through*, puis ils jouèrent l'air que Jim avait dédié au Maharishi, « Prends-la comme elle vient » — deux chansons exposant des préceptes d'existentialisme contemporain. Dans ces concerts, d'habitude, personne ne prêtait grande attention au groupe placé en dernier sur l'affiche, mais quand ils entamèrent leur troisième morceau les fans des *Young Rascals*, des *Sopwith Camel* et du *Fillmore* se massèrent au bas de la scène pour les voir, et pour mieux les entendre. Ils jouèrent *Light My Fire* (Allume ma flamme).

Tu sais qu'il ne serait pas vrai
Tu sais qu'alors je mentirais
Si jamais je te disais, oh fille
Nous ne pouvions guère aller plus haut

C'était avant tout la chanson de Robby. Il en avait écrit la mélodie et presque toutes les paroles, à peine

aidé par Jim. Puis Ray lui avait inventé une sorte d'ouverture carnavalesque à l'orgue qu'on en vint très vite à prendre pour le son caractéristique des *Doors*. Et, ce qui est plus important, la chanson faisait sept ou huit minutes et sa plus grande part était purement instrumentale, montrant clairement que les *Doors* étaient plus que Jim Morrison. Le groupe affirmait n'avoir jamais joué ce morceau deux fois de la même façon, qu'ils s'en servaient comme d'une trame sonore pour tisser des improvisations multiples et complexes menant à un finale vertigineux.

Le temps d'hésiter est passé
Nous ne pouvons plus nous vautrer dans la boue
Essayons maintenant, nous risquons seulement de perdre
Et notre amour sera un bûcher funéraire.

Viens donc, baby, allume ma flamme
Viens donc, baby, allume ma flamme
Essayons de mettre feu à la nuit
Essayons de mettre la nuit en feuuuuuuuu!

Le public du Fillmore était en transe.

Pour la seconde partie les *Doors* jouèrent *The End*. Jim, en essayant d'attraper le micro, tomba sur la batterie et se fit mal au dos. Comme cela venait après son hurlement : « Mère? *j'ai envie de te baiiiiiseeeeer!* » le public crut que cela faisait partie d'une étrange chorégraphie. Le lendemain soir, dans cette ville aussi, un mot courait les rues : Allez voir au Fillmore ceux qui passent en premier.

Trois semaines plus tard les *Doors* se retrouvèrent à San Francisco et au Fillmore pour une autre série de représentations. En première partie, toujours, mais

cette fois avec les *Grateful Dead* et le *Junior Wells Chicago Blues Band*. Et, comme au *Whiskey*, « ils balayèrent les célébrités de la scène ».

Le groupe resta ensuite deux mois en Californie, jusqu'à la mi-mars, poussant leur quarante-cinq tours vers le haut de la liste en appelant la plus grande station de radio passant du rock pour demander les *Doors*. A Los Angeles, le disque se hissa jusqu'à la onzième place.

Ils prenaient de la vitesse. Ils donnèrent un concert de soutien pour la KPFK-FM, la station de la côte pacifique payée par ses auditeurs. Puis ils jouèrent au vieux Moulin-Rouge, qui s'appela ensuite le *Hullabaloo*, et passèrent une semaine chez *Gazzari*, sur le Sunset Strip, et le *Los Angeles Times* leur consacra un article bref mais encourageant. La même semaine, à la fin février, un autre critique du *Times* (John Mendelsohn) écrivit que Jim était « plutôt ultra-précieux, fuligineux et ennuyeux », que *The End* « explorait l'ennui qu'il pouvait atteindre en récitant des sophismes et des *non sequitur* psychédéliques singulièrement simplistes et laborieusement élaborés ». Jim rencontra ce critique dans un ascenseur près d'un an après. Une fois l'ascenseur en marche le critique ne pouvait pas s'échapper, alors Jim lui dit avec un sourire, « des sophismes et *non sequitur* psychédéliques singulièrement simplistes et laborieusement élaborés, huh ? ».

Les *Doors* retournèrent à San Francisco jouer pour la première fois au dancing *Avalon*, le plus *hip* et le plus remuant des deux grands bals de la ville. Là, ils étaient en tête d'affiche et devaient passer après les *Sparrow* et *Country Joe and The Fish*.

Jim et Pamela habitaient maintenant un petit appartement à Laurel Canyon, sur Rothdell Trail. Il n'y avait presque pas de meubles et on entendait constamment le

grondement et le vacarme de la circulation sur le boulevard. Souvent Jim s'installait sur le balcon avec une bière et regardait les gens qui entraient et sortaient d'une petite épicerie, la Country Store, à cinquante mètres de là. Dans un garage transformé en atelier, deux maisons plus loin, vivait le *dealer*, du quartier, l'aimable Ted, un ancien présentateur de disques. C'est à lui que Pamela achetait de l'héroïne. Elle en prenait rarement et la cachait à Jim. « Oh, je t'en prie ne le dis pas à Jim, suppliait-elle, ne le lui dis jamais, jamais. Vraiment il me tuerait. »

Chaque soir que les *Doors* jouèrent chez *Gazzari*, Pamela était là. Quand ils ne travaillaient pas, elle accompagnait Jim sur le Strip, restant assise près de lui pendant qu'il buvait follement et se joignait aux groupes qui passaient là où ils étaient, quels qu'ils fussent, pour chanter aussi longtemps qu'ils le supporteraient. Ensuite ils rentraient à pied. Ils étaient fatigués, ivres, drogués, vidés, et il était tard, plus de deux heures du matin, et leur appartement était à vingt minutes de marche, et la route montait.

« S'il te plaît, Jim, laisse-moi faire du stop... »

« Allons, mon chou, c'est juste un peu plus loin. Encore quelques pas... »

Jim, plus tard, écrivit une chanson à propos de leur appartement de Rothdell Trail, *Love Street* (Rue de l'Amour). Comme toutes celles qui parlaient de Pamela, ou qui lui étaient dédiées, on y sentait une hésitation, le refus de s'engager sans retour, et elle se terminait par une pointe cruelle.

Elle habite rue de l'Amour
Elle s'y attarde longtemps, rue de l'Amour
Elle y a une maison, un jardin
J'aimerais voir ce qui va se passer

Elle a des robes, elle a des singes
Des larbins paresseux incrustés de diamants
Elle a la sagesse elle sait ce qu'il faut faire
Elle me possède, moi comme vous

Je te vois vivre rue de l'Amour
Il y a cette boutique où vont toutes les créatures
Me demande ce qu'ils font là-dedans
Été dimanche et puis un an
Je crois que ça me plaît... pour le moment.

Encore maintenant, Jim dormait là où il tombait. Il allait sur le Strip de ricochet en ricochet, chantait avec des groupes aussitôt oubliés, s'enivrait à mort avec des amis de rencontre. Un soir, ivre, il parcourait tout un cimetière d'Hollywood en courant pour chercher la tombe de Valentino, un autre soir il faisait le toréador devant des voitures lancées à pleine vitesse, un autre soir encore il incinérait plusieurs de ses carnets et de ses poèmes dans la cuisine d'une petite amie.

« Tandy Martin ! Je veux bien être pendu ! »

Jim eut la surprise de rencontrer à New York son ancienne amoureuse du lycée. C'était à la mi-mars et les *Doors* devaient encore jouer une semaine à l'*Ondine*. Tandy lui dit qu'elle avait épousé un peintre chargé de la rubrique poésie dans *East Village Other*, un journal underground qui avait du succès. Jim l'invita à dîner chez Jac Holzman et montra clairement en la présentant que c'était une vieille amie, pas une fille de plus qu'il aurait ramassée.

« Robby, voici Tandy Martin, j'étais à l'école avec elle... Jac, c'est Tandy, c'était mon amie au lycée... »

Jim, après le dîner, se soûla.

« Bois-tu toujours autant, Jim ? »

« Pas toujours. Euh... quelquefois je bois plus. » Il rit.

Tandy le regardait sans rien dire.

« Je me suis mis à boire, mais maintenant j'y arrive mieux. Maintenant je peux dire, euh, je peux jauger les choses pour rester au même endroit. Chaque gorgée est une chance de plus. Encore un éclair, une chance de béatitude. »

Jim débitait un discours sirupeux, une phrase poétique suivie d'une phrase incohérente. Ils étaient assis dans le grand living-room de Jac, près d'une fenêtre, et Jim regardait le bas de Manhattan plongé dans la nuit, sans tourner les yeux vers elle.

« Nous sommes censés, euh, mettre en place des chansons pour le deuxième album. Nous en avons assez, mais je, euh, j'essaye d'en écrire d'autres. »

« As-tu encore ces carnets que tu me laissais lire? »

Jim la regarda dans les yeux, effrayé de ce qu'il allait dire. « Quelques-uns. Mais il y en a que je ne retrouve pas et d'autres que j'ai bêtement brûlés quand j'étais sous acide, à L.A. Crois-tu qu'en prenant du penthotal je pourrais me souvenir de ce que j'avais écrit? »

Tandy était très calme, assise, les mains posées devant elle, et le regardait intensément, tristement. Tous deux avaient oublié les autres invités.

Jim se mit à fouiller dans ses poches, en retira des paquets de serviettes en papier, des pochettes d'allumettes et des cartes de visite.

« Quelqu'un m'a donné le nom d'un psy », dit-il, trouvant finalement une enveloppe déchirée. « Une *dame* psy. » Il reprit sa voix pâteuse et stupide. « Euhhhh, quoi tu penses de ça? »

« Je pense que cela pourrait t'aider. Peut-être que non, mais qu'as-tu à perdre? Cela ne fait pas mal. »

Jim resta muet quelques instants, puis : « Oh, je n'ai pas besoin d'un psy, ce n'est pas la peine que j'y aille, je

n'ai aucun problème avec l'alcool. » Et il lui proposa de venir à l'*Ondine*.

« Hé, Jim ! » Ray l'appelait depuis l'autre pièce. « Temps d'aller au club. Tu es prêt ? »

A l'*Ondine*, quand Tandy se présenta, Jim avait oublié de mettre son nom sur la liste des invités. Elle fut refoulée. Puis Jim arriva. Tandy était furieuse. « Jim ! Bon Dieu, Jim ! Ce type m'a traitée comme de la crotte. Maintenant, dis-lui que tu as oublié de laisser mon nom. Dis-lui, devant lui j'avais l'air d'une idiote. »

Alors Jim, au portier : « Euhhh, j'étais, euhhh censé laisser son nom. » Il se tourna vers elle. « C'est okay ? » dit-il d'une voix douce. Puis il lui dit d'aller dans sa loge, qu'il la verrait plus tard, et il alla au bar où les gens les plus en vue de New York ne demandaient qu'à lui offrir un verre.

Cette adulation, surtout envers Jim, était due pour la plus grande part à Richard Goldstein, qui était à vingt-cinq ans l'un des deux ou trois plus importants critiques de rock du pays. Il avait manqué le premier passage des *Doors* à l'*Ondine*, mais il les avait entendus chez *Gazzari* lors d'un voyage à Los Angeles et il s'était mis dans leur camp. Il avait écrit dans *The Village Voice* que leur retour à New York était un « succès fracassant », que leur album était « un voyage tendu, puissant et convaincant ». A propos de *The End*, il affirmait que ceux qui mettaient en doute le concept de *rock and roll* en tant que littérature feraient mieux de l'écouter et de chercher à comprendre. C'était ni plus ni moins, disait Goldstein, « de la pop joycéenne », et Jim était « un voyou monté au paradis et réincarné en enfant de chœur ».

« Mec, t'aurais dû voir les lettres », leur dit John à Los Angeles, une semaine après. « Dave Diamond m'a emmené chez lui avec Robby et il avait un tas de courrier haut comme ça. »

« Tout le monde demande *Light My Fire* », ajouta Robby. « Dave dit qu'on serait fous de ne pas en faire un quarante-cinq tours. »

Diamond Mine, animée par Dave Diamond, était une des plus grandes émissions de rock à Los Angeles, et une de celles qui passaient leur chanson. Mais comment faire ? Sur l'album elle durait sept minutes, et un disque normal faisait moins de la moitié.

Quelqu'un dit à Jim d'en faire les deux faces d'un 45, première et deuxième partie, comme autrefois. D'autres lui conseillaient de ne pas faire de compromis, de sortir la chanson sans rien couper — Dylan n'avait-il pas fait un tube de six minutes, *« Like A Rolling Stone »* ? Mais Jac Holzman tenait à une version plus courte et il demanda aux *Doors* de retourner au studio pour enregistrer. Ils firent un essai, mais demandèrent finalement à Paul Rothchild, leur producteur, de raccourcir l'interlude instrumental sur la première version.

Quelques jours plus tard ils étaient sur le Strip, au *Ciro*, jadis le club prestigieux des stars de cinéma, et qui avait plus récemment servi à lancer les *Byrds*. Jim avait travaillé dur pour préparer ce concert. Sur scène il dansa, une danse de chamane, il tourna, il vira, il sauta, faisant osciller le micro qu'il souleva ensuite pour retomber dessus, se relever, le ramasser et le lancer encore. Une grande femme noire, la tête rasée, vint danser avec lui. David Thompson, un vieux copain de l'école de cinéma qui faisait le light-show du club, fut tellement fasciné par le spectacle qu'il éteignit ses machines pour le regarder jusqu'à la fin. Un jeune homme jaillit du public, comme poussé par un ressort géant, étreignit Jim et lui offrit de communier dans la même coupe. Jim but. Les *Doors*, plus tard dans la soirée, discutèrent passionnément. Ils s'étaient vraiment défoncés, sur la scène, et ils avaient défoncé leur public.

Une semaine plus tard, ils recommencèrent devant dix mille personnes — la première fois qu'ils jouaient devant un public vraiment important — dans le stade d'un lycée de la vallée San Fernando. Ils devaient chauffer la salle pour les *Jefferson Airplane*, venus de San Francisco. Mais le public leur était acquis. Quand les *Doors* s'en allèrent, le tiers du stade se vida.

Jusqu'à maintenant c'était Elektra et le père de Robby, ou bien les *Doors* eux-mêmes, qui s'occupaient des comptes et de l'administration. Mais quand *Light My Fire* se retrouva sur la liste des ventes à l'échelon national, ils se dirent qu'il était temps d'engager des professionnels.

Ce geste ne leur fut pas seulement inspiré par le succès qu'ils voyaient venir. Comme le rappelle Robby, « Jim était en train de décoller, il nous donnait des problèmes. A l'époque il fallait bosser dur pour nous faire engager, et ensuite il fallait bosser dur pour que Jim arrive à l'heure. Alors on s'est dit, pourquoi ce serait nous? On va se trouver un imprésario qui fera le baby-sitter. »

Bien sûr, ils avaient toutes les raisons habituelles — un imprésario leur trouverait une agence pour les réservations, un agent pour la publicité, il organiserait leurs existences et leurs affaires plus efficacement, il servirait de rempart entre eux-mêmes et les solliciteurs, les patrons des clubs, la presse et le public, et enfin, comme disait Ray, « il répondrait à ce foutu téléphone ».

Au bout de quelques semaines de recherche, ils discutèrent des quelques offres qu'ils avaient reçues et finirent par signer avec Asher Dann, un agent immobilier prospère qui avait la clientèle des stars et qui voulait maintenant une plus grande part du gâteau nommé prestige, et avec son nouvel associé, Sal Bonafede, qui avait dirigé avec succès un groupe de la côte Est, *Dion and the Belmonts*, et servi en même temps d'agent à Lainie Kazan.

Asher, comme Jim, était charmeur, timide, et avait la beauté d'un tennisman californien. Comme il buvait beaucoup, lui aussi, on le nomma baby-sitter n° 1. Sal était malin, bavard, rapide, et ne plaisait à Jim d'aucune façon — il trouvait que Sal ressemblait à un mafioso, la moustache en moins.

Sal et Ash — ils touchaient 15 % de ce que gagnaient les *Doors*, plus leurs frais, le contrat standard — leur trouvèrent bientôt une agence pour placer les billets de leurs concerts, et une agence de publicité. Todd Schiffman, vingt-cinq ans, toujours en forme, portait des costumes à carreaux et d'énormes cravates. Il commença par faire monter leurs cachets. Ils recevaient à l'époque 750 à 1 000 dollars par soir à Los Angeles, mais à New York, où ils allaient jouer trois semaines, ils n'avaient que 750 dollars par semaine en devant passer trois fois par nuit. Todd pensait que c'était beaucoup trop peu, et il se mit à travailler un petit agent qui envoyait des groupes à Denver, pour des bals de grandes écoles, et qui avait demandé les *Airplane* pour deux soirs en septembre. Quand Todd eut fini de le bluffer et de le baratiner, il accepta de prendre les *Doors* pour 7 000 dollars. En fait, au mois de septembre, les *Doors* valaient plus que ça, mais en avril, avant la sortie de *Light My Fire*, ce contrat établissait un prix que Todd pourrait faire valoir dans l'intérêt du groupe.

Ils firent une exception. Ce fut le concert le 7 mai dans la banlieue de Los Angeles, au *Valley Music Theatre*, où ils ne demandèrent que 750 dollars pour remercier Dave Diamond, qui organisait le concert — et y gagna plus de 10 000 dollars — d'avoir contribué à leur popularité dans la région.

Mike Gershman, un New-Yorkais très chic récemment transplanté à Beverly Hills pour lancer la division rock and roll de *Rogers, Cowan and Brenner*, la General

Motors de la publicité hollywoodienne, se renseigna sur le monde du rock en allant dans une boutique où il demanda « une douzaine de disques par des groupes aux noms bizarres ». Il en comprit suffisamment pour bombarder *Time* et *Newsweek* de lettres en faveur des *Doors*.

L'équipe était au complet. Ils avaient un avocat d'une cinquantaine d'année, spécialiste de droit pénal, mais qui aimait bien s'occuper des gens du spectacle. Ils avaient des administrateurs qui n'étaient pas là parce qu'ils aimaient leur musique, mais parce que Jim pouvait devenir une star. Ils avaient un imprésario et un agent publicitaire jeunes tous les deux, qui lançaient chacun une nouvelle agence, et qui étaient donc impatients de se faire un nom. Une équipe rassemblée par le hasard, mais pas tellement inhabituelle.

Été 1967. Juin fut un bon mois. Le 3 juin la version raccourcie de *Light My Fire* apparut sur toutes les listes de vente à l'échelon national, et les *Doors* allèrent jouer en tête d'affiche au Fillmore de San Francisco, avec le *Jim Kweskin Jug Band*. Le 11, ils atterrirent à New York, furent accueillis par le nouveau directeur publicitaire d'Elektra, Danny Fields, et conduits en limousine jusqu'au *Village Theater*, sur le *Lower East Side*, où la station de radio WOR-FM fêtait son premier anniversaire. D'autres groupes étaient déjà passés quand ils arrivèrent, et une bande de jazzmen du coin posant aux rockers terminaient bruyamment leur numéro. Le présentateur, un des disc-jockeys de WOR-FM, parla vaguement d'un peu plus de lumière et annonça les *Doors*. Le rideau se leva, emportant Jim, pendu par les mains. Les acclamations se prolongèrent.

Le lendemain les *Doors* commencèrent à jouer dans un autre club new-yorkais à la mode, pour trois

semaines, et ce serait la dernière fois. Celui-ci était dirigé par un promoteur et animateur de spectacles charmant, nommé Steve Paul, et s'appelait, fort à propos, la *Scene*. C'était, comme l'*Ondine*, la Mecque des connaisseurs de la pop, une boîte ouverte très tard qui attirait les noceurs capricieux des beaux quartiers vêtus de jeans de velours frappé et de parures importées de Carnaby Street. D'autres venaient du Village, est ou ouest — les défoncés mordus de musique portant des plumes et des franges, des insignes pacifistes et des habits théâtraux, incroyables.

Cette semaine-là il se trouvait qu'un grand nombre de ces gens étaient allés en Californie assister au festival pop de Monterey. On avait oublié les *Doors* jusqu'à ce qu'il fût trop tard, d'après John Simon, le directeur du festival, et cela ne leur plaisait pas, d'autant que la *Scene* fut fermée pour trois jours. Alors le groupe passa son temps dans le train pour aller jouer à Long Island et à Philadelphie.

Jim, de mauvaise humeur, buvait excessivement. Il partait pour de longues promenades solitaires dès son réveil, habituellement l'après-midi, jusqu'à l'heure d'aller au club. Une fois, un lundi soir, il accompagna Danny Fields et Paul Rothchild au *Max's Kansas City*, et refusa de dire un mot de toute la soirée. Au spectacle de Long Island, pendant le week-end du festival pop, il fit sursauter ses musiciens en essayant de se déshabiller sur scène.

Mais les spectacles étaient bons, et l'humeur de Jim s'améliora quand Richard Goldstein consacra une fois de plus une grande partie de sa rubrique à leur groupe, appelant Jim un « chamane sexuel », disant « les *Doors* commencent là où les *Rolling Stones* abandonnent ». Lillian Roxon, un autre critique de rock très écouté, écrivit : « Les *Doors* sont un plaisir insupportable et prolongé. »

Puis Pamela vint le rejoindre à New York, et c'est avec elle qu'il parcourait les rues. Ils rencontrèrent ensemble une vieille amie de Los Angeles, Trina Robbins, qui avait une boutique où Pamela acheta plusieurs pantalons bouffants en velours. De retour à l'hôtel, Tom Baker téléphona. Pamela lui dit que c'était le dernier spectacle de Jim. Pouvait-il venir ? Tom accepta et dit qu'il amènerait des amis avec lesquels il avait l'intention de faire un film, Andy Warhol et Paul Morrissey.

Tom se glissa auprès de Jim, au cours de la soirée qui suivit le concert. « Comment ça se passe ? »

« Pas mal du tout, pas mal du tout. »

Ray les rejoignit. « C'est vrai. Les *Beatles* ont acheté dix exemplaires du disque. »

Jim ajouta : « Ouais, on doit se débrouiller pas mal, puisque Pamela cherche une maison. »

La semaine suivante les *Doors* parurent encore dans deux concerts, en second derrière *Simon and Garfunkel* à Forest Hills, dans l'État de New York, et en premier à la salle du lycée de Greenwich, dans le Connecticut. A Forest Hills, ils durent faire face à un public venu pour *Simon and Garfunkel*, ne s'intéressant pas le moins du monde aux acrobaties de Jim et peut-être même pas au rock.

« Comment c'était ? » leur demanda Danny Fields quand Jim, le lundi suivant, entra dans le bureau d'Elektra.

« Ils m'ont ri au nez. »

Danny baissa le ton. « Qu'est-ce que tu veux dire ? »

« On a ouvert le rideau et j'étais là et ils ont ri. Ces enculés me haïssaient. Et je les haïssais. J'avais envie de les tuer. Je n'avais jamais haï des gens à ce point. Après, pendant le spectacle, je n'ai pas pu décoller. Je les haïssais trop. »

En même temps, *Light My Fire* grimpait très vite et devenait populaire d'un bout à l'autre des États-Unis, comme les *Doors* eux-mêmes. A la troisième semaine de juin, elle fit partie des bienheureuses dix premières chansons et resta un mois entier sur la liste, montant encore. Enfin, le 25 juillet, Sal et Ash reçurent un coup de fil d'Elektra.

« S'il vous plaît, voulez-vous dire aux garçons, dit la voix, que les *Doors* sont classés n° 1 dans le prochain numéro de *Billboard*. »

Ils avaient réussi ! Numéro un. La vraie célébrité à portée de la main.

CHAPITRE V

Jim, pour fêter la nouvelle, alla s'acheter un costume — un ensemble sur mesure en cuir noir si moulant qu'en face du grand miroir, quand il enfila le pantalon, on aurait cru un corps à moitié plongé dans l'encre de Chine.

Il resta longtemps devant le miroir, prenant des poses, enlevant puis remettant la veste. En fin de compte il la rejeta, fit jouer ses bras minces et musclés, son torse, faisant rouler les muscles de son estomac et gonfler ceux de son cou. Avec ses joues creuses et ses cheveux bruns qui ondulaient, on eût dit David revu par Hollywood, un poing dans un gant de chevreau noir.

« Ce mois-là, raconte Danny Fields, quand je vis Jim entouré de groupies dans les coulisses du Fillmore, je décidai que si je devais me charger de l'image de ce personnage, j'allais améliorer son goût en matière de femmes, même si je ne faisais rien d'autre. »

En juillet, par téléphone, Danny présenta Jim à Gloria Stavers, la directrice du magazine *16*. Puis, quand il apprit que certains des warholiens habitaient au *Castle*, la demeure du comédien Phillip Law, souvent vide, il s'arrangea pour que Jim rencontre une des filles de la bande.

Nico était sans âge, insaisissable, douée de charisme. Elle avait été cover-girl en Allemagne, où elle était née, on l'avait vue dans *La Dolce Vita* de Fellini en 1958, elle avait été la maîtresse d'Alain Delon, un acteur français, elle était intime avec Bob Dylan et Brian Jones et elle était une des stars de *Chelsea Girls*, d'Andy Warhol. Maintenant elle chantait avec les *Exploding Plastic Inevitable*, l'apport bizarre de Warhol au rock and roll. Elle était aussi grande que Jim, et si dingue qu'il devienne, elle allait toujours plus loin. Et elle adorait boire. Jim la trouva irrésistible.

C'était comme un film de Bergman écrit par Brecht et mis en scène par Ionesco. Jim buvait du vin quand il découvrit que Danny possédait une dizaine de grammes de hasch, qu'il fuma. Puis il se souvint qu'il lui restait quelques acides et il les fit descendre avec de la vodka.

Danny parlait boutique. « Tu dois comprendre l'importance du magazine *16*. C'est la *clef* des moins de douze ans. »

Jim lui lança un coup d'œil distrait. « Tu aurais des Tuinal ? » demanda-t-il.

« C'est important de projeter la bonne image, Jim. »

« Tu es sûr qu'on a fini le hasch ? »

Jim et Nico s'installèrent dans les portes pour contempler le sol à loisir.

Tard dans la nuit on entendit des cris dans la cour du *Castle*. Jim tenait Nico par les cheveux. Puis elle se dégagea et un peu plus tard Jim était nu et se promenait en équilibre sur les parapets de l'immeuble, tout blanc sous la pleine lune.

Le lendemain, il choisit de labourer la piscine privée, nageant d'un bout à l'autre, agressivement, sans s'arrêter, cavalcade nautique à lui tout seul.

« Chim est fou », disait Nico de sa voix profonde, wagnérienne. « Il est complètement fou. » Elle l'adorait, tout simplement.

Le jour suivant Jim retrouvait Pamela. Nico et plusieurs autres reparaîtraient au fil des ans, mais Jim disait de Pamela qu'elle était sa « compagne cosmique », expression qu'il n'employait que pour elle. Les Nico de son existence — les douzaines de femmes qui traversèrent ses nuits à Hollywood — étaient les apéritifs, les hors-d'œuvre et les desserts; sa subsistance, c'était Pamela.

Elle avait beaucoup de points communs avec lui. Elle était attirante, préférant l'intérieur au grand air, évitant le soleil et le sport, se plaisant dans l'anonymat de la nuit. Elle essayait volontiers les drogues — plutôt les tranquillisants que les psychédéliques, au contraire de Jim, avec parfois une pincée d'héroïne — et il lui arrivait de sortir avec d'autres ou de passer la nuit avec un type qu'elle avait dragué. Elle considérait que la morale traditionnelle n'avait pas de raison d'être : pendant les années 60 la vie était plus existentielle, disait-elle, plus hédoniste, moins bloquée.

Par certains côtés, elle ressemblait aussi à la mère de Jim — il disait à ses amis qu'elle « construisait son nid », qu'elle faisait bien la cuisine. Et elle aussi le harcelait, elle se sentait exclue par les *Doors*, elle lui répétait sans cesse qu'elle n'aimait pas la carrière qu'il se choisissait, qu'il était fait pour être poète. Et elle lui disait qu'il buvait trop. Jim, parfois, en arrivait à se retourner contre elle et la rejetait, raconte Pamela, avec des paroles extrêmement brutales. Comme ce jour où ils se rendaient au *Cheetah* pour un concert marquant le retour des *Doors* à Los Angeles.

Jim avait mis son cuir et lavé ses cheveux qu'il examinait dans le miroir de la salle de bains. Il rentrait les joues, gonflait le cou, se tapotait les hanches et les cuisses et prenait une pose d'androgyne insolent. « Ça va être un bon concert », dit-il à Pamela qui s'habillait

dans la chambre. « Je le sens. Le *Cheetah* est en fait à Venice, tu sais. »

« Oh, Jim, vas-tu encore mettre ce pantalon de cuir? Jamais tu ne changes d'habits. Tu commences à sentir mauvais, tu le sais? »

Il ne dit rien. Ils entendirent un coup de klaxon — la limousine qui devait les emmener sur la même plage où deux ans plus tôt, presque jour pour jour, Jim avait rencontré Ray et chanté *Ballade au Clair de Lune*. Ils descendirent les marches en courant, mais quand Pamela voulut monter en voiture, Jim lui barra le chemin.

« Jim? dit-elle, qu'est-ce... »

« J'ai changé d'avis. Je ne veux pas que tu viennes. Tu t'arrangerais seulement pour me foutre en l'air. »

Jim monta et dit au chauffeur de démarrer, laissant Pamela sur le trottoir.

Light My Fire garda la première place jusqu'au milieu du mois d'août, et c'est sans la moindre inquiétude que les *Doors* commencèrent à enregistrer leur deuxième album, *Strange Days* (Jours étranges). Un an avait passé depuis le premier, et maintenant le studio n° 1 du *Sunset Sound* n'avait plus quatre, mais huit pistes d'enregistrement. Les *Doors* en tirèrent tout l'avantage possible pour élargir leurs possibilités.

A l'arrière-plan du poème écrit par Jim au lycée, « *Horse Latitudes* », Paul et Bruce Botnick, un ingénieur du son, posèrent un décor sonore de *musique concrète*. Sur une piste, Bruce passa le bruit neutre du magnétophone lui-même, variant sa vitesse en le tournant à la main, et obtint quelque chose comme le bruit du vent. Jim, John, Robby et Ray jouèrent de leurs instruments de façon inusitée — pinçant, par exemple, les cordes du piano — et les sons obtenus furent trans-

formés par l'électronique pour créer des effets nouveaux. Ils firent même tomber une bouteille de Coca dans une poubelle en tôle, écrasèrent des noix de coco sur un carrelage et firent miauler quelques amis jusqu'à l'enrouement. Sa voix émergeant à peine de cette musique de fond, Jim criait les vers de son poème :

Lorsque la mer tranquille conspire une armure...

Pour la chanson du titre, *Strange Days*, Ray fut un des premiers à employer pour le rock un synthétiseur Moog. Pour une autre, *Unhappy Girl* (La Fille triste), il dut jouer toute la musique à l'envers, et John fit de même, obtenant comme le bruit rythmé d'une succion assourdie.

Il y eut d'autres expériences. Paul voulut créer en studio une ambiance particulière pour certaines chansons. Pour une des ballades, *I Can't See Your Face in My Mind* (Je ne peux pas voir ton visage dans ma tête), il leur suggéra dans un murmure passionné de penser qu'ils étaient au Japon, « et qu'ils entendaient au loin le son d'un koto ». Les *Doors* lui répondirent par des exclamations obscènes. Puis Paul proposa que Jim se fasse sucer par une fille pendant qu'il chantait *You're Lost Little Girl* (Tu es perdue, petite fille), une ballade que Frank Sinatra, espéraient-ils, enregistrerait pour Mia Farrow. L'idée plaisait tellement à Paul qu'il était prêt à payer une prostituée. Mais elle plut aussi à Pamela qui se déshabilla sur place, dans la cabine technique, puis s'avança doucement vers Jim, dans la salle des musiciens. Paul attendit en comptant lentement jusqu'à soixante, puis il dit : « Euhhhhhh... tu me diras quand, euhh, tu seras prêt, Jim. » Vingt minutes plus tard, environ, Jim revint dans la cabine et Paul haussa les épaules. « Enfin, dit-il, on ne peut pas gagner à tous les coups. »

La voix de Jim ne perdait rien de son intensité. Dans *Horse Latitudes*, on le sentait fasciné par la mort sacrificielle, celle des chevaux espagnols noyés en mer. *Moonlight Drive* avait cette chute brutale : « Baby va se noyer ce soir / Va plus bas, plus bas, plus bas. » Et il y avait l'inquiétude sincère et douloureuse de *People Are Strange*, le cri de révolte dans *When The Music's Over* : « Nous voulons le monde et nous le voulons maintenant ! » — une chanson de onze minutes où Jim se montrait une fois de plus préoccupé par sa propre mort (Avant de sombrer dans le grand sommeil / Je veux entendre / Le cri du papillon). Il y avait aussi Jim dénigrant les femmes dans *Unhappy Girl* (Tu es dans la prison / que tu as fabriquée) et dans *You're Lost Little Girl* (Tu es perdue, petite fille). Le second disque n'était pas le catalogue de chocs psychiques et de souffrances qu'avait été le premier, mais c'était tout de même une étonnante suite de lamentations pour cette année 1967 où tous les autres chanteurs semblaient parler d'encens, de menthe à l'eau et de ciel en confiture. La pochette aussi était inhabituelle : un lutteur, un joueur de cornet à pistons, deux acrobates, un jongleur et deux nains gambadaient dans une ruelle, et le nom des *Doors* n'apparaissait que sur une affiche collée au mur. Elektra voulait une photo du groupe avec Jim en vedette, mais tous les *Doors*, Jim le premier, furent inébranlables — pas de photo sur la couverture. Le compromis fut une photo assez sombre à l'intérieur, vis-à-vis des textes des chansons.

Les *Doors*, à la fin de l'été 1967, n'arrêtèrent pas de sillonner le pays. Un jour, ils jouèrent devant neuf mille personnes au Centre des Congrès d'Anaheim, au sud de la Californie. Jim portait son cuir avec le haut d'un survêtement sans manches, gris et taché de peinture. Il

lança des cigarettes dans le public qui à son tour frotta des allumettes quand le groupe entama *Light My Fire*. Puis ils firent une tournée d'une semaine à Philadelphie, à Boston et dans le New Hampshire et rentrèrent à Los Angeles pour jouer une fois encore au *Cheetah*, avec le *Jefferson Airplane*. *Light My Fire* resta trois semaines en première place, puis fut délogé par *All You Need Is Love*, des *Beatles*, la semaine même où Elektra fit publier le communiqué suivant :

> Les Disques Elektra ont demandé à la RIAA (Association américaine des producteurs de disques) de certifier que les disques des *Doors*, le quarante-cinq tours et l'album, sont tous les deux qualifiés pour le Disque d'Or. A cette date (le 30 août), annonce Jac Holzman, le président d'Elektra, il s'est vendu en gros pour nettement plus d'un million de dollars de l'album *The Doors*, et il a été distribué plus d'un million d'exemplaires de *Light My Fire*.
>
> Mel Posner, directeur des ventes, affirme que les chiffres des ventes des deux disques ont traversé la barre du million à moins d'une heure d'intervalle.
>
> Ce double exploit commercial met les *Doors* à la première place des groupes apparus sur la scène de la musique pop depuis le début de l'année. Ils sont actuellement les seuls, cette année, à recevoir le Disque d'Or pour leur premier album ; de plus, de tous les groupes ayant commencé à enregistrer en 1967, ils sont les seuls qui aient vendu leurs quarante-cinq tours à un million d'exemplaires...

Fin août, il y eût d'autres premières. Le concert du *Cheetah* fut le premier où leur cachet dépassa celui de

leurs rivaux de San Francisco, les *Jefferson Airplane*. Et ce fut la première fois que Jim fit en scène une sorte de numéro de funambule, en équilibre au bord de la scène à trois mètres de haut avant de se laisser tomber au milieu des spectateurs. On crut à un accident et ce fut scandaleusement sensationnel. Le public était en extase.

Désormais les *Doors* avaient parfaitement mis au point ce qu'on peut appeler la « pause prégnante » dans leur musique et dans leur jeu de scène. Ils laissaient parfois un instant de silence au milieu d'un air, et Jim, de même, entre deux syllabes. Owsley, le légendaire fabricant d'acide, l'ami des rockers de San Francisco, leur dit que ces silences le rendaient dingue. Dans le public, parfois, quelqu'un riait. Cela eut lieu une fois à Berkeley et Jim s'en offensa, il dit : « Quand vous riez de ce concert, vous ne riez en fait que de vous-même. » Ensuite, il s'expliqua : « Les seuls moments où je sois vraiment ouvert, c'est sur scène. Le masque du comédien me le permet, me donne où me cacher après que je me sois exposé. C'est parce que je le vois comme plus qu'une représentation, aller chanter quelques chansons et repartir. Je prends vraiment tout pour moi. Je n'ai pas le sentiment d'avoir vraiment fait quelque chose à fond quand on n'a pas amené tout le monde dans la salle sur une sorte de terrain commun. Parfois simplement j'arrête la chanson et je laisse passer un long silence, je laisse passer toutes les hostilités latentes et les malaises et les tensions avant de rassembler tout le monde. »

Peu après avoir essayé cette « pause prégnante » à Berkeley, Jim s'en servit à l'université de New York. Il s'interrompit au milieu de *The End*, pendant quatre minutes, et cette fois il n'y eut aucun mouvement d'humeur. Au contraire, cela eut l'effet de transformer la salle en marmite surchauffée. La pression montait, la

température avec, et quand le public fut sur le point d'exploser, Jim fit signe à l'orchestre et ils reprirent la chanson.

« C'est comme de regarder une fresque », dit-il plus tard. « Il y a du mouvement et puis cela se fige. J'aime bien voir le temps qu'ils peuvent le supporter, et juste quand ils vont craquer, je les relâche. »

« Mais que ferais-tu s'ils devenaient fous furieux et se précipitaient sur la scène, lui demanda quelqu'un, pas parce qu'ils t'adorent, mais avec l'air de vouloir te tuer? »

Jim se souvenait de Norman O. Brown et de sa propre théorie sur les névroses sexuelles des foules, et il était plein d'assurance. « Je sais toujours le moment exact où il faut le faire », dit-il. « Ça excite les gens. Tu sais ce qui se passe? Ils se mettent à avoir peur, et c'est très excitant, la peur. Les gens adorent avoir peur. C'est exactement comme l'instant d'avant l'orgasme. Tout le monde recherche ça. C'est une expérience limite. »

Sans que Jim le sache, au moment où *Light My Fire* était à la première place, son père lui aussi arriva en tête de sa propre liste. A quarante-sept ans il devint le plus jeune amiral de la marine des États-Unis. Il fut affecté au Pentagone et les Morrison — Andy avait maintenant dix-huit ans et Anne vingt — s'installèrent à Arlington, en Virginie.

Un jour un ami d'Andy vint le voir chez lui avec le premier album des *Doors*. « Regarde ça », lui dit-il. « Ce n'est pas Jim? »

Andy raconte qu'il écoutait *Light My Fire* depuis des semaines sans avoir reconnu la voix de son frère. Il emprunta le disque de son ami et l'écouta le même soir en compagnie de ses parents. Clara posa le livre qu'elle lisait mais l'amiral continua de lire son journal. Quand la

conclusion œdipienne de *The End* déferla dans la pièce, le journal se mit à trembler doucement, puis plus violemment quand le sens de la chanson fut évident. Jusqu'à ce jour, l'amiral n'a fait aucun commentaire sur l'œuvre de son fils.

Le lendemain matin la mère de Jim téléphona à New York, chez Elektra, pour leur dire qu'elle essayait de joindre son fils. Elle donna tous les détails nécessaires pour être crue et on lui indiqua le numéro de son hôtel à Manhattan et le nom du directeur de scène des *Doors*. Elle raccrocha et appela l'hôtel.

« Allô? Ici M^me^ Morrison, Jim est-il là? »

« Jim qui? »

« Jim. Jim Morrison. Je suis sa mère. »

« Ouais? » dit la voix avec ennui.

Puis une autre voix. « Allô? »

« Jim? Oh, Jim... »

« Oui, mère... »

Nerveuse, elle lui dit que c'était si bon d'entendre sa voix, lui demanda des nouvelles de sa santé, lui reprocha de ne pas écrire, lui expliqua qu'elle avait été si inquiète qu'elle avait voulu engager un détective privé, mais que l'amiral s'y était obstinément opposé. Après avoir exprimé son soulagement, elle envoya ses piques. Jim répondait par des grognements à ses questions ou ses accusations.

« Jim... »

« Oui, mère... » Il grogna.

« Viens à la maison, je t'en prie, pour le dîner de Thanksgiving, comme autrefois. Andy et Anne... »

« Euh... Je crois que je serai très occupé à ce moment-là... »

« Je t'en prie, essaye, Jim. Je t'en prie. »

Finalement Jim lui dit qu'il donnerait peut-être bientôt un concert à Washington et qu'elle pourrait venir.

« Une chose, Jim. Veux-tu faire un grand plaisir à ta mère ? Tu connais ton père, veux-tu te faire couper les cheveux avant de venir à la maison ? »

Jim lui dit au revoir et se tourna vers les autres, tous debout, qui écoutaient sans un mot.

« Je ne veux plus jamais lui parler. »

Le concert avait lieu dans la salle de bal de l'hôtel Hilton, à Washington. M^me^ Morrison arriva en début d'après-midi avec Andy et attendit dans le hall jusqu'à ce qu'elle entende quelqu'un demander les *Doors* à la réception. C'était Todd Schiffman, l'agent du groupe. Clara se présenta et lui dit aussitôt qu'elle voulait voir son fils. Todd envoya un ami dans la salle où les *Doors* se préparaient pour la soirée. L'ami revint et dit doucement à Todd : « Jim a dit pas question. » Et pendant quatre heures Todd réussit à tenir Clara et Andy loin de Jim ; il les emmena dîner tout en s'excusant et leur promit que Jim les verrait le soir même.

« Nous avons tous fait la même chose », dit Ray. « On y allait chacun son tour, pour essayer de l'éloigner. »

« Oh oui, tous ! » dit aussi Bill Siddons, qui était alors un joli surfeur de dix-neuf ans et le directeur de scène du groupe.

Ray se mit à jouer la scène. « Oui ma'ame, il est par là-bas, je l'ai vu passer par là... »

« Non, je l'ai vu sortir », ajouta Siddons, et ils continuèrent à la mystifier.

Clara arriva en avance au concert et entendit une remarque de Bill : « Il y a quelque chose qui ne va pas dans la sono. »

Clara ignorait ce qu'était une sono, mais peu lui importait, et elle intervint : « Que voulez-vous dire, quelque chose qui ne va pas ? Où est Jim ? Qu'est-ce qui ne va pas dans ia sono de mon fils ? »

Ce soir-là Clara et Andy restèrent avec Todd Schiffman sur un côté de la scène. Il leur assura qu'ils verraient Jim tout de suite après le spectacle. Quand Jim chanta *The End*, Clara resta frappée de stupeur, et Andy fut gêné. Après avoir hurlé « Mère? j'ai envie de te... *BAISER!* » il jeta sur sa mère un regard vide et hurla une seconde fois, cette fois en montrant les dents.

Après le concert Todd conduisit la mère et le fils jusqu'à une chambre d'hôtel où Jim devait les attendre, mais une fois sur place il leur avoua que Jim était déjà reparti pour New York où il devait participer à une émission de TV, *The Ed Sullivan Show*.

Chaque dimanche, dans les coulisses du Théâtre Ed Sullivan, sur la 54e Rue, on se serait cru dans une maison de fous. Il y avait parfois plus d'une centaine d'invités et la logistique du spectacle était d'autant plus complexe. Les couloirs et les loges résonnaient des cris des jongleurs, des choristes, des soprani et des danseurs de claquettes, tandis que des assistants brandissant des pancartes tentaient d'organiser cette foule turbulente.

Les *Doors* reçurent Bob Precht dans leur loge. C'était le gendre de Sullivan et le metteur en scène du spectacle.

« Nous avons un problème de rien du tout », leur dit Precht en rapprochant presque à se toucher le pouce et l'index de sa main droite. « Rien de bien important, mais... »

Les quatre musiciens se regardèrent, intrigués.

« C'est au sujet de votre chanson, *Light My Fire*, que je trouve tout simplement merveilleuse. »

Les *Doors* ne dirent mot.

« Euh, la station, c'est-à-dire que nous, à CBS, on ne peut pas dire le mot "planer". Je sais que c'est idiot » — il eut un haussement d'épaules théâtral, leva les bras au ciel — « mais il faut modifier les paroles ». Il tira d'une

poche de sa veste un chiffon de papier. Voilà le vers en question : « Fille, on ne pouvait pas planer plus haut. »

Ni Jim ni les autres ne furent vraiment surpris. Leur propre compagnie n'avait-elle pas censuré le même mot, planer, sur leur premier disque? Et Jim savait aussi qu'une semaine plus tôt on avait censuré Pete Seeger dans une autre émission de la CBS, très populaire, le *Smothers Brothers Show*, et même que Precht avait lui-même censuré le passage de Bob Dylan dans le *Ed Sullivan Show*.

« Bien sûr, répondit Jim, je crois qu'on pourra trouver d'autres paroles. »

Precht leur fit un grand sourire, leur dit qu'ils étaient vraiment superchics, glissa jusqu'à la porte de la loge et fit entrer son beau-père, qu'il appelait M. Sullivan.

« Les gars, quand vous souriez vous êtes vraiment au poil », leur dit Sullivan. « Ne soyez pas trop sérieux. »

Jim lui lança un long regard, les yeux mi-clos, et dit : « En fait, euh, comme groupe on est plutôt du genre lugubre. »

Quand ils furent sortis, les *Doors* se consultèrent du regard. D'accord. Ils trouveraient autre chose pour la répétition et chanteraient l'original pendant le spectacle.

Au moment où ils le firent, Bob Precht était dans la cabine et il se mit à hurler de colère. « Vous ne pouvez pas faire ça! » cria-t-il aux personnages minuscules qui s'agitaient devant lui sur les moniteurs. « Dans cette émission vous êtes finis, les gars! Vous n'y mettrez plus les pieds! » A la fin du spectacle, il vint les voir en gémissant : « Vous m'aviez promis, les gars, vous m'aviez promis... »

« Gee, dit Jim en haussant les épaules, on était si excité dans tout ça qu'on a dû oublier. »

Quelques jours plus tard, il se donnait une fête dans la cave du *Delmonico*, un restaurant huppé de Park Ave-

nue. Il y avait tous les éditeurs importants, les écrivains, les directeurs de programme des radios, ainsi que Steve Paul, le propriétaire de la *Scene*, et Andy Warhol. Danny Fields buvait un verre de vin avec Gloria Stavers, il y avait toutes les groupies, le pire et le meilleur, elles restaient là et elles buvaient. Jim se soûla et lança des glaçons sur les filles. Danny suggéra qu'on ferme le bar. Jim objecta. Il savait bien pour qui était la fête et il ouvrit une bouteille de champagne en cassant le goulot sur le bord d'une table. Puis il sortit des casiers des bouteilles de vin, des grands crus millésimés, cassa les goulots et les distribua aux autres buveurs.

Il continua de même au cours de la soirée, une fois sorti. Andy Warhol lui donna un téléphone français en ivoire et en or, et Jim se retrouva sur la banquette arrière d'une limousine avec Steve Paul, Gloria et Andy. Quand la voiture tourna le coin de la 53e Rue, Jim se pencha par la portière, jeta le téléphone dans une poubelle et hurla pour interpeller les voitures qui passaient.

Il était bientôt trois heures du matin et Jim décida de se venger de Jac Holzman, qui n'était pas venu à la fête. Jac n'avait vu aucune raison de faire une apparition, puisque tout allait au mieux pour ses clients — de fait, la soirée se donnait pour fêter le succès de *Light My Fire* et pour présenter officiellement à la presse les *Doors* comme des stars. Jac, c'était clair, avait fait du bon travail, alors pourquoi venir ? Par vanité ? Il comprit vite qu'il avait fait une sérieuse erreur de jugement.

D'une voix forte, empâtée par le whisky, Jim donna au chauffeur l'adresse des Holzman, un immeuble élégant dans le quartier Chelsea. Gloria frémit, Danny demanda si c'était une bonne idée, et Steve supplia qu'on le laisse descendre pour prendre un taxi. Jim les ignora.

Une fois là-bas, Jim insista pour que tous l'accom-

pagnent à la porte du dix-pièces de grand luxe où vivaient les Holzman. Il appuya sur la sonnette du rez-de-chaussée, et comme il n'y eut aucune réponse il essaya tous les autres boutons et un voisin imprudent fit passer toutes les barrières à leur petit groupe.

Devant la porte d'entrée Jim commença par sonner avec insistance et finit par se jeter à plusieurs reprises, ivre et en sueur, contre la porte blindée. Étourdi par les chocs, sans qu'il y ait eu de réponse, Jim arracha la moitié du tapis qui couvrait le palier, fit redescendre bruyamment les huit étages à ses amis, puis, arrivé dans le hall de marbre, il vomit méthodiquement un peu partout.

Après quoi les *Doors* retournèrent dans l'Ouest.

La liste A, pour les publicitaires, est celle des écrivains et des éditeurs dont ils voudraient surtout qu'ils s'intéressent à leurs clients. On y trouve les gens de *Time*, de *Newsweek*, du *New York Times*, et, en 1967, du *Saturday Evening Post*, de *Life* et de *Look*. Pour les *Doors*, cette liste était plus variée que pour la plupart des groupes, car ils étaient susceptibles d'attirer un public plus large. Elle allait donc du *Times* à la presse underground, de *Vogue* à *16 Magazine*.

« Avec lui ça faisait de la bonne copie », dit Danny Fields, le promoteur publicitaire d'Elektra. « Il était tellement malin. Il donnait des interviews superbes, avec des citations fabuleuses. C'était ça son secret. Il donnait aux journalistes *envie* d'écrire sur lui, et alors ils ne se moquaient pas de lui. Ils le prenaient tout à fait au sérieux. »

Jim et les autres *Doors* voulaient qu'on les prenne au sérieux. Du coup, leurs interviews ressemblaient plutôt à des exposés universitaires. Un bon exemple, ce fut quand ils rencontrèrent un envoyé de *Newsweek* à Los

Angeles en octobre, à leur retour de New York. « Il y a des choses qu'on sait, dit Ray en citant Jim, et des choses qu'on ignore, le connu et l'inconnu, et entre les deux il y a des portes — c'est nous. » Cette phrase, un jour, sera attribuée à William Blake.

« C'est une quête, disait Jim, c'est ouvrir une porte après l'autre. Il n'existe actuellement ni philosophie ni politique cohérentes. Pour l'instant le mal et la sensualité sont des images qui nous attirent, mais voyez cela comme la peau d'un serpent qui un jour s'en dépouillera. Notre travail, nos spectacles poussent à une métamorphose. En ce moment je m'intéresse avant tout au visage noir de la vie, au mal, à la face obscure de la lune, à la nuit. Mais dans notre musique il me semble que nous recherchons, que nous nous efforçons de parvenir à un domaine plus propre, plus libre.

« C'est comme un rite de purification, au sens alchimique du terme. D'abord on a une période de désastre, de chaos, le retour au lieu du désastre primordial. A partir de là, on purifie les éléments et on obtient une nouvelle semence de vie, ce qui transforme vie, matière et personnalité jusqu'à finalement, il faut l'espérer, pouvoir émerger et réconcilier tous ces dualismes et ses contraires. Alors on ne peut plus parler de bien et de mal mais d'une pureté, d'une unité. Nos musiques et nos personnalités telles qu'on les voit dans nos spectacles sont encore plongées dans le chaos, dans le désordre, avec peut-être un élément de pureté naissant qui se met à venir. Ces derniers temps, quand on est monté sur scène, cela commençait à se fondre dans un ensemble. »

C'est là qu'il imagina son meilleur slogan : « Pensez à nous comme à des politiciens de l'érotique. »

Avec le journaliste du *Time*, Jim se plut à parler du concept de « théâtre rock », où la musique se mêle à « la structure d'un drame poétique ». Et à propos de Los

Angeles il eut cette remarque : « Cette ville est en quête d'un rituel pour réunir ses fragments. Les *Doors*, eux aussi, cherchent un semblable rituel — des noces électriques, en quelque sorte. » Et encore : « Nous nous cachons dans la musique afin de nous dévoiler. »

Jim ne perdait jamais conscience de son image et du pouvoir des médias. Avant chaque concert il demandait à un des agents d'Elektra quels journalistes étaient dans la salle et à quels lecteurs s'adressaient leurs publications. Il collabora étroitement avec Gloria Stavers pour les articles qu'elle publia dans la revue *16*, et les revit un par un jusqu'à en être satisfait.

Très révélatrice, aussi, la façon dont il travaillait avec les photographes. Pendant les séjours des *Doors* à New York, au mois de septembre, il y eut trois séances de photos, trois séances importantes, et c'est pour cette raison qu'avant de partir il alla chez Jay Sebring, le coiffeur le plus en vue d'Hollywood.

« A quoi désirez-vous que cela ressemble ? » lui demanda Jay.

« A ça, dit Jim, et il lui montra une page arrachée à un livre d'histoire, avec la photo d'une statue. A Alexandre le Grand. »

« Maintenant, Jim, lui dit Gloria Stavers, il faut que tu m'écoutes. » Elle l'avait amené dans son appartement de l'East Side et prenait quelques photos pour *16*. « Je veux que tu regardes l'appareil, pas moi. Imagine que c'est ce que tu veux, ou qui tu veux — une femme que tu veux séduire, un homme que tu as envie de tuer, une mère que tu veux inquiéter, un enfant que tu veux enjôler, tout ce que tu veux, c'est l'appareil photo. Souviens-t'en. »

Les autres *Doors* les avaient laissés seuls. Jim se mit à rôder dans le vaste appartement, examina les placards,

ouvrit les tiroirs, en sortit des bijoux et des vestes. Gloria le suivait sans le quitter des yeux. Devant un miroir il s'arrangea les cheveux pour obtenir un désordre calculé, et quand elle voulut le peigner il lui lança : « Enlève-moi ce peigne ! » Et, muette, elle reprit son rôle de photographe. Jim enfila son trois-quarts en fourrure sur une chemise indienne brodée, s'appuya contre un mur, les mains croisées sur l'entrejambe, ses jambes maigres et gainées de cuir largement écartées. Quand l'appareil fit entendre son déclic, il la regarda par-dessous ses paupières, puis il ôta le manteau et la chemise et essaya les colliers.

Le lendemain les *Doors* se présentèrent au studio de Joel Brodsky, le photographe d'Elektra. Jim avait encore son cuir sur les hanches et toujours pas de chemise. Il portait au cou un rang unique de perles multicolores, emprunté la veille à Gloria. Les trois autres enfilèrent des ponchos noirs et posèrent devant un fond noir, de sorte qu'on ne verrait sur la photo que les trois têtes, avec Jim en pied. Pendant une heure, Joel leur permit à peine de bouger alors qu'il permit à Jim de prendre toutes les poses qu'il voulait. Jim fit des grimaces, prit des airs menaçants, pointa un doigt accusateur, tendit la main pour demander de l'aide et contorsionna son corps mince dans tous les sens. Il se mit à boire, avalant du whisky à chaque pause — il jeta la tête en arrière pour gonfler les muscles de taureau de son cou, il imita la moue de Mike Jagger, puis la lippe méprisante d'Elvis, le tout en ricanant, en crachant, en soufflant entre ses dents et en tirant la langue. Pas un sourire, pas un rire.

« La plupart des groupes, quand vous faites leur portrait en studio, dit Brodsky, se font des blagues, des farces, essayent de se dérider. Les *Doors*, jamais. Ils prenaient tout ce qu'ils faisaient au sérieux, tout le temps. Et Jim était le plus sérieux des quatre. »

Gloria n'avait pris qu'un rouleau de film. Dès qu'elle vit la planche contact, elle l'envoya, ainsi que le premier album des *Doors*, à un ami de *Vogue*. Moins d'une semaine plus tard, Jim arriva dans un studio de *Vogue* et alla directement au portemanteau où étaient accrochés les costumes des séances précédentes. Il se mit à les essayer en bondissant un peu partout.

« Ahhhhh, dit le photographe, en voilà un de vivant. »

En octobre les *Doors* jouèrent devant presque cinquante mille personnes tandis que trente-cinq mille autres marchèrent sur le Pentagone. Elektra déclara qu'on leur avait déjà commandé cinq cent mille exemplaires du deuxième disque. Au Viêt-nam, il y eut cinq tués et trente blessés dans un groupe de Marines bombardés accidentellement par des avions US. John Wayne commença le tournage d'un film sur les Bérets verts. Il y eut à San Francisco une parade pour proclamer la « Mort du Hippie et la Naissance de l'Homme Libre », et Joan Baez, Mimi Fariña et leur mère furent arrêtées pour avoir manifesté au centre militaire d'incorporation d'Oakland. *People Are Strange* se classa dans les vingt premiers titres pour le pays entier alors que dans un autre disque un directeur publicitaire d'âge mûr nommé Victor Lundberg lisait une *Lettre Ouverte à mon Fils Adolescent* avec pour fond sonore *L'Hymne de Guerre de la République*. En voici la conclusion :

> Si tu n'as pas de reconnaissance pour un pays qui a permis à ton père de travailler pour sa famille, de te donner tout ce que tu as jamais reçu, et si tu n'en tires pas assez de fierté pour te battre afin de continuer dans le même sens, alors je prends sur moi le blâme de ton échec à reconnaître

la vraie valeur de ton droit de naissance. Et je te rappelle que ta mère t'aimera quoi que tu fasses, parce qu'elle est une femme. Et moi aussi je t'aime, mon fils, mais j'aime également mon pays et les principes que nous défendons. Et si tu décides de brûler ta feuille d'appel sous les drapeaux, alors brûle en même temps ton certificat de naissance. A ce moment-là je n'aurai plus de fils.

Il y avait deux camps, c'était clair. En 1967 c'était le gouvernement US contre Eux. Au mois d'octobre Jim écrivit ses chansons les plus militantes.

La première reprenait le titre d'un monument national hautement respecté, *Le Soldat inconnu*. Elle fut mise au point en tournée, tout à fait comme les *Doors* avaient créé leurs premiers airs au cours des soirées au *Whiskey a Go Go* et à l'*Ondine*. En deux ou trois mois, cela devint un des morceaux de « théâtre rock » le plus applaudi du groupe.

Attends que la guerre soit finie
que nous soyons un peu plus vieux.
Le soldat inconnu.

La complainte, soudain, tourne à la cérémonie. John et Robby se joignent à Ray dans un rythme à la fois militaire, réglé au métronome, et carnavalesque.

Au déjeuner, quand on lit les nouvelles
les enfants télévision nourris
vivants sans être nés, vivants et morts,
la balle frappe la tête casquée.
Et tout est fini pour le soldat inconnu,
Tout est fini pour le soldat inconnu.

Un bruit de pas cadencé, Jim, Ray et Robby marchent

sur place tandis que John les accompagne à la caisse claire et que Ray donne la cadence :

Hut
Hut
Hut ho hee haut
Hut
Hut
Hut ho hee haut
Hut
Hut
Hut ho hee haut
Commmmmmmpagnie
Halte

Les pas s'arrêtent et Jim prend la pose douloureuse d'un prisonnier qui va être fusillé par un peloton d'exécution. Il y a une seconde de silence, tous les regards sont sur lui ; il a les bras serrés derrière son dos, la tête haute, la poitrine en avant, fier.

Présenteeeeez !
Armes !

Long roulement de tambour. Souvent John brisait une baguette sur le bord d'une timbale pour imiter un coup de feu. Au même instant, Jim se pliait en deux, comme désarticulé, et s'écroulait par terre. Encore un silence, plus long. L'orgue de Ray se fait entendre à nouveau, *misterioso*, et une voix solennelle provient de la forme encore inerte sur la scène.

Creuse une tombe pour le soldat inconnu
à l'abri du creux de ton épaule
Le soldat inconnu

Retour à la fête, Jim se relève, il danse et il crie joyeusement :

Tout est fini!
La guerre est finie!
Tout est fini!
La guerre est finie!

La seconde chanson militante écrite à cette période — et qui paraît à première vue la plus engagée qu'il écrivit jamais — fut comprise de travers par la plupart des gens parce qu'ils n'écoutaient que les deux premiers vers.

Cinq contre un, baby
Un pour cinq
Personne ne sortira vivant d'ici
T'auras la tienne, baby
J'aurai la mienne
On y arrivera, baby
Si on essaye

Les vieux se font vieux
Et les jeunes plus forts
Ça prendra une semaine
Ou ça prendra un peu plus
Ils ont les armes
Mais nous avons le nombre
On va gagner, yeah
C'est notre tour
Venez!

Le titre, c'était le premier vers, *Five to One* (Cinq contre un), une statistique inexpliquée par Jim. Paul Rothchild avait une théorie : « Cinq contre un, c'est comme un pour six, à peu près le rapport entre Noirs et

Blancs aux États-Unis, et un pour cinq, je m'en souviens, on a dit que c'était la proportion des fumeurs de dope à Los Angeles. » Mais, quand on lui posait la question, Jim disait seulement que pour lui cette chanson n'avait rien de politique.

Quand on l'écoute en entier, on croirait une parodie de toute la rhétorique révolutionnaire naïve qu'on entendait dans la rue ou qu'on lisait dans la presse underground à la fin des années 60. Impression nettement renforcée par les derniers vers, ceux auxquels le public de Jim ne prêtait guère d'attention, et où il s'adressait à une certaine partie de ce public, ces hordes de hippies, d'enfants-fleurs, qui étaient de plus en plus nombreux à traîner sur les trottoirs des villes, autour des salles de concert, chaque fois qu'un groupe passait.

Pour toi, baby, le temps des bals est passé
La nuit approche
Les ombres du soir s'étendent sur les années
Tu traverses la piste une fleur à la main
Voulant me dire que personne ne comprend
Tu vends tes heures contre un peu de monnaie

Ce n'est pas pour dire que Jim avait complètement tourné le dos à la « love-génération » d'où le groupe était sorti. « Nous y avons tous cru, vraiment », dit Ray. « Quand on jouait au *Whiskey a Go Go* on croyait, oh là, mec, qu'on allait prendre ce putain de pays, qu'on allait lui faire faire demi-tour, nous on va construire une société parfaite. »

Jim lui-même disait, en 1969 : « Du point de vue de l'histoire, cela ressemblera probablement à l'époque des troubadours en France. Je suis sûr qu'on trouvera cela terriblement romantique. Je crois que dans l'avenir les

gens nous trouveront très bien, parce qu'il y a tellement de choses qui changent et qu'on manie vraiment tout ça avec du flair. » « C'était une renaissance spirituelle et culturelle, disait-il, comme ce qui s'est passé en Europe à la fin de la grande peste qui a emporté la moitié de la population. Les gens dansaient, ils portaient des vêtements bariolés. C'était une sorte de printemps incroyable. »

Même si Jim se sentait beaucoup d'affinités avec ses jeunes fans, il était fondamentalement différent sur bien des points. Au contraire du hippie habituel, Jim trouvait que l'astrologie était une pseudo-science, rejetait le concept d'une personnalité totalement intégrée, et les végétariens lui déplaisaient à cause de la ferveur religieuse qui accompagnait si souvent leur régime alimentaire. C'était un dogme, disait-il, et il n'avait rien à faire des dogmes.

Ses origines, son intelligence et son éducation le distinguaient d'une grande part de son public, et l'en séparaient. Diplômé de l'Université au lieu de l'avoir abandonnée, lisant énormément, et très orthodoxe dans ses lectures, Jim n'était guère l'homme tribal, non linéaire et au-delà de la culture décrit par Marshall McLuhan. Que cela lui plût ou non, il était clair qu'il venait d'une famille de la bonne bourgeoisie du Sud : un jeune homme charmant, soucieux de réussir, et sur bien des points conservateur en politique. Pour la plupart de ceux qui se faisaient aider par l'État — c'est un exemple — il avait le même mépris que pour les traîne-savates aux cheveux longs critiqués dans *Five to One*.

Autre détail qui contribuait à l'éloigner de son public : Jim était passé des psychédéliques à l'alcool, et ses soûleries prenaient maintenant des proportions homériques.

Asher Dann avait une théorie : s'il sortait boire avec

Jim la veille d'un concert important, Jim serait moins poussé à s'enivrer et serait relativement sobre à l'heure du spectacle. Théorie sans valeur pour cette nuit de novembre où les *Doors* devaient jouer pour Bill Graham au *Winterland*, à San Francisco. Jim et Ash, au bar de l'hôtel, burent de trois à huit — dix ou douze verres, peut-être, puis Todd Schiffman les rejoignit et leur offrit une tournée avant de les pousser dans une voiture. Pendant qu'ils filaient sur Fillmore Avenue Jim arrosait la nuit de ses obscénités.

« Crois-tu qu'il peut tenir? » demanda Todd.

« Bien sûr », répondit Asher Dann. « Quand il est à ce point d'ivresse, c'est là qu'il est le meilleur en scène. »

Une demi-vérité seulement : ses meilleurs spectacles avaient lieu quand il était ivre, mais aussi les pires.

La limousine s'arrêta. Parut Bill Graham. « *Bordel, où étiez-vous?* » hurla-t-il.

« Nous sommes là, Bill », dit Asher, pas moins ivre que Jim. « Nous ne sommes pas en retard. »

Le visage de Graham n'était qu'un masque de rage. « *Le contrat dit que le groupe est censé être là depuis une heure : ce qui veut dire tous les quatre! Y compris Jim Morrison!* » Graham pointa son doigt vers Jim. « *Il est soûl, non?* »

Dès que Jim entra en scène ce fut le chaos. Son public d'adorateurs était en extase — tous défoncés. Jim courait partout et l'éclairagiste du balcon devenait fou avec son projecteur. Alors Jim se posa sur l'extrême bord de la scène, titubant au-dessus des projecteurs du *light-show* installés dans la fosse, et fit tournoyer le micro comme un lasso qui sifflait au ras des têtes. En face de lui, en dessous, on s'écrasait pour approcher.

Bill Graham descendit quatre à quatre de son bureau et se fraya un chemin dans la foule, faisant de grands gestes pour attirer l'attention de Jim. Jim continuait, les

yeux fermés, le micro sifflait comme une fronde, la musique déferlait dans la salle. Soudain il lâcha tout, le micro partit comme une balle, toucha Graham en plein front et l'envoya au tapis.

Après, dans la loge, Jim mit Asher au défi de le frapper. Asher frappa et Jim roula par terre.

En novembre, dans les kiosques, le gratin de la liste A parlait des *Doors* : Newsweek, Time, The New York Times et Vogue. Non seulement ils étaient cités, et recevaient des éloges pour leur disque — mais les seigneurs de la presse enquêtaient et tâchaient de définir les *Doors*.

Newsweek, le 6 novembre : « *The swinging Doors* (Les portes à tambour) s'ouvrent : frissons d'acier, étranges vibrations, le monde du Sabbat et du fruit défendu. » *Vogue*, le 15 novembre, choisit une photo de Jim — torse nu, avec autour du cou sa ceinture indienne en argent — pour illustrer l'article d'un professeur d'histoire de l'art qui racontait à l'Amérique moyenne que Jim « allait au peuple » : « Ses chansons sont mystérieuses, chargées d'un symbolisme quelque peu freudien, poétiques mais peu aimables, suggérant le sexe, la mort, la transcendance... Jim Morrison pourrait être Edgar Allan Poe réincarné en hippie. » *Time*, le 20, reprend une citation tirée de la biographie faite pour Elecktra : « Je m'intéresse à tout ce qui touche la révolte, le désordre, le chaos », et décrit ensuite la musique des *Doors* comme une « quête qui les mène au-delà des repères familiers de l'odyssée juvénile comme le sexe et l'aliénation, jusqu'aux domaines symboliques de l'inconscient — des univers nocturnes et fantastiques secoués de rythmes lancinants, de frissons métalliques, d'images inquiétantes ». La photo, prise en coulisses, montrait Jim vêtu de cuir, effondré, comme

drogué. Sur l'image, il est le seul dont le visage soit invisible.

« Il n'y avait plus de véritable symbole sexuel masculin depuis que James Dean est mort et que Marlon Brando a pris du ventre », écrivait Howard Smith, le journaliste *hip* du *Village Voice*. « Les battements de cœur de Dylan sont plutôt cérébraux et les *Beatles* ont toujours été trop jolis pour être vraiment sexy. Maintenant arrive Jim Morrison, des *Doors*. Si mes antennes ne s'égarent pas, il y a longtemps qu'il n'y a rien eu d'aussi fort pour s'emparer de la libido des masses. »

Smith accompagnait sa prophétie d'une des photos de Joel Brodsky, celle qu'on appela chez Elektra la photo du « Jeune Lion » — un portrait en buste, où on voit son torse nu, une épaule, un rang de perles de couleur — celles de Gloria Stavers — autour du cou musclé, une mâchoire à la Steve Canyon, des lèvres sensuelles, entrouvertes, un regard intense, pénétrant, avec des favoris soulignant ses pommettes saillantes et les cheveux coiffés comme Alexandre le Grand.

Même les plus cyniques des critiques reconnaissaient que Jim Morrison était un *superman* culturel, capable de procurer des délices érotiques aux petites filles, et à de nombreux hommes, tout en menant les intellectuels au bord des gouffres conceptuels. Une grosse tête de New York, le critique Albert Goldman, l'appelait un « Dionysos né de la vague », un « Adonis hippie », tandis que Digby Diehl, qui allait bientôt diriger la rubrique littéraire du *Los Angeles Times*, le décrivait par des mots tirés de Norman O. Brown : « une sexualité infantile perverse et polymorphe ».

Quand les *Doors* revinrent à New York, Jim apparut à minuit, ivre et le regard fou, à la boutique du *Lower East Side* où Pamela, la fois d'avant, avait fait faire par une

vieille amie des pantalons bouffants. Trina Robbins vivait dans l'arrière-boutique, et quand il frappa à sa fenêtre elle se leva et le fit entrer. « Il n'a pas dit un mot. Il est entré, il a ôté ses vêtements et il est resté debout, immobile, nu. Et il était tellement beau, vous savez. Il avait l'air un peu timide mais il m'a demandé si j'allais enlever les miens ou pas. »

Jim voyait souvent Gloria Stavers, une femme d'une trentaine d'années, compréhensive, un ex-modèle qui était d'un abord cassant, mais avait un cœur en sucre d'orge, et qui dirigeait une revue pour adolescents, *16*. Ray, John et Robby, peu après qu'elle eut rencontré Jim, la mirent en garde et lui racontèrent ce qu'il avait fait d'un extincteur dans un studio d'enregistrement. « Fais attention, lui dit Robby quand elle demanda à Jim de se mettre contre le mur pour une photo, il va faire ce que tu dis et deux fois et trois fois, mais un jour il va faire quelque chose d'étrange, de violent. » Comme si Robby parlait d'un frère qu'il aimait et qui avait des crises. C'était un avertissement, sincère et bien intentionné.

Leur esprit de corps était toujours aussi fort. Quand Gloria dit à Jim qu'elle voulait faire des articles et des photos sur lui, plutôt que sur les *Doors*, Jim, craignant que les autres se sentent lésés, fit beaucoup d'efforts pour que tout se passe bien. Quand leurs agents lui dirent qu'il pourrait devenir encore plus célèbre sans les trois autres, et encore plus riche s'il engageait des musiciens salariés au lieu d'avoir des associés à parts égales, Jim répondit qu'il y penserait, puis alla tout raconter aux autres. Ils envisagèrent alors de changer d'agents. Jim disait à Gloria : « Il me suffit de regarder Ray et je sais si je suis allé trop loin. » Quand Gloria le répéta à Ray, celui-ci répondit : « Eh bien, je l'aime vraiment beaucoup. »

Cet esprit d'ensemble était au plus fort quand ils

jouaient. « Tu vois, raconte Ray, quand le chaman sibérien s'apprête à entrer en transe, tous les villageois se rassemblent, agitent des crécelles et donnent des coups de sifflet et jouent de tous les instruments qu'ils ont pour l'aider à décoller. Ils n'arrêtent pas de taper, de taper, de taper. Et ces séances durent des heures et des heures. Avec les *Doors* pendant un concert, c'était pareil. Les morceaux duraient moins longtemps, mais je crois que nos expériences avec les drogues nous aidaient à aller plus vite. On connaissait les symptômes de l'état désiré, alors on pouvait les imiter à peu près. C'était comme si Jim était un chaman électrique et que nous étions son orchestre électrique, en train de taper derrière lui. Quelquefois il n'était pas d'humeur à se mettre dans cet état, mais le groupe continuait à taper et à taper, et peu à peu ça s'emparait de lui. Dieu, avec l'orgue je pouvais lui envoyer un vrai choc électrique. John pouvait le faire avec sa batterie. On voyait ça parfois — il sursautait! — je frappais un accord et ça le faisait sursauter. Et il était reparti. Des fois, c'était vraiment incroyable. Stupéfiant. Et le public le sentait, lui aussi! »

La police le sentit aussi, le 9 décembre 1968. Au lendemain des vingt-quatre ans de Jim, le groupe était à New Haven, dans le Connecticut. Jim était en coulisses et bavardait avec une fille en mini-jupe. Des flics étaient appuyés contre le mur, dans le couloir. Des machinistes installaient les amplis. Partout des curieux, des parasites, comme la fille. Les *Doors* devaient passer une demi-heure plus tard.

« On ne peut pas parler ici », dit Jim. « Allons chercher un endroit plus calme. »

La fille approuva sans mot dire et le suivit dans une salle de douches qu'il inspecta du regard avant d'y entrer.

Quelques minutes après, ils étaient en train de se caresser.

Un flic entra. « Hé, les gosses ! Sortez de là ! Personne en coulisses ! »

Jim leva les yeux sur lui. « Qui dit ça ? »

« J'ai dit sortez de là. Allez, tout de suite, du balai ! »

« Bouffe ça », dit Jim en prenant son entrejambe d'une main.

Le flic prit la bombe paralysante accrochée à sa ceinture.

« Dernier avertissement », dit-il. « Ta dernière chance. »

« Ta dernière chance de bouffer ça », dit Jim, le provoquant.

La fille s'enfuit quand le flic s'avança et Jim reçut en plein visage le jet de produit chimique.

Jim s'élança, aveuglé, dépassa le policier et se précipita dans le couloir en hurlant : « *On m'a matraqué ! Une putain de flic !* » Une foule se rassembla et le policier comprit, à voir comment on traitait Jim, qu'il avait fait une erreur.

Bill Siddons, le directeur de scène, arriva aussitôt, conduisit Jim vers un lavabo, avec l'aide du flic, et ils lui lavèrent les yeux à l'eau fraîche. Le policier s'excusa et le concert commença quelques minutes plus tard.

C'était un public d'étudiants, ils applaudissaient souvent et beaucoup, quand Jim lança « Nous voulons le monde et nous le voulons... *maintenant* ! » ils crièrent avec lui. Quand il cracha sur eux, l'air méprisant, qu'il leur jeta le pied du micro, ils furent aux anges. Alors, pendant le prologue instrumental de *Back Door Man*, Jim se mit à parler.

« Je vais vous raconter quelque chose qui s'est passé il y a quelques minutes à peine, ici même à New Haven. Nous sommes bien à New Haven, non ? New Haven, Connecticut, États-Unis d'Amérique ? »

Le public se figea en écoutant Jim raconter les détails de son arrivée : le dîner, quelques verres, une conversation sur la religion avec une serveuse, la rencontre avec une fille dans les vestiaires. Ils s'étaient mis à parler, dit-il. Sur le fond sonore de *Back Door Man*, son bavardage spontané avait quelque chose d'hypnotique. « Et on voulait un peu d'intimité... Alors on est allé dans ces douches. On ne faisait rien, vous savez. On était debout et on parlait, c'est tout... Et alors ce petit homme est entré, ce petit homme en petit costume bleu avec une petite casquette bleue... »

Il y avait des policiers alignés devant la scène, face au public, comme toujours aux concerts de rock, prêts à repousser les hordes d'adolescents armés d'Instamatics. Quelques-uns se retournèrent.

« Qu'est-ce qu'vous faites là? » Jim citait le flic.

« Rien. »

« Mais il n'est pas ressorti. Il est resté là, et puis il a fouillé dans son dos et il a pris une petite bombe noire de je ne sais quoi. Comme de la crème à raser. Et il me l'a fait gicler en plein dans les yeux. »

Maintenant, presque tous les policiers lui faisaient face. En racontant l'histoire il avait pris l'accent d'un péquenot du Sud pour mieux ridiculiser le petit homme dans son petit costume bleu. Et le public riait, riait des flics.

« Le monde entier me hait! » cria Jim. « Ce putain de monde... personne ne m'aime. Ce putain de monde entier me déteste. » Les étudiants étaient fascinés.

Jim fit signe au groupe et entonna le refrain final de la chanson, *Oh, Ahm a back door man...*

Soudain la salle fut pleine de lumière et Robby s'avança pour lui dire à l'oreille : « Je crois que les flics sont en rogne. »

Jim demanda au public s'ils voulaient encore de la

musique, « oui » répondit la salle et alors il cria : « Alors éteignez la lumière. *Éteignez la lumière!* » Mais la salle resta éclairée et un lieutenant de police, le chef de la brigade des mineurs de New Haven, monta sur la scène et dit à Jim qu'il était en état d'arrestation.

Jim pivota pour lui faire face, planté sur ses jambes gainées de cuir noir, ses longs cheveux défaits et mouillés de sueur, et lui mit le micro sous le nez.

« Okay, *pig* », lui dit-il avec un ton où se mêlaient la bravade juvénile et la répugnance pour l'autorité d'un adulte. « Vas-y, dis ce que tu as à dire, mec! »

Arriva un deuxième flic, ils prirent chacun Jim par un bras et l'emmenèrent en coulisses, le traînèrent au bas d'un escalier, lui firent traverser de force un parking, le plantèrent contre une voiture de patrouille pour le photographier, le jetèrent par terre à coups de poing et à coups de pied et le lancèrent dans la voiture pour l'emmener au commissariat où il fut accusé « d'exhibition indécente et immorale », d'avoir troublé l'ordre public et résisté à son arrestation.

Les policiers arrêtèrent également un journaliste du *Village Voice* et un photographe de *Life*, procurant à Jim, sans le vouloir, une publicité maximum.

Quelques jours plus tard Jim était assis par terre dans le bureau des *Doors* au milieu d'un monceau de lettres d'admirateurs, des piles de journaux et de revues et des dernières coupures de presse réunies par leur agent publicitaire. Il prit un article écrit par le critique de cinéma du *Los Angeles Free Press*.

« Hé, les gars, dit-il au bout d'une minute, il y en a un qui a lu ce que dit de nous Gene Youngblood? »

Les autres levèrent la tête. Jim faisait la bouche en cœur.

« Il dit, je cite : Les *Beatles* et les *Stones* sont là pour vous envoyer en l'air, les *Doors* sont faits pour après, quand vous êtes déjà sur orbite. »

Jim se redressa, comme s'il lisait les tables de la loi. « Écoutez ce qu'il raconte sur la musique : La musique des *Doors* est la musique de l'outrage. Ce n'est pas une musique pour rien, elle cherche à sonder les secrets de la vérité. Son contenu est d'avant-garde, si sa technique ne l'est pas ; elle nous parle de la folie qui est en chacun de nous, des rêves, de la dépravation, mais elle s'exprime dans des termes musicaux relativement conventionnels. C'est sa force et sa beauté — une beauté terrifiante.

« La musique des *Doors* est plus surréelle que psychédélique. Plus empreinte d'angoisse que d'acide. Plutôt que du rock, c'est un rituel — un rituel d'exorcisme psycho-sexuel. Les *Doors* sont les sorciers de la culture pop. Morrison est un ange ; un ange exterminateur. »

John Densmore prit l'article à Jim et l'examina. « Hé, dit-il, au premier paragraphe il raconte qu'il était en train de baiser et qu'il a joui quand on jouait *Horse Latitudes*. »

Tout le monde se rapprocha pour voir la coupure de journal.

« Regardez ça », dit Bill Siddons. « Ça dit : "*Les Doors* vous procurent grâce au sexe la sagesse instantanée..." »

Il n'y eut que rires et plaisanteries pendant dix minutes. Et Jim, plusieurs mois durant, disait que Youngblood était le premier à comprendre ce qu'il avait réellement en tête.

Peu avant Noël, le jour où ils devaient jouer pour la première fois au *Shrine*, Ray et Dorothy demandèrent à Jim et Pamela d'être garçon et demoiselle d'honneur à leur mariage.

« Fantastique ! Quand, Ray ? »

« Cet après-midi... à la mairie. »

Ce soir-là il fallut traîner Jim pour lui faire quitter la scène, car il voulait chanter toute la nuit pour les jeunes mariés.

CHAPITRE VI

Jim vivait dans une chambre à 10 dollars la nuit au motel Alta Cienega, un bâtiment anonyme avec un seul étage de chambres pratiquement identiques, construit au flanc d'une colline à deux pas du Sunset Strip. Ce motel allait être pendant plusieurs années au centre de son univers.

Cela lui convenait d'autant mieux qu'il n'avait pas de voiture et qu'on lui avait retiré son permis pour ivresse. Il pouvait aller partout à pied. Les nouveaux bureaux d'Elektra et le studio étaient à moins de cent mètres sur le boulevard La Cienega, une grande rue qu'on appelait l'allée des restaurants et où Jim prenait la plupart de ses repas. Le bureau des *Doors* était encore plus près, et aussi les trois bars préférés de Jim.

Au premier étage, dans la chambre n° 32, Jim était allongé en travers de la peluche verte qui recouvrait un grand lit bosselé. Une fille de dix-sept ou dix-huit ans, maigre, était debout près du petit poste de TV, tournant le dos à la minuscule salle de bains.

Jim vida sa bière et lança la boîte vers un panier en plastique vert près de la commode en bois blond. Il manqua son coup et fit tomber un livre : *Les Origines et l'Histoire de la Conscience*.

« Chierie. » Jim rota. Il regarda la fille, puis fit un

geste du menton pour qu'elle vienne le rejoindre. Il l'avait ramassée la nuit d'avant, lui avait soutiré l'histoire de sa vie, l'avait « baisée dans le cul » et maintenant il en avait marre.

« Montre-moi tes mains », lui dit-il.

La fille tendit les mains. Jim la prit par un poignet et se mit à lui enlever ses bagues. Il était brutal. Elle cria de douleur.

« Donne-moi l'autre main », ordonna-t-il avant de lâcher la première.

Elle hésita. Il lui serra le poignet et répéta son ordre. Elle s'exécuta et il enleva les autres bagues en lui écorchant la peau.

Puis il la relâcha. Tenant les bagues d'une main il se pencha en travers du lit, sortit une autre boîte de bière d'un sac en papier et dit à la fille de l'ouvrir. Elle obéit.

Soudain on frappa à la porte.

« Ouais? » répondit Jim, hostile. « Qui est-ce? »

« C'est un secret », dit une voix de femme, moqueuse.

De toute évidence il reconnut la voix. « Reviens plus tard, je n'ai rien sur moi », dit-il.

« Jim, j'ai fait tout le chemin pour venir ici et tu ne me laisses même pas entrer. »

« Allons, Pam, ma chérie, je suis occupé. »

« Jim, je sais que tu n'es pas seul. Je le sais! Je ne peux pas croire que tu aies recommencé. Tu es vraiment dégoûtant! »

Jim resta muet.

« Jim, j'ai un merveilleux gigot d'agneau au four pour dîner et mon nouvel appartement est... »

Jim l'interrompit. « Écoute, vois-tu, il y a ici une fille dingue, Pam, et elle est allongée sur le lit avec les jambes écartées et je ne sais pas quoi faire. »

« *Tu es répugnant, Jim Morrison, et je m'en vais!* »

« Mais, Pam chérie, c'est ta sœur, Judy. Tu ne devrais pas te mettre en colère. »

Jim se tourna vers la fille et s'excusa de n'avoir pas d'autre porte pour qu'elle puisse se sauver. « Et tu ne peux pas sortir par la fenêtre, le trottoir est à six mètres. » Il regarda autour de lui. « Tu peux peut-être te mettre dans la douche. »

Pamela appela encore : « Je veux la voir, Jim. »

La bonne arriva dans le couloir et dit à Pamela qu'elle faisait trop de bruit, il fallait qu'elle s'en aille. Pendant qu'elles discutaient, Jim enfila chemise et pantalon et sortit de la chambre.

« Allons, Pam chérie, dit-il en lui passant le bras autour des épaules, je me moquais de toi, c'est tout, je n'ai pas caché ta sœur là-dedans. » Il ouvrit sa main et lui montra les bagues. « Regarde, dit-il, c'est pour toi. Un de mes fans me les a données. »

Pamela prit une bague en turquoise, la passa au doigt, et mit les autres dans sa poche. Ils allèrent jusqu'à sa voiture et partirent.

C'était une scène typique. Jim était capable de tendresse ou de cruauté à deux minutes d'intervalle. Pour certains c'était un « adorable ours en peluche ». Et à tous il jurait son amour, la vérité de l'instant. Mais pour beaucoup, dont Pamela, ce serment était difficile à croire.

En guise d'excuses Jim dit à Pamela qu'il l'emmenait à Las Vegas avec Bob Gover et sa petite amie. Gover était un coureur d'une quarantaine d'années qui avait écrit *100 dollars Misunderstanding* (Un malentendu à cent dollars), le roman comique d'un jeune étudiant blanc et naïf et d'une incroyable putain très *hip* et très noire. Il était chargé par le *New York Times* d'écrire un article décrivant Jim comme un pantin manipulé par les Machiavels d'Hollywood. Quand il affirma que Jim ne devait rien qu'à lui-même, le *Times* chargea un autre journaliste de cette mission. Mais Jim et lui étaient

devenus amis, ayant les mêmes goûts pour les livres, les femmes et l'alcool. Gover avait déjà vécu à Las Vegas et il voulait montrer à Jim les aspects de la ville que ne voient pas les touristes. Jim et Pamela, comme prévu, se disputèrent, et il alla donc sans elle à Las Vegas.

Jim sortit avec les autres de la voiture, se retrouva dans la chaleur sèche du désert, bien que le soleil fût couché, et contempla un instant le fronton de la boîte : *Pussy Cat a Go Go* présente « Nu intégral et les Voleurs de Voitures ». Jim éclata de rire et avança sur le parking d'un pas mal assuré. Il était dix heures et il buvait depuis midi. Il jeta un regard en arrière sur ses compagnons, se mit une main devant la bouche et tira bruyamment sur un joint imaginaire.

« Veux une taf? » demanda-t-il.

Le garde recula, comme pris de dégoût, puis bondit en avant en sortant sa matraque. « Hé, attends une minute. » Quelqu'un, pour protester, se mit devant Jim.

Le garde abattit sa matraque sur le crâne le plus proche, se retourna et frappa Jim, lequel parut plus surpris que blessé, bien que le sang coulât sur sa joue. Le garde le frappa encore.

Bientôt la police arriva. Jim et Gover — ceux qui avaient les cheveux les plus longs — se retrouvèrent à l'arrière de leur voiture.

« *Merde-au-cul* », chuchota Jim. Un silence.

« Merde-au-cul », dit-il à voix haute. Silence encore.

« *Cochon* », dit-il.

« Cochon », plus fort.

« Cochon la merde-au-cul. »

Les flics à l'avant ignorèrent ses provocations et c'est Gover qui essaya de le faire taire. « Du calme, mec, ces types peuvent nous cabosser le cerveau s'ils en ont envie, ils ont le droit de le faire. »

« Non, mec, répondit Jim, c'est une épreuve de courage. »

Bob fut inculpé d'ivresse publique, Jim *idem*, plus vagabondage et défaut de pièce d'identité. Il n'avait rien dans ses poches, comme d'habitude, sauf une carte de crédit.

« Hé, quoi que vous avez là », dit un des policiers de la prison quand on fit entrer Jim et Bob. « Deux filles ? »

« Ouais, mon gars, mate un peu ces tifs. Ha ha. »

« J'crois que ces créatures de rêve devraient se déloquer pour qu'on soit sûr de leur sexe, qu'est-ce t'en dis ? »

On les fit se déshabiller, on les enregistra, on leur dit de se rhabiller et on les enferma au violon. Les barreaux montaient jusqu'au plafond, à plus de six mètres, et dès que la porte fut refermée Jim grimpa comme un singe en haut de la cage, d'où il voyait la salle de garde et les policiers.

« *Hé, Bob*, lui cria-t-il, *tu ne trouves pas que c'est les enculés les plus moches qu'on ait jamais vus?* »

Et il se mit à rire : « Ah-hi-hi-hi-hi-hi... »

Un des flics s'approcha et leva la tête. « Je termine à minuit, et on a rendez-vous. Toi et moi, tous les deux, dans une pièce. A tout à l'heure... chérie. »

Cinq minutes avant minuit, Jim échappa à une raclée certaine : les amis de Bob les firent sortir sous caution et Jim se remit à faire la fête.

C'était encore une scène typique. Au début de l'année 68 Jim se mit à boire de plus en plus, tant que les *Doors* s'en inquiétèrent. Ses soûleries traditionnelles, dans la foulée de Dylan Thomas et de Brendan Brehan, n'étaient plus seulement homériques, mais quotidiennes.

Au cours d'une fête chez John Davidson, un chanteur, Jim et Janis Joplin se soûlèrent ensemble. Paul Rothchild les vit appuyés l'un sur l'autre, les bras sur les épaules, « M. et M^me^ Rock'n Roll ». Mais Jim devint

mauvais, attrapa Janis par les cheveux et lui colla la tête contre son entrejambe. Elle put se libérer et s'enfuit dans la salle de bains en pleurant. On jeta Jim dans une voiture. Janis vint en courant derrière lui. Elle se pencha dans la voiture et le frappa avec une bouteille de Southern Comfort. Jim riait quand la voiture démarra.

A New York à la *Scene*, Jim tituba et fit tomber tous les verres de la table sur les genoux de Janis. Après, ému par la musique, il chancela jusqu'à l'estrade où il tomba aux pieds de Jimi Hendrix, lui enlaçant les genoux d'une étreinte aussi fervente qu'imbibée.

De retour à Los Angeles, à la *Barney's Beanery*, il se disputa avec Tom Baker, un de ses amis. Tom, dans le film qu'il avait fait avec Andy Warhol, se montrait nu, et maintenant il traitait Jim d'« allumeur ».

« Moi, au moins, je montre tout, mec », disait-il.

Jim, qui avait bu, ouvrit sa braguette. « Ça, je peux le faire », dit-il d'un ton vantard. « Je peux faire ça. C'est rien. C'est pas de l'art. »

Dans un aéroport du Midwest, toujours soûl, Jim insista pour qu'on le promène dans un fauteuil roulant d'où il se laissa tomber à plusieurs reprises, comme s'il était secoué par une crise violente, pour enfin s'écrouler et ne plus bouger du tout, évanoui sous un banc. Bill Siddons, poliment, lui fit un rempart de valises et de guitares.

Jim réagissait à son succès dans la tradition des rockers : le butin va au vainqueur. Il se paya de plus en plus de filles et se mit à dépenser son argent avec une sorte de rage — pas de maisons ni de voitures mais des notes de bar gigantesques, et des vêtements sur mesure dont une veste en lézard et un costume de 2 200 dollars en poulain mort-né — qu'il jeta négligemment dans la poubelle d'un aéroport, car trop de gens le prenaient pour de la peau de phoque. Il avait aussi une petite cour d'admirateurs

qui le suivaient partout, profitant de l'éclat singulier qu'avaient les stars de la pop pendant les années 60. Ils le conduisaient là où il voulait, se battaient pour allumer ses cigarettes, allaient lui chercher à boire et remplissaient le studio d'enregistrement de groupies défoncées.

Jim avait aussi commencé à réunir sa première confrérie de buveurs, où on trouvait l'acteur Tom Baker, le chanteur Alice Cooper, alors pratiquement inconnu, et un musicien de son groupe, Glen Buxton. Boire, pour Jim, était maintenant une activité sérieuse, même s'il semblait ne pas lui accorder d'importance. Il passait ses journées dans les bars qui entouraient le motel et il n'entrait jamais au studio sans une bouteille à la main.

L'alcool était sa panacée, le philtre magique qui répondait à ses besoins, réglait ses problèmes, il lui semblait que c'était précisément la chose à faire à ce moment de l'histoire, que boire s'accordait avec l'image dionysienne à laquelle il s'identifiait, celle qu'il aimait à présenter. C'était également solidement ancré dans la tradition culturelle américaine.

Dès la mise en train du troisième album, ou presque, ce fut la folie. Une foule compacte envahit d'abord la salle de répétition, puis le studio lui-même. Bruce Botnick raconte une nuit où une grosse fille s'était évanouie dans la cabine des chanteurs, sa robe relevée jusqu'à la taille, sans culotte — tous ceux qui le voulaient tiraient un coup.

Il y eut aussi le soir où John jeta ses baguettes et démissionna. Il l'avait déjà fait une fois, un jour que Jim était trop soûl pour chanter, au bal de rentrée à l'université du Michigan. Mais cette fois c'était pour de bon. « Ça y est! » cracha John. « J'ai mon compte, fini, je pars! Cette fois c'est trop, je pars! » Et il partit.

Ray et Robby se regardèrent, puis baissèrent les yeux sur Jim écroulé sur le sol du studio dans une flaque

d'urine qui s'élargissait. Ray se leva lentement, alla jusqu'à la cabine technique, haussa lourdement les épaules et dit : « Je ne sais pas... » Le lendemain tout reprit comme d'habitude, les quatre *Doors* au complet.

John, Robby et Ray se mirent à faire une discrète enquête pour engager quelqu'un capable d'exercer amicalement un certain contrôle. Paul Rothchild suggéra Bobby Neuwirth, un de ses amis qui vivait actuellement à New York. « Ouais, dirent les *Doors*, on en a entendu parler. Il n'était pas le suiveur de Dylan ? »

« Plus que ça », répondit Paul. Neuwirth était un catalyseur, il savait créer l'événement, prendre les choses en main tout en gardant une apparente insouciance. Et il connaissait tous ceux qu'il fallait connaître — « Qui veux-tu rencontrer ? Brando ? » — Joan Baez disait que Neuwirth avait inspiré à Dylan sa chanson, *Like a Rolling Stone*. De plus, ajouta Paul, il peut enterrer Jim sur tous les plans. Il est capable de le distraire, de lui répondre sur le plan intellectuel, d'être plus dingue, de boire plus, de courir plus vite, de dormir moins et de l'amener en scène à l'heure dite. »

« On dirait que c'est ce qu'il nous faut », dirent les *Doors*.

Paul appela Jac Holzman à New York, lui dit que la situation se détériorait au point qu'il n'y aurait peut-être pas de troisième disque si on ne faisait rien pour Jim. Jac promit qu'Elektra paierait la moitié du salaire de Neuwirth.

Bobby Neuwirth dit de lui-même qu'il est de ceux qui traînent avec les artistes. Il avait rencontré Jim à New York, ils se connaissaient donc un peu, mais pour que ce soit plus naturel, Paul le fit venir avec lui au mois de mars, quand il rejoignit les *Doors* en tournée. Et on inventa le projet d'un film que Bobby ferait sur les *Doors* — un mini-documentaire qui pourrait servir à lancer un

des prochains quarante-cinq tours, comme ceux qui avaient été faits pour *Break on Through* et *The Unknown Soldier*.

Jim, évidemment, voyait bien ce qui se passait. « Ne dites pas que les *Doors* l'ont fait derrière son dos, affirme Neuwirth, parce que personne ne faisait jamais rien derrière le dos de ce mec, mon gars, et quand on le connaissait le moins du monde on voyait qu'il n'était pas bête à ce point. Il a tout pigé — instantanément. J'étais censé être une sorte de directeur non directif, tu vois? Mais ça n'a pas marché comme ça. Ce mec pigeait le moindre truc qu'on faisait. » Et le rapport qui s'installa fut du genre confortable, dit Neuwirth. Il commença par essayer d'apprendre à Jim à jouer de la guitare, mais Jim refusa, cela lui prendrait trop longtemps. Ils se contentèrent alors de ce que Bobby connaissait le mieux : ils allèrent traîner ensemble.

« C'était tout à fait à l'aise, mec. Et ça pouvait chauffer, parce que moi aussi j'aime la bière fraîche, mec... et la tequila. A vrai dire, il n'y avait pas moyen de baratiner Jim pour qu'il ne boive pas. On se retrouvait toujours à prendre un verre avec lui. »

Jac Holzman vint assister peu de temps après à une séance d'enregistrement et on l'attira dans la cabine des chanteurs avec des mines de conspirateurs. « Il faut que je te demande un service », lui dit Robby.

« Bien sûr, Robby. »

Robby lui dit qu'ils voulaient une avance sur les droits qu'ils avaient gagnés mais qu'ils ne devaient toucher que plusieurs mois plus tard.

« Il vous faut combien? »

« Je ne sais pas, mais nous voulons racheter notre contrat avec Sal et Ash. »

Les *Doors* en parlaient depuis des mois. Dann et Bonafede leur avaient trouvé un bon agent et une agence

de publicité efficace, mais ils avaient aussi essayé de faire éclater le groupe en poussant Jim à se lancer seul, et de plus ils lui donnaient trop de bouteilles en coulisses. Ils avaient donc discuté avec le père de Robby et avec Max Fink, leur avocat.

Jac Holzman n'avait jamais aimé leurs imprésarios, il croyait qu'ils avaient voulu l'éloigner du groupe en insistant pour que les *Doors* changent leur numéro de téléphone et ne donnent pas le nouveau numéro aux gens de chez Elektra. Il fut donc très content de leur avancer 250 000 dollars, une partie de ce qu'allait leur rapporter la vente des disques. Dann et Bonafede n'en demandèrent que le cinquième.

Les *Doors* décidèrent alors de demander à Bill Siddons, leur ancien directeur de tournée, de prendre les choses en main. Il les avait quittés au début de l'année pour retourner à l'Université, afin d'échapper à la conscription, mais il pensa qu'avec les 1 500 dollars par mois que lui promettaient les *Doors* (au lieu d'un pourcentage) il pouvait se permettre de laisser tomber son sursis d'étudiant et d'engager un bon avocat spécialisé (celui qui réussit plus tard à faire exempter Robby). Bill venait d'avoir dix-neuf ans, il était citoyen canadien et avait un statut de résident permanent, et à le voir on aurait juré un Californien du Sud : grand, blond et bien bâti, obsédé par le surf, les motos, la dope et les jolies filles.

A cette époque, il n'était pas rare qu'un individu aussi jeune et inexpérimenté que Bill devienne *manager* d'un groupe de rock. Quand les groupes avaient des ennuis, ils préféraient souvent s'adresser à ceux qui les suivaient. De plus il était bien entendu qu'en fait les *Doors* se dirigeraient eux-mêmes et décideraient de tout ce qui touchait la création tandis que Bill s'occuperait du bureau et ferait la liaison avec l'avocat, l'agent, le comptable et l'agence de publicité.

La conduite de Jim s'améliora, son humeur aussi, et une série de quatre concerts à New York, au nouveau *Fillmore East*, dépassa en succès tout ce qui s'était passé depuis longtemps. Bill Graham s'opposa fermement à ce que les *Doors* utilisent le film violent, impressionniste, qu'ils avaient fait pour lancer *Le Soldat inconnu* — on y voyait Jim attaché à un poteau sur la plage de Venise, fusillé, le sang coulant de sa bouche — mais il finit par accepter.

Les jeunes yéyés qui étaient alors dans toute leur gloire mirent la silhouette noir et blanc de l'Irlandais Morrison sur le même plan que Dieu, pas moins. Un rédacteur de la revue *Crawdaddy*, Kris Weintraub, écrivit ces lignes au cours de l'été 1968 :

> Il a marché jusqu'au micro, il l'a pris de la main droite, pris le pied de la main gauche, et il a levé la tête pour avoir la lumière en plein visage. A cet instant le monde a commencé. Il n'y a pas sur toute la terre un visage comme le sien. Une telle beauté, alors qu'il n'a rien d'une beauté ordinaire. Cela vient, je crois, qu'on sait quand on le regarde qu'il *est* Dieu. Quand il offre de mourir pour nous sur la croix, c'est OK puisqu'il *est* le Christ.

Dans la même revue, un journaliste moins exalté le décrit ainsi :

> Après sa mort symbolique le monde entier est pris d'une joie folle et Morrison, hystérique, chante dans la sono : « C'est fini, *baby* ! La guerre est finie ! »
>
> Quand le film fut projeté au *Fillmore East* un public de jeunes bouillonnant de rage anti-guerre explosa dans tous les sens. « La guerre est finie ! »

criaient les gosses dans les allées. « Les *Doors* ont arrêté cette putain de guerre ! » La courte Passion des *Doors* s'était emparée du public. Jimmy et les boys avaient une fois de plus réussi.

Le Soldat inconnu grimpa au hit-parade et les *Doors* traversèrent une crise de plus. Ce fut à Los Angeles, quand le groupe retrouva son studio. Ray alla voir leur directeur technique depuis quatre mois, Vince Treanor, et lui demanda de la monnaie pour le distributeur de Coke.

« A propos de monnaie, lui dit Vince, tu ne penses pas qu'il est temps pour vous de changer de manager ? » C'est lui-même qu'il proposait, bien sûr, et Ray fut stupéfait.

Vince pensait que Bill faisait beaucoup de mal au groupe, et il alla le dire à chacun de ses membres. Les *Doors* se rendirent dans la cabine technique avec Paul Rothchild. Bill les rejoignit un peu plus tard, saluant à peine Vince d'un hochement de tête. Les *Doors* décidèrent de rester avec Bill. Vince était certainement un génie de l'électronique (un soir, en catastrophe, il avait démonté, réparé et remonté l'ampli de Robby sur la scène, dans le noir). Et ils savaient tous qu'ils ne trouveraient personne d'aussi loyal envers le groupe que ce jeune homme sombre du Massachusetts. Mais ils trouvaient que sa personnalité ne convenait pas à la situation. Il avait mauvais caractère et c'était vraiment un de ces excentriques dont les manières tiennent la plupart des gens à distance. Mais ils décidèrent en même temps de lui donner de l'avancement, le nommant directeur de tournée, et de l'augmenter, lui donnant 500 dollars par mois au lieu de 400, plus 100 dollars par représentation.

Ce problème réglé, les *Doors* s'attaquèrent à leur problème majeur : terminer le nouveau disque.

Ils éliminèrent un long morceau, *La Célébration du Lézard*, n'en gardant qu'un bref passage sous le titre *Not to touch the earth*. Jim avait repris les premiers vers « Ne pas toucher le sol / Ne pas voir le soleil » de la table des matières de *The Golden Bough* (Le Rameau d'Or, Frazer). *Lézard* durait vingt-quatre minutes dans sa première version et avait demandé de nombreuses heures de travail; et sa disparition laissait en blanc la moitié du disque.

Les *Doors* fouillèrent alors dans ce qui restait de leur ancien répertoire et enregistrèrent des chansons écrites par Jim à Venice, dont ce qui devait être leur prochain titre à succès, *Hello, I Love You* — c'était le plus jeune fils de Jac Holzman, Adam, qui s'en était souvenu depuis qu'il avait écouté le disque souple de leurs débuts. Ils durent inventer en studio les arrangements des autres chansons, ce qui leur coûta fort cher. Pour *My Wild Love* les *Doors* abandonnèrent toute idée de musique et en firent une chanson d'ouvriers en demandant à tous ceux qui étaient présents, y compris le jeune Mark James, le fils de Billy, de taper des mains et des pieds en chantant tous ensemble.

Le perfectionnisme de Paul faisait aussi traîner les choses en longueur. Il fallut au moins vingt prises pour presque toutes les chansons — une bonne partie des ratages étant de la faute de Jim — et pour *Le Soldat inconnu*, qu'ils enregistrèrent en deux parties, il fallut recommencer 130 fois. Ils terminèrent le disque au mois de mai.

Jim tituba de bout en bout, décidé à finir, mais son ennui et sa frustration lui faisaient négliger la musique pour d'autres activités, de plus en plus nombreuses, dont le cinéma.

Quand le réalisateur français Jean-Luc Godard vint assister à la première américaine de *La Chinoise*, à

l'université de Californie du Sud, Jim prit place au premier rang. Son ami Bob Gover, qui était romancier, était en train d'écrire un scénario et il était question que Jim participe au projet. Joan Didion, qui avait écrit sur Jim un article flatteur dans le *Saturday Evening Post*, prit avec son mari, John Gregory Dunne, écrivain lui aussi, une option sur les droits d'adaptation de *Needle Park*, et ils voulaient que Jim et Tom Baker jouent les rôles principaux. Enfin le court documentaire en noir et blanc de Bobby Neuwirth était maintenant présenté comme une sorte de prototype pour les prochains films publicitaires des *Doors*.

« Dans notre idée, dit Bobby, les *Doors* n'auraient jamais à faire le *Dick Clark Show* ni les autres émissions. Ils enverraient leur dernier film, c'est tout. Comme ça personne n'aurait à trimballer des amplis et personne n'aurait à s'empêcher de boire. »

Mais son film ne servit à rien. Les *Doors* décidèrent de ne pas sortir *Not to Touch the Earth* en quarante-cinq tours et Bobby disparut de leur équipe.

En même temps, ils décidèrent de produire un film sur le groupe, mais un long métrage cette fois. Ils étaient d'accord pour en partager les frais, croyant tous que ce serait un investissement très rentable. S'il était distribué comme un grand film et devenait aussi populaire que *Don't Look Back* de Dylan, par exemple, ils feraient un beau bénéfice. Il suffirait même de le vendre à une télévision pour amortir les frais. Et ils étaient sûrs, en tout cas, que le film servirait à les mettre en valeur en tant que créateurs, en plus de son aspect publicitaire. En 1968, pour un groupe de rock, faire du cinéma était très bien vu, et les *Doors* étaient parmi les premiers à s'y intéresser.

Ils dépensèrent 20 000 dollars en caméras, projecteurs, tables de mixage et de montage, et engagèrent

trois « employés » à plein temps, dont deux étaient d'anciens élèves de l'école de cinéma où Jim et Ray s'étaient connus. Paul Ferrara, le premier, était un beau jeune homme bien mis qui avait fait partie de la communauté de Venice, au début, et était maintenant photographe. Le second, Frank Lisciandro, avait passé deux ans dans les *Peace Corps* en Afrique (ainsi que sa femme, Kathy, qui devint plus tard la secrétaire des *Doors*), il avait une voix douce, des manières un peu étranges et il étudiait le zen. Babe Hill était le troisième, c'était un des vieux amis de lycée de Paul Ferrara, venu récemment de la banlieue d'Inglewood où il s'était marié et avait eu deux enfants.

Ils suivirent les *Doors* pendant trois mois dans toute la Californie du Sud — de Disneyland à Catalina — puis dans tous les États-Unis, pour les filmer au travail et au repos. Comme tous ceux qui arrivaient sur l'orbite du groupe, ils furent conquis par la personnalité de Jim, sa force et sa générosité. Ils devinrent peu à peu ses amis les plus proches, surtout Babe, encore un peu enfant, si ouvert et si prêt à accepter tout et tout le monde que Jim en était fasciné. « Je ne sais pas si ce mec est stupide ou génial, mais en tout cas il sait comment s'amuser », disait Jim.

A la même époque Jim s'attaqua de nouveau à ses poèmes. Même si les autres avaient plutôt considéré le *Lézard* comme un boa qui leur pendait au cou, et s'ils l'avaient finalement écarté du dernier disque, Jim était content des paroles, il trouvait que c'était un morceau de « pur théâtre ». On y retrouvait la plupart de ses thèmes préférés, y compris la prison, la folie, les rêves et la mort — malheureusement on ne se souviendrait plus tard que de deux vers sur 133 : « Je suis le Roi Lézard / Je peux tout faire. » Il se plut aussi à exhumer quelques-uns de ses premiers écrits de l'UCLA pour la revue *Eye* — un

essai fragmentaire sur la vision, poétique et clairvoyant mais à ce point ésotérique que l'éditeur se sentit obligé de le parsemer de notes indiquant les références au non-initiés.

Pamela lui offrit une pochette en cuir ouvragé pour y mettre les poèmes qu'il avait soigneusement recopiés, et elle lui fit rencontrer Michael McClure, un poète de San Francisco. Jim avait envie de voir la nouvelle pièce de McClure, très controversée, *The Beard* (La Barbe), et Pamela appela un vieil ami de sa sœur, l'agent littéraire de McClure. Il leur trouva des billets et Jim put ensuite rencontrer l'auteur, ce poète de la beat-génération qui avait été un de ses héros de lycée. Mais ils furent tous les deux déçus de l'entrevue. McClure n'avait rien lu de Jim, qui, par timidité, arriva complètement soûl. Pourtant Jim s'en trouva encouragé : Michael Hamilburg, un autre agent, voulait lire les poèmes de Jim et reconnaissait qu'il faudrait les publier sans se référer à l'image de Jim, celle d'une star du rock.

Image qui lui pesait de plus en plus. Ray et lui, au départ, avaient conçu les *Doors* comme une fusion intelligente et mouvante du théâtre, de la poésie, et d'une musique expérimentale bien faite. Cette idée, Jim le voyait clairement, n'atteignait pas le public dont la plus grande part était attirée par le côté sensationnel, l'idole sexuelle et son aura.

Et il se mit à mépriser ses fans. Cela faisait des mois qu'il leur crachait dessus (ou sur l'image qu'ils se faisaient de lui) et qu'il s'enivrait au point de mettre en danger les concerts. En 1968, au début de l'été, son mépris devint évident, affiché, comme pour refuser l'approbation imbécile et mal placée qu'on lui offrait.

Le 10 mai les *Doors* étaient à Chicago. Jim sortit de la caravane servant de loge pour aller en scène, protégé par une haie de policiers. Peut-être pensait-il au texte qu'il

avait écrit en Floride sur les névroses sexuelles des foules. En tout cas, ce qui suivit fut certainement prémédité. Jim, plus tard, en convint. La mode était à ce que les admirateurs des groupes pop envahissent la scène, poussés par leurs idoles, et Jim voulait voir s'il pouvait aller plus loin — s'il pouvait provoquer une émeute.

Les autres étaient déjà en place, ils exécutaient un prélude instrumental chargé de mystère, typique des *Doors*. Jim bomba le torse, se caressa machinalement les cheveux, et monta les marches. Il fit six pas jusqu'au milieu de la scène, s'empara du micro et se mit à gronder.

Une éruption hitlérienne forte de quinze mille voix lui répondit et aussitôt le groupe entama la série de leurs chants « enflammés », commençant par *Le Soldat inconnu*. En 1968, l'opposition à la guerre montait comme un levain, et ce titre était virtuellement interdit à la radio tandis que le film très violent fait pour le lancer était complètement censuré par la télévision. Pourtant le disque était dans les quarante premiers, et c'était devenu un chant de guerre pour ce qu'on appelait alors avec espoir la Révolution.

Ils continuèrent par *Break on Through*, puis *Five to One*. Quand Jim cria : « Nous voulons le monde et nous le voulons maintenant ! », la foule répéta son cri d'une même voix.

Jim donna tout ce qu'il avait, employa tous ses trucs : il tombait, il sautait, il se tordait de souffrance, il se jetait sur le sol avec une telle violence qu'il se blessa au côté, il brandissait les maracas contre son pantalon de cuir moulant, il les jetait aux filles des premiers rangs puis il déboutonnait sa chemise et la lançait après les maracas.

Il y eut deux *bis*, puis Bill Siddons fit une annonce : « Les *Doors* sont partis, ils ont quitté le bâtiment. »

Le même genre d'annonce qu'on faisait à la fin d'un concert des *Beatles* ou des *Rolling Stones*.

La foule tapait des pieds et criait en chœur : « Encore encore encore encore encore... »

Quelqu'un se dressa sur la rampe du balcon, prêt à faire un saut de l'ange six mètres plus bas dans la foule qui piétinait le béton. Un murmure parcourut le public, puis ce fut le silence et toutes les têtes se levèrent pour regarder l'adolescent anonyme qui plongea les bras écartés, comme des ailes.

La foule s'écarta et il tomba avec un bruit de fruit mûr. Pas un souffle. Soudain l'adolescent se remit sur ses pieds et s'écria dans le silence : « Wow! quel pied! »

La foule explosa. Elle chargea la scène, déborda le rebord, gagna trois mètres, fut repoussée à coups de matraque, revint de plus belle et engloutit les instruments.

Finalement, les accompagnateurs des *Doors*, avec les policiers du maire Daley, à coups de pied, de matraque, en tapant avec les baguettes abandonnées par John Densmore ou les supports des micros, réussirent à repousser les derniers fans. Jim Morrison avait prouvé sa théorie.

Pour les centaines de milliers, les millions, peut-être, de ses admirateurs, Jim était le rebelle bien-aimé, le partenaire sexuel de rêve, le Roi Lézard, fou et romantique. Pour l'Amérique moyenne il était une menace publique, obscène et arrogant. C'était son côté apocalyptique.

En privé, avec ses amis, il était d'une singulière innocence, encore renforcée par sa voix douce et sa vraie timidité. Mais il était porté aux extrêmes, comme il le disait lui-même : « Je pense que les points les plus bas sont les points importants; tout le reste n'est qu'un entre-deux. Je veux être libre de tout essayer — j'espère vivre toutes les expériences possibles au moins une fois. » Il savait être extrêmement poli, civil, voire érudit,

il pouvait aussi se montrer grossier, ou, comme il aimait à dire, « primitif ».

Jim Morrison, avant tout, était doué de charisme.

Avec ses proches, il pouvait être aimable et doux, déférent même. D'après Jac Holzman : « En règle générale, il essayait de ne pas déplaire à ceux qu'il aimait par ce qu'il disait. Je crois qu'il cherchait le moyen d'être d'accord avec vous — de même que les Japonais ne disent pas non, ils disent "oui, mais...". » A chaque interview, lorsqu'il n'était pas d'accord, Jim réagissait en disant : « Je vois ce que vous voulez dire, mais peut-être... » Et il prit en pitié quelques-uns de ses fans. A Philadelphie, par exemple, il procura à deux jeunes gens lâchés par leurs amis une chambre pour la nuit, et à New York, après un concert, il bavarda pour le calmer avec un jeune homme blessé. Un jour, il ôta sa veste pour la donner à un adolescent qui frissonnait sous l'averse, à un coin de rue. Et Jac Holzman ajoute : « Son éducation se voyait plus qu'il ne l'aurait voulu, à mon sens, s'il s'en était rendu compte. »

Il avait d'excellentes manières, quand il voulait, et savait remarquablement conduire une conversation.

Et il pouvait se montrer plein de compassion, comme on le voit dans l'histoire d'un jeune garçon dont Jim était à la fois le héros et le grand frère — ce rôle, Jim semblait y prendre plaisir. Denny Sullivan, c'était son nom, avait connu les *Doors* par un de leurs *roadies*, ceux qu'ils engageaient pour leurs tournées, et après le concert il fut conquis au point d'arriver jusqu'aux bureaux du groupe, à Hollywood Ouest. Parce qu'il n'avait que treize ans, peut-être, ou qu'il était si petit, personne ne s'avisa de l'en empêcher. Dans la grande famille des *Doors*, tout le monde sut bientôt qui c'était, mais bientôt Bill Siddons trouva qu'il était là trop souvent, qu'il gênait leur travail. Quand il dit à Denny de réduire ses visites, le garçon fut

atterré. Mais Jim réduisit à néant les objections de Bill en chargeant Denny de répondre aux lettres des fans qui, à cette époque, arrivaient par sacs entiers. On le payait dix cents par réponse.

Jim ne prenait pas ces lettres à la légère et il croyait vraiment que Denny apporterait à ce travail toute sa sensibilité, au contraire du service commercial qu'ils avaient pensé utiliser. Denny vint donc encore plus souvent au bureau, manquant l'école pour être auprès des gens qui l'attiraient.

Plusieurs semaines plus tard, un vendredi après-midi, Jim demanda négligemment à Denny pourquoi il se coupait les cheveux si courts. C'étaient ses parents qui les lui faisaient couper, répondit Denny.

« Ils t'y obligent ? » Jim fronça les sourcils. « Eh bien, maintenant ils ne t'y obligeront plus. »

« Pourquoi ? »

« Parce que je le dis », affirma Jim. « Parce que je ne les laisserai pas faire. A partir de maintenant tu n'as pas à faire ce dont tu n'as pas envie. Tu n'as pas à te couper les cheveux quand tu n'en as pas envie, tu piges ? » Jim lui appuya le doigt sur la poitrine. Il savait que Denny attachait la plus grande importance à ses attentions. « La prochaine fois qu'ils t'embêtent, tu me le dis, et je te dirai comment les manœuvrer. »

Mais rien ne pouvait freiner son ivrognerie. Rien ne pouvait l'empêcher de boire, comme rien ne pouvait l'empêcher de se conduire parfois comme il faisait. De plus, dans l'esprit de la plupart des gens, c'était lui qui était au centre des pressions du groupe, et il avait le droit de boire s'il en éprouvait l'envie ou le besoin. Jim, en fait, était à une place où il pouvait faire n'importe quoi sans se soucier que cela plaise ou non à ceux qui l'entouraient, et il en profitait. C'était sans mauvaise intention, mais cela contribuait à le détruire.

Il devenait flasque, bouffi. Ses cheveux se parsemaient déjà de mèches grises. Un bourrelet de graisse débordait maintenant de son pantalon de cuir. Pour le cacher, il laissait flotter ses chemises. Quand un de ses fans rencontré dans la rue lui dit qu'il grossissait, il s'inscrivit au Club gymnaste de Beverly Hills, mais n'y mit jamais les pieds.

Pis encore, Paul Rothchild lui dit qu'il commençait à perdre sa voix. Paul n'avait jamais pensé que Jim était un grand chanteur, même s'il disait parfois qu'il était le « premier vrai *crooner* depuis Frank Sinatra ». Mais, pour lui, « Jim n'avait pas l'esprit d'un chanteur. Il pensait en termes de théâtre plutôt qu'en fonction de la voix. Et la voix qu'il avait, il la détruisait à force de boire ».

Les applaudissements, pourtant, continuaient à venir. Début 1968, les lecteurs du *Village Voice* le choisirent comme Chanteur de l'année. (Les *Doors* reçurent le prix du nouveau groupe de l'année, Ray Manzarek vint en troisième place derrière Eric Clapton et Ravi Shankar, enfin le troisième disque du groupe se classa second, juste après *Sergeant Pepper*.) Un reportage de sept pages dans *Life* tentait d'établir le sérieux du groupe et présentait sous un jour favorable l'arrestation de Jim à New Haven. Les *Doors* firent même leur entrée dans le *Who's Who in America*, rare honneur pour un groupe de rock.

Mais la gloire, comme l'avait dit Diana Trilling, une journaliste, à propos de Marilyn Monroe, la gloire tôt ou tard distribue aux stars des cartes biseautées — c'est la Loi de compensation négative, disait-elle. Et Jim reçut les siennes en juin, lors d'une réunion du groupe.

Jim rangea sa voiture, une Shelby GT 500 Cobra (il ne conduisait que des voitures américaines) sur le parking du bar *Topless*, à Hollywood Ouest, près de leurs bureaux. La salle de répétitions du rez-de-chaussée était

vide, il monta lentement les marches et ouvrit la porte du premier.

La première pièce était meublée de trois ou quatre bureaux ordinaires, d'un vieux divan, d'un phono et d'une machine à café, avec un peu partout des lettres de fans, des revues, des journaux et des disques. Il y avait dans un coin un minuscule cabinet de toilette et une douche. Sur les murs les disques d'or que les *Doors* avaient gagnés — déjà quatre.

Jim alla sans un mot jusqu'à son bureau, à l'autre bout de la pièce, passant devant une secrétaire, Bill Siddons, et les trois musiciens. Il parcourut les lettres les plus bizarres et les plus intéressantes — qu'on lui mettait de côté à sa demande — sortit un hamburger d'un sac en papier et se mit à manger. Il mâchait lentement, de même qu'il parlait et qu'il marchait lentement. Au bout d'une ou deux minutes, il regarda les autres et dit qu'il s'en allait.

« Quoi! » Toutes les têtes se tournèrent.

« Je — euh — vous quitte. »

Tout le monde se mit à parler en même temps. Puis le silence se fit et Bill demanda : « Pourquoi? »

« Ce n'est plus ça que je veux faire. Ça l'était autrefois, ça ne l'est plus. »

Les *Doors* avaient une règle bien établie : s'ils n'étaient pas tous d'accord — à propos d'un concert, d'une chanson, de n'importe quoi — alors ils ne faisaient rien. L'unanimité était nécessaire. Jim n'avait qu'une voix sur quatre, mais là il n'était pas question de voter.

Siddons et les autres se mirent à dire que le groupe marchait à fond, juste en ce moment, qu'on ne pouvait même pas dire jusqu'où ils pourraient aller, qu'ils avaient les moyens de faire n'importe quoi.

« Ce n'est plus ce que j'ai envie de faire », répéta Jim. Il tripota les lettres en face de lui, prit une autre bouchée de son sandwich.

Ray se leva et dit d'un ton sérieux où il y avait comme une trace de panique : « Encore six mois. Essaye encore six mois. »

Sauter d'un train en marche n'est pas si simple, et Jim fut incapable de mettre sa menace à exécution. Les répétitions avaient déjà commencé pour ce qui devait être leur concert le plus grandiose, le 5 juillet, une *extravaganza* au *Hollywood Bowl*. Ensuite, il y aurait le gigantesque *Singer Bowl* à New York. Puis une tournée en Europe qui s'annonçait, la sortie simultanée en juillet du troisième album et d'un quarante-cinq tours, avec un succès immédiat, tout cela donna au groupe une impulsion suffisante pour le faire durer dix ans ou plus.

Et il semblait que les *Doors* essayaient de se surpasser. Pour le concert à Hollywood, ils engagèrent trois cameramen supplémentaires, ce qui en faisait cinq en tout, et ils alignèrent cinquante-deux amplis sur trente mètres, en travers de la scène, ce qui faisait soixante mille watts uniquement pour le circuit vocal, assez pour projeter la voix de Jim loin dans les collines de Hollywood. Et les amplis des instruments naturellement, étaient encore plus puissants!

Rien ne pouvait plus entraver leur succès. De passer en vedettes au *Hollywood Bowl* les mettait au même rang que les *Beatles*, ils devenaient les *Rolling Stones* de l'Amérique. Elektra avait vendu un demi-million d'exemplaires du disque avant même qu'il soit sorti, et en dix semaines ils en étaient à 750 000, devançant tous les autres. *Hello, I Love You* monta en tête du hit-parade — c'était leur deuxième quarante-cinq tours qui se vendait à plus d'un million d'exemplaires.

Le titre de l'album changea plusieurs fois pendant les cinq longs mois de sa gestation. *American Nights* (Nuits américaines), la première idée de Jim, devint *The Celebration of the Lizard* (Jim voulait qu'il y ait une pochette

en imitation lézard), et finalement *Waiting for the Sun* (En attendant le Soleil), titre d'une chanson retirée de l'ensemble. A un moment, Jim avait voulu réciter de courts poèmes entre chaque chanson, mais en fin de compte ils décidèrent plutôt de faire imprimer dans la pochette le poème qui avait jusqu'ici refusé de se laisser mettre en musique, *La Célébration du Lézard*.

Jim expliquait ainsi sa fascination pour les reptiles : « Il ne faut pas oublier que lézard et serpent sont identifiés avec l'inconscient et avec les forces du mal. Il y a au fond de la mémoire humaine quelque chose qui réagit violemment au serpent. Même pour qui n'en a jamais vu. Je crois que le serpent incarne tout ce dont on a peur. » Ce long poème, disait-il, « était une sorte d'invitation aux forces de la nuit », mais pas l'image du Roi Lézard, celle qu'il mettait en avant. « Tout cela est ironique », disait-il avec insistance. « Je crois que les gens ne s'en rendent pas compte. Il n'y a pas à le prendre au sérieux. Comme quand on joue le méchant dans un western, cela ne veut pas dire que c'est vous. C'est juste un aspect de soi qu'on met en spectacle. Je ne prends pas tout ça au sérieux, vraiment. En principe, c'est de l'ironie. »

Les *Doors* reprirent la route. Juillet les vit passer de Hollywood à Dallas, Houston, Honolulu et enfin New York. Leur concert le plus important, le plus mémorable, fut celui du 2 août au *Singer Bowl*, sur le terrain de l'ancienne exposition universelle de New York. Bill Graham avait voulu qu'ils reviennent jouer au *Fillmore East*, mais dans le Queens, en plein air, il pouvait y avoir cinq fois plus de monde et on leur offrait de partager la soirée avec les *Who*, le groupe anglais qui venait d'annoncer son projet d'opéra-rock. Les *Doors* s'attendaient à une soirée intéressante et excitante.

« Morrison Morrison Morrison Morrison... »

Jim sortit de la longue voiture noire, l'équipe du film se mettant tantôt devant lui, tantôt derrière, dans le sillage de son cuir, suivant sa démarche chaloupée, celle d'un macho des rues. Il passa lentement derrière une horde de filles, le visage calme, puis pénétra dans les coulisses où il fut enveloppé par une vague de flics new-yorkais.

« Morrison Morrison Morrison... »

Son nom était comme un mantra chanté par la foule et qui remplissait l'immense terrain. D'un air solennel il monta les marches menant sur la scène, devant laquelle se rangèrent les policiers. Paul et Babe, les cameramen, grimpèrent derrière lui. A part les cadrans des amplis et l'encens qui brûlait sur l'orgue de Ray, la scène était plongée dans le noir.

« Morrison Morrison Morrison... »

Ses musiciens jouaient l'intro de *Back Door Man*. Jim arriva au micro, un projecteur le découvrit, le public explosa et Jim remplit la terre d'un hurlement interminable et déchirant. Il était là, sans bouger, puis soudain il s'écroula par terre, pris de convulsions frénétiques.

Jim, une heure durant, vêtu d'une chemise de peon mexicain et de son pantalon de cuir noir, offrit une vision qui tournoyait sur un pied, s'effondrait en agonie, se relevait en se prenant l'entrecuisse à deux mains, comme une offrande, et s'avançait par secousses, les yeux fermés, les lèvres retroussées par l'extase. Les jeunes gens commencèrent à se jeter vers la scène comme des insectes contre un pare-brise. Les flics furent repoussés jusque sur les planches où ils firent un rempart de chemises bleues et de pantalons d'uniforme séparant les *Doors* d'un public frénétique.

Personne ne voyait plus rien. Jim était par terre, sur le flanc, convulsé, les mains sur le bas-ventre. La musique cognait à grands coups.

Les gosses se mirent à monter les uns sur les autres pour agripper la scène où les policiers les attrapaient et les rejetaient littéralement dans la nuit.

Des centaines de chaises pliantes furent lancées sur les flics et des centaines de jeunes gens répandirent leur sang.

Le concert prit brusquement fin, ce fut l'émeute n° 2. A l'époque où de telles « émeutes » étaient très « chic » aux yeux de l'underground — et faisaient les grands titres des journaux — la réputation du groupe en fut encore renforcée. Au mois d'août la vitesse acquise ne cessa de grandir. *Hello, I Love You* était n° 1 dans tous les États-Unis depuis un mois. *Vogue* reparla des *Doors* dans un article sur le théâtre-rock, les critiques du supplément du *New York Times* et du *Los Angeles Times* affirmèrent que leur dernier disque était leur meilleur à ce jour — et ce serait bientôt le tour de l'Europe.

En Europe, leur premier grand succès fut *Hello, I Love You*, qui prépara le terrain pour leur tournée fracassante de trois semaines. Cet air hypnotique escaladait déjà le hit-parade anglais quand les *Doors* atterrirent à Londres. Ils furent accueillis à l'aéroport par des centaines d'admirateurs et une équipe de la TV Granada qui ne filma pas seulement leur passage à la douane mais aussi leur premier concert à la *Roundhouse*.

L'Europe était prête, les *Doors* le savaient. La *Roundhouse* était une petite salle, intime, avec seulement deux mille cinq cents places, moins que le public auquel les *Doors* s'étaient habitués. Il était prévu quatre concerts en deux nuits, en tout dix mille tickets vite vendus, et des milliers de gens s'entassaient à l'extérieur, espérant au moins entendre quelque chose de l'énergie qui allait bouillonner dans la salle. John Peel, un présentateur de disques, écrivit ces mots dans sa rubrique de *Melody Maker* : « Les Anglais ont étreint aussi chaleureusement les *Doors* que les Américains les *Beatles*. »

Les quatre concerts connurent un succès sans réserve. Le groupe était au mieux de sa forme et le public très bien disposé. Les jeux de scène de Jim étaient rendus encore plus foudroyants par l'exiguïté de la salle. A chaque séance le public demandait un bis. La presse anglaise oublia les *Jefferson Airplane*, qui partageaient l'affiche avec les *Doors*, et consacra presque tous ses articles aux Rois américains de l'Acid Rock. Les dix mille qui eurent la chance d'avoir une place firent passer le mot aux autres, et la TV Granada allait remplir les blancs. Au bout d'une semaine à Londres, les *Doors* étaient passés dans la légende.

Morrison avait affronté l'Angleterre, et l'Ouest, de toute évidence, avait gagné. En avant pour Copenhague, Frankfort et Amsterdam.

C'est dans cette ville, uniquement, qu'ils eurent des ennuis de quelque importance. A Frankfort Jim avait reçu en cadeau un bout de haschish grand comme la moitié du pouce, et quand les *Doors* descendirent de l'avion le lendemain, et qu'ils s'approchèrent de la douane, Bill Siddons demanda soudain : « Quelqu'un a quelque chose ? »

« Ouais, dit Jim, j'ai ce hasch. » Les autres n'avaient rien.

« Alors tu t'en débarrasses », lui dit Siddons.

Sur ce, Jim le mit dans sa bouche, le mâcha et l'avala.

Il avait déjà bu plusieurs verres dans l'avion, il en but d'autres au déjeuner, avec les organisateurs d'Amsterdam, et sortit pour aller visiter le fameux quartier réservé.

Siddons désigna un de leurs suiveurs : « Accompagne Jim, et fais en sorte qu'il soit à l'heure pour le spectacle. »

Jim continua de boire tout l'après-midi, tout le début de la soirée, et quand un fan lui offrit un autre morceau

de hasch il l'avala aussitôt. Vers neuf heures le *roadie* le poussa dans un taxi.

Les *Doors*, une fois de plus, passaient avec les *Airplane*, qui jouaient les premiers. Jim arriva en coulisses pendant leur concert et surgit soudain en scène au beau milieu d'une de leurs chansons les plus connues. Il essayait de chanter, il essayait de danser, et il tournoyait en titubant comme un ivrogne.

Que se passa-t-il ensuite exactement — les témoignages diffèrent. Certains disent que Jim s'écroula sur un côté de la scène et qu'on le porta en coulisses. D'autres affirment qu'il fut raccompagné jusqu'à la loge des *Doors* et qu'il resta sur un tabouret de piano dans un état semi-comateux, la tête pendante, les yeux vitreux à demi clos, pendant que les autres se demandaient que faire.

On fit demander aux *Airplane* de rallonger leur passage, on indiqua aux machinistes des deux groupes qu'ils pouvaient prendre leur temps pour démonter l'équipement du premier et installer celui des *Doors*. On décida enfin que Vince Treanor annoncerait au public que Jim était malade mais que les trois restants joueraient sans lui.

« Et dis-leur que tous ceux qui veulent peuvent se faire rembourser immédiatement », conclut Bill.

Soudain Jim glissa de son tabouret et tomba sur le sol comme si on l'avait assommé, sans un bruit. Bill se précipita, sortit un miroir de sa poche et le plaça devant la bouche et le nez de Jim, pour voir s'il se couvrait de buée.

« Reculez! » hurla-t-il. « Je ne vois pas s'il respire encore. Reculez, bon Dieu! »

Il se pencha de nouveau sur Jim, les yeux fixés avec espoir sur le petit morceau de miroir qu'il avait à la main. Jim était d'une pâleur d'ivoire, il respirait à peine.

Un médecin offusqué, venu de la salle, déclara après un examen rapide : « Le *Monsieur* s'est évanoui. »

Le charme fut rompu, Jim transporté à l'hôpital le plus proche et l'inquiétude fit place à la colère. Les *Doors* étaient à ce point furieux qu'ils jouèrent ce soir-là comme s'ils n'avaient jamais été qu'un trio, avec Ray comme chanteur.

A l'hôpital, le lendemain, Jim avait les joues roses et récupérait à une vitesse fantastique.

« Z'auriez dû entendre ce que le docteur m'a dit ce matin », dit-il aux trois autres. « Il m'a demandé comment c'est arrivé et je lui ai dit que je devais être crevé et, uh, il m'a fait un sermon de vingt minutes sur les dangers du monde du spectacle. Il m'a dit de me méfier des imprésarios avides qui exploitent le talent jusqu'à la corde. »

Bill et les autres lui lancèrent un regard noir, il leur répondit par un sourire modeste.

CHAPITRE VII

Pendant la tournée en Europe, Pamela resta à Londres dans un appartement somptueux à Belgravia, un quartier riche très à la mode. Elle et Jim explorèrent la ville pendant quelques jours, parcourant Soho, Carnaby Street, Oxford Street, et Pamela acheta des vêtements. Le 6 octobre, ils regardèrent l'émission de la TV Granada, *The Doors Are Open*, qui présentait Jim dans un contexte révolutionnaire, mêlant au concert de la *Roundhouse* des images d'actualités prises à la Convention démocrate de Chicago et pendant une manifestation qui venait d'avoir lieu à Londres devant l'ambassade des États-Unis. C'était un peu gros, mais Jim pensait que les *Doors* s'en tiraient tout de même assez bien.

Michael McClure, le poète, les rejoignit au bout d'une semaine. Il venait à Londres pour voir un producteur américain en exil, Elliot Kastner, lequel voulait que Jim joue le rôle de Billy le Kid dans un film tiré de la pièce de McClure, *The Beard*. Jim et Michael furent bientôt à l'aise et les quelques jours qu'ils passèrent à boire et à discuter scellèrent leur amitié. Pour Michael et Pamela, comme pour Jim, s'enivrer était une des obligations de la meilleure tradition poétique, et le premier soir, quand ils furent bien soûls, ils tentèrent vainement de trouver un taxi qui les emmènerait à Lake Country, à huit heures de

route vers le nord, le pays natal de Lamb, Scott, Wordsworth et Coleridge. Chaque fois, le policier de service, le *bobby* de leur rue, les en empêcha et les menaça, à quatre heures du matin, de les arrêter s'ils sortaient une fois de plus de l'immeuble.

Michael, au matin, s'éveilla avec une gueule de bois si belle « qu'on aurait cru un trip à la mescaline », et se mit à lire machinalement quelques poèmes de Jim qui traînaient sur la table. Il en avait entendu parler mais n'en avait jamais lu, et ils lui firent une « impression formidable ». Il voyait déjà Jim comme l'incarnation de l'Alastor de Shelley, un androgyne moitié humain, moitié esprit qui vivait dans les forêts et se consacrait à la beauté intellectuelle, et les poèmes qu'il lut avant même de prendre son déjeuner — plusieurs furent ensuite publiés dans *Seigneurs* et *Nouvelles Créatures* — ne le firent pas changer d'avis.

Quand Jim se montra, au petit déjeuner, Michael lui dit que ces poèmes, à son avis, devraient être publiés. Jim en voulait à Pamela d'avoir laissé les textes en évidence sur la table, mais les louanges de McClure dissipèrent bien vite ces nuages. Il demanda à Michael ce qu'il penserait d'une édition à compte d'auteur.

« Je lui ai dit, raconte McClure, que lorsque c'est pour une très bonne raison, ce n'est pas comme de se faire éditer par vanité. Jim ne voulait pas qu'on accepte ses poèmes parce qu'ils étaient ceux de Jim Morrison, la star du rock. Il voulait que ses poèmes restent en dehors de ça. Je lui ai dit que Shelley avait publié à compte d'auteur. Je lui ai dit que les premières œuvres de Lorca aussi, d'après mes souvenirs. J'ai moi-même publié un recueil à mon compte. »

Ils discutèrent encore poésie deux ou trois jours, tout

en buvant. Jim dit qu'il avait dédié ses poèmes à Pamela parce qu'elle lui avait servi de directeur de la publication. « Elle regarde tout et elle enlève tous les "merde" et "enculé" », dit Jim en souriant.

Michael dit en le regardant : « La femme de Mark Twain faisait la même chose. »

Michael feuilleta quelques poèmes en faisant des commentaires. « Connais-tu *The Red Wheelbarrow* (La Brouette Rouge) de Williams Carlos Williams ? C'est un des grands poèmes objectivistes qui a un certain rapport avec *Ensenada*, ton poème. Il me rappelle *La Brouette Rouge* par sa brièveté et son caractère concret, bien que sa technique soit impressionniste. Il se déplace dans l'espace comme un film, comme du cinéma. »

Dès son retour à Los Angeles Jim rendit visite à l'agent littéraire de McClure, Mike Hamilburg, lui apportant quarante-deux pages de poèmes et vingt photos qu'il avait prises pendant un voyage au Mexique. C'était *Nouvelles Créatures*. Il avait aussi apporté un long poème, *Dry Water* (Eau Sèche). L'agent fut enthousiaste, d'accord pour gommer l'image de Jim en tant que star du rock, et à la fin d'octobre le manuscrit était sur le bureau d'un éditeur new-yorkais, *Random House*, pendant que Jim préparait une publication à compte d'auteur pour Los Angeles.

A la même époque, il y eut une crise au sujet du film sur les *Doors*. Ils avaient déjà dépensé 30 000 dollars mais Jim voulait abandonner le projet.

Pour l'instant le montage était loin d'être fini et aucune des scènes de fiction prévues n'avait été tournée. Ils firent un compromis. On ne filmerait plus rien, Paul Ferrara et Franck Lisciandro acceptaient de travailler sans être payés et les *Doors* acceptaient de rajouter 3 000 ou 4 000 dollars pour finir le montage, espérant vendre le film à la télévision une fois terminé.

Fin octobre, Jim s'enferma dans la salle de montage, un réduit situé derrière la salle de répétition dans les bureaux des *Doors*. Partout des boîtes et des boîtes de pellicule, avec sur un tableau des idées de titres, reprenant la plupart des chansons de Jim. *Mute Nostril Agony* (Souffrance Narine Muette) était le préféré de John Densmore, mais on retint finalement celui qu'avait suggéré Ray : « Festin d'Amis » *(Feast of Friends)*, un vers de *When the Music's Over* (Quand la Musique est finie). Jim s'assit à la table, une Moviola, monta quelques plans et proposa une sorte de plan d'ensemble, mais il laissa le soin de décider en dernier ressort à Paul et à Frank. « Jim était extrêmement conscient de ce qu'un film ne se fait pas dans tel ou tel état particulier, raconte Frank, qu'il se fait en quelque sorte de façon évolutive et que chaque état s'ajoute et renforce le résultat final. Il s'intéressait énormément au montage. »

C'est en visionnant ce qui avait été tourné que Jim fit une découverte surprenante. Babe, Frank et Paul, au concert du Singer Bowl, à New York, n'avaient pas manqué de filmer la violence de cette soirée, Jim qui simulait l'agonie en se tordant sur la scène, les policiers à quelques pas de lui qui rejetaient les jeunes gens en l'air au-dessus de la foule. « La première fois que j'ai vu le film, je suis plutôt tombé de haut, raconta Jim plus tard, car j'étais sur la scène, j'étais un des personnages centraux, et je ne l'avais vu que de mon seul point de vue. Alors, voir comme ça une suite d'événements sur lesquels j'avais cru avoir un certain contrôle... les voir comme ils étaient en fait... j'ai soudain compris qu'en un sens je n'étais qu'un pantin manié par plein de forces que je ne comprenais que vaguement. »

Bien que Jim fût « tombé de haut » en voyant la violence et le chaos qu'il avait inspirés, c'est pourtant le 1er novembre que les *Doors* commencèrent la tournée la

plus tumultueuse de leur carrière et qu'ils engagèrent les quatre gardes du corps les plus imposants qu'ils purent trouver chez Parker, une agence de détectives noirs, des colosses bon enfant qui pesaient chacun au moins cent vingts kilos et avaient un permis de port d'armes.

Le 1er et le 2 novembre, à Milwaukee et Columbus, les concerts ne sortirent pas de l'ordinaire, sinon que Jim chantait plutôt des airs de blues et moins de chansons originales, comme il l'avait fait quelquefois en Europe. Mais ensuite, pendant huit jours, à Chicago, à Cleveland, à Saint Louis et à Phoenix, ce ne furent que bagarres, blessures et arrestations.

Grand titre de la *Phoenix Gazette* : « Quasi-émeute au Coliseum », et ensuite un article : « Hier soir au Coliseum, pendant la Foire de l'État, une guerre a éclaté entre la police et les jeunes. La faute en revient aux *Doors*, peut-être le groupe le plus controversé du monde. Le chanteur vedette, Jim Morrison, vêtu d'oripeaux débraillés, se conduisit comme un provocateur. La foule gobait toutes ses singeries qui consistaient à jeter des objets sur le public, à jurer et à faire des gestes grossiers. » Il y avait eu plus de vingt arrestations.

Quand on lui demandait ce qu'il éprouvait dans l'atmosphère violente d'un de ces concerts, Jim avait des réponses ambiguës. « On prend notre pied, c'est tout... c'est un jeu, quoi », dit-il à un journaliste. « On s'amuse, les gosses s'amusent, les flics s'amusent. C'est une sorte de triangle bizarre. (Mais) il faut avoir un peu de logique. S'il n'y avait pas de flics sur place, est-ce qu'ils essaieraient de monter sur scène? Parce que qu'est-ce qu'ils font quand ils y arrivent? Quand ils sont sur la scène, ils sont très très tranquilles. Ils ne vont rien faire du tout. Leur seul motif d'attaquer la scène, c'est la barrière qu'on y met. Je le crois tout à fait. Quand même, c'est intéressant, parce que les gosses ont l'occa-

sion de s'essayer aux flics. Vous les voyez, les flics de maintenant, ils se promènent avec leurs flingues et leurs uniformes, et tout le monde voudrait bien savoir ce qui se passerait vraiment si on les mettait à l'épreuve. Je crois que c'est une bonne chose, parce que ça donne aux gosses une chance d'aller défier l'autorité. »

Et, dans une autre interview : « J'ai essayé de stimuler quelques petites émeutes, vous savez, et après un certain nombre j'ai compris que c'était une vraie blague. C'en est venu très vite au point qu'on ne trouvait pas un concert réussi à moins que les gens ne sautent en l'air et courent dans tous les sens. Je pense qu'il vaudrait mieux faire le concert et tâcher de garder submergées toutes ces sensations pour que, lorsqu'ils s'en vont, ils emportent cette énergie dans les rues et la ramènent chez eux. »

Maintenant, le public savait à quoi s'attendre lors d'un concert des *Doors* : bagarre et folie. A défaut ils verraient au moins le Roi Lézard se conduire comme nul autre n'en était capable, ou ne le voulait. Défoncé au point de basculer hors de la scène — soûl au point de pousser des hurlements à la place de paroles oubliées — planant si haut qu'il allait baiser un ampli avant de s'écrouler sans plus pouvoir se relever. Avec les *Doors*, il y avait du spectacle — du spectacle jamais vu, un truc dingue.

Et le groupe travaillait dur pour répondre à ces espoirs. Leur spectacle était de loin le plus théâtral du moment et plaisait aussi bien aux hippies et aux marginaux qu'aux jeunes yéyés. Morrison savait les pousser à dépasser leur position de spectateur et les faire participer à une expérience enthousiasmante.

Mais plus Jim voyait combien les paroles et la musique devenaient secondaires, plus sa frustration le faisait exploser sur scène et dans la vie. De plus il se lassait d'avoir à répondre aux attentes de la foule. Il était facile,

au début, de soulever un public qui venait avec l'esprit ouvert. Maintenant, il ne leur fallait rien de moins que ce dont ils avaient entendu parler, de ce qu'on leur avait promis, pensaient-ils. Comment faire ?

Les *Doors* étaient devenus plus grands que nature. A chaque représentation, leur rapport avec le public était de plus en plus irréel. Non seulement Jim se sentait indigne de cette adoration, mais il se sentait de plus en plus dépassé par la situation. Son mépris n'avait fait qu'ajouter du piment à son personnage. Peut-être, se dit-il, le bon moyen serait de ne plus se conformer à son image publique. Cela ne se ferait pas d'un coup, mais il lui serait possible d'y arriver peu à peu, de réduire à la longue les exigences du public et peut-être même de transformer radicalement ses rapports avec lui.

Début décembre, après que le groupe eut mis en boîte leur première émission de TV depuis plus d'un an, *The Smothers Brothers Show*, Jim alla boire au bar *Le Troubadour*. Quand il fut ivre au point de ne presque plus tenir debout, il convainquit une des serveuses de partir avec lui. En allant vers sa voiture, surnommée la Dame Bleue, il fut accosté par deux homosexuels.

« Écoutez, ce n'est pas mon truc », dit-il sèchement. Mais ils continuèrent à le suivre et entrèrent de force dans la voiture. Jim démarra brusquement, enfonça l'accélérateur à fond et prit le boulevard Doheny à toute vitesse, roulant à gauche. Il y eut un arbre. Il y eut des cris, des hurlements de pneus, des coups de klaxon, et la voiture, on ne sait pourquoi, s'arrêta en heurtant le trottoir. Les portières s'ouvrirent d'un coup, les passagers furent projetés sur la route, sans dommages, et Jim repartit en rugissant dans la nuit.

La serveuse rentra au *Troubadour* pour appeler un taxi. Jim apparut en hurlant, il fallait qu'elle remonte en voiture avec lui. Elle refusa, disant qu'il était trop cinglé,

et Jim fonça de nouveau et se jeta contre un arbre à moins d'un mille de là, sur Sunset Boulevard. On le transporta, évanoui mais indemne, dans sa chambre du motel.

La serveuse téléphona une demi-heure après et il la supplia de le rejoindre immédiatement. Elle se précipita au motel et Jim se mit à sangloter. « Je ne veux faire de mal à personne, disait-il, je ne veux faire de mal à personne. » Elle lui demanda ce que cela signifiait, mais il continua de pleurer : « Je ne veux faire de mal à personne, je ne veux... »

Personne n'avait été blessé et quelques jours plus tard la voiture fut remorquée au garage de Beverly Hills.

La semaine suivante, vendredi 13 décembre, les *Doors* donnèrent leur premier concert dans leur région d'origine depuis celui du *Hollywood Bowl*, et passèrent en vedette au *Forum* devant un public de dix-huit mille personnes.

L'après-midi même, ils enregistrèrent les premières chansons de leur prochain disque, et Jim quitta le studio deux heures avant l'arrivée des limousines. Accompagné de son frère Andy, qui avait dix-neuf ans et qui était venu de San Diego pour le voir, il alla jusqu'au prochain pâté de maisons et acheta six bouteilles de bière et une de vodka. Le temps de retourner au parking d'Elektra, il but tout ce qu'il avait acheté, fracassant les bouteilles contre les murs à mesure qu'il les vidait.

L'organisateur du concert avait très bien fait sa publicité. Des flashes à la TV depuis plusieurs semaines, avec Jim en cuir noir sous une pluie d'étincelles, des affiches placardées sur tout Los Angeles, depuis les plages jusqu'à Hollywood Ouest, toutes les stations de rock électrisées par la nouvelle : les *Doors* sont de retour! L'arène était bondée, l'attente immense.

Le public ignora toute la première partie, continua à bavarder pendant qu'un musicien chinois invité par Ray jouait du folk (Ray, quand il vint le présenter, recueillit plus d'applaudissements que le spectacle lui-même), siffla Jerry Lee Lewis à chacune de ses chansons, et, une fois les *Doors* sur scène, hurla sans arrêt pour demander *Light My Fire*. Quelqu'un lança sur la scène une poignée de pétards allumés, manquant Jim de très peu, et il s'avança jusqu'au bord de la fosse.

« Hé, mec », dit-il à la foule, sa voix passant par les trente-deux nouveaux amplis, gigantesques, construits par Vince, « arrête de foutre ta merde. » le public, en attente, était parcouru de murmures. « Fermez vos trappes. » Un frémissement d'impatience lui répondit, mêlé de rires, avec des « très bien » de-ci de-là.

« Qu'est-ce que vous faites ici? » demanda Jim. « Pourquoi êtes-vous venus ce soir? » Pas de réponse. Ce n'était pas ce qu'ils attendaient, et Jim le savait bien.

« Écoute, mec, on peut jouer toute la nuit, mais ce n'est pas vraiment ce que tu veux, non? Tu veux autre chose, quelque chose de plus, plus grandiose que ce que tu as jamais vu, n'est-ce pas? »

La foule hurla.

« Eh bien, va te faire foutre. On est venu jouer de la musique. »

Et le groupe commença la *Célébration du Lézard*. L'introduction musicale, sinistre et en demi-teintes, invitait les contradicteurs à s'exprimer, mais personne ne dit rien. Les musiciens entamèrent la chanson proprement dite devant un public attentif, et ils en firent une exécution parfaite — chaque mot soudain souligné et empreint d'une passion nouvelle. Jim ne dansa pas. Il ne sauta même pas. Pas une seule fois il ne cria. Quand il eut fini de se servir des maracas, il les reposa sur la batterie. La chanson dura près de quarante minutes, et

quand elle prit fin le public resta immobile. Pas d'émeute... pas d'ovation. Presque pas d'applaudissements. Le groupe ne salua pas, ne fit aucun signe d'adieu — les musiciens quittèrent la scène en silence et regagnèrent leur loge. La foule restait assise, assommée. Puis elle s'écoula lentement et se dispersa dans la nuit de Los Angeles.

Un peu plus tard, Jim et Pamela se virent refuser l'entrée à la *party* donnée pour la presse : le garde ne les reconnaissait pas et leur nom n'était pas sur la liste. Pamela fut surprise : Jim ne fut pas agressif, au contraire, il prit l'incident sur le mode comique.

« Mais j'ai des amis haut placés », dit-il au garde.

« La réponse est non, de toute façon, vous n'entrez pas. »

Jim fut bientôt identifié, et ils purent entrer dans la salle où la foule les engloutit.

Après la *party*, Jim, Andy et Pamela jouèrent au foot avec une boîte de bière sur le parking immense et désert du *Forum*.

Depuis des mois Bill Graham essayait de faire revenir les *Doors* au *Fillmore East*, à New York, et chaque fois Bill Siddons refusait. La prochaine fois que les *Doors* iraient sur la côte est, disait-il, ce serait pour jouer au *Madison Square Garden*, la salle la plus prestigieuse des États-Unis et celle qui rapportait le plus, grâce à sa renommée et à ses vingt mille places. Graham répondait : « C'était un peu avant ton époque, Bill, mais c'est moi qui ai amené les *Doors* au *Fillmore*, à San Fransisco, avant leur premier succès, moi qui leur ai donné leur première chance. »

« Ouais, Bill, c'est vrai », répondit Siddons. « Je crois que tu leur as donné 350 dollars. »

« Écoute, petit merdeux... »

La conversation, de toute évidence, se termina mal, et Siddons s'arrangea pour faire organiser les concerts au *Garden* par un autre que Graham. Les *Doors* seraient le premier groupe à passer directement des *Fillmore* au *Garden*, et Siddons avait pensé que Graham aurait aimé y être.

« On ne peut rien partager avec le public dans une salle si grande », dit Graham en s'en allant. « Parle-moi toujours des vibrations dans une usine de ciment. Je suis content pour les gars que ça marche si bien pour eux, mais dis-leur qu'à mon avis c'est mauvais pour les affaires, de jouer dans des trucs aussi grands. »

Pour les *Doors*, à la mi-janvier 1969, ça marchait effectivement très bien. Ils étaient vraiment devenus les *Beatles* de l'Amérique, le plus grand groupe des États-Unis. Ils refusaient de jouer dans les salles qui ne pouvaient accueillir au moins dix mille de leurs admirateurs et demandaient jusqu'à 35 000 dollars par soir ou 60 % de la recette, si cela rapportait plus. Leur dernier quarante-cinq tours, *Touch Me* (Touche-moi), une chanson d'amour étonnamment traditionnelle écrite par Robby, dépassa bientôt le million d'exemplaires. Pour recréer la sonorité du disque, le groupe s'était fait accompagner à New York par un bassiste et un saxophoniste de jazz, et avait engagé plusieurs violonistes de l'Orchestre philharmonique de New York. La revue *Eye* de janvier publia un sondage parmi ses lecteurs : les *Doors* étaient pour eux le groupe n° 1 et Jim était « l'homme le plus sexy du rock and roll ».

Le lendemain de leur triomphe au *Garden*, Jim donna une réception dans sa suite au Plaza. Son aide de camp moustachu, venu de l'équipe d'Elektra à Los Angeles, David Anderle, ie présenta à une fille dont il pensait qu'elle lui plairait, une jolie petite blonde, la nouvelle publiciste de leurs bureaux new-yorkais. Diane Gardiner

avait vingt et un ans, c'était une étudiante agréable et plaisante qui avait laissé tomber l'université de Californie pour aider à lancer des douzaines de groupes devenus célèbres, comme *Cream*, les *Bee Gees* et les *Jefferson Airplane*, et qui était plutôt agacée par les *Doors*, et particulièrement par Jim Morrison. Il avait déjà trop bu et racontait des blagues obscènes qu'elle trouvait désagréables.

« Quelle est la différence, lui demanda Jim, entre un nain intelligent et une maladie vénérienne? »

Tous ceux qui étaient là détournèrent le regard.

« Eh bien, continua Jim, l'une est un con qui coule et... »

Diane lui demanda de venir dans la chambre, prétextant un coup de fil à donner.

« Maintenant, Jim, écoute, tu es très bien quand il s'agit de rencontrer la presse et tout, mais là tu es... en train de tout cochonner, de dégringoler, et... et il faut que je fasse ce boulot, Jim, je pourrais perdre ma place, comme ça... Alors je vais sortir et leur dire qu'on a fait ce coup de fil et qu'il faut que tu rencontres ce type et que tu dois partir. Ensuite tu pars et je reste ici pour t'excuser. » Diane regarda Jim, qui ne disait rien. « Bon Dieu, j'essaye de t'aider, réponds-moi... Jim, s'il te plaît. »

Jim avait encore les vêtements qu'il portait la veille au *Garden* : une chemise mexicaine en coton écru, un pantalon de cuir noir et des bottes noires. Il était debout près de la porte, appuyé nonchalamment au chambranle, déhanché dans une pose sensuelle, un verre de bourbon à la main droite. Il lui lança un sourire moqueur et ingénu, se laissa tomber en arrière sur le lit, puis fixa les yeux inquiets de Diane. « Je veux te baiser », dit-il, une main derrière la tête et l'autre, celle qui tenait le verre, posée sur l'entrejambe.

« Bien sûr, Jim, bien sûr », répondit la jeune femme, nerveuse, avant de quitter la pièce.

L'après-midi s'étira jusqu'au crépuscule. De vastes quantités d'alcool furent englouties, accompagnées de gâteaux au chocolat fourrés de haschich apportés par Ellen Sander, une petite brune timide et pourtant très lancée, celle qui avait traité Jim, dans sa chronique du *Saturday Review*, de « Mickey Mouse de Sade ». Il régnait une impression étrange, comme si tout le monde était né là et n'allait plus jamais s'en aller. Soudain, Jim s'écroula par terre, puis rampa sur les genoux jusqu'au divan où elle était assise. Il se mit à onduler de droite et de gauche en approchant son visage tout près de celui d'Ellen.

« Chante-nous une chanson, Ellen. »

Ellen ramena ses pieds sous elle. « Je ne chante pas, Jim. Je suis le public, par profession. »

« Allons, Ellen, mendia-t-il, s'il te plaît chante-nous une chanson. »

« Vraiment, Jim, j'écris, je ne chante pas. »

Jim se redressa et hurla : « J'ai dit *channnnte*! »

Ellen protesta encore une fois. « Je ne chante pas, tu chantes, c'est toi le chanteur, chante-nous quelque chose, Jim. » D'une voix sans conviction, comme si elle suppliait : « Je ne suis qu'un critique. »

Jim continua à l'intimider, oscillant d'avant en arrière, la fixant d'un air menaçant, jusqu'à ce qu'Ellen, d'une petite voix apeurée, chante les premiers vers de *Hey Jude*, un air des *Beatles*. Quatre vers. Tout le monde applaudit et de nouveau tout allait très bien. Jim retourna dans la chambre et augmenta le volume de la TV.

« Mickey Mouse de Sade! » dit-il en ricanant tout seul.

Jim, tout le week-end, fut de mauvaise humeur. Les

concerts du *Garden* se passaient bien, leur voyage était dans l'ensemble un succès, mais il y avait quelque chose qui le tracassait et dont il ne disait rien aux autres membres du groupe. Il se trouvait qu'au moment où Jim était à Londres avec Michael McClure et Pamela, une agence de publicité avait demandé à Jac Holzman, qui contrôlait encore la diffusion de la musique des *Doors*, s'il accorderait à Buick, pour un prix de 50 000 dollars, l'usage de *Light My Fire* dans une de leurs publicités. Jac leur dit qu'il demanderait au groupe. Robby, John, Ray et Bill Siddons, incapables de joindre Jim, votèrent sans lui, et Jim entendit parler de *Come on, Buick, light my fire* (Viens, Buick, allumer ma flamme) en rentrant aux États-Unis. Il alla droit chez Jac Holzman, le coinça sur le patio, devant le bureau de David Anderle, et lui dit que cette chanson restait pour lui sacrée, même s'il s'était lassé de la chanter en public.

« Je veux que ce soit clair, Jac, je te le dis, je veux que ce soit clair : ne refais jamais une chose pareille. Pour moi cette chanson est précieuse et je veux que personne ne s'en serve. »

La chanson ne fut pas vendue. Mais Jim continua de ne plus leur parler sans que personne, excepté Jac, ne sût ce qui le dérangeait à ce point.

Mais ce n'était pas tout.

Jim, à New York, se fit un nouvel ami, un homme sociable, éloquent et rondelet appelé Fred Myrow. Il avait vingt-huit ans, c'était l'assistant de Leonard Bernstein et le compositeur attitré du Philharmonique de New York. David Anderle l'avait invité au Plaza spécialement pour faire connaissance avec Jim.

Jim fit passer son verre de sa main droite à sa main gauche, ils échangèrent une poignée de main, et immédiatement Jim prit Fred à part, avec un air de conspira-

teur. On lui avait beaucoup parlé de Fred Myrow — c'était un des compositeurs les plus en vue de l'avant-garde. Et Jim avait entendu dire que Fred voulait sortir de la musique classique, qu'après avoir entendu les *Beatles* il avait décidé que sa musique n'avait plus de sens, qu'il voulait se mettre à un art plus populaire. Jim, lui, venait de la direction opposée, mais ils avaient le même désir, la même envie de changement.

« Si je ne trouve pas un nouveau moyen de développer ma créativité d'ici un an, dit Jim à Fred dès leur première rencontre, je ne serai plus bon à rien que pour la nostalgie. »

Fred fut très impressionné par cette phrase, sachant qu'il était rare qu'un artiste ait de telles pensées au lendemain d'un grand succès. Mais Jim vivait dans la terreur d'être dépassé. Il ne le disait jamais, sauf à ses amis les plus proches, mais il se voyait comme un personnage révolutionnaire, un de ceux qui rétablissaient un équilibre social en s'opposant à son père. A ce qu'il semblait. Or, Jim, même s'il avait horreur d'en convenir, ressemblait beaucoup à son père. Ils avaient la même ambition, la même énergie, même s'ils allaient dans des directions contraires.

Jim n'avait pas forcément envie de diriger la révolution, mais s'il devait y en avoir une, il était pour, sans réserve. Il prétendait que certaines de ses chansons lui étaient venues dans des visions, mais il était conscient de la nature apocalyptique et rebelle de ces visions. Lorsque ses admirateurs et les amateurs de rock en vinrent à le considérer comme une figure de proue du mouvement politico-social qui se développait, Jim, s'il n'en laissa rien paraître en public, se sentit secrètement flatté.

Longtemps il avait cru que les disques pouvaient, dans une révolution, être employés comme jadis les livres et

les manifestes. Il n'était pas encore sûr d'avoir tort, mais il sentait le besoin d'une direction nouvelle, et après avoir préparé une rencontre ultérieure avec Fred Myrow, il rentra à Los Angeles et se livra aux mains des disciples d'Antonin Artaud — théoricien du théâtre et extrémiste — les trente-deux membres du *Living Theatre* qui faisaient alors une tournée en Amérique.

Jim, dès qu'il avait lu Artaud, à la FSU, avait cru au Théâtre de la Cruauté. En été 1968, il avait interrogé un journaliste de la *Los Angeles Free Press*, John Carpenter, au sujet d'un de ses amis qui faisait partie du *Living*. Ensuite, quand il apprit que Michael McClure connaissait les fondateurs du groupe, Judith Malina et Julian Beck, il lui soutira d'autres informations. En novembre, il parut dans *Ramparts* un article sur le *Living* qu'il lut et relut jusqu'à en connaître des passages par cœur : « Ce ne sont pas vraiment des comédiens (écrivait Stephen Schneck), mais une bande errante en quête du paradis et définissant le paradis comme une libération totale, pratiquant l'hypnologie et exigeant le paradis *maintenant (Paradise Now)* ; leur existence et leur fonction s'opposent irréductiblement à l'état répressif et totalitaire qu'on appelle la Loi et l'Ordre. »

Quand Jim apprit que le groupe viendrait en février 1969 à l'université de Californie du Sud, il demanda à la secrétaire des *Doors* de réserver seize places pour chacune des cinq représentations prévues, puis invita Mark Amatin, l'« éclaireur » du *Living*, à dîner chez lui.

Chez lui c'était maintenant une maison isolée, confortable, à Beachwood Hills, dans Hollywood, que Jim avait louée pour Pamela. Ce soit-là, Jim fut grossier avec elle, ne présenta même pas Mark aux deux autres personnes qui étaient là et renvoya brutalement tout le monde, sauf Mark, après le repas.

Jim buvait et avalait des petites pilules blanches. Il en

offrit à Mark, sans dire que c'était de la benzédrine, et ils parlèrent sans arrêt jusqu'au matin.

Mark vida son sac et raconta à Jim à quel point il avait lui-même changé. « Le soir où j'ai vu le *Living* je suis rentré chez moi avec treize personnes que je n'avais jamais vues avant, complètement défoncé, après m'être déshabillé sur scène. Jamais je n'avais imaginé une chose pareille en y allant. Enfin ! Le lendemain soir, je savais que c'était ainsi qu'il fallait vivre sa vie. Je suis donc retourné à mon travail dans une agence de voyages, et quand on m'a dit d'enlever mon collier j'ai dit au type d'aller se faire foutre et je suis parti. »

« Je faisais ce qui était pour moi un travail de missionnaire politique et spirituel, dit Mark aujourd'hui, et c'est là-dessus que Jim voulait se renseigner. Son travail, qui avait été une expérience religieuse, était devenu du spectacle, et il était extrêmement insatisfait Le *Living Theatre* était composé de gens qui étaient venus les voir et n'avaient pas pu s'en aller, et Jim voulait comprendre cet enthousiasme. Il dit qu'il voulait trouver des moyens d'incorporer un message politique dans ce qu'il faisait, mais qu'il ne savait pas comment s'y prendre, ou par où commencer. Il sentait que tout le monde attendait qu'il parle, que tous étaient prêts à obéir au premier mot qu'il dirait, et que c'était une énorme responsabilité, mais il ne savait pas quoi dire. »

« Qu'est-ce qu'il y a au *Living* qui provoque un tel enthousiasme ? » demandait Jim. « Comment obtenir cette sorte d'engagement, de dévotion ? Qu'est-ce qu'il faut que je fasse ? »

La série d'événements qui mena directement à la chute des *Doors* du haut de l'état de grâce où ils étaient commença le vendredi 28 février 1969, le soir où le *Living Theatre* mit en scène son *tour de force révolution-*

naire, Paradise Now. Pour Jim, ce fut un coup en pleine figure, un véritable cataclysme.

« Je ne peux pas voyager sans passeport. »

Le *Living* faisait une tournée aux États-Unis après quatre ans d'exil volontaire en Europe. La troupe était devenue internationale et connaissait bien les tracasseries au passage des frontières. Ils entraînaient les spectateurs dans un dialogue, les provoquaient si nécessaire pour les faire réagir, criant leur texte d'une voix angoissée, pleine de frustration.

« Je ne peux pas voyager librement, je ne peux pas me déplacer comme je veux ! »

« Je suis séparé de mon voisin, de mon camarade, mes limites sont posées arbitrairement par d'autres ! »

« *Les Portes du Paradis sont fermées pour moi !* »

Au bout de quelques minutes, les acteurs furent au bord de l'hystérie et le théâtre de l'USC fut soudain transformé. Jim était debout avec beaucoup d'autres, criant des slogans, réclamant en hurlant le paradis immédiat.

Les comédiens se retirèrent calmement, revinrent sur scène, firent une pause, puis recommencèrent sur la seconde phrase de texte : « Je ne sais pas comment arrêter les guerres ! »

Et cela continuait : un catalogue de doléances présenté avec une énergie explosive.

« On ne peut pas vivre quand on n'a pas d'argent ! »

« Je n'ai pas le droit de fumer de la marijuana ! »

Et enfin : « Je n'ai pas le droit d'enlever mes vêtements ! »

« Le corps dont nous sommes faits est lui-même tabou ! »

« Nous avons honte de ce qui est le plus beau, nous avons peur de ce qui est le plus beau ! »

« Nous n'avons pas le droit d'être naturels l'un avec l'autre ! »

« *La culture réprime l'amour !* »
« *Je n'ai pas le droit d'enlever mes vêtements !* »
Les acteurs commencèrent à se déshabiller, enlevant la plupart de leurs vêtements, puis allèrent se placer dans la salle ou sur la scène, presque entièrement nus, gardant seulement couvertes les parties du corps que la loi interdit de montrer. C'était une démonstration active de cette interdiction. Quand leur déshabillage atteignit la limite légale, les acteurs crièrent une fois de plus : « *Je n'ai pas le droit d'enlever mes vêtements ! Je reste devant les portes du paradis !* »
C'est à ce moment que les flics entrèrent et empêchèrent le spectacle de se poursuivre.

Un concert des *Doors* était prévu pour le lendemain. Ensuite Jim et Pamela devaient passer une semaine ensemble à la Jamaïque, dans une maison qu'on était déjà en train de leur préparer. Mais ils se disputèrent avant de partir pour l'aéroport. Ils se disputèrent encore à l'aéroport et Jim renvoya Pamela chez elle. Puis il manqua son avion. En rage, regrettant de ne pas avoir pris une bouteille avec lui, il réserva une place sur l'avion suivant, alla au bar et se mit à boire en attendant. Une fois dans l'avion il but tous les verres qu'il put extorquer à la charmante hôtesse des première classe. Il y eut une escale à La Nouvelle-Orléans, Jim se retrouva au bar de l'aéroport et manqua une fois de plus son avion. Quand il eut réussi à trouver un autre vol et à téléphoner à la salle pour prévenir les autres qu'il serait un peu en retard, il était ivre.
Jim continua à boire sans arrêt jusqu'à Miami.

LA FLÈCHE TOMBE

CHAPITRE VIII

Une chaude nuit brumeuse du Sud. Ses genoux flanchaient. Il s'accrocha d'une main à l'énorme ampli noir à sa droite, sur la scène, et de l'autre saisit une grosse bouteille de bière brune et se mit à pomper. Une barbe nouvelle lui donnait une dureté à la Méphistophélès. Une chemise noire sans col flottait par-dessus le pantalon de cuir pour cacher sa panse d'ivrogne. Jim loucha sur le public à travers la fumée.

Il était onze heures moins quelques minutes quand il eut fini d'avaler sa bière. Les *Doors* avaient plus d'une heure de retard pour démarrer et dans l'assistance la fièvre était à son comble. C'était la première apparition de l'orchestre en Floride, plébiscité sur le campus par le vote de l'université de Miami — mais même les fans les plus voraces peuvent devenir enragés quand ils sont bien trop nombreux à être entassés dans un vieux hangar d'aviation sans sièges et sans ventilation.

Ray, Robby et John allèrent dans le noir jusqu'à leurs instruments. Ray regardait nerveusement John qui était si fâché du retard de Jim que les jointures de ses doigts crispés sur les baguettes de tambour étaient toutes blanches. Les yeux de Ray se tournèrent sur Robby qui berçait sa guitare d'un air absent, comme étranger à la tension ambiante.

Derrière la scène les promoteurs de Miami discutaient aigrement avec Bill Siddons et un des agents des *Doors*, venu de New York en avion « pour arranger les choses ». Siddons avait cru les promoteurs quand ils avaient dit que ce qu'ils prendraient pour leur box-office serait au maximum de 42 000 dollars et il était tombé d'accord sur un salaire de 25 000 dollars par représentation, au lieu d'avoir, comme d'habitude, les 60 % de la recette spécifiés par contrat. Quand il eut signé et renvoyé le contrat, les promoteurs enlevèrent les sièges et vendirent sept mille billets de plus. Bill était outragé et furieux.

Jim se pencha par-dessus la console de mixage, derrière la batterie, pour demander une autre bière à Vince Treanor. Le rôle officiel de Vince était de superviser le fonctionnement, les défaillances, le maintien de la puissante sono des *Doors*; son rôle non officiel était de fournir des boissons à Jim. Mais cette fois il secoua négativement la tête. Il n'avait plus de bière; pourquoi pas un Coca?

« Ne fous pas tout en l'air », dit Vince à voix basse. « C'est la première fois que nous venons à Miami. »

Jim se détourna, s'avança au bord de la scène et rota. Fouillant des yeux l'obscurité grouillante, il demanda si quelqu'un avait quelque chose à boire. Quelqu'un lui tendit une bouteille de vin ordinaire.

Ray fit d'abord signe à John d'entonner *Break on Through*, l'air qui commençait la plupart de leurs concerts. Ça ne marcha pas. Jim n'écoutait pas. Il parlait avec quelques jeunes dans le public, partageant le contenu d'un gobelet de carton. Les *Doors* retombaient dans le silence quand Jim se dressa sur ses jambes et empoigna le mince micro doré.

« *Je ne vais pas parler de révolution!* »

La voix était un aboiement strident, un coup de gueule qui résonnait comme le départ d'une oraison.

« Je vais parler de prendre du bon-on-on-on-on temps. Je vais parler de prendre du bon temps cet été. Vous irez tous à L.A., vous y irez tous. Nous nous coucherons là-bas sur le sable et nous mettrons nos doigts de pied dans la mer et nous prendrons du bon temps. Êtes-vous prêts? Êtes-vous *prêêêêts*? *EEEEEtes-vous PRRRRRETS??* Êtes-vous prêts? Êtes... Êtes... Êtes vou-ou-ou-ous... Êeeeeetes-vou-ou-ou-ou-s... *Foutre... Ouououou foutre...* »

L'orchestre attaqua l'ouverture de *Back Door Man*.

« *Plus fort! Allons l'orchestre! Vas-y plus fort! Vas-y!* Yeahhh. Yeahhhhh! J'suis le *Back Door Mannn.* »

Après quatre lignes de la chanson, Jim s'arrêta de chanter et recommença à parler. Il avait l'air de s'excuser. Peut-être parlait-il à Pamela autant qu'au public.

« Écoutez, vous autres, cria-t-il. Je suis seul. J'ai besoin d'amour, vous savez. Allons! Il me faut du bon temps. Je veux de l'amour, ah! de l'amour, ah! Est-ce qu'il y a quelqu'un qui aime mon cul? Arrive! »

La foule béait.

« J'en ai besoin. Vous êtes si nombreux et personne qui m'aime, chérie, arrive. J'en ai besoin, j'en ai besoin, j'en ai besoin, besoin oui, besoin oui, besoin oui, besoin oui. *Arrive!* Personne qui monte là-dessus et qui m'aime, hé? OK pour toi, baby. Dommage! Je trouverai quelqu'un d'autre. »

Les musiciens avaient joué en sourdine pendant ce plaidoyer. Quand Jim fit une pause ils attaquèrent *Five to One* et il emboîta, chantant très correctement le premier vers. Puis il fit un autre discours inspiré par l'avidité des promoteurs pour avoir tellement bourré la salle, inspiré aussi par *Paradise Now*.

« Vous êtes une bande de foutus idiots! »

A nouveau l'assistance en resta bouche bée.

« Vous laisser dire ce que vous devez faire ! Laisser les gens vous mener en bateau ! Combien de temps croyez-vous que ça va durer ? Combien de temps allez-vous les laisser vous entasser comme ça ? Combien de temps ? Vous aimez ça peut-être ? Vous aimez peut-être qu'on vous mette la figure dans la merde ?... »

Jim les couvrait de sarcasmes tout comme les acteurs du *Living Theatre* injurient les spectateurs pour essayer de les arracher à leur léthargie.

« Vous êtes tous des esclaves ! » criait Jim. « Qu'est-ce que vous allez y faire ? Qu'est-ce que vous allez y faire ? Qu'est-ce que vous allez y faire ? » Sa voix n'était plus qu'un cri rauque. Il se remit alors à chanter : « Tes jours de bal sont bien finis, bébé-é-é. Voici venir la nuit. »

La chanson se termina au petit bonheur et Jim se remit à parler. « Je ne parle pas de révolution, je ne parle pas de manifestation. Je ne parle pas de sortir dans la rue. Je parle seulement de s'amuser un peu. Je parle d'aller danser. Je parle d'aimer son prochain. Je parle d'étreindre son ami. Je parle d'amour. Je parle d'un peu d'amour. Amour amour amour amour amour amour amour. Étreins-le ton foutu ami et aime-le. Viens-*en-en-en-en-en-ens. Yeahh !* »

Joignant le geste à la parole, Jim retira sa chemise et la jeta dans le public où elle disparut comme de la viande jetée à une meute affamée. En les observant il accrocha ses pouces à la ceinture de son pantalon et il se mit à jouer avec la boucle. C'était le moment que Jim avait envisagé depuis qu'il avait vu *Paradise Now*. Il s'y était préparé soigneusement. Mais il n'en avait parlé à aucun des autres.

Ray donna le signal de *Touch Me*, espérant ramener l'attention de Jim sur la musique. Jim chanta deux vers et s'arrêta.

« *Hé-é-é-é-é-é-é!* attendez une minute, attendez une minute. Hé ! attendez une minute, tout ça c'est foutu — non, attendez une minute, attendez une minute, attendez une minute ! Vous l'avez foutu en l'air, foutu en l'air, foutu en l'air, maintenant *en vlà un-un-un-un. Attendez une minute! Je ne veux pas de cette merde! Allez vous faire foutre!* » Il hurlait.

Il était tout rouge, il beuglait comme une bête, le micro enfoncé dans la bouche.

« *Conneries!* »

La foule grondait de joie.

Jim commença à déboucler sa ceinture. Ray appela Vince. « Vince, Vince, arrête-le ! Ne le laisse pas faire ça ! »

Vince sauta par-dessus la console et en deux pas fut derrière Jim, d'une main lui prenant son pantalon, au niveau de la ceinture, l'autre appuyée plus haut contre le dos, rendant impossible de défaire la boucle.

« Fais pas ça, Jim, fais pas ça », supplia Vince.

Bien que Jim portât rarement des sous-vêtements, il avait ce soir-là un short « boxer » si vaste qu'il l'avait tiré par-dessus le haut de son pantalon de cuir. Il avait le projet de laisser tomber son pantalon mais sans s'exhiber, sans dépasser les limites légales atteintes dans *Paradise Now*. Jim savait ce qu'il faisait. Son projet était soigneusement calculé. La décision de Ray et la contrainte physique de Vince le firent échouer. L'arrivée du paradis était remise.

A la surprise générale l'orchestre jouait toujours *Touch Me* bien qu'un peu approximativement. En fin de compte, Jim se détendit et le concert reprit.

A l'évidence, Jim était ivre bien qu'il n'y eût plus de bière et qu'il eût cessé de demander au public de quoi boire. Il bredouillait les mots d'une voix enrouée. Il oubliait les paroles des chansons et se perdait au milieu

des vers, revenant en arrière et se répétant. Être né en Floride, y être allé à l'école fut l'objet de ses sarcasmes, « mais ensuite je suis devenu intelligent et je suis allé dans un État splendide qui s'appelle Californie ». Une connaissance de Los Angeles, un excentrique du nom de Louis Marvin, pour qui les *Doors* avaient donné une de leurs premières représentations en 1966, s'avança, un agneau dans les bras, et le tendit à Jim. « Je la baiserais, tu sais, dit Jim, mais elle est encore trop jeune. » Puis il s'empara de la casquette d'un flic et la lança devant lui dans la foule en sueur... et le flic se saisit d'un chapeau qu'on avait donné à Jim et le lança dans la même direction, ce qui fit bien rire.

Il répétait indéfiniment les mêmes phrases et les introduisait au milieu de ses chansons. L'une c'était : « Je voudrais voir un peu de danse, je voudrais voir un peu de joie. » Une autre : « Pas de règles, pas de limites. » Pas de doute possible sur son inspiration et ses motifs. « Écoutez donc, disait-il, je pensais bien que toute cette histoire était une vaste blague. Un truc pour en rire, je pensais, et voilà que ces dernières nuits j'ai rencontré des gens qui font quelque chose. Ils veulent changer le monde, et moi je veux être dans le coup. Je veux changer le monde. »

Pendant près d'une heure Jim invita les assistants, il les harcela pour qu'ils le rejoignent sur la scène, et au bout d'une heure ils commencèrent à s'avancer. Un des promoteurs cria dans le micro : « Ça va faire du vilain ! » et menaça d'arrêter la représentation. Les jeunes continuaient à venir. Bientôt il y en eut plus de cent sur la scène, à piétiner et à danser sur la musique que les *Doors* arrivaient encore à jouer.

« On ne s'en ira pas avant de s'être envoyé en l'air », cria Jim. Il se mit à danser avec deux ou trois filles. La scène vibrait tellement que John et Robby pensaient

qu'elle allait s'écrouler. D'autres gosses s'accrochèrent à la scène pour y monter. Finalement un des hommes de la sécurité employés par les promoteurs, ceinture noire de karaté, s'introduisit dans le magma humain et d'un tour de main efficace balança Jim hors de la scène. Il atterrit dans un espace vide, se releva et, à la tête d'un serpent humain, entraîna derrière lui des centaines de jeunes. Il reparut au balcon quelques minutes plus tard, gesticulant à l'adresse de la foule, puis disparut dans la loge des artistes. Le spectacle était fini.

Restaient présentes deux douzaines de personnes qui parlaient toutes à la fois. Quelques-uns se souciaient d'évaluer le matériel perdu et les blessures dans le public. Bill Siddons devait dire plus tard que Jim avait prononcé quelque chose comme : « Oh ! oh ! il me semble que je me suis exposé là-bas. » Et d'autres affirment qu'il a dit : « Voyons maintenant Buick utiliser *Light My Fire*. » D'autres encore disent qu'il riait, continuait à s'amuser, ne disant rien de remarquable. L'humeur générale était légère. Cela venait en partie du soulagement que tout le monde éprouve à la fin d'un concert. Mais ça venait aussi des bons mots échangés quand Siddons avait remis de l'argent à un des flics pour rembourser la coiffure que Jim avait prise et lancée dans la foule. Même la demi-douzaine de flics qui restaient là riaient et parlaient du bon moment qu'ils avaient passé.

Une demi-heure plus tard, il ne restait plus que Vince et l'équipe routière des *Doors* avec quelques agents de sécurité dans le vieux hangar, pour emballer et examiner les dégâts. La scène avait été brisée et s'inclinait dangereusement, mais il y avait plus impressionnant encore, un millier peut-être de bouteilles de vin et de bière, vides, et des culottes et des soutiens-gorge en quantité suffisante pour ouvrir un magasin de lingerie. « Tous les mètres, se rappelle Vince, il y avait un vêtement quelconque. »

On avait réussi à empêcher Jim de se déshabiller, mais pas le public de Miami.

Dans les trois jours qui suivirent — Jim était en vacances à La Jamaïque, mais sans Pamela —, son avenir et celui des *Doors* fut l'objet d'un complot ourdi par les hommes politiques, la police et la presse. Le dimanche, un des journaux de Miami écrivit que Jim avait jeté trois policemen par-dessus la scène avant d'être emporté par trois autres. Lundi, on cita ce mot d'un sergent de la police : « Il y a une chose dont vous devez être reconnaissants aux jeunes. Vous devez vraiment les féliciter. Ce gars-là s'est donné un mal du diable pour lancer une émeute et les gosses n'ont pas marché. » Le chef de police en fonction déclara que, dès qu'il trouverait un agent qui puisse témoigner d'un délit, il lancerait un mandat d'amener contre Jim.

Le même jour un ambitieux vice-administrateur du conseil municipal fut amené à demander : « Comment cela avait-il pu arriver dans un auditorium *municipal*? »

Mardi, il y eut une bousculade, ce fut à qui se mettrait du côté du manche, le président de la Commission criminelle du Grand-Miami, ancien accusateur municipal, demanda l'enquête d'un grand jury... un député à l'Assemblée législative de l'État, président du club financier de Miami, écrivit au maire de Jacksonville, le pressant d'annuler la représentation des *Doors* prévue pour le prochain week-end... dans la police de Miami le capitaine du département intérieur de la sûreté déclara qu'en définitive il lançait un mandat d'arrêt contre Jim... et un ex-joueur de football, âgé de dix-neuf ans, du nom de Mike Levisque, commença à préparer dans un régional catholique un rassemblement contre l'obscénité.

Mercredi, la hache tomba, le 5 mars, quand Bob Jennings, vingt-deux ans, employé au bureau de l'attorney général de l'État, accepta de jouer le rôle de plai-

gnant dans cette affaire et Jim fut accusé d'un délit majeur — conduite impudique et obscène — et de trois délits correctionnels — exhibition indécente, obscénité publique et ivresse. L'accusation criminelle était la plus surprenante et la plus controversée, car dans le détail des chefs d'accusation il était déclaré que Jim « avait impudiquement et lascivement exposé son pénis, placé les mains sur le pénis et l'avait secoué, que de plus l'inculpé avait simulé l'acte de masturbation sur lui-même et de copulation orale sur un autre ». A la conférence de presse tenue par le chef de police en fonction, on annonça que si Jim était reconnu coupable il pouvait être envoyé à la prison de Raiford — une des pires de Floride — pour sept ans et cent cinquante jours. Le jour suivant le nom de Jim et celui des *Doors* s'étalaient en première page dans tout le pays.

Pendant ce temps Jim passait un triste séjour aux Caraïbes. C'était le seul visage blanc dans le vieux manoir qui avait été loué à son nom. Ray et Dorothy étaient à la Guadeloupe; John, Robby et leurs amies, Julia et Lynn, étaient aussi à la Jamaïque mais habitaient assez loin de chez Jim. C'était sinistre, dit plus tard Jim à ses amis, et, quand un des domestiques lui offrit de la marijuana, il n'osa pas refuser, dit-il, fuma un joint gros comme un cigare cubain et ressentit en conséquence « un égarement qui comprenait le fantasme de ma mort ». Il se passa des mois avant que Jim se remît à l'herbe.

Jim quitta la maison en catastrophe et rejoignit John et Robby au bord de la mer. Mais il ne s'intéressait pas aux sports aquatiques, et bientôt, ennuyé, visiblement mal dans sa peau, il retourna en Californie.

Il semblait incompréhensible que ce que Bill Siddons avait d'abord appelé « rien qu'un autre sale spectacle des *Doors* » attirât tant d'attention et eût un effet si

important sur le groupe. Pendant la première semaine, à peu près, le groupe en plaisanta. Quand Jim entra dans leur bureau et que Leon Barnard lui demanda : « Comment ça a marché à Miami ? » Jim ricana et répondit : « Vous auriez *adoré* ça, Leon. » Quand les journaux firent courir dans tout le pays des histoires sur le rassemblement pour la décence, organisé par Mike Levisque, à l'auditorium d'Orange, les *Doors* eurent le projet de leur propre rassemblement pour la décence qui se tiendrait au *Rose Bowl* et où Jim présenterait à Levisque un gros chèque qui, pour l'occasion, serait envoyé à Miami par avion.

Mais les plaisanteries n'eurent qu'un temps. En moins de trois semaines, il devint clair que les événements de Miami mettaient en danger l'avenir du groupe. La lettre confidentielle distribuée aux membres de l'Association des entrepreneurs de salles de concert mettait en garde contre le caractère imprévisible des *Doors* et les nombreuses accusations portées contre Jim. Résultat : le groupe fut interdit presque partout.

La première ville à se décommander fut Jacksonville. Puis Dallas et Pittsburgh ; après elles, Providence et Syracuse, Philadelphie et Cincinnati, Cleveland et Detroit. Même l'université de Kent se décommanda. Plus menaçant encore, les stations de radio de plusieurs villes commencèrent à rayer les *Doors* de leurs programmes.

La campagne de presse continuait. Tout détail de l'affaire, grand ou petit, était amplement reproduit et *Rolling Stone* publia même une affiche pleine page dans le style western *Wanted !* Pour la première fois de leur carrière, les *Doors* avaient les médias contre eux.

Quand le rassemblement d'Orange eut attiré Anita Bryant et Jackie Gleason — et une foule de trente mille personnes —, la réaction hostile grandit à l'échelle natio-

nale, provoquant des rassemblements analogues dans différentes autres villes et obtenant l'aval du président Nixon.

A la fin de mars, le FBI accepta d'accuser Jim de fuite délictueuse. Accusation ridicule puisque Jim avait quitté Miami trois jours avant qu'un mandat fût lancé contre lui, mais le FBI envoya un agent au bureau du groupe avec un mandat d'arrêt contre Jim. Ce jour-là les *Doors* surent que la situation était sérieuse.

Bill Siddons publia un communiqué fort calme étant donné les circonstances, mais qui trahissait combien les *Doors* étaient anxieux de voir disparaître ce bizarre cauchemar.

> Rien de ce que nous pouvons dire ne peut servir à rien. Simplement nous laissons chacun dire ce qui lui plaît. Nous laissons chacun se délivrer de sa bile... et quand ce sera fini nous continuerons notre route. Nous n'avons rien à en dire — ni pour ni contre, rien.

Pour Jim il ne se passait pas de jour qu'on ne le fît se souvenir de Miami. Le 4 avril, accompagné de son avocat, il se rendit au FBI et fut relâché contre une caution de 5 000 dollars.

Pendant ce temps, *Feast of Friends* allait être projeté pour la première fois, et Jim commençait un nouveau film. Jim forma sa compagnie de production, *HiWay Productions*, mit ses amis, Frank Lisciandro et Babe Hill, sur la liste des employés, acheta la plupart du matériel qui avait servi à filmer *Feast* et s'installa dans deux petites pièces en haut de l'immeuble au nom invraisemblable de *Clear Thoughts Building*, juste en face d'Elektra.

Le tournage commença à Pâques. La mort dans le

désert dominait encore une fois l'intrigue, un Jim Morrison barbu quittait les montagnes de Californie près de Palm Springs, rencontrait un coyote mourant en faisant de l'auto-stop pour Los Angeles et apparemment tuait le premier chauffeur qui lui offrait de le prendre à bord.

En tournant la fin à Los Angles, Jim donna un mystérieux coup de téléphone à Michael McClure à San Francisco. Il ne se nomma pas quand Michael décrocha.

« Je l'ai bousillé », dit Jim.

Michael reconnut la voix de Jim. « Jim... » Il pensait que Jim pouvait être soûl. Mais il n'en était pas sûr.

Jim raccrocha brusquement, quittant la cabine téléphonique avec un sourire qui lui retroussa les coins de la bouche.

« Maintenant nous allons au Building 9000 », dit-il.

Jim buvait régulièrement depuis plusieurs heures mais il n'était pas soûl. Il avait avec lui Ginni Ganahl — alors secrétaire des *Doors* —, Kathy Lisciandro, Frank et Babe, Paul et Leon. Il faisait sombre quand ils prirent l'ascenseur jusqu'en haut des dix-sept étages du Building 9000 sur le Sunset Boulevard. L'idée de Jim était de se lier une corde autour de la taille — ce qui ne se verrait pas sur l'image — et de faire une petite danse sur une corniche large de cinquante centimètres donnant sur le vide. La corde devait être tenue par ses amis et le sauverait de la mort s'il tombait.

Quand Jim expliqua le scénario, tout le monde eut peur. Ils savaient qu'ils ne pouvaient l'empêcher de faire ce qu'il voulait, mais ils n'auraient pas été ses amis s'ils n'avaient pas au moins protesté.

« Tu ne veux réellement pas faire ça, voyons? » dit Léon.

Jim le regarda. Il sembla prendre la question comme un défi. D'un geste théâtral il ôta la corde de sa taille, sauta sur le parapet, ordonna à Paul de commencer à

filmer, fit sa petite danse et couronna sa représentation en urinant du haut de la corniche sur le Sunset. Si vous ne connaissiez pas Jim, toute cette scène était dépourvue de sens. Ce n'était qu'une folie d'ivrogne.

Si ses films reflètent son image de star, de rocker risque-tout, ses livres éclairent l'autre identité de Jim, le poète.

Il était assez content des poèmes qu'il avait fait imprimer. *Seigneurs* se présentait de la façon la plus extravagante : quatre-vingt-deux observations rimbaldiennes sur la vision et le cinéma, imprimées sur un beau parchemin crème, formant 21 × 27, reliées en box bleu roi avec passepoil rouge et le titre doré à la feuille. *Nouvelles Créatures* se présentait plus modestement : quarante-deux pages format standard de poèmes plus récents imprimés sur du papier jaune pâle, celui qu'on utilise pour ces couvertures de magazines, reliées en carton marron comme celui qui couvre les livres scolaires, avec là aussi le titre en lettres d'or. Jim fit livrer au bureau des *Doors* une centaine d'exemplaires de chaque livre, ils étaient empilés contre le mur près du bureau de Bill Siddons. En couverture il y avait le nom dont il signait ses poèmes : James Douglas Morrison.

Tout au long de *Nouvelles Créatures* les mots et les expressions des conflits sexuels se mêlent aux images de douleur et de mort. Ce sont des assassinats, des lynchages, des tremblements de terre, des spectres d'enfants, des vomissures, des gonorrhées, des serpentaires malfaisants, des gens qui dansent sur des os brisés, des pillages, des émeutes et des artistes en enfer. On y trouve un fantastique grotesque hanté par Lovecraft et Bosch. Et il s'y rencontre tout un grouillement d'animaux : insectes, lézards, serpents, aigles, poissons préhistoriques, anguilles, salamandres, vers, rats, chiens sauvages.

Le poème final de ce mince volume est aussi désespéré que les autres. Description sans titre des suites de l'apocalypse, c'est une randonnée à travers le désert.

Ces textes jettent une vive lumière sur les blessures à vif de Jim et sur son profond désespoir qui n'a jamais pu être convenablement expliqué ou compris mais qui s'exprime dans sa poésie avec une clarté douloureuse.

Les quatre journalistes de New York rassemblés pour l'émission de TV parurent ébahis quand Jim pénétra dans le studio de la treizième chaîne. La dernière fois qu'ils l'avaient vu, cinq mois plus tôt, au *Madison Square Garden*, il était rasé de frais et portait son pantalon de cuir. Maintenant il portait toute sa barbe, des lunettes teintées d'aviateur, un pantalon d'employé de chemin de fer en coton rayé et fumait un cigare long et mince, il avait l'air d'un Che Guevara élégant et plus lourd. Aussi charismatique que jamais, il était maintenant sobre et charmant, disant à tout un chacun combien il était ravi d'être dans un studio de télévision éducative où il n'y avait pas de censure et où les paroles et la musique étaient prises au sérieux.

L'allusion de Jim à la censure n'était pas une remarque en l'air, car les *Doors* projetaient de publier une version non expurgée d'une chanson *Build Me A Woman* (Qu'on me fasse une femme). Quand cette chanson se retrouva un an plus tard dans *Absolutely Live*, deux vers étaient coupés : « Fouteur du dimanche/ Enculé de chrétien. » Mais ils passèrent sur PBS, même si Jim adoucit le choc en glissant sur le mot dangereux.

Les *Doors* interprétèrent aussi un grand poème musical qui devait donner son titre à leur quatrième album, *The Soft Parade* (La Parade Molle), et pendant les dix minutes d'interview par Richard Goldstein, Jim montra

un exemplaire de *Nouvelles Créatures* et lut quelques poèmes. Quand on lui demanda s'il ne voulait plus être tenu pour un « politicien érotique », Jim, pour la première fois, admit publiquement qu'il avait dit ça simplement pour offrir à un journaliste la formule frappante dont ils avaient tous envie.

C'était le « nouveau » Jim Morrison — honnête, sérieux, refusant poliment de parler de Miami « à la demande de mon avocat », d'un charme adolescent, ruisselant de poésie. Mais pour quelqu'un qui l'observait avec attention, il était clair que Jim recommençait à manipuler les médias. Que ce fût en changeant de garde-robe, en se laissant pousser la barbe, en insistant sur la poésie, en parlant avec sincérité de son passé machiavélique, il élaborait une nouvelle image de lui-même. Celle-ci était plus véridique. Non que son incarnation précédente bardée de cuir n'eût pas été vraie, mais elle avait ses limites et il était évident qu'il les avait dépassées. Celle-ci était plus facile à vivre, pour lui et pour les autres. Jim était en train d'apprendre.

Pour Jim, l'interview de PBS était la première depuis Miami. La seconde commença moins d'une semaine plus tard avec le correspondant de Los Angeles, pour la publication qui avait, à ce qu'il croyait, le plus maltraité son image, *Rolling Stone*. Jim rencontra quatre fois Jerry Hopkins sur une période de deux ou trois semaines et accorda ce qui fut son interview la plus longue et probablement la plus approfondie. Il semblait désireux de plaire, désireux de se faire comprendre. Il choisissait ses mots lentement, avec soin, presque comme un tailleur de diamants peut scruter les gemmes brutes.

Comme prévu il refusa de parler de Miami — pour des raisons légales, dit-il. Mais, ce qui était inattendu, il parla de sa famille, sans aller très loin, mais en prenant du recul et en tâchant d'être honnête, ce qu'il ne s'était

jamais permis de faire jusqu'ici. Jerry demanda à Jim pourquoi il s'était inventé une biographie. Jim réfléchit un moment, puis répondit : « Je ne voulais simplement pas les mêler à tout cela. C'est assez facile de trouver des détails personnels quand on y tient vraiment. Quand on naît on nous prend l'empreinte des pieds, et ainsi de suite. J'ai dit, je crois, que mes parents étaient morts, un peu comme une plaisanterie. J'ai un frère mais je ne l'ai pas vu depuis un an, à peu près. Je ne vois aucun d'eux. C'est plus que j'en ai jamais dit. »

Cette réponse ne livre pas grand-chose, mais le fait que Jim fut capable de reconnaître l'existence de sa famille en dit beaucoup sur la façon dont il essayait par ailleurs d'affronter l'existence. Ou, comme Bill Siddons le dit une fois à un reporter : « Jim avait des masses de petits démons qui couraient au-dedans de lui. Je pense qu'il n'en a plus autant. On dirait qu'il est en train de s'en débarrasser. »

Certaines de ses réponses étaient ciselées avec soin. « Je m'intéresse au cinéma parce que, pour moi, c'est ce qui, sous une forme artistique, approche le plus du flot même de nos perceptions, à la fois celles du rêve et celles de la vie quotidienne. » Et sa définition du rituel : « C'est une sorte de sculpture sur l'homme. Dans un sens c'est comme l'art, parce que cela donne forme à l'énergie, et dans un sens c'est une coutume, une répétition, un spectacle fastueux qui a un sens et revient périodiquement. Et cela vient tout imprégner. C'est comme un jeu. » Et cette pensée : « L'extension logique de l'*ego*, c'est Dieu » et : « L'extension logique de vivre en Amérique c'est d'en être président. »

A la fin du troisième entretien, Jim s'étira aimablement et regarda Jerry qui semblait à court de questions.

« Ne voulez-vous pas parler de mon ivrognerie? » demanda-t-il.

Il se tournait sur sa chaise en souriant.

« Heu, oui, bien sûr », dit Jerry. « Vous avez la réputation de... »

« ... De me soûler la gueule », finit Jim. « Eh bien, c'est vrai, tout à fait vrai. Se soûler, c'est, heu... on se soûle, on contrôle tout... jusqu'à un certain point. C'est un choix, chaque fois qu'on boit un coup. Il faut faire des tas de petits choix. »

Il y eut un long silence. Jerry attendait la suite.

« C'est comme... Je crois que c'est la différence entre le suicide et une lente capitulation. »

Est-ce que Jim croyait vraiment qu'il se suicidait lentement par la boisson et ne s'en inquiétait pas puisqu'il voyait s'y accomplir la tradition poétique dont il s'était entiché? Ou était-ce simplement pour l'effet dramatique qu'il choisissait de suggérer que c'était son destin?

Jerry tenta d'obtenir une réponse claire. « Que voulez-vous dire par là? » demanda-t-il.

Jim eut un rire tranquille. « Je n'en sais rien, mec. Allons à côté prendre un verre. »

A la dernière rencontre, Jim dit à Jerry qu'au lieu de répondre à d'autres questions il voulait lui lire un long poème. Alors sans titre, il fut publié plus tard : c'était *Une Prière américaine*. Comme beaucoup de ses poésies antérieures et quelques-unes de ses chansons les plus connues, ce poème avait pour sujet l'apocalypse déferlant sur l'Amérique et reprenait le catalogue des griefs de ce demi-siècle, parlant souvent à la première personne sur le ton de la colère.

Quelques semaines plus tard, quand il eut en main le texte des interviews (un Jim sans chemise, en pantalon de cuir, photographié par Paul Ferrara, ornait la couverture) et qu'il vit que son poème y était inclus comme il l'avait demandé, avec le *copyright* au nom de James Douglas Morrison, il fut extrêmement content.

« Au moins, dit-il à ses amis, ce torchon commence à reconnaître le vrai talent quand il le voit. »

En juin, le quatrième album des *Doors* fut enfin terminé. Malgré un an de préparation, cet album était pourtant le moins satisfaisant, Jim n'ayant fourni que la moitié du matériel. Évidemment son énergie se dirigeait plus vers la poésie que vers les chansons. Pour cette raison et parce que Jim ne voulait pas passer pour l'auteur de leur prochain quarante-cinq tours, *Tell All The People* (Dis-le à tout le monde), le nom des écrivains remplaça le traditionnel « Chanson des *Doors* ».

Mais comme dans les albums précédents, il y avait dans *La Parade Molle* les phrases à la Morrison, des vers trop fantastiques, trop colorés, pensait-on, pour avoir été écrits par un autre. Dans *Shaman's Blues* il y avait cette image : « la prise glacée des mâchoires d'un grizzly sur tes talons » et dans *La Parade Molle* cette mélopée : « Catacombes, os des pouponnières, / Femmes d'hiver faisant pousser des pierres / portant bébés à la rivière », et ce dernier vers amenait à se demander : pour les baigner ou pour les noyer?

Easy Ride, chanson dont Jim espérait qu'elle ferait un quarante-cinq tours, avait des paroles claires et compréhensibles, mais dans la dernière strophe il n'avait pu résister à une image poétique : « Reine Coda sois mon épouse / près de moi en rage dans l'obscurité / saisis l'été dans ton orgueil / et prends l'hiver dans ta foulée / partons. »

Mais dans l'ensemble l'effet des paroles était moindre que dans les albums précédents, et l'emploi de ce que Vince Treanor appelait la « Symphonie de La Cienaga » — les cordes du Philharmonique de Los Angeles, les cuivres des musiciens de jazz venus du meilleur studio local — brouillait un peu plus les sonorités, naguère limpides, des *Doors*.

Le groupe avait absolument besoin de trouver du travail. Le nouvel album avait coûté 86 000 dollars, mais le pire c'était le fléau économique prolongé venant de ce que Jim appelait « l'incident de Miami ». Ray se rappelle avoir perdu vingt-cinq concerts, et John disait que c'était « un million de dollars perdus à faire le singe ».

Dans une douzaine de villes, les organisateurs de concerts leur faisaient des procès lorsque les bien-pensants locaux avaient empêché les *Doors* de se produire. Bien que le dernier quarante-cinq tours à succès, *Touch Me*, qui avait été mis en vente presque au moment de l'incident de Miami, se vendît presque aussi bien que *Light My Fire*, l'argent était vite dépensé chez les hommes de loi, et la vente des disques dégringola quand l'orchestre fut sur la liste noire des stations de radio couvrant une vingtaine de marchés importants. Cependant le plongeon ne dura pas : quand les nouveaux disques atteignirent le pays de plein fouet, les ventes se stabilisèrent.

Bien que *Touch Me* eût été enregistré avant l'incident de Miami, la date de sa mise en vente faisait croire qu'il y avait un rapport entre eux. Comme d'une part les journaux parlaient d'attitude indécente, et d'autre part la vente de *Touch Me* faisait sauter les graphiques, les adolescents avalaient tout innocemment, et les fans des *Doors*, malgré les cuivres et les cordes, étaient fiers de leur groupe et du défi, croyaient-ils, qu'il avait lancé.

Enfin Bill Siddons reçut de bonnes nouvelles. « Nous avons quelques engagements fermes », dit-il. « Chicago et Minneapolis les 14 et 15 juin. Eugene, en Oregon, le 16. Le festival pop de Seattle le 17. »

« Hé ! dit doucement Jim se détournant du réfrigérateur du bureau, une boîte de bière *Coors* à la main, je croyais que nous étions d'accord : plus de concerts en plein air ? »

Les autres *Doors* regardèrent Jim.

« Ce sont des engagements *fermes*, Jim, dit Bill. Nous avons vraiment besoin de travailler. Il s'est passé trois mois depuis Miami. Ça fait pas mal de temps sans jouer. »

« Alors pourquoi quatre à la file? Qu'est-ce que l'agence a promis? Que je n'enlèverai pas mon froc? »

« On a une caution à déposer, Jim. 5 000 dollars par représentation. Nous perdrons la caution si le spectacle est obscène. C'est dans le contrat.

« Foutue clause », grogna Jim. Il se laissa tomber sur le divan et s'enfila une bière. « Je parie que c'est une première pour le rock. »

Dans les deux villes, Jim eut soin de ne pas porter de cuir et de ne pas employer d'obscénités. Sa prudence était raisonnable. A Minneapolis, juste avant leur arrivée, le gérant de la salle se tenait sur le côté avec la police, en cas d'« attitude indécente ». La paranoïa post-Miami avait commencé.

Le 16, les *Doors* s'envolèrent pour Eugene et ensuite, le 17, pour le festival en plein air de Seattle. Là encore ils furent prudents (au grand désappointement du public), mais ils commencèrent aussi à retrouver leur tonus en scène. Le festival ne les satisfaisait pas. Depuis leur concert au *Hollywood Bowl*, ils étaient persuadés que leur musique ne convenait pas au plein air. Mais il était clair néanmoins que les quatre *Doors* pouvaient toujours jouer comme un seul homme. A chaque concert leur musique était meilleure, plus libre, plus spontanée. Et la conduite de Jim, même en tournée, gagnait en urbanité — finis les jours où il commandait sept repas pour goûter un peu de chaque. Il passait son temps à lire, à aller au cinéma et à regarder le paysage — évitant les bars des hôtels et les boîtes de nuit.

Il était content, satisfait même, de la façon dont

allaient les choses. Le public semblait exiger moins. Peut-être avait-il raison quand il avait dit à un écrivain qu'à Miami « il avait essayé de pousser le mythe à l'absurde, et par conséquent de l'effacer ». Et pourtant il y avait toujours ceux qui ne venaient pas au concert pour la musique mais pour voir le *Door* nu chanter *Touche-moi*.

D'autres engagements arrivèrent avec l'été — à Toronto, à Mexico, San Francisco, Philadelphie, Pittsburgh, Las Vegas et Los Angeles. Mais désormais l'Amérique se jetait jusqu'au cou dans ce que *Rolling Stone* appelait « l'âge de la paranoïa ». L'année précédente, Martin Luther King et Robert Kennedy avaient été assassinés et à Chicago la police avait donné l'assaut à la Convention démocrate. On se servait des meurtres de Manson pour salir la nouvelle culture des jeunes qu'on avait embrassée si chaudement peu de temps auparavant. Bien évidemment les *Doors* étaient dans le collimateur.

A Toronto, on leur dit au moment où ils entraient en scène que la police de la ville était prête à foncer si Jim se permettait seulement de lever le petit doigt. Deux jours avant leur concert à Philadelphie, le maire avait déterré une loi de 1879 lui donnant le pouvoir de révoquer l'autorisation de tout spectacle « de nature immorale ou déplaisante ou nuisible à la communauté », et bien que le promoteur eût attaqué ce règlement et l'eût emporté, les *Doors* furent avertis que les chauffeurs de leurs limousines étaient des agents des stups. A Pittsburgh, la représentation fut suspendue quand des centaines de moins de vingt ans envahirent la scène. A Las Vegas le shérif vint à la représentation avec des mandats d'arrêt au nom de chacun des *Doors*, les chefs d'accusation en blanc devant ou non être rédigés selon ce que jouerait l'orchestre.

En dépit de la tension, les spectacles étaient de plus en plus intenses, rayonnants. Jim se réjouissait simplement d'avoir l'occasion de chanter, d'amuser et même d'apprécier l'humour de la situation. Mais il s'irritait de l'étroitesse d'esprit des autorités et commençait à croire qu'il devrait bien y faire quelque chose une fois pour toutes.

C'est avec des sentiments mêlés qu'ils attendaient les représentations à Mexico prévues pour la fin du mois à la *Plaza Monumental*, la plus grande arène de la ville. Cela voulait encore dire jouer en plein air pour un public immense (quarante-huit mille places), mais les *Doors* sentaient que le prestige comptait plus que la satisfaction esthétique, et comme le prix des billets allait de 40 cents à 1 dollar, ils pensaient qu'ils n'excluaient pas les pauvres. Ils avaient aussi prévu que le groupe jouerait au bénéfice des Nations unies ou de la Croix-Rouge au Camino Real Hotel et dans un club huppé.

Mais l'organisateur de Mexico, un jeune barbu, décorateur d'intérieur, nommé Mario Olmos, fut incapable d'obtenir les autorisations nécessaires, aussi se tourna-t-il vers Javier Castro, un chanteur de vingt-six ans, qui possédait le *Forum*, une boîte de mille places qui était l'équivalent, pour le décor et la clientèle, du *Copacabana* à New York. Il dit à Javier qu'il pouvait avoir les *Doors* pour quatre soirées à 5 000 dollars chaque. A eux deux ils trouvèrent un ami qui leur procura un chèque de 20 000 dollars à remettre aux *Doors* en garantie, et le matin suivant les journaux mexicains publiaient une page entière de publicité annonçant les Doors au *Forum* pour le week-end.

Le groupe n'avait pas été consulté, et ils furent furieux quand ils virent entrer Mario et Javier apportant le chèque et l'annonce du journal, avec d'extravagantes promesses sur les lèvres. Ce soir-là le bureau était mal

éclairé, la table de travail de Bill Siddons était encombrée de bouteilles de bière vides, d'affiches et de la publicité des journaux pour le *Forum*. Les membres du groupe étaient assis en rond, la figure longue, disant qu'ils auraient dû consulter un voyant. L'idée leur en était venue quand Alan Ronay et Leon Barnard avaient tous deux raconté leurs prémonitions de la mort de Jim. Ce n'était pas la première fois, mais on aurait dit le signe avant-coureur d'un désastre.

Bill Siddons n'arrivait jamais à entendre de tels récits en gardant son calme. L'an dernier, une dizaine de fois, chaque lundi matin, le bruit avait couru de la mort de Jim, victime de ses excès au cours du week-end, et chaque fois Bill avait paniqué, téléphonant frénétiquement à la ronde, jusqu'à ce que Jim en personne anéantisse ces folles histoires en venant au bureau pour lire son courrier. « Il paraît que tu es mort », disait Bill en souriant avec un soulagement évident.

« Oh ! répondait Jim en ouvrant le frigo et en prenant une boîte de *Coors*, encore ? Comment est-ce que je m'y suis pris cette fois ? »

On ne répéta pas à Jim les prémonitions de Leon et d'Alan, son ami intime. On se remit à faire les bagages pour Mexico.

« Jim ! Jim ! Où est Jim ? » Les fans des *Doors*, par milliers, étaient venus saluer le groupe et lui souhaiter la bienvenue au Mexique.

Les *Doors* passèrent la douane et entrèrent dans le hall de l'aéroport de Mexico. Jim, barbu, ne fut pas reconnu ; il ne ressemblait pas au Jim Morrison affiché sur la façade du *Forum* et il y eut des murmures de mécontentement chez ses admirateurs — Siddons fut chargé de le dire à Jim, ce qu'il fit. Mais la barbe resta.

Ce furent parmi les meilleures représentations qu'ils

aient jamais données. Les *Doors* étaient beaucoup plus populaires à Mexico qu'ils ne l'avaient pensé et la réaction des « blousons dorés » entassés chaque nuit dans le club les fit flamber à des hauteurs musicales inhabituelles — bien qu'ils aient remarqué ce qu'il y avait d'*étrange* dans leur popularité. Ce qui les étonna le plus, ce fut la réaction à *The End*.

Le premier soir, Jim et les autres ne tinrent pas compte des appels répétés qui réclamaient cette chanson, mais à la soirée suivante ils acquiescèrent. Comme ils approchaient du passage œdipien, il y eut tant de « chut » dans l'assistance qu'on aurait dit une salle pleine de serpents.

« Père? — Oui, fils? »

Jim reculait devant la réponse que ce vers appelait mais, au même instant, tous les jeunes gens de la salle hurlèrent : *« Je veux te tue-e-e-e-er! »*

Jim regarda l'obscurité, visiblement épaté. « Mère? commença-t-il en hésitant, je veux... » et à nouveau le public explosa.

Jim fut impressionné.

Cette chanson était si populaire au Mexique qu'elle avait été mise en circulation sur un quarante-cinq tours à durée prolongée si souvent jouée sur les juke-boxes que les paroles en étaient à peine intelligibles. « Le Mexique est un pays œdipien, dit plus tard quelqu'un à Jim. Le tout bien emballé par le *machisme* national et par notre Sainte-Mère l'Église. »

Les *Doors* étaient traités en personnes royales et au bout d'une semaine en vinrent à apprécier le bien-être qui accompagne un engagement d'une certaine durée. Ils avaient le temps de se promener dans des Cadillac noir et blanc avec chauffeurs, ainsi qu'une femme

nommée Malu, la publiciste du *Forum*, qui leur servait d'interprète et de mère aubergiste vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Leur motel était situé dans la plus agréable banlieue résidentielle. Ils furent présentés au fils du président, habillé à la dernière mode de Carnaby Street et suivis par un essaim de jeunes Américaines, connues sur place comme les « groupies du président » (celle que Jim se choisit pendant qu'il visitait le musée d'anthropologie ressemblait beaucoup à Pamela). Dans les coulisses, quelqu'un apporta ce qui paraissait être une livre de cocaïne dans un grand sac de plastique, leur disant d'en prendre autant qu'ils en voulaient.

Toute la semaine Bill Siddons tint des réunions. D'abord il essaya d'organiser un concert gratuit dans le parc, mais il échoua parce que le gouvernement avait peur de laisser s'assembler tant de jeunes gens. (L'année d'avant, il y avait eu des émeutes d'étudiants et des grèves massives.) Ensuite, Siddons tenta d'organiser un spectacle à la télévision et en fin de compte un contrat fut signé pour une séance spéciale de deux heures sur les *Doors*, leur musique, leurs idées. Mais rien ne fut réalisé.

Après leur cinquième et dernier spectacle, les *Doors* retournèrent à leur motel. Le chauffeur de la Cadillac de Jim roulait à cent cinquante sur l'avenue bordée d'arbres, et prenait les virages à cent à l'heure. La vitesse les faisait rire nerveusement.

Jim figurait un revolver avec son index et son pouce, imitant le bruit de coups de pistolet. *« Andele! Andele! »* (Vas-y! Vas-y!) criait-il. Et les *Doors* s'enfoncèrent dans la nuit mexicaine.

Le groupe avait toujours du mal à trouver du travail. Avant son départ pour le Mexique, deux autres concerts avaient été décommandés à Saint Louis et à Honolulu, ne leur laissant qu'un seul engagement ferme pour tout

le mois de juillet, et c'était dans une salle de Los Angeles louée pour une série de concerts, tous les lundis, par la compagnie de disques des *Doors*. Les billets furent tous vendus dans l'heure où ils furent mis en vente.

Il y eut deux spectacles et, avant chacun d'eux, Jim distribua aux membres de l'assistance des exemplaires d'un poème impressionniste sur la mort de Brian Jones, le guitariste des Rolling Stones, *Ode à L.A. en pensant à Brian Jones, décédé*. Comme dans *Une Prière américaine*, il s'y trouvait des jeux de mots à la Joyce et une attitude contemplative face à la mort.

La tempête journalistique provoqué par l'incident de Miami finissait par se calmer. En juin, juillet et août, époque où les *Doors* restèrent en fait inemployables, différentes publications importantes pour Jim commencèrent à publier des articles louangeurs.

Un des journaux de Los Angeles appela le spectacle de l'*Aquarius* « l'un des plus passionnants concerts de jazz qu'on ait vus depuis des années », un autre choisit pour titre : « Le public entend un nouveau Jim Morrison. » *Rolling Stone*, le magazine qui avait décrit Jim comme un imbécile juste après Miami, publia un compte rendu élogieux de *Feast of Friends*, puis récidiva avec un portrait de Jim en couverture et son interview qui dépassait les huit mille mots, et enfin publia un compte rendu de quatre mille mots sur la tournée au Mexique. Le numéro de juillet de *Jazz et Pop*, de Pat Kennely, faisait une bonne critique de l'émission des *Doors* sur la 13e chaîne de New York. Et début août parut dans la *Los Angeles Press* une longue étude sur les *Doors* par un jeune auteur dramatique, Harvey Perr. Plus tard, Harvey devint un ami de Jim et cet article fut inclus dans *The Doors Complete*, un recueil de toute la musique écrite par les *Doors*.

Je ne suis pas tout à fait sûr que mon admiration

pour les *Doors* ait quelque chose à voir avec leurs chansons. Quelques-unes sont faibles, il faut bien le reconnaître, mais à mon avis, la façon dont ils se vouent à la simplicité est plus saisissante que celle de moindres artistes pour éviter la simplicité. Il me semble qu'à ce groupe qui a véritablement atteint des sommets poétiques on peut pardonner des fautes grossières, il y en a trop peu qui n'arrivent à faire ni l'un ni l'autre. C'est comme la poésie de Morrison, la plus grande partie est l'œuvre d'un vrai poète, un Whitman révolutionnaire des années 60, mais on y trouve aussi la naïveté gênante d'un lycéen. Ce n'est pas un crime, en art, de passer d'un extrême à l'autre; c'est une faiblesse humaine parmi d'autres, et l'art n'existe pas sans son humanité. Mais encore une fois ce n'est pas leur musique, ce n'est peut-être pas même la poésie ni leur ensemble musical, ni leur charisme, ni leurs albums, ni le concert de l'*Aquarius*, si étrange, si beau, si excitant que ce soit, qui vraiment me font admirer les *Doors*. Non, ce sont les vibrations que je reçois, c'est leur effort tel que je le ressens pour entrer, pour nous faire entrer dans un monde qui transcende le monde limité du rock, qui se meut dans l'espace du cinéma, du théâtre et de la révolution. Voir Morrison non sur la scène mais dans sa vie, dans des moments plus paisibles; le voir à la représentations de *The Deer Park* de Norman Mailer, à chaque spectacle du *Living Theatre*, à la première du *James Joyce Memorial Liquid Theatre* par *The Compagny Theatre*, toujours à la place qu'il faut au moment où il le faut, engagé furieusement dans la sorte d'art qui concerne la vie au lieu de la frôler. Un tel être peut n'avoir en lui aucune poésie, mais s'il en a, quand

il en a, on a tendance à l'examiner de près, à la prendre au sérieux. Dans le cas de Jim Morrison et des *Doors*, ça en vaut la peine. Ils ont abordé l'Art, tant pis s'ils ont offensé, amusé ou même passionné les critiques de rock. Les normes auxquelles leur art doit être mesuré sont plus anciennes et plus profondes.

Quelques jours après le spectacle de l'*Aquarius*, jeudi, en fin d'après-midi, Jim entra dans le bureau puis passa dans la salle de bains. Denny était à la table de Jim, devant le téléphone, le courrier éparpillé devant lui. « Oh! merde! » cria Denny.

« Poète, aujourd'hui? » remarqua quelqu'un.

« Qu'est-ce qu'il y a? » dit Jim, refermant sa braguette en rentrant dans le bureau.

« Rien », marmonna Denny prétendant lire le courrier.

« Qu'est-ce que tu veux dire par rien? Ne me dis pas qu'il n'y a rien », plaisanta Jim. « Je m'écarte de mon emploi du temps surchargé pour m'informer et au besoin pour aider dans ce qui semble un petit malheur, un geste que tu auras rejeté à légère. » Jim était de bonne humeur.

Denny avait essayé désespérément d'avoir des billets pour un concert des *Rolling Stones* qui aurait lieu dans quelques jours. Mais c'était complet depuis des semaines. Son dernier coup de téléphone avait non seulement épuisé toutes ses sources, mais l'avait convaincu finalement qu'il ne restait plus de billets.

« Peux-tu m'avoir des billets pour les *Stones*? » demanda Denny avec hésitation.

« Quel besoin as-tu de Mike Jagger quand tu m'as, moi? » demanda Jim, moitié vexé, moitié plaisantant.

Denny ne pouvait répondre. Il n'avait pas voulu bles-

ser Jim, mais il avait grande envie des billets et il était sûr que Jim pouvait les avoir d'un seul coup de fil. Jim continua de le tenir en haleine.

« J'y pense, quel jour est ce concert? Ce vendredi, n'est-ce pas? Je croyais que nous devions faire quelque chose ce soir-là », dit Jim, et il continua sur ce ton un petit moment avant de passer dans le second bureau pour une réunion.

L'après-midi suivant, le jour du concert, Jim entra dans le bureau. Denny était à nouveau à la table de Jim, absorbé dans le courrier du jour. Ils se comportèrent tous les deux comme si la conversation de la veille n'avait pas eu lieu. Jim tira deux billets de la poche de sa veste.

« Regardez ce que quelqu'un m'a donné hier soir. Sans aucune raison. Il m'a dit simplement : "Hé, Jim! j'ai ces deux tickets pour les *Stones*, je veux te les donner." Et il me les a tendus. Tu te rends compte? » Jim regarda les billets. « Bon Dieu! regarde ce qui est écrit dessus : troisième rang! Ben, merde, je ne veux pas de ça. Je ne peux pas les utiliser. Qui qu'en veut? »

Dans la pièce, outre Jim, il y avait trois personnes qui y étaient déjà la veille. « Bien sûr, Jim, je les prends si tu n'en veux pas », dit une secrétaire.

Bill dit qu'il avait déjà les siens. Ray aussi. Denny se taisait, confus.

Jim s'assit sur le bureau et posa la main sur la lettre que Denny était en train de lire. « C'est ton jour de chance, mon gars, je te propose un marché. »

Denny leva les yeux. « Je ne veux pas faire de marché avec toi! » dit-il.

« Tu veux pas au moins savoir ce que c'est? » dit Jim d'un ton conciliant.

Denny fit un signe affirmatif.

« Okay, continua Jim, voici le marché, tu me rends

mon bureau et je te donne les billets. » Jim posa les billets sur le bureau.

Denny s'élança, fit d'un bond le tour du bureau, serra Jim dans ses bras et courut à la porte.

« Hé... » aboya Jim.

« Quoi? »

Denny s'arrêta.

« Tu pourrais au moins dire merci. »

Retour à leur appartement de Norton Avenue, tout près du bureau. Pamela était sous tranquillisants, d'humeur querelleuse. Jim était au téléphone, essayant de parler à Babe Hill. Pamela l'interrompait sans arrêt, comme un bruit de fond continuel qui le harcelait.

« *Yeah*, ohé, Babe... »

« Écoute-moi, Jim, pose ce téléphone et écoute, c'est plus important que de savoir où toi et Babe vous allez vous rencontrer... »

« ... Excuse-moi, Babe, qu'est-ce qu'il y a? »

« ... pour faire ce que vous faites d'habitude, vous soûler. Je te parle, Jim. *Jim!* »

Jim l'ignora, penché sur le téléphone et lui tournant le dos. « Babe, je suis désolé pour les bruits de fond. Tu sais ce que c'est avec Pamela... »

« Jim, est-ce que tu cherches à déclencher une bagarre? » La voix de Pamela s'éleva d'une octave et de vingt décibels. « Bon Dieu! Jim, chaque fois que tu lances une bagarre, tu vas te soûler et tu fais un scandale. Va te faire voir, Jim! »

Dans l'ensemble, Pamela n'aimait guère les amis de Jim. Plus exactement, elle était amèrement jalouse de tous ceux avec qui Jim choisissait de passer son temps plutôt qu'avec elle. Avec le temps elle en vint à détester l'attitude hospitalière de Jim, ainsi que sa réticence envers elle. De leur côté les amis de Jim toléraient Pamela, comprenant que Jim l'aimait véritablement et

qu'elle-même, en dépit de sa possessivité qui tuait toute gaieté, lui voulait et lui faisait du bien.

De ses amis à elle, dont certains étaient homosexuels, Jim n'en aimait pas beaucoup. Pam essaya de montrer à Jim qu'il n'aimait pas chez les autres ce qu'il n'aimait pas ou ne pouvait accepter en lui-même. En tout cas c'étaient des compagnons qui satisfaisaient son désir de sociabilité, répondaient à ses aspirations et lui offraient leur compréhension là où Jim en était incapable, sans rien demander de physique en retour. Jim, cependant, sentait à part lui qu'ils se servaient d'elle pour s'approcher de lui, mais n'avait pas le cœur de le lui dire. Aussi exprimait-il d'autres objections.

Jim détestait aussi les drogues qu'elle avait choisies. A son avis les « downers » (hypnotiques ou stupéfiants) étaient dangereux. En même temps il se sentait coupable, en quelque sorte, d'avoir été celui qui l'avait initiée aux drogues. Donc, il ravalait aussi cette objection. Il ne savait pas qu'elle prenait à l'occasion de l'héroïne. Et elle, de son côté, se sentait coupable de le lui cacher.

Leur manque de franchise mutuelle les éloignait l'un de l'autre, et comme aucun des deux n'était du genre à confesser la vérité, cela se terminait chaque fois par une bagarre. Celle-ci était presque toujours déclenchée par une vétille, comme par exemple le choix du film à la TV. Une fois, ils s'étaient querellés furieusement sur l'espérance moyenne de vie d'un épagneul doré (ils en avaient un, du nom de Sage).

Les vases, les livres, les disques volaient. Un jour que Pamela se plaignait du fouillis où se trouvaient les livres de Jim, il en jeta plusieurs centaines par la fenêtre du second étage. La maison retentissait de cris et de vociférations. Alors Jim disparaissait ou Pamela s'en allait dignement chez ses amis homosexuels, sur la colline

voisine de Beachwood, et annonçait : « Aujourd'hui ç'a été... merdeux. »

Parfois Pamela cherchait sa revanche en louant à son compte l'étincelante limousine que Jim utilisait à l'occasion pour ses balades à Mexico avec ses amis. Comme elle allait faire ses achats avec le chauffeur habituel de Jim, elle savait que ses prodigalités lui seraient rapportées. Il n'était pas extraordinaire qu'elle dépense 2 000 dollars ou plus.

Un jour, après une altercation particulièrement dramatique autour de l'ivrognerie de Jim, Pam fourragea furieusement dans son tiroir à maquillage, trouva ce qu'elle cherchait et, quand Jim sortit de la maison, elle inscrivit avec son rouge à lèvres sur le miroir de la salle de bains : « Quel symbole sexuel — ne peut même pas bander ! »

Après d'autres disputes, Pamela se laissait complètement aller, à force de « downers » ou de « cheval », et on la voyait langue à langue avec un barman du *Polo Lounge*, à Berverly Hills, ou sous la table au *Troubadour Bar* ou, de *party* en *party*, faisant le circuit des stars du rock, vautrée sur le siège arrière d'une limousine, en train de jouer à la main chaude. Elle avait des douzaines d'intrigues. L'une d'elles passait pour sérieuse, avec un jeune comte français, propriétaire en Afrique du Nord, qui partageait son penchant pour l'héroïne. Une autre aussi, avec le fils d'un gros bonnet (défunt) du cinéma, était plus qu'une simple passade.

Jim reprit ses vieilles habitudes, et retrouva ses amies d'autrefois, Ann Moore, Pamela Zarubica ou Gayle Enochs. Sa période de philanthropie sexuelle était bien terminée. Bien qu'il ne vît Ann, Pamela et Gayle que deux ou trois fois par mois, leurs relations étaient bien établies.

Gayle était l'aimable brune qu'il emmena à New York

quand les *Doors* firent une apparition à la télévision éducative et c'est chez elle, sur la colline de Beachwood, près de chez Pamela, qu'il allait de temps en temps, habituellement pour des conversations qui duraient la nuit entière. D'autres fois, ils se promenaient le long de Hollywood Boulevard et dînaient dans un de ces petits restaurants exotiques que Jim préférait, ou ils emportaient une bouteille de vin à l'un des cinémas de la Western Avenue spécialisés dans les films étrangers.

Ses relations avec Ann étaient encore plus intellectuelles. Elle étudiait l'archéologie et l'anthropologie à l'USC, elle écrivait dans quelques magazines pour adolescents. Ils se perdaient dans des conversations interminables sur les récits du déluge égyptiens ou talmudiques ou sur Ginsberg, Corso et Kerouac. Jim lui suggéra de lire ces auteurs et de suivre des cours de cinéma à l'USC.

Pamela Zarubica, il la voyait moins souvent, arrivant d'habitude tard dans la soirée à son petit logement d'Hollywood, complètement ivre, pour discuter de poésie. « Poète? » aimait-elle à railler. « Arrête un peu. Poète? Lord Byron? Où te ranges-tu, baby? Pas mal pour un gars de L.A. »

Jim aimait ça. Comme les autres, Pam aimait tendrement Jim et à toutes Jim disait qu'il les aimait. Quelquefois il le pensait. Mais la plupart du temps il essayait seulement de se faire aimer et accepter pour lui-même, non comme une star.

C'est pourtant avec Pamela Courson que Jim se sentait le plus lié, l'appelant sa « compagne cosmique ». En août, le comptable de Jim lui dit que sa compagne cosmique dépensait de l'argent en des proportions cosmiques et que le dernier cadeau qu'il lui faisait le laisserait financièrement infirme. Jim conseilla à Bob Greene de ne pas se faire de bile, il affirma qu'il aimait

mieux gaspiller de l'argent avec Pamela qu'avec des hommes de loi. Pamela avait voulu une boutique et Jim réglait la note.

Ils trouvèrent l'emplacement qui convenait. C'était au rez-de-chaussée du *Clear Thoughts Building*, pratiquement juste au-dessous des bureaux de *HiWay*, là où elle pouvait avoir l'œil sur Jim toute la journée. Un ami artiste de Topanga fut engagé pour aménager la boutique et les menuisiers se mirent à l'œuvre. Ils voulaient d'abord l'appeler *Fuckin' Great* (Foutrement Génial) — ils firent même imprimer ce nom sur un certain nombre de cartes —, mais ensuite ils se décidèrent pour *Themis*, la déesse grecque de la Justice, de la Loi et de l'Ordre.

Au rez-de-chaussée, les menuisiers inséraient de petits bouts de miroir dans le plafond. A l'étage supérieur dans la salle G, la salle de montage de *HiWay*, Jim fumait un mince cigare, les pieds sur la table, discutant du meurtre de Sharon Tate qui datait de la semaine précédente. Une des femmes assassinées, Jay Sebring, avait coiffé Jim en 1967, sa coupe à la « Alexandre le Grand ».

Deux ans avaient passé, pas plus, mais Jim avait beaucoup changé. Ses cheveux n'étaient plus frisés ni soigneusement ébouriffés, ses joues n'étaient plus creuses ni son torse mince et musclé comme fait de cordes nouées. Maintenant Jim avait presque une allure ordinaire, celle d'un étudiant élégant, buveur de bière, avec des cheveux plutôt longs et une mâchoire anguleuse. Et il souriait plus qu'avant.

CHAPITRE IX

Entre Jim et Pamela, même si le calme était revenu avec la fin de l'été, Jim passait de plus en plus de temps près de ceux que Pamela aimait le moins : Frank Lisciandro, Babe Hill et Paul Ferrara, avec qui il finissait le film commencé en mars à Palm Springs. Dernier titre choisi : *HWY*.

L'intérêt qu'il portait au cinéma lui valut les pires déceptions de sa vie. Au fil des mois il avait élaboré maints projets avec Frank, Babe et Paul. Ils avaient envisagé avec Timothy Leary de couvrir sa campagne électorale en Californie, et Leary avait été arrêté. Ils avaient rencontré Carlos Castaneda pour s'assurer les droits cinématographiques de *The Teaching Of Don Juan* et appris qu'ils arrivaient trop tard. Jim fut pressenti par un scénariste américain pour orchestrer un film italien, mais se retira quand il apprit qu'il aurait dû aussi jouer le rôle principal, celui d'un chanteur de rock qui se déshonorait publiquement à l'Albert Hall de Londres.

Il fut ensuite présenté à Steve McQueen par son vieil ami du *Whiskey a Go Go*, Elmer Valentine. La compagnie de production de Steve McQueen lançait *Adam at 6 A.M.* et après une seule rencontre McQueen l'évinça. Apparemment il avait trop parlé, lui avait dit comment il fallait faire le film et réécrire le script. Bien

qu'il se fût rasé pour cette entrevue il n'avait pas bonne allure — trop gros et d'une pâleur de noctambule. « Ils ont eu peur de son ivrognerie, rappelle Elmer, c'était ça le pire. »

Puis Jim rencontra Jim Aubrey, le légendaire ex-président de la *CBS Television*, surnommé le Cobra souriant, celui qui avait inspiré *The Love Machine* de Jacqueline Suzann. Aubrey se trouvait alors entre deux empires (il devait bientôt prendre la direction de la MGM).

D'abord il se fit projeter les deux films de Jim, puis il organisa un grand déjeuner au *Luau*, à Beverly Hills. Parmi les présents, Bill Belasco, le volubile assistant personnel d'Aubrey. Après avoir dit au revoir à Jim, Aubrey se tourna vers Belasco et lui dit : « Jim Morrison est en train de devenir la plus grande star de cinéma des dix prochaines années. Ce gars sera le James Dean des années 70. » Il dit à Belasco d'avoir sa signature à n'importe quel prix.

En sortant de ce déjeuner, Jim était soupçonneux. Il dit à son ami Frank Lisciandro : « Ces gars disent qu'ils veulent réaliser le scénario que j'ai écrit avec Michael. Je pense qu'ils veulent tout simplement coller mes couilles sur leurs écrans. »

Les problèmes juridiques de Jim empiraient. La Floride voulait le faire extrader sous l'accusation ridicule de « fuite pour échapper à la justice » et le FBI menait une enquête approfondie sur ses antécédents, s'adressant à d'anciens amis et à ses professeurs de la *Florida State University*.

Le 9 novembre 1969, Jim se présenta à Miami, au tribunal du juge Murray Goodman, et plaida non coupable. La caution fut fixée à 5 000 dollars et le juge renvoya le procès en avril suivant.

Le 11, de retour à Los Angeles, Jim et Pamela se

querellèrent durement. Quelques heures plus tard, en fin d'après-midi, Jim entra dans le bureau des *Doors*. Il regarda autour de lui.

« Hé ! Leon... Frank, qu'est-ce que vous diriez d'aller à Phoenix voir les *Rolling Stones* ? »

Bill Siddons et un promoteur des *Doors*, Rich Linnel, faisaient la pub du spectacle et Jim avait quatre places au premier rang. Il appela Tom Baker et tous les quatre achetèrent un paquet de bières et une bouteille de Courvoisier qu'ils s'envoyèrent pendant le trajet jusqu'à l'aéroport.

« Je m'appelle Riva », commença l'hôtesse de l'air juste avant le décollage.

« Si tu t'appelles Riva, cria Baker, alors ton vieux doit s'appeler *Old Man Riva*. »

Jim, Leon et Frank se joignirent à Tom pour chanter en chœur : « *That old man Riva*, il se met à rouler... »

L'hôtesse était visiblement exaspérée, mais continua à donner ses instructions sur les masques à oxygène. Quand le masque lui tomba des mains Tom cria encore : « Mon amie en a un comme ça, elle appelle ça un diaphragme. »

Alors Tom alla aux toilettes et en revenant il jeta un morceau de savon dans le verre de Jim. Jim appuya sur le bouton pour appeler l'hôtesse et quand elle vint, il pleurnicha : « Il a mis du savon dans mon verre. »

« Très bien, Jim, très bien. Restez calme, voulez-vous ? Je vous en apporte un autre. »

Au lieu de quoi elle fit venir le capitaine qui leur dit : « Jeunes gens, si vous ne changez pas d'attitude, nous ferons demi-tour et nous reviendrons à Los Angeles où vous serez arrêtés tous les quatre. »

Ils se tinrent tranquilles pour un moment mais comme une hôtesse du nom de Sherry passait près de lui, Tom lui caressa la cuisse.

Peu après, Jim lança à la tête de Leon les sandwiches qu'on lui avait servis et Tom lui lança un verre vide en plastique.

Les hôtesses et les officiers de bord semblaient ne pas faire attention à leur chahut, mais quand l'avion s'immobilisa sur l'aéroport de Phoenix il fut cerné par des voitures de police tous feux allumés.

Le haut-parleur de l'avion annonça : « Mesdames et Messieurs, veuillez accepter les excuses de la *Continental*... le débarquement est retardé pour quelques instants. »

Soudain le capitaine apparut devant Jim et Tom.

« En tant que capitaine de cet avion, je vous mets tous deux en état d'arrestation. Les autres passagers sortiront d'abord et vous serez escortés dehors par le FBI. »

Le FBI? Ils étaient abasourdis.

« Pour quelle raison? Qu'est-ce que nous avons fait? »

« Hé! mec! » Bill s'adressait au capitaine qui s'en allait. « Lisez-moi mes droits. »

« Quelles sont les accusations? » demanda Leon.

L'avion était vide sauf eux quatre, et les agents du FBI passèrent les menottes à Jim et Tom, les mains derrière le dos, avant de les faire descendre devant les photographes assemblés.

« Quelles sont les accusations? » demanda encore Leon, assumant le rôle du responsable.

En sortant de l'avion, Tom garda la tête baissée, détournant le visage devant les photographes. Jim au contraire sortit avec arrogance, cambrant la taille, la tête rejetée en arrière, un ricanement moqueur sur le visage.

Après avoir passé en prison la nuit et la plus grande partie du jour suivant, Jim et Tom furent accusés d'ivresse, de désordre, d'ingérence dans le vol d'un avion, ce dernier délit contrevenant à la récente loi sur la police de l'air et pouvant entraîner une amende de

10 000 dollars et dix ans de prison. Jim n'avait pas encore vingt-six ans et cette sentence, ajoutée aux trois ans dont il était menacé à Miami, lui aurait valu de passer en prison les treize années à venir.

Les disques Elektra pressaient les *Doors* de sortir aussi vite que possible un nouvel album. La *Parade Molle* était sorti depuis à peine six mois, mais Elektra voulait un album pour Noël. Les *Doors* commencèrent à répéter leurs nouvelles chansons en septembre et en novembre essayèrent de les enregistrer.

Que d'ironie — considérant la dépression d'après Miami — dans la force et la vitalité de ces nouvelles chansons. Les paroles étaient ce que Jim avait fait de mieux depuis des années, et Ray, Robby et John relevaient le gant en les accompagnant mieux qu'ils ne l'avaient jamais fait.

Ce renouveau était dû en partie à ce que Jim avait eu un printemps extrêmement productif. Tout en s'occupant de films, il avait continué à écrire des chansons et des bribes de poèmes. Il semblait finalement s'avouer qu'il était destiné à imposer sa marque sur la musique et non sur le cinéma, et cet aveu lui permit de composer d'excellentes chansons moins d'un an après avoir cru son inspiration définitivement à sec.

Morrison Hotel, le nouvel album, était le vrai nom d'un hôtel situé dans les bas-fonds de L.A., où une chambre coûtait 2,50 dollars par nuit, un endroit découvert par Ray et Dorothy au cours de leurs escapades du week-end à travers la ville. Nombre des nouvelles chansons, pour l'Amérique de 1969, étaient chargées de sens, voire poignantes. L'une d'elles, *Peace Frog* (Grenouille de la paix), contient deux vers saisissants venus tout droit de l'enfance de Jim, et sa mélodie incandescente plaisait tellement aux trois autres *Doors* qu'ils l'enregistrèrent alors même que les paroles n'étaient pas écrites.

Puis Ray trouva un poème dans un des carnets de Jim, *Abortion Stories* (Histoires d'Avortement), et ils en gardèrent presque chaque mot, frappés de voir à quel point les paroles de Jim collaient à la musique écrite par d'autres.

Il y a du sang dans les rues, j'en ai jusqu'aux
[chevilles.
Il y a du sang dans les rues, j'en ai jusqu'aux
[genoux.
Du sang dans les rues de la ville de Chicago,
Du sang qui monte, et il me suit.

Lors d'une répétition, Jim improvisa deux vers pour le refrain :

Le sang dans les rues est un torrent de tristesse.
Le sang dans les rues, j'en ai jusqu'à la cuisse.
Ce fleuve descend sur les jambes de la ville,
Les femmes pleurent des torrents de larmes
[rouges.

Puis, au retour du refrain :

Elle est venue en ville et puis elle a repris la
[route,
Le soleil dans ses cheveux.

Le reste de la chanson reprenait le texte du poème, commençant par les deux vers que lui avait inspirés l'accident qu'il avait vu jadis, le camion plein d'ouvriers indiens qui s'était renversé :

Indiens éparpillés, sanglants, sur la grand-route
[de l'aube,
Fantômes qui se pressent dans la fragile
[coquille, le cerveau de l'enfant.

Et enfin :

Du sang dans les rues dans la ville de New Haven,
Du sang tache les toits et les palmiers de Venice.
Du sang dans mon amour en ce terrible été,
Soleil rouge sang de L.A. la Fantastique
Du sang hurle et souffre quand ils lui tranchent les [doigts
Du sang naîtra de la naissance d'une nation.
Le sang est la rose de l'union mystérieuse.

Roadhouse Blues (Blues du relais), qui devait au départ donner son titre à l'album, fut écrit en pensant à Pamela — comme beaucoup des chansons de Jim. « Garde les yeux sur la route / garde les mains sur le volant / On va s'arrêter au Relais / on va vraiment se payer du bon temps », c'était ce qu'il lui disait, en voiture, quand ils allaient à la petite maison qu'il lui avait achetée à Topanga, une banlieue bohème de Los Angeles. De même dans *Blue Sunday* (Dimanche Bleu), où il chantait son amour pour elle : « Maintenant j'ai une fille / A moi... » C'est aussi Pamela qui lui avait inspiré *Queen of the Highway* (La Reine de la Route) : « C'était une Princesse / Reine de la grand-route / Sur la route un panneau / Conduis-nous à Madre[1] / Nul ne pouvait la sauver / Sinon le Tigre Aveugle / C'était un monstre / Noir vêtu de cuir... » Et le vers de la fin était une allusion moqueuse à leur amour difficile : « J'espère que ça va durer / Encore un petit peu. »

Les chansons avançaient vite, mais Jim était le plus souvent ivre pendant les séances, et il fallait parfois la nuit entière pour enregistrer les paroles d'une seule chanson. Une fois, quand Pamela arriva au studio et découvrit la bouteille de Jim, elle la but entièrement pour l'empêcher de se soûler.

1. La Sierra Madre.

« Alors ils étaient là tous les deux, complètement dingues et en train de pleurer », raconte Bruce Botnick, un technicien, le seul témoin de la scène. « Il se mit à la secouer brutalement. Je pense que c'était pour me faire marcher. Elle pleurait sans pouvoir s'arrêter, elle lui disait qu'il devait s'arrêter de boire, que c'était pour ça qu'elle l'avait bue. Moi je nettoyais et j'ai dit : "Hé, mec, il est plutôt tard." Il m'a regardé, a arrêté de la secouer, et il a dit : "Ouais, c'est vrai." Alors il l'a enlacée et ils sont sortis bras dessus, bras dessous. Je sentais qu'il avait fait tout ça à cause de moi. Je l'avais déjà vu faire ce genre de choses, parce que ensuite il vous lançait chaque fois un drôle de regard, pour voir votre réaction. »

Les problèmes s'empilaient.

Jim eut un deuxième accident avec la Dame Bleue. Cette fois il déracina cinq arbres nouvellement plantés sur le boulevard La Cienega, près du building *Clear Thoughts*. Il abandonna la voiture, se précipita dans une cabine téléphonique pour appeler Max Fink et lui dire qu'on lui avait volé sa Dame Bleue.

Le magazine *Variety*, dont l'opinion comptait beaucoup pour l'avenir de leur film, *Feast of Friends*, fut très déçu, estima que c'était du temps perdu, « fabriqué avec les chutes d'un projet plus ambitieux ou alors une émission pour l'après-midi dont la TV n'avait pas voulu, faite pour les mômes à la sortie de l'école ». *Rolling Stone*, dans un petit compte rendu, trouvait le film « bébête, prétentieux, vaseux, d'un ennui formidable, rien d'autre que le premier essai interminable d'un réalisateur amateur ». Si cela n'avait pas suffi à écrouler Jim, il y eut en plus les huées pendant les projections aux festivals de San Francisco et de Santa Cruz.

Le dernier quarante-cinq tours des *Doors*, tiré de *Soft Parade*, s'appelait *Runnin' Blue*, et il se traîna labo-

rieusement jusqu'à la soixante-quatrième place du hit-parade. C'était le troisième air écrit d'affilée par Robby, un hommage à Otis Redding.

Il y avait encore les procès de Miami et de Phoenix qui attendaient en coulisses.

Il y eut les premières projections du film de Jim sur l'auto-stop, *HWY*, avec pour résultat qu'il fut jugé plutôt... inachevé.

Une des petites amies de Jim tomba enceinte.

Le comptable de Jim faisait la guerre aux extravagances de Pamela. Il comprenait le montant de sa rente, il pouvait même accepter ses frénésies dépensières et les notes des cartes de crédit. Mais sa boutique, c'était de la folie. Elle avait déjà coûté 80 000 dollars à Jim et Pamela était retournée en Europe acheter encore des marchandises. Pour Jim, c'était cela le pire. Ils s'étaient disputés et Pamela était allée revoir un Français, un comte, dont elle avait dit à ses amies qu'elle était amoureuse.

Jim buvait.

Tous, ils buvaient. Tom et Frank et Babe, et Jim bien sûr, tous ivres au bar de *Barney's Beanery*.

« T'es une tante, Morrison », dit Tom pour aiguillonner son ami. « T'es rien qu'une tante de rien du tout. »

Jim ignora la provocation. Frank et Bade plongèrent le nez dans leurs verres.

« Dites-nous donc, monsieur Jim Morrison, la star du rock, poursuivit Tom d'une voix qui remplissait le bar, dites-nous ce qui s'est passé à Miami. »

Ce sujet ennuyait Jim, qui lui lança un regard noir et reporta le verre à ses lèvres.

« Allez, Jim, dis-nous une fois pour toutes. »

« Oui, dit Jim tranquillement, je l'ai fait. »

« Fait quoi, Jim? » dit Tom très fort, d'une voix triomphante.

« J'ai montré ma bite. »

« Pourquoi, Jim ? Quand j'ai montré la mienne dans le film, tu as dit que ce n'était pas de l'art. »

« En fait, répondit Jim d'une voix si basse qu'il fallait tendre l'oreille pour l'entendre, je voulais savoir de quoi elle avait l'air sous un projecteur. »

Il y eut une seconde de silence, puis Babe et Frank partirent ensemble d'un grand éclat de rire en renversant leurs verres sur le bar. Jim eut un petit sourire moqueur.

Chez Ahmet et Mica Ertegun, ce fut moins amusant. Ahmet était un homme charmant, le fils d'un diplomate turc, qui avait fondé la compagnie de disques Atlantic et s'était largement enrichi. Sa femme était une des hôtesses les plus en vue de Manhattan. Ahmet savait que le contrat de Jim avec Elektra touchait à sa fin et il voulait que les *Doors* passent sous ses couleurs, c'est pourquoi il l'invita à une *party*. Tout ce dont il se souvient aujourd'hui, c'est que Jim se conduisit d'abord comme un gentleman du Sud, avec des manières exquises et une conversation passionnante, pour l'instant d'après se transformer en une brute avinée qui piétinait les divans et déchirait les toiles de maître accrochées au mur. Dr Jekyll et Mr Hyde.

Jim fêta son vingt-sixième anniversaire le 8 décembre 1969 avec Bill Siddons, sa femme Cheri, Frank et Cathy Lisciandro et Leon Barnard, à la maison des Siddons, sur Manhattan Beach. Après dîner, on mit en face de Jim une bouteille de cognac et on roula des joints pour les autres. La marijuana, au point où en était Jim, ne faisait plus que l'énerver. Ou le rendre paranoïaque.

Jim et Leon discutèrent tranquillement d'une bande dessinée qu'ils pourraient faire ensemble, puis la conversation se porta sur Mick Jagger. Jim se montra d'une générosité inattendue (et peut-être ironique), l'appelant « un prince parmi les hommes ». Puis il remercia chacun

de cette soirée, la bouteille étant vide, hocha la tête et s'endormit.

« Oh, Christ, regardez! » cria Leon. « Regardez Jim! » Il bondit de son siège. Écroulé dans un fauteuil, inconscient, Jim avait réussi à extraire son pénis de son pantalon et pissait sur le tapis.

« Jésus! » Bill se précipita, s'empara d'une grande coupe en cristal et la tint sous le jet.

Jim, à sa surprise, remplit la coupe.

Bille en prit une autre que Jim remplit également, puis une troisième.

Leon, Frank, Kathy et Cheri étaient pliés en deux de rire.

Ensuite Frank et Kathy emmenèrent Jim jusqu'au bureau des *Doors* et le déposèrent, toujours endormi, sur un divan.

Les pressions devenaient insupportables. Jim était tiraillé de tous les côtés. Frank, Paul et Babe voulaient de l'argent pour terminer les films, mais les *Doors* voulaient tout arrêter, pensant que Jim y perdait une énergie qu'il aurait dû consacrer au groupe. Ils voulaient aussi qu'il se rase la barbe et qu'il perde plusieurs kilos avant la série de concerts à New York, quelques semaines plus tard. Pam lui demandait sans cesse d'abandonner sa carrière de chanteur avec les *Doors* pour vivre avec elle une vie régulière, s'imaginant qu'elle le verrait travailler paisiblement à ses poèmes. Et en même temps Jim avait plus de trente procès en reconnaissance de paternité qui lui pendaient au nez. Il savait aussi que le public allait exiger de lui des extravagances de plus en plus grotesques alors qu'il n'avait plus envie que de chanter, tout simplement, debout et immobile. Ses avocats lui interdisaient de parler de Miami alors qu'il avait désespérément besoin de procla-

mer son innocence et son dégoût devant l'hypocrisie de toute cette affaire. Vince refaisait de nouveau pression sur lui avec son idée de « nouveau manager ». Et il y avait le poids évident de ne pouvoir marcher dans la rue sans être reconnu (d'où sa barbe), ce que Jim trouvait de plus en plus désagréable.

Le lendemain de son anniversaire, Jim était assis sur le divan, une bière à la main, essayant de démêler ces exigences contradictoires, quand Bill et les autres entrèrent dans le bureau. Il les salua d'un geste absent, puis baissa les yeux sur le *Los Angeles Times* posé sur son bureau et parcourut les grands titres d'un regard vide : la vietnamisation se poursuivait en Asie du Sud-Est; les Indiens occupaient depuis trois semaines l'île d'Alcatraz; la veille — le jour de son anniversaire! — une fusillade avait duré quatre heures entre la police de L.A. et les Black Panthers; un grand jury venait d'inculper Charlie Manson et quatre complices d'avoir assassiné Sharon Tate et d'autres gens.

Jim reposa le journal, changea de place sur sa chaise et se racla la gorge.

« Je crois, dit-il lentement, que je suis en train de faire une dépression nerveuse. »

Tous s'empressèrent de le consoler, de trouver des mots qui lui remontent le moral, tout en étant terrifiés à la possibilité qu'en fin de compte il ne tienne pas le coup. Bill alla jusqu'à la porte pour appeler Vince Treanor qui était en bas, dans la salle de répétitions.

Jim le regarda d'un œil mauvais. « Quand tu as posé la bouteille de Courvoisier devant moi, la nuit dernière, tu disais voilà pour celui qui boit. J'ai dû tout boire. »

Quand Vince entra dans la pièce il se tourna vers lui. « Je savais ce que je faisais, Vince. A Miami je portais un short de boxeur. Tu ne l'as pas vu? Je savais ce que je faisais et tu m'en as empêché. »

Il s'adressa à Leon pour lui rappeler la scène au sommet du Building 9000, où il lui avait suggéré de descendre du parapet. « Tu ne vois pas? » lui dit Jim. « Il fallait que je le fasse. Je ne pouvais pas m'arrêter. »

C'était comme une plaidoirie étrange et terrifiante. Jusqu'alors il ne s'était jamais montré si vulnérable devant eux, si démuni.

Une semaine plus tard, ils engagèrent un autre baby-sitter pour s'occuper de lui, un footballeur noir haut d'un mètre quatre-vingt-dix venu de l'université de Californie du Sud, où il avait été le garde du corps personnel de Mick Jagger pendant la dernière tournée des *Rolling Stones*.

Jim se prit aussitôt d'amitié pour Tony Funches. « Allons prendre un verre », dit-il.

« Bien sûr, Jim. Tout ce que tu voudras. » Tony lui fit un clin d'œil. « Tu peux peut-être me présenter à une de ces danseuses aux seins nus. »

Jim était au Mexique, en vacances avec Frank. Les autres *Doors* étaient à New York, inquiets, attendant qu'il vienne. Après beaucoup d'efforts, et en incluant la clause habituelle — pas d'obscénités —, le groupe devait passer dans une salle prestigieuse, le *Felt Forum*.

Le téléphone sonna dans la chambre de Bill.

« Euhh... j'ai raté mon avion. »

« Jésus, Jim. » Bill pensa aussitôt à certain coup de fil de Jim, quand il avait manqué un avion pour Miami. « Jim, tu es à jeun? »

« Euuuhhh... »

Les concerts des 17 et 18 janvier — deux représentations par soir — étaient pris très au sérieux par Siddons, les autres *Doors* et Elektra. Ils devaient être enregistrés en vue d'un album *live* (réalisé en public) entrepris depuis l'été. C'est à New York que travaillaient la

plupart des éditeurs et des journalistes, et ces passages au *Forum* étaient censés prouver que les *Doors* étaient encore capables de donner un spectacle. Une annulation — ou, pis encore, une exhibition comme celle de Floride — serait un vrai suicide.

Siddons lui dit, du ton d'un père exaspéré : « Jim, as-tu réservé une autre place? »

Jim le confirma et lui donna le numéro du vol.

« On aura une limousine pour t'attendre, Jim. »

« Uh... Billy? Uh... il y a une escale à Miami. »

« Jim? Veux-tu *s'il te plaît* rester dans l'avion? »

Dès qu'il eut raccroché, Bill appela Tony Funches. « Saute dans un avion et fonce à Miami. Intercepte Jim. Trouve son avion quand il atterrit et débrouille-toi pour que Jim y reste. On te réserve une place de retour avec lui. »

Les concerts furent un succès. Ils jouèrent surtout leurs chansons les plus anciennes : *Moonlight Drive, Back Door Man, Break On Through, Light My Fire, The End.* Il y eut des moments mémorables, par exemple lorsque John Sebastian et Dallas Taylor, le batteur de *Crosby, Stills, Nash and Young*, se joignirent au groupe, un soir, pour quelques airs, ou quand un jeune homosexuel se jeta sur Jim, les enserrant les genoux de ses bras et de ses jambes : quand on put enfin le détacher et l'évacuer, Jim dit tranquillement : « Eh bien, ça c'est New York. Les seuls à sauter sur la scène, c'est des mecs. » Cette réplique restera, sans explications, sur l'album *live*, et une autre ne fut pas conservée ; quelqu'un lança à Jim un joint gros comme une mine de crayon, et il dit alors : « Voilà ce que j'aime avec les joints de New York, on peut s'en servir comme cure-dents. »

Il y eut quelques réunions, certaines pour discuter du lancement et de la publicité de *Morrison Hotel*, où les *Doors* étaient toujours invités. Jim détestait ces réunions

et y allait rarement. Il préférait laisser les autres décider à sa place. Mais il était dans les bureaux d'Elektra quand on se mit à discuter de son image et qu'on fit circuler une note proposant une nouvelle campagne de relations publiques. Jim était vautré sur un divan, sa veste de daim remontée par-dessus ses oreilles, et pendant ce temps les publicistes parlaient très sérieusement de « Jim Morrison, un homme de la Renaissance ».

La note, qui faisait quatre pages, disait clairement qu'il fallait prendre en compte les réactions de Jim :

> Jim Morrison est un personnage public qui cherche à élargir son horizon artistique. Tout personnage public doit avoir une image publique. La meilleure est celle qui rend heureux l'artiste autant que le public. Le personnage a la priorité, puisqu'il doit vivre avec son image dans une grande intimité. D'être un homme de la Renaissance implique une exploration illimitée des processus de la création et toutes sortes de tentatives, et Jim Morrison, à mon avis, peut très bien se faire à cette image. Une fois ce cadre bien établi, il pourra tout essayer, tout faire, vivre comme il lui plaira sans mettre en danger une réputation bonne ou mauvaise, sans même avoir à s'en soucier.

Et la note ajoutait : « Il n'y a pas un seul Leonard en ce moment sur le marché, et ils adoreront ça à Poughkeepsie. »

Jim n'aimait pas voir une corporation jouer ainsi de son image. De plus Elektra inversait la politique publicitaire menée depuis trois ans par les *Doors* et commençait à mettre en avant Jim Morrison plutôt que le groupe. Le jour suivant, à une *party* donnée par Elektra, Jim se vengea.

C'était une soirée exceptionnelle, il y avait du crabe royal venu d'Alaska, des toasts de caviar noir, du Dom Pérignon et des centaines de gens, y compris la fille d'Ingrid Bergman, Pia Lindstrom, et une ribambelle de stars de Warhol en travesti — le tout dans un atelier du quarante-quatrième étage avec une vue sur tout Manhattan. En fin de soirée, on projeta *Les 39 Marches*, un film de Hitchcock.

Après deux heures du matin, Jim et Pamela s'en allèrent, et Pamela, en passant devant leur hôte, Jac Holzman, lâche une phrase explosive, inspirée par Jim, Jac en fut convaincu.

« Eh bien, au cas où nous serions tous passés chez Atlantic l'année prochaine, dit-elle d'un ton sucré, merci pour cette merveilleuse soirée. »

Jim ne fit que sourire.

On ne parla plus de l'homme de la Renaissance.

Le nouvel album sortit début février, et ils donnèrent des concerts étonnamment bons à l'*Arena* de Long Beach et au *Winterland* de San Francisco. A chaque fois ils firent salle comble et les critiques leur furent favorables. Jim s'était rasé, avait mis une chemise noire et un jean noir, et il avait très bien chanté. Par là-dessus, Jim, Bill Belasco et Michael McClure signèrent un contrat pour produire *The Adept*, l'adaptation d'un roman inédit de McClure. *HiWay*, la compagnie de Jim, et *St. Regis Film*, celle de Belasco, prenaient une opinion d'un an sur les droits cinématographiques du roman et lui versaient 500 dollars sur un total de 5 000.

Toutes les revues professionnelles annoncèrent en mars le cinquième disque d'or des *Doors* chez Elektra (pour les albums), *Morrison Hotel*, et soulignèrent que c'était le premier groupe américain de hard-rock à en remporter cinq de suite. Un concert à Buffalo fut

annulé, mais d'autres rendez-vous furent pris pour Salt Lake City, Denver, Honolulu, Boston, Philadelphie, Pittsburgh, Columbus et Detroit.

Morrison Hotel ne donna pas naissance à un quarante-cinq tours à succès, mais les *Doors* étaient rentrés en faveur auprès de la critique et la plupart des revues importantes leur adressaient des éloges. Il n'y avait plus ni violons ni trompettes, et de plus le groupe avait pu se payer le luxe de mettre au point plusieurs chansons en tournée avant de les enregistrer — c'était la première fois qu'ils pouvaient se le permettre depuis leur premier album. Et cela se voyait. *Morrison Hotel* avait une intensité qui manquait aux deux derniers albums. La voix de Jim avait mûri, s'était approfondie, et les musiciens avaient évolué. C'était un retour sur la scène artistique, car les *Doors* avaient réussi à réunir une série de chansons qui dégageaient ensemble une force impressionnante.

Dave Marsh, directeur de *Creem :* « Les *Doors* nous offrent le rock and roll le plus horrifiant que j'aie jamais entendu. Quand ils sont bons, ils sont simplement imbattables. Je sais que ce disque est le meilleur que j'aie jamais écouté... jusqu'à maintenant. »

Rock Magazine délirait aussi : « Morrison n'est plus sexy, dites-vous; il vieillit et il grossit. En tout cas, sur son disque, on ne lui voit pas de ventre, mais on lui entend des couilles, et le cinquième album des *Doors* est sans aucun doute leur disque le plus brûlant (et le meilleur) jusqu'ici. »

Même son de cloche dans *Circus* de mai 1970 : « *Morrison Hotel* est peut-être le meilleur album sorti par les *Doors*, il apportera de nouveaux fidèles au culte de Morrison et rassurera ceux qui, comme moi, ont trouvé que les deux derniers étaient des navets. Du rock dur, méchant, un des meilleurs albums des dix dernières années. Encore plus fort avec les cuirs de Morrison. »

Rolling Stone fut seul à réserver ses louanges et à soutenir que les deux premiers albums étaient les seuls qui comptaient vraiment, que pour l'instant « on ne pouvait recommander sincèrement *Morrison Hotel* qu'à ceux qui s'intéressaient déjà aux *Doors* ».

Pendant cette période Jim fut constamment distrait. Il ne pensait qu'au procès de Phoenix, imminent, et aux peines très lourdes qu'il encourait : jusqu'à trois mois de prison et 300 dollars pour l'inculpation de rébellion, jusqu'à *dix ans* et 10 000 dollars pour un crime fédéral : avoir fait obstacle aux activités du personnel navigant sur un vol commercial. Jim, Frank et Leon allèrent à Phoenix le mercredi 25 mars, pour une brève réunion avant le procès avec Bill Siddons et l'avocat de Jim, Max Fink. On fit monter à boire dans la chambre d'hôtel et, comme d'habitude, Jim et Tom firent assaut d'ivrognerie.

Tom devint agressif. Il voulait boire, mais *dehors*. « Conneries de merde, boire-dans-la-chambre! Viens, Jim. » « D'accord », dit Jim qui se mit debout en chancelant. Siddons leur suggéra de rester. Il ne voulait pas que Jim se montre en ville, surtout ce soir-là. Il était sûr que Jim se ferait arrêter pour ivresse publique, au moins, ce qui ferait de merveilleux titres dans les journaux pour le jour du procès.

Soudain Leon bondit sur une table basse en hurlant à Jim : « Connard! Connard! Connard! »

« Pourquoi me dis-tu ça? » demanda Jim. « Pourquoi me parles-tu comme à un môme? »

« Parce que tu te conduis comme un môme! »

Frank intervint, disant à Leon de se mêler de ses foutues affaires, quand on frappa à la porte. Quelqu'un alla ouvrir et fit entrer une blonde aérodynamique. « Je cherche Jim », dit-elle.

Et Jim fut bientôt absorbé tout entier, faisant courir

ses lèvres sur son corsage. Tout le monde sortit sur la pointe des pieds.

Au matin, Jim et Tom apparurent tous les deux en costume croisé, avec cravate et chemise blanche, leurs cheveux longs brossés en arrière, découvrant les oreilles. Leon et Frank furent appelés à témoigner, ainsi que les hôtesses, Riva Mills et Sherry Ann Mason. Ce fut le témoignage de Sherry qui emporta la conviction du juge. Elle dit qu'elle avait été tripotée tout au long du vol par un des accusés bien qu'elle lui eût plusieurs fois demandé de ne pas la toucher. Et c'est Jim qu'elle désigna.

Jim était ahuri. Chaque fois que Sherry décrivait ce qu'il aurait fait, il s'agissait en fait de ce que Tom avait fait. Elle les avait confondus, c'était comme une scène d'*Alice au Pays des Merveilles*. Finalement l'accusation demanda à ses témoins de ne plus citer les noms des accusés, mais de les désigner comme « la personne du siège A » et « la personne du siège B ». Jim fut innocenté du crime fédéral, mais reconnu coupable d'avoir « attaqué, menacé, intimidé les deux hôtesses et fait obstacle à leurs activités ». Tom fut acquitté. La sentence serait rendue dans quinze jours.

Jim, Leon, Tom, Frank, Bill Siddons, Max et l'avocat local qui avait travaillé sur leur affaire retournèrent à l'hôtel et s'installèrent au salon. Surprise ! Étaient déjà là les deux hôtesses et le pilote qui les avait arrêtés.

Bill et Leon allèrent offrir amicalement leurs félicitations, Jim commanda son premier double whisky.

Bill se fit charmeur, bavarda une demi-heure, puis revint à leur table avec les deux filles. Sherry s'assit près de Jim, qui avait déjà bu quatre doubles. Il lui dit qu'il la trouvait adorable.

« T'sais, dit-il, en n'importe quelles autres circonstances ça aurait pu marcher entre nous. »

Quelque temps — et quelques verres — plus tard, Jim

décida qu'il allait chanter. Il s'extirpa de son siège et tituba vers le piano du bar.

« Ça ne vous fait rien si je chante un peu, non? » demanda-t-il au pianiste étonné.

Le gérant du bar tomba sur Jim aussi vite qu'un demi de mêlée sur une balle abandonnée. « Non, non, non. Je suis désolé, monsieur Morrison, mais non, non, non. »

Cette irruption de l'autorité mit M. Morrison en rage. *« Enculé, mec, enculé! Enculé! Enculé! »*

Max et le jeune avocat firent sortit Jim et les autres suivirent. Tom, une fois dans le hall, mit Jim au défi de plonger dans une des fontaines. Jim lui lança un regard d'ivrogne et se mit à courir vers le bassin.

Ce fut le tour de Bill de l'arrêter et de le ramener, aidé par les autres, dans l'ascenseur. Quand les portes se fermèrent, Jim se remit à crier : *« Enculé! »*

Ils rentrèrent le lendemain à Los Angeles où Jim retrouva son bar, le *Palms*, avec Tom et deux filles — l'une avait été ramenée on ne sait comment de Phoenix par Jim, l'autre était depuis longtemps une groupie des *Doors*. Ils burent abondamment, jouèrent au billard. Tom se soûla jusqu'à s'écrouler sur le billard, le propriétaire du bar appela le bureau du shérif, Jim et Babe entraînèrent Tom, de force, jusqu'au bureau des *Doors*, à deux pas.

Et Tom beuglait : « Morrison, tu ne vaux foutre rien! Le monde entier te vomit! Te déteste! Tu ne vaux vraiment foutre rien du tout! »

Une fois à l'abri, Jim, Babe et quelques autres furent d'avis que Tom devait partir. Et Jim expliqua ce qui le tracassait. A Phoenix il avait tout payé à Tom : l'avion, l'hôtel, les repas, la boisson, les avocats, tout le truc. En plus, il s'était fait accuser à sa place, et en retour on lui envoyait de la merde.

Jim se jeta sur Tom et voulut le jeter dehors. Tom riait. « Tu vas sortir de là, grogna Jim, ici c'est un endroit où on travaille. »

Un ami de Tom apparut et se jeta sur Jim, Tony Funches arriva et prit l'ami à bras-le-corps, Babe vint à la rescousse et se mit à cogner. Jim se glissa dans le bureau de Bill pour téléphoner au shérif. Une voiture arriva presque aussitôt, déjà alertée par l'appel du bar.

« Tu veux dire que t'as appelé les flics? » demanda Tom. Il était maintenant à l'écart des autres et regardait Jim, stupéfait.

« Vous voulez dire que c'est vous qui nous avez appelés? » demandèrent les flics, non moins surpris.

Babe se mit à injurier les adjoints du shérif, qui préférèrent l'ignorer et s'en allèrent. Tom monta dans la voiture de son ami et disparut lui aussi, laissant Jim debout sur le trottoir, avec Babe et Tony. Quand Tom revint dix minutes plus tard jeter un pavé dans leur fenêtre, Jim était déjà allé prendre un autre verre à la *Barney's Beanery*. Et il ne vit plus Tom pendant près d'un an.

Au cours du mois d'avril, Jim fut de plus en plus préoccupé par ses problèmes judiciaires. Avant de retourner à Phoenix il étudia l'impressionnant dossier de soixante-trois pages que Max Fink avait préparé pour l'affaire de Miami. Jim avait apprécié l'éloquence de Max, au tribunal de Phoenix — « un vrai Perry Mason », disait-il —, et fut très content quand il découvrit que ce dossier attaquait le fondement constitutionnel des lois qui avaient permis de l'arrêter.

Les dix premières pages décrivaient « les attitudes sociales contemporaines et les règles de la communauté » telles que Max (et Jim) les voyaient : « La jeunesse (ainsi qu'une bonne part de la population

adulte) s'est révoltée contre l'hypocrisie, la fausseté, la blancheur apparente et la pourriture sous-jacente de notre société. Des concepts victoriens, éphémères et mensongers, ont disparu face à la connaissance, aux développements de la science et de l'éducation... »

Max invoquait la jurisprudence, les procès faits aux films comme *I Am Curious Yellow* et *Midnight Cowboy*, se référait au *Tropique du Cancer* d'Henry Miller et aux tableaux de Gauguin, de Picasso et de Michel-Ange. Il argumentait à longueur de page sur la protection des représentations théâtrales par les premier et quatorzième amendements à la Constitution des États-Unis et faisait un bref rappel historique de la « peur provoquée par le potentiel politique du théâtre ». Il citait les arrêts de la Cour Suprême protégeant la liberté de parole et s'attaquait finalement à chacune des accusations, affirmant qu'elles étaient toutes en contradiction directe avec les premier, huitième et quatorzième amendements, « inconstitutionnellement vagues » ou dépourvues de preuves matérielles. Des quatre lois prétendument violées par Jim, remarquait Max Fink, la plus récente datait de 1918.

Jim et Max retournèrent à Phoenix le 6 avril sous prétexte d'assister au verdict, mais lorsque Max eut dit à la cour que l'hôtesse nommée Sherry avait fait une erreur et désirait modifier son témoignage, le juge ajourna la sentence et renvoya le procès à la fin du mois.

Le 7 avril, les premiers exemplaires de son livre furent envoyés par *Simon and Shuster*, les éditeurs. Jim prit le mince volume entre ses mains pour l'admirer. *The Lords and The New Creatures* (Seigneurs et Nouvelles Créatures), et en dessous *Poèmes*. Il n'était pas très content de voir écrit Jim Morrison, alors qu'il avait demandé James Douglas Morrison. Ils avaient aussi mis sur la couverture et au dos du livre la photo du « Jeune Lion »,

le texte de la jaquette parlait de sa carrière de rock-star et décrivait son public comme des « gosses » — rien de tout cela ne lui plaisait. Pas plus que le prière d'insérer, qui n'avait avec les poèmes de Jim que le rapport le plus vague et le plus superficiel : « Il parle de ce qu'il voit, de l'Amérique contemporaine — les villes, le monde de la drogue, les films, les ennuis d'argent, les anciens écueils de l'amour et ses libertés nouvelles... »

Mais il envoya tout de même un télégramme à son éditeur new-yorkais qui commençait ainsi : « Grâce à vous et à *Simon and Shuster*, le livre est superbe au-delà de mes espérances. » Et il dit à Michael McClure : « C'est la première fois que je ne me suis pas fait baiser. » Michael assure que Jim avait les larmes aux yeux.

Le lendemain, Babe Hill tomba d'une voiture en marche et se fractura deux vertèbres du cou après une beuverie au *Phone Booth* avec Jim, et le surlendemain Jim se montra ivre sur une scène, à Boston.

Le concert durait, il était tard, et à deux heures du matin le directeur de la salle décida de couper le courant aux amplis du groupe. Mystère, le micro de Jim marchait encore.

Jim cligna des yeux. Puis il ôta de son support le mince tube doré et marmonna tout haut : « Suceurs de bite. »

Ray s'élança. C'était ce qu'ils avaient craint, lui et les autres. D'une main il bâillonna Jim, le prit à bras-le-corps et l'emporta en coulisses comme si c'était une statue.

Le public réclamait la musique en tapant des pieds.

Quelques instants plus tard, Jim réussit à échapper à Ray et refit une apparition. Il tituba jusqu'au bord de la scène et cria : « On devrait tous s'y mettre pour s'amuser un peu... parce qu'ils vont gagner si vous les laissez faire ! »

Le lendemain, quand Jim se réveilla, le concert prévu le soir même à Salt Lake City était annulé. Le directeur de la salle avait assisté au concert de Boston, et ce qu'il avait vu ne lui avait pas plu.

La paranoïa de Miami continuait. A chaque concert, ou presque, les directeurs de salle demandaient à Vince de couper le son dès que Jim disait quelque chose de « discutable ». Et chaque matin les *Doors* se demandaient si leur prochain concert ne serait pas annulé, littéralement à la dernière minute.

L'incident de Miami avait des effets sur toute l'industrie du spectacle. Des clauses anti-obscénité étaient inscrites ou rajoutées aux contrats d'autres groupes dans des douzaines de villes, et les groupes devaient verser une caution qui serait retenue s'il y avait la moindre « exhibition illégale, indécente, obscène, lubrique ou immorale » sur scène.

Les 17 et 18 avril, les *Doors* donnèrent deux concerts à Honolulu, dans une énorme salle de congrès. Jim les laissa sur place prendre quelques jours de vacances et s'envola pour Phoenix avec Bill Siddons, retrouver Max Fink et l'hôtesse nommée Sherry. Celle-ci modifia son témoignage et le tribunal abandonna la dernière accusation contre Jim.

Au mois de septembre, Jim avait commencé à correspondre par lettre et téléphone avec Patricia Kennely, journaliste et critique new-yorkaise ; il avait recommencé en mars, et au mois d'avril, quand elle avait signalé son livre de poèmes dans sa revue, *Jazz! Pop*, il lui avait envoyé un télégramme de remerciements.

Patricia était une initiée, une sorcière pratiquante, la grande prêtresse d'une loge — ce qui fascinait Jim —, et elle vint à Philadelphie visiter d'autres sorcières le lendemain de ce télégramme. Les *Doors* donnaient justement

un concert dans la ville ce jour-là. Elle alla les voir au *Spectrum* et eut une brève conversation en coulisses avec Jim. Ils devaient jouer le lendemain à Pittsburgh, lui dit-il, mais ensuite il reviendrait à New York. Ce qu'il fit, passant la moitié de son temps chez elle, à l'hôtel Navarro, et l'autre moitié chez Pamela, dans son petit appartement.

Avec Pamela et Bill Belasco, qui suivait encore Jim dans beaucoup de ses voyages, il allait faire du shopping sur la Cinquième Avenue et dînait au *Lüchow* ou au *Mama Leone*, où se retrouvaient les gens du spectacle. Avec Patricia il allait écouter les *Jefferson Airplane* au *Fillmore East*, assis dans la cabine de l'éclairagiste avec Allan Ginsberg.

A l'époque, Grace Slick avait inventé une nouvelle injure pour ceux qui l'agaçaient. Quelqu'un criait : « Chante *White Rabbit*, Gracie ! », et elle répondait en souriant d'un air moqueur : « Oh, je vois que Jim Morrison est parmi nous, ce soir. » « Merci, Grace », marmonna Jim, mais cela n'alla pas plus loin. Il avait déjà hésité à venir, et ensuite il dit à Patricia qu'à son avis les *Airplane* « étaient le groupe le plus ennuyeux qu'il ait jamais entendu de sa vie. Tout est au premier degré, tout le monde joue aussi fort qu'il peut et personne ne peut se mettre en valeur. Rien de ce jeu subtil à l'intérieur du groupe, comme dans le mien ».

A la fin du mois de mai la revue préférée des organisateurs de concerts et des directeurs de salle, *Amusement Business*, publia encore un article qui dénigrait les *Doors*. Cette revue puritaine faisait la grimace devant les exploits des *Doors* depuis l'arrestation de New Haven, et maintenant ils mettaient en première page : « Jim Morrison et les *Doors* ont inventé un nouveau truc pour faire enrager les directeurs de salle. » La revue

citait le directeur du *Cobo Hall* de Detroit, où le groupe avait fait salle comble. Il disait que les *Doors* « avaient littéralement pris le contrôle du bâtiment, et donc qu'ils y étaient maintenant interdits de séjour ». Le concert de cette nuit-là avait eu pour le groupe et pour ses fans une importance toute spéciale.

Jim paraissait avoir surmonté la « dépression nerveuse » qui le menaçait. Les autres le trouvaient réservé, détendu. Aux derniers jours du mois de mai, il partit avec Babe pour San Francisco assister à la première d'une pièce, et on le vit chanter avec les orchestres des boîtes *topless* à North Beach. Ensuite il alla passer quelques jours à Vancouver, traîner dans la ville avec Ihor Todoruk, un peintre qui dirigeait un magazine pop canadien et avait organisé le mois précédent un festival de films sur Jim Morrison. Jim lui parla sans arrêt de Paris, lui disant qu'il aimerait y aller dès qu'il aurait réglé ce qui restait à régler.

Après un concert désastreux à Vancouver et un succès mitigé à Seattle, le calendrier fut surtout ponctué par des procès. Celui de Miami était prévu pour le mois d'août et ses conseillers faisaient un dernier effort pour le faire reporter. Le 9 juin, ils adressèrent une requête au tribunal fédéral pour arrêter toute la procédure, arguant que les chefs d'accusation étaient trop vagues et prétendaient sanctionner un comportement, celui de Jim, n'étant pas du ressort de la police. La requête fut refusée et, trois jours après, les avocats allèrent dans un autre tribunal pour exiger un procès avec un jury.

Entre les rendez-vous judiciaires, Jim fit projeter encore une fois *HWY* devant des agents et des amis. Le film avait déjà été montré plusieurs fois, mais une seule fois en public, au festival de Vancouver. La plupart des projections avaient eu lieu au *Synanon* ou dans des salles privées. Finalement, deux jeunes producteurs, Bobby Roberts et Hal Landers, proposèrent à Jim de faire un

film avec Michele Phillips, qui avait travaillé avec *The Mamas and the Papas*. En guise de réponse Jim leur fit projeter *HWY* et les deux producteurs envisagèrent assez vite de trouver l'argent afin d'en faire un long métrage. Quand Jim crut y voir une nouvelle tentative pour l'exploiter, il rompit les négociations. Frank voulut en discuter, mais il resta inflexible.

Avec la MGM les négociations s'annonçaient mieux. Jim s'était réuni régulièrement avec Belasco et Aubrey au sujet de *The Adept*, et ils avaient pu le convaincre de raccourcir le scénario de manière acceptable. D'un ton sec, il nota néanmoins qu'ils « allaient faire un cure-dents avec un séquoia ».

Belasco et Jim cherchèrent un nouveau réalisateur, se mirent enfin d'accord sur Ted Flicker, surtout connu pour diriger une troupe de théâtre improvisé, les *Premise Players*, et avoir réalisé un film satirique méconnu, *The President's Analyst* (L'Analyste du Président), avec James Coburn. Lentement, le projet prenait corps. Aubrey voulait que Jim prenne un rôle, non seulement dans *The Adept* mais dans un autre film, *Corky*. Jim n'aimait pas le scénario (le rôle que lui destinait Aubrey serait joué par Robert Blake), mais il accepta, pour son propre film, de perdre quelques kilos — après tout, qui a jamais vu un dealer de coke grassouillet? — et de raser la barbe qu'il avait laissée repousser depuis le procès de Phoenix.

A la mi-juin, la MGM offrit à Jim à peu près ce qu'il avait demandé : 35 000 dollars pour achever le scénario et, si celui-ci était accepté, 50 000 dollars de plus en tant que coproducteur et star. Pour Hollywood, ce n'étaient pas des sommes importantes, mais Jim était content. Il autorisa ses avocats à conclure l'affaire, les autorisa aussi à payer l'amende de 600 dollars due à l'Agence fédérale de l'Aviation (indépendamment du procès à Phoenix), et prépara sa valise, une seule valise, prêt à partir pour la France et l'Espagne.

CHAPITRE X

Patricia Kennely paniquait. Quand ils s'étaient réveillés, Jim avait plus de quarante de fièvre et elle n'était pas allée travailler, elle était restée à s'occuper de lui, ne sortant que pour acheter de la nourriture pour malade — soupe et ginger ale. Deux heures plus tard la température avait encore monté. Elle lui donna de l'aspirine, de la tétracycline, de l'eau, des frictions à l'alcool, tout en essayant de joindre Leon Barnard. Son propre médecin, qui n'était qu'à deux pâtés de maisons, refusait de se déplacer. La fièvre grimpa jusqu'à quarante-deux.

Jim était arrivé la veille à New York, en route pour l'Europe, avec Leon, un ami de Leon, et les bandes définitives destinées à l'album *live*. Quand Patricia l'avait trouvé à son hôtel, il était déjà passablement ivre, mais ils avaient passé une soirée agréable et sans histoires à regarder le dernier film de Mick Jagger, *Ned Kelly*, et à voir deux fois de suite le dernier film de Bergman, *The Passion of Anna*. Rien de notable, sauf que Jim retira le diaphragme de Patricia quand ils allèrent se coucher et le fit voler dans la chambre comme un *frisbee*. Et le lendemain, au cours d'un sinistre après-midi new-yorkais, Jim avait l'impression qu'il était en train de mourir.

A deux heures, Patricia prit une dernière fois sa

température avant d'appeler une ambulance. Et la fièvre tomba d'un coup. En un quart d'heure elle baissa de deux degrés. Trois heures plus tard, Jim était debout comme si rien ne s'était passé. Il rentra à son hôtel, se changea, alla dîner avec Leon et Patricia, voir encore un film et acheter des livres chez Brentano's.

Le lendemain soir Jim et Patricia se marièrent.

A l'époque, Patricia avait vingt-quatre ans, elle était rédactrice en chef d'un magazine de rock et un des critiques de rock restant fidèle aux *Doors* parmi ceux qui faisaient la pluie et le beau temps sur la côte Est. Elle avait adoré Jim dès leur première rencontre, dix-huit mois plus tôt, lors d'une interview à l'hôtel Plaza. Quand elle était entrée dans la chambre, il s'était levé pour l'accueillir et lui avait serré la main fort poliment quand elle s'était présentée. Elle se souvient de cette scène : « Bon Dieu, sa mère lui a appris les bonnes manières et de plus il s'en *souvient*! » Quand leurs mains se touchèrent, il y eut des étincelles. Littéralement. Sans doute l'électricité statique des bottes frottant sur la moquette, mais de vraies étincelles, comme dans un conte. Jim fut ravi. « Un présage », dit-il. Et il avait raison.

Depuis cette date Patricia avait souvent parlé des *Doors* et de Jim dans son magazine, écrivant des articles sérieux multipliant références et citations. Elle prenait toujours Jim au sérieux — elle parlait de son travail, pas de son image. « Si T.S. Eliot avait été un groupe de rock, écrivit-elle un jour, ce serait les *Doors* et il aurait fait *La Parade Molle.* » Dans un article sur *Seigneurs et Nouvelles Créatures,* elle suggérait qu'une « relecture à la première occasion de la *Poétique* d'Aristote, ou, mieux encore, de la préface aux *Ballades lyriques,* pourrait servir à réévaluer les priorités poétiques dont le manque se fait gravement sentir ».

Patricia avait des opinions bien établies sur tout, ou

presque, la repartie rapide et cinglante, à l'irlandaise, comme Jim. Elle était mieux que jolie, avec de longs cheveux auburn, des yeux bruns et des formes voluptueuses. Elle connaissait à fond les sciences occultes et avait un don extraordinaire pour raconter des histoires.

Leur relation était sur bien des points typique de celles qu'établissait Jim. Pamela mise à part, il n'y avait jamais une fille qu'il voyait souvent, ou pour des périodes excédant quelques jours, et Jim et Patricia, depuis qu'ils s'étaient rencontrés, ne s'étaient pas retrouvés dans la même chambre plus de sept ou huit fois. Et ils ne s'étaient pas téléphoné souvent. Il y avait eu quelques lettres bizarres, quelques bijoux, des livres rares et un exemplaire des trois volumes qu'il avait fait imprimer à compte d'auteur, mais rien qui signalait une cour passionnée.

Et Jim ne se conduisait pas avec elle différemment d'avec les autres, il buvait autant, jusqu'à l'évanouissement, et jouait aux mêmes petits jeux. « On était assis dans un bar, raconte Patricia, et il se mettait à sortir des choses totalement incongrues — à propos de rien du tout — comme : "Je me suis endormi un soir sous la pleine lune et quand je me suis réveillé c'était le visage de ma mère penché vers moi. Alors qu'est-ce que tu penses de ça? Qu'est-ce que tu crois que ça signifie?" Il n'arrêtait pas de mettre les autres à l'épreuve, de chercher jusqu'à quel point on était prêt à le supporter, quelles seraient les réactions. Il ne faisait confiance à personne. Il n'avait jamais l'air de me croire quand je lui disais que je l'aimais. Je suppose qu'il l'avait entendu de toutes celles avec qui il avait dormi. Mais je le pensais. Pourtant, même alors, j'avais l'impression quand je disais l'aimer que je lui donnais une arme qu'il pourrait retourner contre moi, quelque chose qu'il tiendrait suspendu au-dessus de ma tête. La première fois que je lui ai dit ce

que j'éprouvais, il a dit : "Eh bien, maintenant que tu m'aimes, on dirait que je ne vais jamais pouvoir me débarrasser de toi." "Tu veux te débarrasser de moi, Jim, c'est vrai ?" Il a souri en fermant les yeux et il a juste dit : "Non." Et puis il a dit qu'il m'aimait. Et c'était probablement sincère, ça aussi. »

1970, la nuit de la Saint-Jean. L'appartement gothique victorien de Patricia est éclairé aux chandelles. On explique la cérémonie de mariage. Les sorcières ne sont pas des satanistes, elles adorent les anciennes forces de la nature, la Déesse Triple, la Grande Mère et son vis-à-vis mâle, le Seigneur, le Dieu Cornu. C'est une tradition religieuse antérieure au christianisme et au judaïsme, et de nombreux spécialistes pensent que c'est une survivance de la religion universelle la plus ancienne.

Un mariage *Wicca*, explique Patricia, est une fusion des âmes sur le plan du karma et celui du cosmos qui influence les futures incarnations des deux époux : la mort ne les sépare pas, et les vœux qu'ils échangent restent « à jamais sous le regard de la Déesse ». D'après la légende, dit-elle à Jim, Henry VIII et Anne Boleyn se sont mariés en suivant ce rituel — probablement pour une de ces raisons.

Une des amies de Patricia, la grande prêtresse d'une autre loge, préside la cérémonie, assistée d'un grand prêtre. Ils guident Jim et Patricia le long d'une série de prières, d'invocations à la déesse, leur font deux petites entailles sur le poignet et l'avant-bras afin de mêler quelques gouttes de leur sang dans une coupe de vin consacré dont ils boivent ensuite une gorgée, leur font enjamber un balai, échanger certains serments, et finissent par invoquer la venue de la déesse.

Pour Patricia, c'était une cérémonie religieuse parfaitement naturelle, mais Jim fut complètement fasciné

par le rituel. Il fit présent à Patricia d'un *claddagh* en argent, l'anneau de mariage irlandais, et elle lui en offrit un en or. L'officiante et Patricia, en tant que prêtresses, présentèrent deux documents manuscrits, l'un en anglais, l'autre en runique, que chacun dut signer, Jim et Patricia, de son sang. Finalement le mariage fut prononcé et Jim tomba évanoui.

Le samedi suivant, Jim et Leon partirent pour Paris. Ils prirent une chambre à 60 dollars dans un hôtel chic, le George-V, et se mirent à explorer la ville, s'arrêtant pour boire à toutes les terrasses des cafés, visitant les hauts lieux de l'existentialisme sur la rive gauche, se mêlant aux gitans qui jouaient dans les rues de Montmartre, faisant des pèlerinages à la maison de Balzac, au tombeau de Napoléon et aux Catacombes. Puis Leon partit pour Copenhague et Jim rencontra un de ses amis, Alan Ronay, qui était en vacances à Paris depuis une semaine.

Alan lui avait souvent parlé de Paris — c'était même un peu grâce à lui que Jim était venu en France. C'est au laboratoire où travaillait Alan que Jim avait fait développer la pellicule de *Feast* et de *HWY*, et ils n'avaient jamais cessé de se voir de loin en loin depuis l'UCLA. Alan était un des amis « mystérieux » que Jim tenait à l'écart, et personne ne savait grand-chose de leurs rapports. Mais Alan aimait beaucoup Jim, et s'il était obligé de le partager avec Frank et Babe et tous les autres, il n'était pas obligé de le faire dans la même chambre et au même moment. Sauf quand Jim et Babe arrivaient soûls à trois heures du matin pour le provoquer, Alan et Jim se voyaient généralement seuls.

Pendant une semaine, Jim fut une véritable quintessence de touriste américain, une silhouette fripée qui

pataugeait sous la pluie de l'été. Et la veille de son retour, il sentit la fièvre qui revenait.

« Une pneumonie ? Jésus, *où* est-il ? *Comment* va-t-il ? Max le sait-il ? Il vaut mieux reporter le procès. »

Bill Siddons jouait nerveusement avec un crayon en écoutant Babe, au téléphone. Jim était revenu, il était avec Pamela dans son appartement de Norton Avenue, il avait une pneumonie mais il allait très bien. Un peu plus tard Bill eut Jim au téléphone. Il avait laissé Alan Ronay à Paris, et il était allé en Espagne et au Maroc en prenant le train et en louant des voitures. Il était tombé malade à New York, avant de partir, dit-il, et en Europe il avait beaucoup plu.

Jim était resté absent près de trois semaines. Peu après son retour à Los Angeles, le tribunal fédéral de Miami rejeta la requête de ses avocats qui plaidaient l'inconstitutionnalité. Le juge décida que si Jim était jugé coupable cette question serait réglée en appel. De plus la cour refusa de reporter le procès pour raisons de santé. De fait, comme d'habitude, Jim se rétablit très vite et à la fin juillet, à l'époque où sortit l'album *live,* il arpentait à nouveau le Sunset Strip et hantait les bars du boulevard Santa Monica.

Le 4 août, il se trouvait seul dans un club, *L'Experience,* et à la fermeture il demanda au propriétaire, Marshall Brevitz, de le raccompagner chez lui. Un an plus tôt, même ivre mort, il aurait conduit lui-même, mais ce soir-là il était presque incapable de mettre un pied devant l'autre.

« J'avais un club à Miami, jadis », lui dit Marshall en l'installant dans la voiture. « Et ça t'intéressera d'apprendre que j'avais pour associés les deux mecs qui ont essayé de t'avoir quand tu as joué là-bas et que tu t'es fait arrêter. C'est à cause d'eux que j'ai quitté Miami. »

Jim hocha la tête, rota. « Prends à gauche... je crois. »

Marshall tourna et continua son histoire. « Sais-tu que ces mecs avaient une boutique de cadeaux dans un hôtel? Et qu'ils tenaient une affaire de lotion solaire, un billard... On ne devrait pas être bientôt arrivés? »

Jim grommela quelque chose comme : « Prends à gauche,... je crois. »

Au bout d'une heure à tourner en rond dans le même quartier, Jim finit par trouver la petite maison qu'il cherchait. Ou il crut la trouver.

« C'est là », dit-il.

Marshall l'accompagna jusqu'à la porte.

« Chhhh », siffla Jim. « Il y a une fille ici, elle m'en veut comme une folle et... chhh! »

Jim frappa timidement.

Silence.

Il frappa plus fort.

Pas de réponse.

Jim frappa *beaucoup* plus fort.

« Hé, Jim », Marshall était inquiet. « Je te reverrai bientôt, okay? » Et il battit en retraite, laissant Jim écroulé contre la porte.

La dame de soixante-huit ans qui habitait cette maison découvrit Jim endormi sur son perron le lendemain matin. Croyant que ce personnage barbu et chevelu était un nouveau Charles Manson, elle appela le poste de police voisin. Jim fut arrêté et inculpé d'ivresse publique.

C'était le jeudi matin.

Le vendredi, Jim s'envolait pour Miami.

« Regardez! » Jim leva le bras vers un petit avion qui traînait dans le ciel une banderole avec : « Nous aimons Spiro Agnew. »

« Vous croyez aux mauvais présages? » demanda Jim.

La température et l'humidité n'auraient guère pu grimper plus haut. Miami, sans les riches qui venaient en

hiver, résonnait comme un sac vide. Les grands hôtels du bord de mer ressemblaient à des pierres tombales. Jim était en face de l'hôtel Carillon, une tombe plus abordable avec un hall en marbre beige, des chandeliers en cristal et un tableau d'affichage près de la piscine. Jusqu'ici son séjour en Floride se passait sans histoires. Il avait voulu assister à une partie de *jaï alaï,* dimanche, mais on lui avait dit que les courts étaient fermés tout l'été, et il était allé voir les courses de chiens. Le reste du temps il ne bougeait presque pas de son hôtel, allongé près de la piscine, buvant au bar climatisé ou se faisant rôtir dans le sauna installé sur le toit. Il y eut une réunion avec Max pour savoir si tous les *Doors* viendraient témoigner — on décida que oui — et ils parlèrent vaguement de donner un concert gratuit. Ils évitèrent plutôt de parler du procès, sauf pour quelques plaisanteries faites pour se rassurer.

Et donc, ce lundi 10 août, en attendant le taxi qui les conduirait au tribunal, Jim blaguait sur la banderole de Spiro Agnew. Il portait des bottes de cow-boy, des jeans noirs, une chemise paysanne mexicaine, et il avait un cahier d'écolier en maroquin. « Okay, dit-il enfin, allons-y. » Il monta dans le taxi avec Babe, l'avocat Max Fink et le publiciste Mike Gershman. Les autres *Doors* prirent un second taxi avec Tony Funches.

Une demi-heure plus tard Jim était au fond du palais de justice métropolitain de Dade County, à l'entrée de la division D, et il feuilletait une liasse de 150 photos que venait de lui passer son avocat local, Bob Josefsberg. Il avait grand plaisir à revoir ces photos et il en sortait une de temps en temps pour expliquer à Babe et aux autres : « Regardez, c'est celle où je suis censé sucer la guitare de Robby, non ? Et celle-ci, avec l'agneau... cet agneau est resté tout à fait calme, et je jurerais qu'il ronronnait au milieu du chaos. J'ai un peu l'air satanique là-dessus, je

mène l'agneau au sacrifice. Ouais, ouais, et le groupe continuait à jouer. Vous savez, je commence à croire que je suis innocent. »

Il continuait à plaisanter, mais il était inquiet. Si calme et détendu qu'il voulût paraître — en public il affirmait qu'il se battait pour préserver la liberté des artistes —, il ne pouvait s'empêcher d'avoir peur. Ni d'être en colère. Pendant les cinq jours qu'ils venaient de passer en Floride, ils avaient beaucoup appris sur la politique locale et les ressorts psychologiques cachés de cette affaire. Le juge, Murray Goodman, avait été nommé en remplacement et il devait faire face en novembre à sa première élection. Étant donné l'époque, la condamnation de Morrison lui procurerait un soutien populaire. Il était possible, aussi, que le juge soit hostile à son avocat local, parce qu'on avait d'abord offert ce poste de juge à Josefsberg et qu'il l'avait refusé. L'État de Floride contre James Morrison, affaire n° 69-2355, c'était une fois de plus *Eux* contre *Nous*.

C'est ce que Max Fink était en train d'expliquer aux journalistes. Une semaine plus tôt, il avait déclaré qu'il demanderait qu'on emmène le jury voir une représentation de *Hair* et une projection de *Woodstock*, afin de replacer dans son contexte la performance de Jim. Et maintenant il disait : « Il vous faut comprendre que ceux qui sont sur l'autre bord du fossé des générations, comme le groupe de Morrison, les *Doors*, protestent justement contre les problèmes créés par leurs prédécesseurs. »

Max pensait que le procès allait durer six à dix semaines, notamment parce qu'il voulait faire venir une centaine de témoins. Il avait chargé depuis plusieurs mois un jeune avocat, Dave Tardiff, d'interroger des témoins éventuels, et tous étaient prêts à jurer que Jim ne s'était pas exhibé. Il avait aussi en réserve plusieurs

experts, dont deux professeurs de psychologie de l'université de Miami pour discuter du concept de bonnes mœurs, un assistant d'anglais pour éclaircir les problèmes d'étymologie, cette branche de la philosophie s'occupant de l'origine et de la filiation des mots, le ministre de l'Université pour affirmer que le langage de Jim n'était pas grossier mais discutable, et aussi les rédacteurs des rubriques « spectacles » des journaux de Miami et Miami Beach pour replacer Jim dans le contexte local en décrivant toute la grossièreté ordurière des comiques passant dans les hôtels sans être inquiétés.

Le juge Goodman annonça sur ces entrefaites que le calendrier de la cour était trop chargé pour que le procès puisse commencer avant le mercredi. Le mardi, donc, Ray, Robby et John louèrent une voiture pour aller à Key West tandis que Jim restait à lire dans son hôtel.

Deux jours plus tard, Max s'adressait aux jurés qu'on leur proposait : « S'il est prouvé que M. Morrison a fait des choses qui sont décrites dans des livres à grands tirages et montrées dans des pièces de théâtre, considérez-vous qu'il a le même droit d'être protégé par la loi que n'importe qui? » Et encore : « Si M. Morrison a employé des expressions argotiques que vous trouvez personnellement grossières — des mots de quatre lettres — et que ces mêmes expressions en paroles ou en actes sont une part des dissensions affichées dans notre pays, comme le prouvent les livres, les pièces et les jeunes gens de ce pays, serez-vous choqués? » L'efficacité de ces questions était discutable. Le jury qui prêta serment le vendredi, quatre hommes et deux femmes, était composé d'un ancien cuisinier de l'armée, maintenant ouvrier, d'un carreleur employé d'une société, d'un mécanicien ayant passé vingt-trois ans dans les gardes-côtes, d'un professeur d'art dans une école primaire, d'une ménagère de Miami Beach dotée d'un fils de

vingt-trois ans et d'une fille de trente ans, et d'une ménagère, encore, autrefois rédactrice dans une compagnie d'assurances. Bob Josefsberg les mit immédiatement au défi, disant que si Jim devait vraiment être jugé par ses pairs, aucun juré ne devrait avoir plus de trente ans. Le juge eut un sourire ironique, dit qu'il y penserait, et ajourna le procès pour le week-end.

En quittant le tribunal Jim fut abordé par le procureur, Terrence McWilliams, un jeune homme vêtu d'un costume vert olive et d'une chemise orange. Il avait l'air d'hésiter, d'être gêné, et il finit par demander à Jim s'il n'aurait pas par hasard un exemplaire de son nouvel album : il les achetait tous mais les disquaires n'avaient plus un seul *Absolutely Live*. Son ton de voix était révélateur : il était désolé, il ne voulait pas de cette affaire, on l'avait désigné, il faisait son travail, c'est tout.

Ce qui ne voulait pas dire que McWilliams serait professionnellement moins sévère ou moins agressif. Mais sa véritable opinion se montre encore plus clairement dans un mot qu'il fit parvenir à Jim, plus tard, quelques vers de mirliton :

Il y avait une fois un groupe nommé les Doors
Qui chantait en rébellion des mœurs
Ils en appelaient à la jeunesse
Comme en attestent les témoins
Lorsque leur chef baissait son caleçon.

Jim, Babe et Tony, ce soir-là, allèrent d'abord écouter le *Creedence Clearwater Revival* au Palais des Congrès de Miami Beach, puis se retrouvèrent à la *Hump Room* de l'hôtel Marco Polo, où Jim chanta quatre airs avec les *Canned Heat*. « Après quoi, écrit Babe dans son journal, Jim, moi et Ina (Gottlieb, une hôtesse rencontrée dans l'avion pour Miami) sommes allés au Fontainebleau où

étaient descendus les *Creedence Clearwater Revival*, nous avons joué au billard et bu jusqu'à ce que je m'écroule sur un divan près du billard. Quand je me suis réveillé, Jim était dessous... »

Lundi matin, retour à la division D. Le procureur portait cette fois une chemise rouge vif et finit de lire son acte d'accusation d'un ton dramatique, debout près de Jim :

« L'accusé a exposé de façon lubrique et lascive son pénis d'une manière vulgaire ou indécente avec l'intention d'être vu, il a posé sa main sur ledit pénis et l'a secoué, de plus le susdit accusé a simulé un acte de masturbation sur sa propre personne et de copulation orale sur une autre... » Quand il eut terminé, McWilliams reposa lentement l'acte d'accusation et regarda Jim non pas d'un œil accusateur, comme il est de coutume, mais la bouche ouverte, d'un air intimidé. Jim lui rendit son regard, impassible.

McWilliams cita les mots incriminés, qu'on l'accusait d'avoir prononcés sur scène : « ... Vous êtes un tas de foutus cons. On vous écrase la gueule dans la merde du monde. Prenez votre putain d'ami et aimez-le. Voulez-vous voir ma bite ? » Le jury écoutait sans réagir, immobile.

Max Fink fit sa déclaration préliminaire à midi, se donnant le rôle d'un grand-père légèrement réprobateur, mais néanmoins compréhensif. Il pensait que le jury pourrait s'identifier à cette image.

« Vous avez peut-être une imagination débordante, mais il y a une légère différence entre le dossier du procureur et les témoignages. Nul doute que certains mots aient été prononcés. J'ai soixante-deux ans et je ne suis pas allé à ce genre de concerts, mais c'est ainsi qu'ils parlent à notre époque. Les jeunes gens emploient ces mots sans aucune espèce d'intention lascive. C'est ainsi

qu'ils parlent et qu'ils agissent. Un concert de rock est l'expression d'une dissidence. Mettons-nous d'accord. Il y avait cette nuit-là vingt-six policiers en uniforme et beaucoup d'autres en civil. Aucun ne l'a arrêté pour ce qu'il a fait sur scène. Et il se trouve qu'un chanteur de rock travaille dur. Il quitte la scène trempé de sueur, et va échanger quelques plaisanteries avec ses amis avant de rentrer à l'hôtel puis de partir pour la Jamaïque. Il n'y a pas eu d'arrestation, il n'y a pas eu de crime. Les mots, nous les reconnaissons, c'est la liberté de parole. Le mal n'est que dans les esprits. »

Le premier témoin de l'accusation avait une allure irréprochable. Des souliers blancs, une mini-robe rose, des cheveux blonds noués en queue de cheval. Elle n'avait que seize ans à l'époque, dit-elle, et elle avait vu Jim baisser son pantalon jusqu'aux genoux, s'exhiber pendant dix secondes, et puis (elle fit une pause) elle l'avait vu se toucher. Quand on lui demanda quels mots inhabituels Jim avait-il employés, elle répondit : « Celui qui commence par *b*. » Et quand on lui demanda comment elle avait réagi, elle dit : « J'étais choquée, c'était dégoûtant. »

Max lui fit subir un contre-interrogatoire intensif, et lui relut une déclaration qu'elle avait faite sous serment au mois d'avril et où elle disait qu'elle avait vu Jim se frotter contre une fille, sur scène, mais sans savoir s'il avait ou non son pantalon baissé. « Avez-vous eu des troubles de mémoire ces derniers mois? » lui demanda Max. Elle fondit en larmes et le juge suspendit l'audience quelques minutes pour donner au témoin le temps de se remettre.

Après la suspension la fille fut encore prise deux fois à se contredire, et elle reconnut qu'elle et son ami n'avaient pas payé pour assister au concert, mais que son beau-frère, un policier de Miami, les avait fait entrer.

Le témoin suivant, l'ami de la fille, confirma ses dires. Max souligna de nouveau les contradictions entre les déclarations à l'audience et la déclaration sous serment qu'il avait faite à l'époque, et où il disait n'avoir qu'un « vague souvenir » de ce que Jim avait ou n'avait pas fait. Or, maintenant il avait des souvenirs précis. A une question du procureur le témoin dit qu'il n'avait pas été gêné pour lui-même, ayant déjà vingt ans, mais pour sa cavalière. Par contre, quand Max lui posa la question, il reconnut avoir emmené la fille voir *Woodstock* bien qu'il sût qu'on y voyait des gens nus.

La mère de la fille lui succéda, elle n'avait pas assisté au concert, mais affirma que sa fille, à son retour, était visiblement bouleversée.

Second drame lundi soir avec l'arrivée de Patricia Kennely. Jim l'avait eue au téléphone vendredi, avait appris qu'elle était enceinte et lui avait demandé de le rejoindre à Miami. Pour l'accueillir, il envoya à l'aéroport son publiciste, et un de ses avocats accompagné de sa femme.

Jim, au bar de l'hôtel, était de très bonne humeur, mais il changeait de sujet dès qu'elle abordait celui de sa grossesse. A sa demande elle avait apporté trente exemplaires du dernier numéro de son magazine. Il y avait la photo de Jim en couverture et à l'intérieur un de ses nouveaux poèmes, *L'Anatomie du Rock*. Jim jeta un œil aux photos et relut le poème.

Finalement, il la regarda en face. Il dit que le juge serait peut-être impressionné d'apprendre qu'il n'était pas seulement une star du rock, mais qu'il apportait une contribution à la société en écrivant des poèmes. Puis il lui dit de retourner dans sa chambre, qu'il la rejoindrait plus tard. Or, il ne vint pas.

Le juge Goodman avait maintenant décidé que le procès aurait lieu un jour sur deux, et Jim disposait donc

de la journée du mardi. Là aussi il évita Patricia, l'appelant deux fois pour dire qu'il viendrait la voir, alors qu'il passa son temps avec Babe.

Mercredi, Jim revint au tribunal. Patricia était là, elle aussi, en rage, mais sachant se contenir. Une équipe de télévision les filma dans le couloir en train de se disputer. Et juste quand il lui promettait de passer la nuit avec elle, le juge arriva.

Ce jour-là l'accusation fit comparaître trois témoins. Le premier était une femme de la police qui, au mois de juin, avait déclaré n'avoir entendu aucune grossièreté, alors que maintenant elle affirmait le contraire. Le procureur fut gêné quand elle laissa échapper qu'elle avait écouté depuis un enregistrement du spectacle. Le second était un étudiant qui avait pris des photos : il dit n'avoir vu aucune exhibition de parties génitales. Une déception pour le procureur, mais avec le témoin suivant le train était de nouveau sur ses rails. C'était un rouquin de vingt-deux ans nommé Bob Jennings, celui qui avait signé la première plainte contre Jim. Cette fois, il cita longuement le discours de Jim au concert et affirma l'avoir vu s'exhiber de cinq à huit secondes. C'était un témoin convaincant, et pendant son contre-interrogatoire Max n'eut qu'un seul moyen de le mettre en doute, en révélant que ce témoin était employé depuis trois ans au bureau du procureur de l'État, que sa mère travaillait au tribunal et que sa sœur était la secrétaire d'un juge local. Jim et ses amis étaient convaincus qu'il était manipulé par des créatures du pouvoir.

« Va dans ta chambre », dit Jim à Patricia après avoir bu deux verres au bar de l'hôtel. « Je vais me changer et je te rejoins dans une demi-heure. »

Et une demi-heure plus tard ils avaient enfin la discussion qu'elle attendait depuis longtemps. « Je sais que ce n'est pas vraiment le moment ni l'endroit de te

demander de t'occuper de ça, avec ce procès et le reste, dit Patricia, mais le fait est que c'est arrivé, et maintenant... »

Jim eut un sourire gêné : « On se débrouillera. »

« Écoute, moi non plus ça ne me rend pas folle de joie, tu sais. Mais il se trouve que tu es le seul homme que j'aie jamais trouvé digne d'être le père de mon enfant, et maintenant que la chose arrive je ne sais pas quoi faire. Mais je pense vraiment que tu me dois autre chose que ton carnet de chèques. »

Jim la regarda, puis détourna les yeux. « Si tu as cet enfant, ça bousillera notre amitié. Un enfant ne va rien changer à ma vie, mais cela va transformer la tienne, énormément, définitivement. »

« Je pourrais te faire un procès. »

Il parut surpris. « Encore un procès ? Oui, bien sûr, tu pourrais le faire, et ce serait juste comme celui qu'on est en train d'avoir. Mais cela prend du temps. D'abord il faut que tu aies l'enfant, c'est-à-dire, donc, encore six mois. Ensuite que tu fasses la procédure préliminaire, avec les analyses du sang et tout ça, uniquement pour savoir si tu as de quoi plaider. Comme je ne reconnaîtrai rien, il faudra que tu trouves des témoins, et peut-être qu'il n'y aura plus aucun témoin parce que je les aurai tous achetés. Et même si en fin de compte tu arrives jusqu'au tribunal tu n'es pas sûre de gagner, et il y aura une publicité fantastique, tu auras horreur de ça. Et même si finalement tu gagnais, qu'est-ce que tu en tirerais ? De l'argent, quelques satisfactions et beaucoup de regrets. Je ne crois pas que tu penses que ça vaut la peine. »

« Je ne peux pas croire que tu aies parlé comme ça. » Son visage était sillonné de larmes.

« Quoi, que voulais-tu que je dise ? »

« Je ne sais pas, bon Dieu de toi ! Je suppose que ça ne

fait aucune différence pour toi que ce soit notre bébé, le tien et le mien, pas le tien et celui de Pamela? »

« Je... non, pas de différence. Je ne veux pas m'occuper d'un enfant. D'aucun enfant. Je ne peux pas me le permettre et je ne veux pas de cette responsabilité. »

« Tu ne peux pas te le permettre affectivement, c'est tout », répliqua-t-elle.

« Enfin, ne vaut-il pas mieux faire un enfant avec quelqu'un qui a envie d'être son père? »

« Évidemment. Alors que proposes-tu? »

« C'est vraiment à toi de voir. Si tu gardes l'enfant, ce sera ton enfant. Si tu veux avorter, je paierai pour ça et je viendrai à New York pour être avec toi à ce moment-là, je te promets de venir. Je resterai avec toi et tout ira très bien, tu verras. Tu peux t'arranger pour le faire un week-end, je pourrai lâcher le procès et ensuite on pourra peut-être s'en aller quelque part. »

Patricia examina ses ongles, ses bagues, le bout de ses cheveux roux qui lui venaient jusqu'à la taille, puis elle le fixa droit dans les yeux. « Entendu », dit-elle d'une petite voix froide.

Il y eut un long silence, très long, puis Jim lui fit un de ses fameux sourires adolescents et lui dit sur un ton étrange : « Ça aurait été un enfant vraiment prodigieux, tu sais, avec une mère qui est un génie et un père qui est poète. »

« Très probablement », répondit-elle sèchement. « Mais ce n'est guère une bonne raison pour le garder. Cela n'est pas une sorte d'expérience, tu sais, pour voir si deux êtres fantastiques peuvent produire un rejeton fantastique. De toute façon je n'aime pas tellement les enfants, et je ne l'aurais gardé que parce qu'il était de toi. Et c'est probablement la pire des raisons pour faire un enfant avec *n'importe qui.* »

Jim, sans réagir, lui dit alors : « Tu sais, c'est une question que je ne me suis jamais posée jusqu'ici. »

Patricia explosa : « Ne me raconte pas de conneries ! Je sais que c'est faux. On m'a parlé d'au moins quatre, et je suis certaine en tout cas pour Suzy Fromage Blanc et... »

« Non, non, ce n'est pas vrai, rien de tout ça... ce n'est jamais arrivé. Tu ne crois pas que c'est aussi dur pour moi que pour toi ? Comme tu le dis, c'est aussi mon bébé. Il va seulement falloir que tu sois courageuse. »

Patricia préféra ne rien dire. Finalement, Jim proposa de retourner au bar, et elle accepta. « Je veux juste être sûre que tout est clair maintenant : je vais avorter, tu vas payer pour, et tu vas venir à New York pour être avec moi à ce moment-là, c'est ça ? »

« C'est ça. »

« Et que crois-tu que nous ferons de tout ça, ensuite ? »

« Nous pleurerons ensemble, je pense. »

« Alors allons donc boire ce verre. »

Comme les *Doors* devaient donner deux concerts en Californie les vendredi et samedi soir, le juge accepta de faire venir les témoins le lendemain jeudi, puis d'ajourner la cour jusqu'au mardi suivant. Cette journée, qui commença par donner des résultats mêlés, se termina par un désastre. Patricia avait accepté que Jim passe la nuit avec elle, et tout allait bien de nouveau entre eux, aussi bien que possible en tout cas. Les 150 photos furent présentées au tribunal, aucune ne montrait Jim faisant quelque chose d'illégal, et le seul témoin appelé assura de même qu'il n'avait rien vu. Mais ensuite le juge Goodman décréta qu'il n'admettrait à ce procès aucun témoignage touchant aux « valeurs de la communauté », ce qui balayait d'un coup toute la défense de Jim.

A mesure que Jim lisait ces conclusions, il y en avait deux pages, son visage prenait la couleur du ciment frais. Il posa très vite l'ordonnance sur la table et regarda Max qui se levait pour protester. « Votre Honneur, dit l'avocat d'un ton urgent, le jury peut-il se retirer? »

On dit aux jurés de quitter leur box et Max se mit à argumenter. « Exclure les preuves touchant aux valeurs de la communauté lorsqu'il s'agit de paroles qui furent prononcées, nous l'avons reconnu sans difficulté, exclure le témoignage d'experts quant à l'effet de ces paroles sur un public de notre époque, c'est refuser tout procès équitable. » Max plaida avec acharnement près d'une heure, retraçant l'histoire de la liberté de parole, démontrant comme elle suivait celle du théâtre et le droit d'un artiste ou d'un dramaturge à exposer ses vues. « Ce fut, raconta Jim quelques mois plus tard, une brillante description de ce processus historique, mais sans aucun effet. » Goodman écouta, le menton sur les mains, ses lunettes de corne posées au bout de son nez, puis repoussa sans commentaires la motion de Max.

Vendredi matin, Jim et son entourage prirent l'avion pour Los Angeles pour retrouver les autres *Doors*, déjà rentrés depuis quelques jours, et ils repartirent en car vers le nord jusqu'à Bakersfield pour le premier concert, vers le sud le lendemain pour le second, à San Diego. Les spectacles furent bons, mais Jim était fatigué.

Il parut avoir retrouvé un second souffle le lendemain soir et sortit faire la fête avec Babe. « On s'est déchirés! » raconte Babe. « On riait, on riait, on se roulait par terre. » Les hôtesses qui les accompagnaient ne trouvèrent pas cela si drôle et disparurent. Jim et Babe continuèrent à rire. A rire et à rire.

Puis ils retournèrent en Floride, et Jim passa la nuit à sniffer de la cocaïne et à parler sans arrêt de minuit à huit

heures du matin avec son ami Harvey Perr, un auteur dramatique qui travaillait comme publiciste chez Elektra.

A huit heures Jim s'arrêta de parler, se fit monter une pastèque dont il mangea la plus grande partie, et alla retrouver ses avocats à la division D. L'accusation avait prévu quatre témoins ce jour-là, tous des policiers ou des agents en civil qui avaient soit entendu des obscénités, soit vu les parties génitales de Jim. L'un d'eux décrivit même son pénis comme « étant en train de s'ériger ».

Le mercredi, Jim, Ray et Babe partirent en voiture pour les Everglades où ils firent une promenade en hovercraft, assistèrent à une bataille d'alligators et mangèrent des cuisses de grenouilles et des *hush puppies*.

Retour jeudi à la division D, nouvelle vague de témoins : encore trois policiers et un « civil » qui travaillait au standard de la police, une femme qu'un flic de sa connaissance avait fait entrer au concert. Ils avaient tous quelque chose à dire pour enfoncer Jim, et quand Max leur demanda « si Jim était obscène à ce point, pourquoi personne n'est venu l'arrêter en coulisses après le spectacle ? », un des témoins dit qu'ils avaient eu peur d'une émeute, étant donné la foule.

« Quelle foule ? » demanda Max. « Il n'y avait personne dans la loge, que les *Doors*, leurs amis et des policiers. »

La question resta sans réponse et fut vite oubliée. L'accusation présenta ensuite une cassette enregistrée par un spectateur. L'appareil fut placé sur une rampe devant le box des jurés et on appuya sur le bouton *play*. Pendant plus d'une heure le tribunal résonna de la musique enfumée des *Doors* et de la voix grondante de Jim Morrison ;

« ... et y'a personne qui aime mon cul ?... vous êtes qu'une bande de foutus cons ! vous n'êtes qu'un tas

d'esclaves!... Je ne parle pas de révolution ou quoi, je parle de s'amuser un peu... Je parle de l'amour... J'ai envie de changer le monde... *Très bien très bien, je veux voir bouger un peu tout ça par ici, je veux voir bouger tout ça, je veux voir des gens monter ici pour s'amuser un peu. Pas de limites, pas de lois, venez!* »

« Voyez-vous, dit Harvey Perr, Jim et Max avaient accepté de faire écouter ces bandes parce qu'ils voulaient montrer que tout dépendait du contexte, que tout venait d'un même rythme. C'était comme une sorte de poème, d'émotion, et ils disaient que l'obscénité en était une partie essentielle. Quand il disait "baiser", c'était comme un mot d'amour. Baiser voulait dire aimer. Je veux dire que malgré toutes les obscénités il disait réellement au public de se révolter, de se révolter contre les tickets trop chers, de se révolter contre le système, de s'aimer les uns les autres. "Baise ton prochain", disait-il. Et tout dans le même rythme, presque comme un de ses poèmes. C'était comme un grand poème braillard et ivre, poussant à la révolte, c'était comme Dylan Thomas. »

Vendredi soir, Jim partit pour Londres, d'où il prit un petit avion jusqu'à l'île de Wight, et rejoignit les autres *Doors* pour le seul concert rescapé de leur tournée avortée en Europe. Le soir du samedi Jim n'avait pas dormi depuis trente-six heures. Les *Doors* jouèrent à deux heures du matin, suivis par les *Who*, le groupe que le public attendait. Les *Doors* se retrouvaient sur un terrain qui ne leur convenait pas — à l'air libre — et dans les plus mauvaises conditions possibles : le vent était glacé, la lumière insuffisante, l'équipement douteux. Un journal pop anglais écrivit que « c'était comme d'écouter un disque des *Doors* sur un vieux tourne-disque à la mauvaise vitesse ». Jim n'était vraiment pas à la hauteur et pendant tout le concert il se contenta de rester

mollement pendu à son micro. Après quoi il erra plusieurs heures sur le terrain du festival, accordant une brève et superficielle interview à un journaliste anglais, mais passant le plus clair de son temps à observer le public. Une fois rentré à Londres il avait pris une décision : le festival de l'île de Wight serait sa dernière apparition en public.

Le mercredi, après que deux témoins de plus se furent déclarés choqués par la grossièreté de Jim, la parole fut donnée à la défense.

Bob Josefsberg demanda l'acquittement, étant donné que l'accusation elle-même avait admis un doute raisonnable. Le juge repoussa sa requête puis traça les limites que devrait respecter la défense. Il leur accordait dix-sept témoins, autant qu'au procureur, mais aucun des « soi-disant experts ».

Le reste du jour et toute la journée du lendemain, Max et son associé interrogèrent les cinq premiers témoins de la défense. Tous affirmèrent qu'ils étaient aux premières loges pendant le spectacle et qu'ils n'avaient pas vu Jim s'exhiber. C'étaient des témoins convaincants, mais ceux du procureur l'étaient aussi, ceux qui avaient « vu » quelque chose. Une chape d'ennui s'abattit sur le tribunal, aussi invisible et aussi présente que l'air conditionné. Ce fut presque un soulagement, en fin de journée, quand le procès fut ajourné pour onze jours. Jim et Babe partirent pour Nassau où ils retrouvèrent Frank et Kathy Lisciandro et passèrent une semaine à boire et à bronzer.

Au tribunal, le 14 septembre, la défense fit défiler dix témoins en deux heures et demie, et cinq autres le lendemain. (Ils avaient dépassé le chiffre de dix-sept fixé par le juge, mais personne ne comptait tant que Max faisait vite.) Il y eut des ménagères, des étudiants, des médecins, des policiers, et tous faisaient écho aux témoi-

gnages précédents : aucun n'avait vu la moindre exhibition. On aurait dit qu'un échantillon représentatif de la population de Miami passait une audition pour le même rôle, tant leurs récits se ressemblaient. Chaque fois le juge demandait à McWilliams s'il voulait procéder à un contre-interrogatoire, chaque fois le procureur refusait.

Après avoir traîné plus d'un mois, le procès courait à sa fin. Même les témoignages de Jim et des autres *Doors*, le 16 et le 17, n'eurent rien de remarquable. « Je n'étais pas obligé de témoigner, raconta Jim plus tard, mais nous avons pensé qu'il serait peut-être bon que le jury me voie tel que je suis, puisque tout ce qu'ils pouvaient faire c'était de me regarder. Je ne pense pas que cela ait eu le moindre effet dans un sens ou dans l'autre. »

Jim se montra calme et raisonnable. Il répondit avec la même courtoisie aux questions de Max et à celles de McWilliams, choisissant ses mots avec soin, prenant son temps, faisant des pauses, caressant sa moustache du bout des doigts, gardant une voix douce, avec l'apparence d'un homme sachant s'exprimer, convaincant.

Max, enfin, déclara : « La défense s'en remet à la cour. »

Le juge accepta de tenir une audience le samedi pour écouter les dernières conclusions et remettre l'affaire au jury. Le matin même, avant d'aller au tribunal, Jim lut dans un journal de Miami que Jimi Hendrix était mort à Londres. Et il dit encore une fois : « Quelqu'un croit-il aux présages? »

Comme la défense se voyait interdire de plaider au nom des « valeurs de la communauté », Max et Bob Josefsberg devaient s'efforcer de démolir le dossier du procureur. Max disséqua les éléments de preuve pendant trois heures, soulignant les contradictions et les impossibilités contenues dans les témoignages. Puis,

pendant une heure, Bob reprit la fable des *Habits neufs de l'Empereur* et en fit une parabole moderne, se tournant à la fin vers le procureur pour conclure avec une révérence de cour : « M. McWilliams peut maintenant porter la traîne. »

Le procureur parla une demi-heure, s'excusant presque, et se rassit sans un regard vers Jim.

Les jurés commencèrent à délibérer à neuf heures du soir. A onze heures et demie, ils rendaient leurs conclusions sur trois chefs d'accusation. Jim était innocenté sur deux points : conduite indécente (masturbation simulée, copulation orale simulée, considérés comme crimes) et ivresse publique (un délit), mais déclaré coupable d'avoir employé un langage obscène (encore un délit). Or, pendant son témoignage, on avait demandé à Jim s'il s'était exhibé, et en répondant il avait accidentellement reconnu l'une des accusations : « Je ne me souviens pas. J'étais trop ivre. » On le déclarait pourtant innocent de ce délit. Le jury annonça au juge qu'il restait divisé quant au deuxième chef d'inculpation : exhibition indécente (encore un délit). Le juge décida donc de les cloîtrer dans un hôtel et d'ajourner l'audience jusqu'au lendemain. Le jury recommencerait à délibérer le dimanche matin à dix heures.

Et c'est pendant que Jim lisait *Sailor on Horseback* (Un Marin à cheval), une biographie de Jack London par Irving Stone, que les jurés ressortirent et que leur porte-parole annonça leur verdict. Jim était déclaré coupable d'exhibition indécente.

La sentence serait fixée fin octobre. Comme il s'agissait de délits et que Jim n'aurait pu être extradé de Californie, sa caution fut portée de 5 000 à 50 000 dollars.

Jim, avec ses jeans noirs, ses bottes et une chemise brodée offerte par un admirateur, quitta le tribunal d'un

air solennel, s'arrêtant pour dire aux journalistes : « Ce procès et son issue ne changeront rien à mon style, car je maintiens que je n'ai rien fait de mal. »

Les mois qui suivirent, en un sens, furent plus durs que le procès lui-même. Jim, à Miami, semblait attendre son heure. Maintenant il se laissait aller et le désastre semblait imminent.

Dès qu'il fut rentré de Floride, ou presque, quand il apprit que Janis Joplin était morte d'une overdose, ce fut une débandade désespérée. D'abord Jimi. Ensuite Janis. « Vous êtes en train de boire avec le n° 3 », disait Jim quand il sortait en ville. Il se disputa si durement avec Pamela qu'elle le quitta — elle leva les bras au ciel, fit ses valises et s'envola pour Paris retrouver son riche et noble ami français.

Jim passa les journées suivantes dans les bars et les nuits dans un hôtel du Strip où Babe et lui avaient deux chambres voisines.

« Hé, Babe, regarde ça ! »

Jim était pendu au balcon de l'hôtel Hyatt House, au dixième étage, plein d'alcool et de cocaïne.

« J'aimerais que tu ne le fasses pas, dit Babe, ça me rend nerveux. »

Il alla sur le balcon, regarda vers le bas, puis dit à Jim, toujours accroché : « Tu attires pas mal de monde, on dirait. » Babe se pencha encore et vit sur le trottoir le directeur de l'hôtel qui faisait de grands signes. Une minute plus tard ils entendirent des coups sur la porte. Babe aida Jim à remonter, le fit asseoir puis alla ouvrir. C'était le directeur, furieux, et un groupe de policiers.

« Qu'est-ce qui se passe ici ? Qu'est-ce que vous croyez foutre Dieu pouvoir... »

« Tout va bien », dit Babe en montrant Jim. Et les policiers entrèrent en force. Ils affirmèrent plus tard que

Babe avait ouvert la porte en grand, comme pour les « inviter à entrer », et que lorsqu'il avait désigné Jim c'était un « geste de bienvenue ». Pendant qu'ils fouillaient la chambre, Babe réussit à cacher leur provision de cocaïne dans un prospectus plié en trois et posé sur la commode : « Visitez la Salle des Sabres. » Mais les policiers trouvèrent un peu de marijuana. Comme c'était la chambre de Babe ils n'arrêtèrent pas Jim, mais le directeur le changea de chambre et l'envoya à l'arrière de l'hôtel, avec vue sur le parking.

Quand Salli Stevenson, envoyée par le magazine *Circus*, lui posa des questions sur le concert de Miami, Jim accepta cette fois d'en parler. « Je crois que simplement j'en avais marre de l'image qu'on avait créée autour de moi et avec laquelle je collaborais, quelquefois consciemment, la plupart du temps inconsciemment. C'était trop pour que je puisse l'avaler et alors j'y ai mis fin, glorieusement, en un seul soir. Je crois que cela se réduisait à ce que j'ai dit au public, qu'ils étaient une bande de foutus cons pour faire partie de ce public. Qu'est-ce qu'ils faisaient là, de toute façon ? Le message essentiel c'était de comprendre qu'ils n'étaient pas vraiment là pour écouter quelques airs joués par de bons musiciens. Vous êtes là pour autre chose. Pourquoi ne pas l'admettre et s'en occuper ? »

Il dit qu'à son avis l'interview était « une forme d'art de plus en plus importante se rattachant historiquement au confessionnal, au débat public et au contre-interrogatoire ». Les policiers de Los Angeles l'inquiétaient, car « ce sont des idéalistes... qui ont une croyance quasi fanatique dans la justesse de leur cause. Ils ont toute une philosophie derrière leur tyrannie ».

Jim, dans cette interview, s'exprima très clairement, avec pondération. Ce fut peut-être la première fois qu'il laissa entendre en public qu'il n'avait peut-être plus très

longtemps à vivre. « Je ne nie pas avoir passé du bon temps ces trois ou quatre dernières années. J'ai rencontré beaucoup de gens intéressants et j'ai vu en peu de temps des choses que je n'aurais pas approchées en vingt ans de vie ordinaire. Je ne peux pas dire que je le regrette. » Mais, ajouta-t-il : « Si c'était à refaire... je crois que je choisirais la voie tranquille de l'artiste-cultivant-son-jardin. » Que se passerait-il s'il devait aller en prison? Il espérait que les trois autres « continueraient et produiraient une musique instrumentale originale indépendante de la chanson, laquelle n'est pas vraiment si nécessaire à la musique de toute façon ».

Le 30 octobre, Jim repartit pour Miami affronter le juge Goodman. Avant d'annoncer sa décision le juge fit une brève déclaration. « Prétendre que votre conduite était acceptable selon les critères de la communauté, c'est manifestement faux. Admettre que cette nation reconnaisse comme une valeur communautaire votre exhibition indécente et le langage grossier que vous avez employé serait admettre qu'une petite minorité qui déverse des obscénités, ignore la loi et l'ordre et affiche un mépris absolu de nos institutions et de notre héritage puisse déterminer en notre nom à tous les critères de la communauté. »

Jim pensa que c'était un assez bon discours électoral et qu'il apporterait un certain nombre de voix au juge le mois suivant. La sentence était celle qu'il avait prévue : le maximum. Pour obscénité publique il était condamné à soixante jours de travail forcé au pénitencier de Dade County, pour s'être exhibé il était condamné à six mois, suivis de deux ans et quatre mois de liberté surveillée. Il devait en outre payer une amende de 500 dollars.

Début décembre, Patricia Kennely entra à l'hôpital, à New York, et l'enfant de Jim fut éliminé à sa vingtième semaine de développement fœtal. Jim n'était pas là et il ne téléphona pas.

Quinze jours après le verdict, Max Fink interjeta appel devant le tribunal du district et Elektra sortit son premier disque de morceaux choisis des *Doors, 13*, treize chansons reprises dans les cinq premiers disques.

Elektra et les *Doors* n'avaient plus qu'un rapport incertain. Jac Holzman ne voulait à aucun prix que sa compagnie ait le moindre rapport avec le procès de Miami, et il avait ordonné à son équipe d'éviter le sujet autant que possible. Leurs rapports restaient cordiaux, mais quand Elektra demanda au bureau des *Doors* d'approuver le lancement de l'anthologie, *13*, cette requête n'était plus pour eux qu'une formalité. *Morrison Hotel* s'était bien vendu, étant donné les circonstances de son lancement qu'aucun quarante-cinq tours n'était venu aider. *Absolutely Live*, qui était venu quelques mois plus tard, avait coûté cher et s'était mal vendu, 225 000 exemplaires seulement, moitié moins que le précédent. Elektra voulait profiter de l'époque de Noël, et c'est pourquoi les *Doors* donnèrent à contrecœur leur bénédiction au nouvel album. Jim consentit même à se raser pour la photo qui devait être mise au dos de la pochette.

Jim avait détesté la pochette de *Absolutely Live*. Au départ ce devait être une photo bleuâtre à gros grain, le groupe vu de dos sur la scène de l'*Aquarius Theatre*, là où avait été enregistré *La Célébration du Lézard*. Les artistes de chez Elektra décidèrent que ce n'était pas assez accrocheur et ils superposèrent carrément sur l'image choisie une photo en couleurs de Jim prise plus d'un an plus tôt à l'*Hollywood Bowl*. Avant même que les *Doors* l'aient appris, le disque était expédié. Jim était furieux.

Il n'aimerait pas plus la pochette de *13*. On y voyait une fois de plus un Jim Morrison plus jeune et nettement plus grand que le reste du groupe. De toute évidence,

Elektra voulait un « joli » Morrison. Mais Jim, curieusement, n'exprima sa colère qu'à quelques amis intimes. Même si Ray, Robby et John s'étaient habitués à ce que leur chanteur soit mis en vedette, lui-même le supportait mal.

Une semaine après la sortie de l'anthologie, un vieil ami de Jim, Felix Venable, qu'il avait connu à l'UCLA, mourut d'un cancer de l'estomac.

Les répétitions avaient repris pour un nouvel album, et, malgré le choc psychologique, Jim retrouva sa productivité. Et le disque prit forme plus tôt que prévu, grâce au fait que les textes retenus étaient écrits depuis longtemps. *Cars Hiss by My Window* (Les voitures sifflent sous ma fenêtre) — *Les fenêtres se mettent à trembler de vibrations soniques / Une fille froide te tuera dans une chambre obscure* — venait d'un des rares carnets de Venice qui aient survécu. Le texte de *The WASP (Texas Radio & The Big Beat)* était repris de l'album-souvenir des *Doors* distribué en 1968, et c'est aussi de cette année-là que datait une autre chanson, *Changeling* (Changeant), tandis qu'une autre encore, *L'America*, venait de ce qui avait été éliminé par Antonioni dans *Zabriskie Point*.

Il y avait aussi deux chansons de sept et onze minutes, respectivement, toutes les deux profondément autobiographiques et poétiques, dont les paroles et la musique avaient une grande force. La première, *L.A. Woman* (Femme de L.A.) était l'adieu désespéré de Jim à L.A., une ville qu'aujourd'hui il estimait malade, aliénée. « Es-tu heureuse, petite dame, dans la ville lumière, ou n'es-tu rien qu'encore un ange perdu ? — Ville de la nuit. » Los Angeles était vraiment pour Jim une « ville de la nuit » (une expression prise dans un roman de John Rechy) et un autre vers la décrivait très bien : « Descendre tes autoroutes / Rôder les ruelles de

minuit / Flics en voiture et bars *topless* / Jamais n'ai vu de femme / Si seule, si seule... » Et la description se faisait plus sinistre : « Motel fric meurtre folie / Faisons passer l'humeur du bonheur à la tristesse. » Puis c'est à lui-même qu'il s'adressait ensuite, faisant l'anagramme de « Jim Morrison » *(Mr. Mojo Rising)* : « Monsieur Mojo, debout / Lève-toi encore / Faut que tu te lèves / Debout, debout... »

Riders on the Storm (Passagers de la Tempête) jouait moins avec les mots, c'était une chanson plus lente, plus mélodique et jazz que *L.A. Woman*. On la trouvait également plus proche de l'autobiographie. « Passagers de la tempête / Dans cette maison nous sommes nés / Dans ce monde nous sommes jetés : comme un chien sans un os / un acteur de remplacement / Passagers de la tempête. » Un thème familier surgissait plus loin — un appel à l'amour et à Pamela : « Le monde dépend de toi / notre vie ne finira jamais / Fille tu dois aimer ton homme. » Et une image venue de *HWY* apparaissait dans la chanson : « Il y a un tueur sur la route. »

Les *Doors* présentèrent ces chansons à Paul Rothchild, avec qui pourtant les rapports s'étaient détériorés depuis janvier quand ils avaient fini d'enregistrer *Morrison Hotel*. Paul avait un tel souci de perfection que chaque enregistrement avait nécessité un nombre incalculable d'arrêts et de reprises, et que du coup beaucoup de concerts avaient été enregistrés *live*, en public, et cela, comme le disait John, « commençait à nous user ». Pis, Paul n'aimait pas les nouvelles chansons. « C'était terrible », dit-il encore *aujourd'hui*. « Les chansons étaient mauvaises, leur attitude était mauvaise, leur exécution était mauvaise. Après avoir écouté trois jours, j'ai dit « C'est tout ! » au micro et j'ai annulé la séance. Nous sommes allés dîner et je leur ai parlé pendant trois heures. J'ai dit : « Écoutez, je trouve que ça pue. Je ne

crois pas que le monde ait envie de l'entendre, c'est la première fois de ma vie que je m'ennuie dans un studio d'enregistrement, j'ai envie d'aller dormir. Les tensions entre vous, mecs, sont phénoménales. » A Jim j'ai dit : « Ceci est *ton* disque. C'est le disque que tu voulais, et vous devez le faire ensemble. Pourquoi ne le produisez-vous pas vous-mêmes? Moi je me barre. »

Ces critiques les touchèrent durement, surtout quand on leur disait que *Riders on the Storm* était de la musique de bar. Les *Doors* reconnaissaient qu'ils n'avaient pas bien joué, qu'ils n'étaient peut-être pas prêts à enregistrer, mais ils ne perdirent pas foi en ce qu'ils avaient fait. Après dîner, ils retournèrent au studio avec leur ingénieur du son, Bruce Botnick, et se mirent d'accord pour coproduire l'album avec lui.

Pamela restait en Europe et Jim partit en chasse d'une fille qui — comme disait Bill Siddons — « irait jusqu'au bout ».

« Jim allait jusqu'au bout », raconte Bill. « Jim — surtout quand il était ivre — suivait une ligne de conduite jusqu'à sa conclusion, qu'elle l'enfonce dans un bourbier d'enfer ou qu'elle l'amène au ciel. C'est aussi pour cela que les gens le suivaient, parce qu'ils le sentaient en lui. Cheri, ma femme, lui dit qu'un jour il voudrait être avec une femme capable d'aller aussi loin que lui, une femme qui pourrait le conduire aussi loin qu'il savait conduire les autres. »

Jim a peut-être cru trouver une telle femme en la personne d'Ingrid Thompson, un sosie de Julie Newmar, une grande fille plantureuse venue de Scandinavie. Le 19 novembre, quand son mari partit pour affaires au Portugal, Jim emménagea au Château Marmont, encore un hôtel de Sunset Boulevard, et ils commencèrent à se fréquenter.

Ingrid entrebâilla sa porte et Jim y avança son pied. Il

était soûl, et avec sa barbe qui avait repoussé et une veste militaire élimée, on aurait dit un bûcheron ahuri. Ingrid ouvrit la porte en grand. « Tu sais que je t'ai toujours aimée », lui dit Jim.

Ensuite Jim retourna chez elle probablement trois ou quatre soirs par semaine, arrivant souvent avec une autre fille qu'il avait cajolée pour qu'elle le raccompagne « chez lui » et qu'il enlaçait sur le palier avant d'entrer. Ingrid avait horreur de ça, ce qu'elle lui dit, mais il se contenta de hausser les épaules, disant qu'il lui donnait tout ce qu'il pouvait donner. A la fin du mois il lui annonça qu'il voulait qu'elle ait un enfant de lui et jeta ses pilules dans le feu d'un geste théâtral.

« C'était vraiment parti », raconte Ingrid. « On se s'y attendait ni l'un ni l'autre. Il aimait vraiment la vie et moi aussi. Le seul ennui c'est qu'il y avait trop de cocaïne, et on n'avait plus de tête. Il trouvait que j'étais plus dingue que lui et il voulait voir jusqu'où j'irais. »

Jim prenait de la cocaïne depuis plus d'un an, et s'était mis à en prendre nettement plus quand Michael McClure et lui avaient tiré 1 000 dollars de « frais de recherches » à la MGM pour écrire leur scénario, et aussi pendant les répétitions de *Morrison Hotel*, quand Paul Rothchild en prenait aussi. Un jour, Jim et un des directeurs de la MGM en achetèrent une once (une trentaine de grammes) et Jim lui dit : « Tu la gardes dans ton coffre et tu ne m'en donnes que peu à peu, quoi que je te dise, d'accord? » Et une fois il dit à Patricia Kennely : « Si j'avais une montagne de coke dans ma cour je prendrais tout — parce qu'elle serait là. »

Un soir, en allant voir Ingrid, il apporta du champagne et de la cocaïne, plus que d'habitude, dans une boîte de film. Il entra chez elle en levant les bras, joyeux, et s'assit devant une table basse. Il leva son verre en l'honneur d'Ingrid, de son intelligence, de sa beauté, de

son charme d'Européenne, et le vida d'un coup. Puis il déboucha la boîte de film et versa la coke en tas sur la table en verre. Lentement, sans rien dire, il en fit des lignes minces en se servant de sa carte BankAmericard. Ensuite il sortit de sa poche un billet de cent dollars tout neuf et le roula très serré. Ingrid et Jim reniflèrent la poudre tour à tour, en prenant chacun pour environ 50 dollars.

L'effet fut presque immédiat. Leur cœur se mit à battre à tout rompre, leur température monta légèrement, leurs pupilles s'agrandirent et le sang leur monta au visage. Quelques minutes et ils étaient bavards, impatients, excités, ils se sentaient pleins d'assurance, au-dessus de tout. Ils en reprirent pour 50 dollars.

La cocaïne a un effet immédiat, doux, qui ne dure pas. Celui qui peut se le permettre en reprend. Jim en avait récemment consommé d'énormes quantités avec Steve Stills et quelques autres, il refaisait maintenant la même chose avec Ingrid. Au bout de trois heures la boîte était presque vide. Ils s'étaient déshabillés et ils dansaient au clair de lune. Puis ils se jetèrent sur le lit. Ingrid se mit à parler de son pays natal, des amis bizarres qu'elle y avait. Elle lui dit que parfois elle buvait du sang.

« Conneries! » dit Jim.

« Non. C'est vrai », lui jura-t-elle en secouant la tête, très sérieuse. « Ça m'arrive. Quelquefois... »

« Okay, répondit Jim en souriant, alors buvons-en tous les deux maintenant. » Il paraissait sérieux.

Ingrid tenta de le tourner en plaisanterie. Elle claqua des doigts et s'exclama : « J'oubliais — le marchand de sang n'est pas venu. »

Buvons un peu de sang tout de suite », répéta Jim.

Jim se souvenait du sang que Patricia avait tiré de son poignet et de son avant-bras pour leur mariage, ce qui

avait probablement contribué à son évanouissement. Jim avait une peur inhabituelle des objets aiguisés.

« T'as des lames de rasoir ? » demanda-t-il.

D'après le ton de sa voix, Ingrid comprit que c'est elle qui fournirait le sang. Elle alla chercher dans la salle de bains. Un peu plus tard, elle tenait une lame dont un angle touchait à peine le bourrelet de peau à la jonction du pouce et de la main. Elle se coupa d'un geste nerveux, en fermant les yeux. Quand elle les rouvrit, il n'y avait pas de sang. Elle referma les yeux et coupa encore.

Au cinquième coup le sang jaillit un peu partout et Jim, avec un cri de joie, prit une coupe de champagne pour le recueillir. Puis ils firent l'amour et se remirent à danser, leurs corps nus rouges de sang.

Au matin, quand il se réveilla dans des draps raidis de sang séché, qu'il vit les traînées brunes laissées sur son corps par le sang d'Ingrid, Jim eut très peur. La paranoïa était de retour.

Fin novembre à début décembre, Jim reçut presque quotidiennement la visite de Larry Marcus et d'un autre scénariste de ses amis, Syrus Mottel. Ils arrivaient à sa retraite du Château Marmont en frappant selon un code secret. Jim regardait qui venait par une fenêtre du premier étage puis les introduisait dans son sanctuaire aux murs couverts de livres, surtout des recueils de poèmes. Le réfrigérateur était plein de bières, mais il n'y avait jamais rien à manger.

Les idées de film dont ils discutaient avaient toujours trait à l'identité. Ils décidèrent (d'après une idée de Jim) de raconter l'histoire d'un jeune monteur de Los Angeles quittant un beau jour son travail, sa femme et ses enfants pour disparaître dans la jungle du Mexique « à la recherche désespérée du zéro absolu », comme

disait Jim. Jim et Larry échangèrent une poignée de main et rédigèrent un contrat, aidés par Max. Larry garantissait personnellement à Jim un salaire de 25 000 dollars pour ses services en tant que coscénariste, coproducteur et star.

Le soir ils allaient parfois au *Cock'n Bull*, un restaurant du Strip. Et un jour, en compagnie de Frank Lisciandro, Jim fit un discours qui était une telle parodie du film envisagé qu'il n'en restait plus rien, réduisant à néant tous les espoirs de Larry et, cruellement, les siens propres. Un autre soir où seuls Syrus et Larry étaient là, Jim descendit trois bouteilles de scotch pendant le repas et alla ensuite faire la circulation au milieu du Strip, agitant son manteau comme si les taureaux de Pampelune se précipitaient sur lui.

Une autre fois encore, Jim vint chercher Larry aux studios de la Columbia, au volant de la dernière en date d'une série d'horribles voitures de location, et lui fit parcourir Los Angeles pendant une demi-journée sans prononcer un mot. Sans même allumer la radio. Larry resta sans rien dire. Pris au piège.

CHAPITRE XI

Le 6 décembre, Jim composa un numéro de téléphone que lui avait donné Jac Holzman pour parler au technicien qui avait construit les studios d'Elektra. « Après-demain c'est mon anniversaire, lui dit Jim, et j'aimerais vraiment enregistrer un peu de poésie. » Ils se retrouvèrent le 8 aux *Village Recorders*, à deux blocks du bar où buvait Jim quand il était à l'UCLA, le *Lucky U*. Il y avait là Frank, Kathy, Alan Ronay et une jeune Suédoise. Tout le monde but un verre avant d'aller au studio où le technicien posa devant Jim une bouteille de whisky irlandais. Jim se mit à lire, et à boire.

Beaucoup des textes qu'il enregistra ce soir-là prenaient, comme *Une Prière américaine*, la forme d'une invocation. Et Jim mit quatre heures à lire une épaisse liasse de feuilles soigneusement tapées à la machine, plus ivre à chaque minute.

Ces lectures lui firent tant de bien qu'il accepta de rejouer, le vendredi 11 décembre à Dallas et le samedi à La Nouvelle-Orléans.

Dallas fut un triomphe. Jim et les *Doors* prouvèrent ce soir-là, à eux-mêmes comme à ceux qui les dénigraient, qu'ils étaient toujours une force avec laquelle il fallait compter. La salle de six mille places était complète aux

deux séances, et chaque fois ils revinrent pour un bis. Jim était en forme, les musiciens soudés l'un à l'autre, et ils donnèrent *Passagers de la tempête* en avant-première devant un public ravi. En coulisses, après le deuxième spectacle, les *Doors* portèrent un toast à leur succès.

A La Nouvelle-Orléans, ce fut la tragédie. Dallas, ce fut le meilleur, Miami, le pire, et La Nouvelle-Orléans ce fut la fin. Ce soir-là, Ray vit l'esprit de Jim abandonner son corps. « Tous ceux qui étaient là l'ont vu, mec. Il a perdu toute son énergie vers la moitié du spectacle. Il s'est pendu au micro et ça l'a entièrement quitté. On pouvait voir l'énergie disparaître. Il était vidé. » Comme pour mettre sa faiblesse au défi, Jim s'empara du micro et cogna sur la scène à grands coups, encore et encore et encore jusqu'à ce qu'on entende les planches se briser. Puis il jeta le support du micro vers le public abasourdi, se retourna et tomba assis sur la batterie où il resta sans bouger.

Jamais plus les *Doors* ne jouèrent en public tous les quatre.

Jim, rentré à Los Angeles, vit les nuages se dissiper grâce au retour de Pamela. Elle fut ravie d'apprendre que Jim était devenu dingue en son absence, et de son côté elle avoua à ses amis que tout ne s'était pas tellement bien passé non plus pour elle. Elle était très contente de retrouver Norton Avenue, dit-elle, même si Jim habitait encore au Château. Il avait besoin de place, disait-il, pour ses rendez-vous d'affaires. Pamela savait qu'il reviendrait bien assez vite chez elle.

Peu avant Noël, Jim entra dans le bureau des *Doors* en traînant des pieds et Kathy Lisciandro, la secrétaire du groupe, lui dit qu'un message l'attendait sur son bureau.

Et quel message : « Je suis en ville. Appelle-moi. Patricia. » Le message était cloué au bureau avec un poignard.

Jim n'avait pas vu Patricia Kennely depuis Miami et n'était pas allé lui tenir compagnie pendant l'avortement. Elle avait laissé le numéro de Diane Gardiner, son ancien agent publicitaire. Jim le reconnut parce que Pamela habitait au-dessus de chez Diane et se servait de son téléphone, n'en ayant pas chez elle. Patricia habitait donc chez Diane.

Au bout d'une demi-heure, Jim téléphona. Les *Doors* avaient décidé d'enregistrer leur nouvel album dans la salle de répétitions, au rez-de-chaussée, et Jim invita Patricia. Elle refusa, disant que ces séances l'ennuyaient... pourquoi ne viendrait-il pas chez elle ? Il accepta, mais ne vint pas.

Quatre jours plus tard, le jour de Noël, Patricia répondit au téléphone, et c'était un appel pour Pamela. Elle décida donc de monter la voir, il y avait trop longtemps qu'elle évitait cette confrontation. Elle ne l'avait vue qu'une fois, très peu de temps, à la *party* du Hilton à New York, et une fois le coup de fil expédié les deux femmes se mirent à parler. Comme Pamela était déjà *très* défoncée, Patricia se mit à fumer pour lui tenir compagnie, et ne s'arrêta plus. Elles parlèrent pendant presque trois heures en buvant du vin, sans arrière-pensées ni le moindre antagonisme. Pamela dit à Patricia qu'elle et Jim n'étaient pas réellement mariés — ce qu'elle avouait rarement, même à ses amis, car elle se faisait appeler madame Morrison même quand elle téléphonait au bureau des *Doors*. Patricia raconta l'avortement à Pamela, mais passa sous silence le mariage *Wiccan*.

« Oh, bouh, dit Pamela, très joli, vraiment. » Elle fit une pause. « Mais n'aurait-ce pas été encore plus beau si tu avais suffisamment aimé Jim pour garder l'enfant ? »

La réponse claqua. « J'aime à croire que j'aimais Jim, que je m'aimais et que j'aimais cet enfant suffisamment pour ne *pas* l'avoir. »

« Ouais, mais si tu avais eu l'enfant, tu aurais pu t'en aller vivre à la campagne. Bien sûr, Jim ne t'aurait jamais envoyé d'argent, parce que c'est comme ça qu'il... »

Sage, le chien de Pamela, aboya. Jim remontait l'allée. Patricia se raidit et Pamela devint blanche comme une morte. Elle se précipita à la rencontre de Jim et l'accueillit avec un déluge de paroles. « Jim, Jim, n'entre pas là. N'entre pas. Ce n'est que Diane... »

Jim riait en montant les marches vers l'appartement de Pamela qui rentra dans celui de Diane pour faire face à Patricia, paniquée. « Qu'est-ce que je vais faire? Jim va me tuer. Il sait que j'étais en train de parler avec toi, il sait que c'est *toi*. » Et elle suivit Jim dans l'escalier.

Ensuite Jim redescendit voir Patricia, se montrant plein de charme et très gracieux, lui remplissant son verre. Il y avait de l'émotion dans sa voix, des hochements de tête pour s'excuser quand elle lui disait qu'à Miami il l'avait traitée comme une groupie. Et il lui répondit que c'était mal tombé, avec le procès et tout. « Toi surtout, dit-il, tu devrais comprendre. Tu y étais. »

Quand Pamela redescendit la pièce était pleine de gens. Diane était arrivée avec des invités, et Jim et Patricia étaient assis par terre, ivres, jouant bruyamment aux cartes, à la bataille. Jim donna des cartes à Pamela et les battit toutes les deux, vingt fois de suite.

Un peu plus tard Pamela voulut ramener Jim chez elle. Non, dit-il, je préfère rester là. L'épreuve de force gêna tout le monde et finalement Diane donna gentiment un peu de nitrate d'amyle à Pamela et l'accompagna chez elle, la traitant moitié comme une amie, moitié comme une délinquante juvénile.

Ensuite, quand tout le monde fut couché, Jim proposa à Patricia de le suivre au Château. Puis il changea d'avis, disant qu'il avait trop bu pour conduire, l'assurant qu'il l'aimait encore, et proposa de dormir par terre. Patricia

haussa les épaules. Ils trouvèrent un couvre-lit dont ils s'enveloppèrent et s'endormirent au milieu de la pièce.

A dix heures du matin Pamela vint frapper à la porte. Diane sortit de sa chambre, entrebâilla la porte et lui dit : « Je ne vais pas nier qu'il est là. »

Pamela entra dans la pièce et se planta près de Jim et Patricia, nus sous leur couvre-lit. C'était comme une farce à la française — grotesque, horrible, et en même temps si drôle que nul ne savait s'il fallait rire, pleurer ou faire un massacre.

« Je n'ai qu'une seule chose à te dire, commença Pamela, et je vais te la dire devant tout le monde : Jim, bon Dieu, tu as gâché mon Noël. Tu me l'as gâché tous les ans. C'est la quatrième année que tu fais ça. Et je ne peux plus le supporter ! »

Jim souriait. Patricia, qui avait senti aussitôt que ce serait un moment mémorable, se mordait les lèvres pour ne pas éclater de rire. Elle essaya d'avoir du tact. « Pamela, ce n'est pas ce qu'on croirait, je te promets... »

Diane l'interrompit : « Pamela, ce dont tu as besoin c'est de vitamines et de jus d'orange. Viens avec moi dans la cuisine. » Pamela, obéissante, la suivit et Jim enfila son pantalon.

« Christ, marmonna-t-il, je n'ai pas fini d'en entendre parler... »

« Oh, je t'en prie, Jim », dit Patricia, mais en riant. « *Tu voulais* que ça arrive. Qui a eu l'idée de rester là ? »

« Ouais, ouais. Tu as raison... comme toujours. »

Quand Diane et Pamela revinrent en apportant du vin, ils s'assirent en rond et recommencèrent à se lancer des regards furibonds. « Ne t'inquiète pas », dit finalement Jim à Pamela en lui prenant la taille. « Ça ne sort pas de la famille. »

A force de patience et de loyauté Pamela finit par le

faire revenir à elle et Jim passa la plupart des nuits de janvier et février 1971 dans le lit de M^lle^ Courson. On aurait dit que la vie domestique commençait à lui plaire.

Cet hiver-là il entreprit de travailler simultanément sur quatre projets différents dans les quatre domaines artistiques qu'il préférait : la poésie, le cinéma, la musique et le théâtre. Projets dont il devait être l'auteur et l'exécutant. Max Fink négociait avec Elektra une modeste avance pour un disque de poèmes. Jim revoyait régulièrement Larry Marcus, le scénariste, qui voulait maintenant le faire jouer dans un film en Italie. Il discutait aussi avec un autre ami, « Philharmonic Fred » Murrow, d'un spectacle où Jim jouerait le rôle d'un prisonnier de guerre au Viêt-nam.

Le projet le plus avancé était encore le futur album des *Doors* qu'ils enregistraient dans leurs propres locaux, le bureau et la salle de répétitions qu'ils appelaient maintenant l'« Atelier des *Doors* ». Ils le produisaient eux-mêmes avec leur ingénieur du son attitré, Bruce Botnick.

« Enfin, disait Jim à tout le monde, je fais un disque de blues. »

C'était vrai. Les *Doors* étaient de retour, leur style rocailleux et lascif, leur mordant à la Brecht, l'ambiance de carnaval et de cauchemar de leurs débuts au *Whiskey*.

Le groupe antidrogue, la Fondation *Do It Now* (Faites-le Maintenant), employait toute son énergie à contenir, sinon à éliminer, la progression alarmante de la méthédrine (le *speed*) aux États-Unis. Ils avaient donc proposé à divers leaders de la jeunesse de faire des messages radio sur le thème *Le Speed Tue*. Frank Zappa avait accepté, ainsi que d'autres grands noms du rock. Jim ignorait leurs appels depuis des mois jusqu'au jour où il répondit lui-même au téléphone dans le bureau des *Doors*. Il accepta un rendez-vous l'après-midi même pour enregistrer son propre discours antidrogue. Ceux qui étaient là

s'étonnèrent de le voir accepter. « Eh bien, foutre, pourquoi non? Le *speed* te fout des vers dans les oreilles. Je connais une nana qui croit qu'elle te parle sans ouvrir la bouche — je ne veux pas que mes fans écoutent ma musique avec un cerveau lessivé ou empoisonné. »

Il avait été pourtant bien entendu que Jim ne permettrait jamais qu'on se serve de lui pour influencer son public pour quoi que ce soit, n'importe où et n'importe quand. Pourquoi ce revirement subit?

« Je croyais que d'après toi tes fans devaient penser par eux-mêmes, Jim? » demanda Denny Sullivan. Denny s'occupait toujours du courrier de ses admirateurs et était devenu comme un jeune frère pour Jim, qui lui avait déjà fait des discours sur les dangers des drogues dures.

« C'est ce que je crois, bon Dieu, mais avec cette merde ils ne peuvent pas penser du tout. Tout est là. Et puis, qui t'a nommé gardien de mes affaires? » Jim plaisantait, mais pas seulement. Le *speed* était une sale histoire, et il le savait.

Quand l'envoyé de *Do It Now* arriva enfin, son magnétophone sous le bras, pour enregistrer sa minute de sermon, Jim prit un siège et lui indiqua poliment le fauteuil derrière le bureau d'angle. Il avait l'air de vouloir faire bonne impression.

« Okay, maintenant, ce que nous voudrions que vous disiez, commença le propagandiste d'un ton nerveux, c'est : Au micro Jim Morrison des *Doors*, et ensuite simplement, ummm, avec vos propres mots, dites-leur que le *speed* tue. »

Jim réfléchit un instant, puis approuva.

« Okay, ce truc est en marche? Essai, essai... vaut mieux remonter en arrière, être sûrs que ça marche. On ne veut pas prendre cette peine pour s'apercevoir, trop tard, qu'on a manqué cette occasion unique. »

La bande fut enroulée, rejouée, vérifiée, remontée enfin jusqu'au début. « Prêt, Jim? » « Prêt. » « Okay, allez-y. »

Jim réfléchit encore et commença : « Hé vous, les petits trouducs qui écoutez la radio au lieu de faire vos devoirs, au micro c'est Jim Morrison des *Doors*... »

L'envoyé arrêta son appareil.

Jim lança un clin d'œil à Denny. « Qu'est-ce que vous faites? Je n'avais pas fini! »

« S'il vous plaît, Jim, il ne faudra qu'une minute pour faire tout ça, si vous voulez bien dire les choses directement. Pensez que cette annonce est un service public. »

Jim l'écouta très attentivement, hocha la tête. « Je crois comprendre. Puis-je essayer encore? »

Le magnétophone fut remis en marche : « Hé, les gars, comment ça va là-bas dehors? Au micro c'est vot' vieux copain Jim Morrison, je chante avec un groupe qu'on appelle les *Doors*, z'avez peut-être entendu parler. On a un peu chanté, mais jamais, jamais je n'ai chanté sous amphé. Soûl, ça puuuutain... »

L'envoyé, exaspéré : « Je vous en prie, comprenez ce qu'il nous faut. Frank Zappa s'est bien amusé. Vous pouvez vous amuser aussi, mais il faut être sérieux. »

Jim parut comprendre. « Okay, pigé. Mettez la sauce. Cette fois on y arrive, je vous le promets. »

« Hello, au micro Jim Morrison des *Doors*, je veux juste vous dire que c'est pas cool de se shooter du *speed*, alors sniffez-en. » Le magnétophone fut stoppé, l'envoyé ne fit pas un geste, personne ne dit plus rien.

« Il y a un problème? Ça vous allait? »

Le type se contenta de secouer la tête. Jim se leva et lui mit la main sur l'épaule. « Hé, mec, je m'excuse, rebranche ce truc. Je m'excuse vraiment, je vais le faire normal ce coup-ci. Franchement. »

Le type leva les yeux. « Vous le promettez? » Jim, solennel : « Je le promets. »

La bande recommença à défiler.

« Hello, au micro Jom Morrison. Vous shootez pas au *speed*. Christ, les gars, fumez de l'herbe. »

L'envoyé le regarda. « Je crois qu'on se rapproche, Jim, si vous pouviez simplement changer les derniers mots. »

« Je vois exactement ce que vous voulez dire », affirma Jim. « Encore une fois, enroulez ça. »

Cette fois Jim se présenta normalement et lança son avertissement : « Se shooter au *speed* n'est pas assez chic, se shooter au *speed* tue les oies, quand on shoote une oie au *speed*, cette oie se met à nager en rond pour l'éternité. »

L'envoyé de *Do It Now*, à bout de patience, était au bord des larmes. Jim le supplia : « Allons, mec, je m'excuse, c'était seulement pour m'amuser, vous voyez, cette fois ça ira bien, je vous le promets. »

« Je ne sais pas, Jim, dit l'autre en secouant la tête, je ne peux pas passer ma journée ici. »

« Une dernière fois », insista Jim.

« Okay, mais cette fois, si vous ne le faites pas, c'est fini. »

« Je suis désolé. Celle-là sera la bonne prise — vous savez ce qu'est une prise ? »

Jim tint soigneusement le micro devant ses lèvres, fit un silence et commença : « Hello, au micro Jim Morrison des *Doors* et j'ai une seule chose à vous dire. » Jim sourit à l'envoyé, qui lui retourna un sourire plein d'espoir. « Ne vous shootez pas au *speed*. Le *speed*, ça tue. Je vous en prie, ne vous shootez pas au *speed*, essayez les hypnotiques, ouais, les barbis, les tranqs, les mandrax, c'est beaucoup moins cher et... »

Le magnétophone tournait encore mais l'envoyé était au bout du rouleau. Il se leva, remit sa veste, s'empara de l'appareil et sortit à grands pas. Il y eut une explosion de rires. Jim avait parlé de telle manière qu'on ne pouvait rien couper sur la bande.

« Qu'est-ce qu'il a ce type ? » demanda Jim. « J'ai entendu Alice Cooper dire que s'il attrapait quelqu'un à se shooter au *speed* il viendrait chez lui pour étrangler ses petits chiens. Je n'ai rien dit de tel. »

La Fondation *Do It Now* n'obtint jamais son message antidrogue.

Jim n'avait pas rencontré les journalistes locaux depuis longtemps, et ne leur avait pas donné d'interview exclusive depuis encore plus longtemps.

Jim aimait le *L.A. Free Press* pour son attitude anti-bourgeoise, il trouvait que ce journal « faisait partie de la vie de tout le monde », et il accorda à son critique musical, Bob Chorush, assez de temps pour faire une interview convenable. Là encore il pesa ses mots. Quand on lui rappela les émeutes de ses premiers concerts, Jim répondit que les concerts de rock étaient une forme de « rassemblement humain exprimant l'angoisse de la surpopulation », un peu comme les rassemblements d'insectes et d'autres animaux. « Je n'y ai pas bien réfléchi, dit-il sérieusement, mais je crois qu'il y a quelque chose là-dedans. » Parfois il répondait par aphorismes : « Je pense que dans l'art, particulièrement dans le cinéma, les gens s'efforcent de confirmer leur propre existence » ; ou, à propos de Charles Manson : « Le procès : la façon qu'a la société d'assimiler l'horreur. »

La boisson vint tout naturellement sur le tapis quand Jim dit qu'il avait manqué beaucoup de musique intéressante depuis deux ans qu'il était interdit — avec Babe — au *Troubadour*. Le journaliste lui posa une question. Jim resta silencieux, pencha la tête et se caressa la moustache du bout des doigts, puis : « Je, euh, il y a eu une période où j'ai beaucoup bu », dit-il enfin. « J'étais sujet à de telles pressions que je n'y arrivais plus. » Il fit encore une pause. « Je pense aussi que l'alcool est une manière de réagir à la vie dans un environnement surpeuplé, en même temps qu'un effet de l'ennui. Je sais que les gens boivent parce qu'ils s'ennuient. Mais j'ai du plaisir à boire. Cela délie les esprits et anime parfois les conversations. Eh, euh, c'est, je

ne sais pas, c'est un peu comme de jouer. Vous voyez ? On sort la nuit pour boire et on ne sait pas où on va atterrir le lendemain. Ça peut tourner bien et ça peut être un désastre. C'est comme de lancer les dés. Tout le monde fume de l'herbe. Je pense que vous ne trouvez même plus que c'est une drogue. Mais il y a trois ans il y a eu cette vague d'hallucinogènes. Je ne pense pas que personne ait eu vraiment la force de continuer ces trips sans arrêt. Alors on passe aux narcotiques, dont l'alcool. Au lieu de vouloir penser plus, on essaye de tuer la pensée — avec l'alcool et, euh, l'héroïne et les downers. Ce sont des analgésiques. Je crois que c'est là où en sont les gens. »

Jim parlait comme un observateur de la société américaine au début des années 70, mais il parlait aussi bien de lui et de Pamela. Jusqu'ici elle ne lui avait pas révélé l'usage occasionnel qu'elle faisait de l'héroïne, mais il savait qu'elle était une adepte des *downers* (hypnotiques), de même qu'il avait presque tous les symptômes d'un alcoolique. Même s'il déclarait à la *Free Press* qu'il ne buvait plus comme avant, son entourage était stupéfait de la quantité d'alcool qu'il ingurgitait.

Jim termina son laïus sur l'alcool de façon plus cavalière encore qu'il l'avait commencé. « J'aime l'alcool, dit-il, parce que c'est traditionnel, et aussi parce que je déteste marquer des points. Vous voyez ? J'ai horreur des implications sexuelles vaseuses qu'on obtient comme ça, et je ne le fais jamais. C'est pour ça que j'aime l'alcool. On va à l'épicerie du coin et il y en a sur le comptoir. »

Et de fait, avec tous les projets qu'il mettait en train, Jim ne buvait plus pour échapper à l'ennui. Il buvait, comme lorsqu'il était plus jeune, pour le plaisir. Il buvait pour se soûler.

Un jour, il entra dans la boutique de Pamela en chantant *Back Door Man* à pleine voix, suivi de deux compagnons de beuverie rencontrés depuis peu, et s'adressa à Denny, qui était venu aider la sœur de Pamela, Judy.

« Vendez quelques habits à ces messieurs », bafouilla-t-il. Et, se tournant vers eux : « Que désirez-vous? Nous avons d'excellents tissus et de très beaux habits façonnés en Suisse par notre usine de Pygmées. Leurs mains habiles et leurs yeux de fée vous garantissent une qualité sans rivale. »

Il s'écroula soudain dans un fauteuil, dodelinant de la tête, et se mit à ronfler.

Quand Jim se réveilla, ses amis avaient disparu et la sœur aînée de Denny était là. Denny la lui présenta. « Ça ta sœur? » demanda Jim. « Tu m'avais jamais dit que t'avais une sœur faite comme ça. Youuuuupiiiiie! Regardez ces nichons! » Là-dessus entra une matrone d'une cinquantaine d'années, aux proportions généreuses. Se croyant visée elle se jeta sur Jim à grands coups de sac, le fit battre en retraite derrière le comptoir des bijoux et ressortit quand elle eut porté deux ou trois coups au but.

« Christ », dit Jim en gémissant. « Je n'avais pas reçu une telle raclée depuis que mon père m'avait couru après dans la cuisine avec une batte de base-ball. »

Une autre fois Jim déboula dans la boutique, heurta un présentoir de chemises, le renversa et tomba au milieu des chemises. Pamela, qui était là, explosa : « Oh, Christ, oh Jésus putain de Christ! Il est soûl. Va mourir, Jim Morrison, fils de pute! »

« Soûl? » dit Jim en se relevant avec un sourire innocent. « Pas moi, ma'ame. J'ai glissé. C'était un accident. » Là-dessus Babe arriva et l'emmena boire au *Palms*.

Le même soir, au Château Marmont, Jim se remit à jouer à Tarzan. Il grimpa sur le toit et essaya de rentrer par la fenêtre en se balançant à la gouttière. « Une seule chose lui a sauvé la vie, raconte Babe, c'est qu'il a rebondi sur le toit d'un hangar derrière la villa. Mec, c'était à ne pas croire. »

Peu lui importait ce qu'il buvait, du gin un jour, du whisky et de la bière le lendemain, des vodka-cocktails un autre jour et ensuite de la tequila, des Singapours ou autres cocktails aux fruits « tropicaux » quand il avait faim. Seule la fin ne changeait pas : l'ivresse absolue.

Il n'était pas en bonne santé. Il avait commencé par quémander une cigarette de temps en temps lors des concerts, maintenant il en était à trois paquets de *Marlboro* par jour. Il toussait, sèchement, et un jour, dit-il à Robby, il avait craché du sang.

Il avait encore sa voix de gorge, rauque et sexy, mais elle était abîmée sans espoir de retour. Quand Jac Holzman écouta les deux premières bandes de *L.A. Woman*, il pensa que c'était le dernier disque de Jim comme chanteur.

Et il s'était ramolli, il pesait près de quatre-vingts kilos, vingt de plus qu'au temps où les premières photos publicitaires mettaient en valeur la minceur de son torse. Il mangeait mal, remplaçant la nourriture par l'alcool, et il avait le corps bouffi d'un ivrogne.

Michael McClure cessa de boire en décembre et écrivit à Jim pour lui suggérer de faire de même. Jim ne lui répondit pas. Un jour, au cours d'un déjeuner avec Michael et Sylva Romano, leur agent, celle-ci leur proposa un jeu.

« Je pense, dit-elle, que quel que soit l'âge chronologique de chacun, nous sommes tous d'accord pour dire que nous nous représentons, au plus profond de nous, comme ayant un certain âge et que nous croyons que c'est ainsi que les autres devraient nous voir. »

Michael dit qu'il n'avait jamais dépassé l'âge de onze ans.

Sylvia dit qu'elle se voyait, secrètement, comme si elle avait toujours dix-neuf ans.

Jim, qui avait à peine dépassé son vingt-septième anniversaire, avoua tristement qu'il avait l'impression d'en avoir quarante-sept.

Aux premiers jours de janvier 1971, Jim se mit à son bureau pour lire *Rolling Stone* et eut la surprise d'apprendre qu'un des critiques importants du magazine aimait le dernier album des *Doors, 13.*

En bas, les autres enregistraient. Il y a avait le bassiste d'Elvis Presley, Jerry Scheff, et Marc Benno à la guitare rythmique. Jim tuait le temps en attendant que tout soit prêt pour qu'il chante. Cette fois il allait se servir de la minuscule salle de bains comme de cabine vocale. Pour la plupart des chansons, Jim chantait avec les autres. Tout se passait bien. En dix jours ils auraient tout mis en boîte et Jim n'aurait à chanter en *play-back* que sur deux des neuf chansons (la dixième était *L'America* enregistrée pour *Zabriskie Point* depuis plusieurs mois).

Ils avaient de bons morceaux, assez variés pour offrir à tous les membres du groupe l'occasion de briller. Jim avait à chanter un blues de John Lee Hooker, un air venu du premier répertoire des *Doors, Crawling King Snake* (Rampe le Roi Serpent). Dans un autre blues, un original, Robby introduisait une ligne mélodique à la Johnny Reed, Jim prenait une voix de chanteur noir et faisait à la fin une assez bonne imitation vocale d'une guitare de blues. L'humour caustique de Ray se montrait au milieu de *Hyacinth House*. Après un vers absurde chanté par Jim, *Je vois que la salle de bains est libre*, Ray glissait un thème célèbre de Chopin (Jusqu'à la fin des temps). Le *Passagers de la Tempête* sonnait clairement, très jazz, étrange et plein d'espoir et *Love Her Madly* (Aime-la à la Folie), une chanson de Robby qui deviendrait leur premier quarante-cinq tours depuis un an, prenait un air de carnaval, très rythmé, rappelant une époque où les *Doors* étaient plus débraillés, plus spontanés, et aussi très commerciaux.

Les chansons de Jim étaient parmi ses meilleures, notamment les plus longues, *Femme de L.A., Passagers de la Tempête* et *The Wasp* :

Les nègres dans la forêt
aux plumages éclatants;
et ils disent :
« Oublie la Nuit.
Vis av'nous dans les forêts
d'azur. Là-bas
sur cette enceinte
pas d'étoiles; là-bas
nous se défonce —
immaculé. »

Et plus loin dans la même chanson : « Je vous le dis, aucune récompense éternelle ne nous pardonnera d'avoir gâché l'aurore. »

Il y avait dans ces trois chansons des signes de l'envie qui grandissait en Jim : s'échapper. Il affirmait que *Mr. Mojo Risin* dans *Femme de L.A.* n'était pas seulement l'anagramme de son nom, mais celle qu'il emploierait pour appeler le bureau quand il se serait « taillé en Afrique ». Mais personne ne le prenait au sérieux.

Been Down So Long (Si longtemps que je suis au fond) prenait son titre et son refrain — « Si longtemps, bon Dieu, que je suis au fond / Que pour moi c'est en haut » — d'un livre de Richard Farina du même titre, et contenait quelques exemples criants de chauvinisme mâle :

Baby, baby, baby, disais-je
Ne veux-tu pas te mettre à genoux
Viens donc, petite chérie
Viens donc, et donne-moi ton amour

Attitude qui transparaissait aussi dans les paroles de John Lee Hooker :

Allez, rampe
Allez, rampe
Viens par ici à quatre pattes, baby,
Viens me ramper dessus

A une époque où la libération des femmes commençait à attirer l'attention, ce message n'allait pas passer inaperçu.

Sur l'insistance de Denny, Jim écrivit une description de l'album destinée à Dave Marsh, de *Creem*, puis, de sa grande écriture maladroite et enfantine, continua par une sorte de mise au point autobiographique. Ce disque, pour lui, représentait L.A. comme il la voyait, un microcosme de l'Amérique. Au départ, disait-il à Dave, c'était pour faire des films qu'il était venu à L.A., et il s'était retrouvé à faire de la musique. Ensuite, il décrivait les nombreux projets qu'il avait en train, y compris un essai sur les procès de Miami, et terminait ainsi sa lettre :

Je ne suis pas fou.
Je m'intéresse à la liberté.

Bonne chance,
J. Morrison.

Il y avait dans les rues de Hollywood une silhouette solitaire, trop lourde, enfouie dans une vieille veste d'uniforme et des jeans, surmontée par une tête massive et un visage mangé par la barbe. Jour après jour, Jim marchait dans les rues, regardant ce paradis en stuc comme pour une dernière fois, avant de retourner à l'appartement de Norton Avenue. Il passa la plupart des nuits et bon nombre des journées de janvier et de la première quinzaine de février chez Pamela, « à la maison ». Jim lisait, Pamela inventait des vêtements pour Themis. Quelquefois Jim s'allongeait près du chien et se mettait à bourdonner :

« Mmmmmmmmmmmm — ah, hummmmmmmmm. »

Et Sage répondait dans le même ton : « Mmmmmm… »

Jim recommençait et Sage montait d'une note. Pamela s'y mettait et Jim se plaignait qu'elle gâchait tout.

Quelquefois ils descendaient chez Diane Gardiner et parlaient d'aller en France. C'était une décision. Ils allaient vraiment le faire — aller vivre en exil à Paris pendant au moins six mois. Pamela était folle de joie. Même Jim paraissait soulagé.

Il était inévitable que Jim quitte Los Angeles, et peut-être aussi qu'il aille à Paris. Le dernier album des *Doors* était presque terminé et il ne leur devait plus rien, non plus qu'à Elektra. Il n'était pas amer, mais il avait désespérément besoin de changer d'orientation et il en était venu à croire qu'aussi longtemps qu'il resterait en Californie les gens et les endroits dont il s'était entouré continueraient à dominer sa vie. Jim n'avait pas vraiment d'ennemis — il lui fallait échapper à ses amis.

Paris était un choix naturel. Alan Ronay en parlait sans arrêt, il y allait tous les ans. Fred Myrow y avait vécu et il abreuvait Jim de récits romanesques. Il y avait aussi le goût que Jim avait toujours pour Rimbaud et Céline et Baudelaire. « Il avait un truc vraiment incroyable avec Paris », raconte Salli Stevenson, un écrivain qui le rencontra avant son départ. « Il croyait que là-bas il pourrait être lui-même sans personne pour le pourchasser, faire un cirque de son existence, le changer en ce qu'il n'était pas. »

Aucun de ses projets en cours ne le retenait à L.A. *HWY* trouverait un distributeur ou non, qu'il soit là ou pas — Frank pouvait s'en occuper. La couverture de ses poèmes en livre de poche, cela pouvait se faire par la poste. Larry Marcus parut presque soulagé quand Jim lui proposa une pause de six mois : il venait d'être engagé

comme scénariste pour un film d'Arthur Penn. Le disque de poésie pouvait attendre, ou les autres pouvaient le terminer en son absence, comme ils l'avaient fait pour d'autres.

A Paris, Jim avait l'intention d'écrire plus régulièrement, ce pourquoi il appela ses agents littéraires pour savoir si quelqu'un, à leur avis, s'intéresserait à une autobiographie de style impressionniste. Ils l'encouragèrent à mettre quelque chose noir sur blanc, au moins une lettre pour la montrer aux éditeurs.

Jim dit à Pamela qu'elle devrait partir dès que possible et leur chercher un appartement.

« Allons, Jim. Tu ne vas pas partir pour Paris en ayant l'air du Vieil Homme de la Montagne? »

Diane Gardiner montrait du doigt sa barbe envahissante. Jim et Pamela étaient venus boire un verre de vin chez elle. Pamela trouvait aussi que Jim serait mieux avec un peu moins de poils.

« Non, dit Jim, je, euh, non, je veux pas faire ça. Je me sens mieux comme ça. » Il était vautré dans son fauteuil.

« Enfin, dit Diane, ce n'est pas l'avis de Pamela, et si tu ne peux pas lui faire confiance, à qui alors? »

« Alors il s'est mis debout sur la table, raconte Diane, Pamela lui a taillé barbe et moustache et il était beaucoup mieux. »

Quelques jours avant le départ de Pamela ils allèrent visiter sa ville natale, Weeds, à huit cents milles au nord, en Mercedes avec Sage. Puis ils allèrent à Orange, chez les parents de Pamela, où ils laissèrent le chien. Et le 14 février, Jim conduisit Pamela à l'aéroport.

Le lendemain, sous une pluie froide, elle arrivait à l'hôtel George-V, celui que Jim lui avait décrit comme « un bordel en peluche rouge ».

« Tu peux venir, maintenant », dit Diane au téléphone. « Elle est partie. »

Diane parlait à Patricia Kennely qui était à L.A. depuis quinze jours et n'avait vu Jim qu'un instant. Elle n'habitait pas chez Diane. Celle-ci lui dit que Jim n'avait attendu pour l'appeler que le départ de Pamela. « Pourquoi ne viens-tu pas le surprendre ? » « Eh bien, dit Diane après l'arrivée de Patricia, quand on eut débouché une bouteille de vin, notre chère Grace Slick dit qu'une seule personne ne nous suffit pas. Il suffit de voir Jim comme une Justine faite homme. »

Jim rentra un peu plus tard et monta chez Pamela. Tout était parti au garde-meubles sauf un matelas, une étagère de livres, la TV, une table basse en verre et un grand fauteuil grenat. Patricia laissa passer quelques minutes avant de frapper à sa porte. Quand il ouvrit elle lui dit : « Je n'arrive pas à déboucher une bouteille et je me demandais si tu... » Il la prit dans ses bras et elle resta une semaine.

Patricia se souvient du dernier jour. « C'était vraiment infernal. On a commencé par quatre bars aux serveuses à poil où on a bu tellement de tequila qu'on faisait passer avec de la bière que le barman nous offrait un verre sur trois. Après le quatorzième, je ne sais plus. Ensuite on est allés à l'enregistrement de Jim avec l'amie chez qui j'habitais, et elle s'est mise à draguer Jim. J'étais furieuse et je lui ai dit : « Je me fous de ce que vous ferez quand je serai rentrée chez moi, mais fais-moi au moins la grâce d'attendre jusque-là. »

Jim étant un parfait polygame, et l'amie en question étant pleine de chaleur, l'affaire était dans le sac. Ils étaient au Studio Poppy, occupés au mixage du dernier album, et ladite amie s'éclipsa aux toilettes. Au bout de cinq minutes Jim disparaissait. Et tout de suite après, Patricia les trouva dehors enlacés sur la pelouse.

« Debout ! » hurla-t-elle, plantée à côté d'eux.

Jim leva un œil endormi et lui sourit.

« Allez! Debout tous les deux! Debout! »

L'amie tendit le bras et attira Patricia sur eux. Les trois corps remuèrent quelques instants pour que chairs et os puissent s'imbriquer ensemble. Puis Patricia reprit ses esprits et dit calmement : « Laisse-moi parler seule avec Jim. »

L'amie s'écarta et Jim lui dit alors : « Écoute, chérie, tu sais que je suis trop soûl ce soir pour baiser, alors laisse-moi seulement dormir avec elle. »

« Écoute, répondit Patricia, c'est ma dernière nuit à L.A., je m'en vais demain et je ne te reverrai probablement jamais. »

Jim se hérissa devant cette attitude possessive. « Eh bien, je ne passerai sûrement pas la nuit avec toi. »

« Très bien. Mais sois foutrement sûr que tu ne la passeras pas avec elle. »

Jim, rentré chez Pamela, se mit à fouiller les placards et les tiroirs de la cuisine. Les filles lui demandèrent pourquoi.

« Oh, dit Jim, je cherche des couteaux et des ciseaux, pour que vous puissiez me châtrer. La bite sera pour l'une, l'autre aura mon corps. »

« Et qui aura ton âme, Jim? »

« Oh, je la garderai pour moi, si cela ne vous gêne pas. »

Les filles le virent rassembler tous les objets tranchants, et les entasser sous le divan du living où il se coucha et s'endormit.

« Il avait un teint cireux, raide, — horrible », raconte Patricia. « Il avait déjà l'air mort, couché sur ce divan qui l'encadrait comme un cercueil. J'ai su alors que je ne le reverrais, plus jamais en vie. »

Le lendemain Patricia repartit pour New York et Tom Baker revint de Londres où il avait passé huit mois. Il y avait longtemps que Jim et lui ne s'étaient vus et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, comme deux

frères, mais en fin de journée Jim était tellement soûl et désagréable qu'on les expulsa d'un des clubs du boulevard Santa Monica.

Pamela étant à Paris, Jim prit des allures de célibataire sans souci. Il retourna voir pour des adieux répétés la putain qu'il avait surnommée *Femme de L.A.* Il se mit à fréquenter la nouvelle boîte de Marshall Brewitz, ainsi que les *Palms* et la *Phone Booth*, souvent accompagné de Tom, Babe et Frank.

Le rythme s'accéléra : Jim aida une ancienne maîtresse à avorter (il lui avait demandé de garder l'enfant, elle avait refusé), passa quatre nuits avec quatre femmes différentes et se mit à rappeler tous les vieux numéros de téléphone qu'il trouvait en vidant son bureau.

Elektra fêta le 3 mars l'agrandissement de ses bureaux à Los Angeles. Jim alla s'y montrer par principe (« C'est moi qui ai payé, autant que j'aille voir ce que c'est »), et retrouva Fred Myrow chez lui pour boire et bavarder, discutant pendant des heures de leur idée de spectacle.

« Ce qu'on voulait capturer, cristalliser, raconte Fred, c'est cette période de transition que nous ressentions tous très fortement entre les années 60 et 70. Comme disait Huxley : "Entre les cactus et les garages, quelque chose rôdait." C'était un environnement bizarre, Los Angeles — quoi que ça veuille dire — et c'est ce que ce spectacle voulait explorer. L'endroit, Los Angeles, dans le crâne d'un POW (prisonnier de guerre), avec assez de recul grâce à la distance, tout en l'ayant bien connu, ça pouvait traiter de ce qui est montré comme de ce qui est caché, de ce qui est évident et de ce qui l'est moins dans cette ville qui n'en est pas une. Le spectacle se fondait là-dessus : comment voir ce qu'on connaît très bien quand on y revient après très longtemps, comme si on revenait de chez les morts. »

Ils firent un avant-projet de quatre pages. Jim disait tout le temps qu'il devait aller à Paris. « Bon, écoute, dit-il finalement, quand Fred insista une fois de plus pour qu'il reste, demain je vais à Paris ou à Catalina. »

Jim et Babe étaient déjà partis une fois cette semaine-là sur le bateau des *Doors*, passant une journée à suivre la côte jusqu'à Palos Verde. Le 4 mars, ils partirent pour Catalina avec Samantha et une autre fille, Denny. « Voyage aller très dur », écrivit Babe dans son journal. « La coke et l'alcool à fond. Au matin tout beau tout clair et notre chambre d'hôtel donnant sur la baie d'Avallon. Allés au *Big Mike* prendre un super-déjeuner d'œufs brouillés, saucisses, jambon, sardines, olives, patates, chili, viande froide, toats et bière! bière! bière! »

Jim et Babe restèrent ensemble les jours suivants, mirent fin à une bagarre dans une salle de billard, assistèrent au match Muhammad Ali-Joe-Frazier et se promenèrent sur la plage de Venice. De là, ils allèrent déjeuner sur la jetée de Santa Monica, puis, écrit encore Babe, « nous avons un peu fait le clown sous les arcades avant de rentrer en ville ».

Jim s'envola pour Paris le lendemain.

CHAPITRE XII

D'après ce que Pamela raconta ensuite, leur bref exil à Paris fut idyllique. Soulagé des tensions qui l'écrasaient, Jim ne buvait presque plus. Il écrivait des quantités de poèmes nouveaux et passionnants, un livre sur le procès de Miami (ou une autobiographie, selon ce qu'elle disait), et ensuite ils prévoyaient un opéra ou une symphonie. Entre eux c'était une lune de miel et ils s'entendaient mieux que jamais.

Mais tout cela n'est qu'un conte de fées rêvé par Pamela.

L'histoire qu'elle préférait raconter, c'était celle d'un voyage qu'ils avaient fait au Maroc. « Je me suis réveillée, un matin, et j'ai vu un bel homme au bord de la piscine de l'hôtel, qui bavardait avec deux jeunes Américaines. Aussitôt, j'ai eu le coup de foudre. Et après j'ai vu que c'était Jim. Je ne l'avais pas reconnu. Il s'était levé tôt, il avait rasé sa barbe et il était si mince, il avait tellement maigri que c'était comme un autre homme. C'était si bon de retomber amoureuse, comme au début, avec l'homme que j'aimais déjà. »

A Paris, chez eux, quelquefois au George-V, plus souvent dans un appartement sur la rive droite, au troisième étage, c'était le calme. Au début. Ils étaient le plus souvent dans un grand appartement ensoleillé dans

le Marais, un vieux quartier chic et résidentiel près de la Bastille.

Ils le sous-louaient 3 000 francs par mois à une jeune cover-girl française, Élisabeth (ZoZo) Larivière, et à son petit ami occasionnel, un producteur de la télévision américaine — ils pensaient le quitter bientôt : lui pour rentrer aux États-Unis où il avait une famille, elle pour aller tourner un film dans le midi de la France. Elle avait prêté une chambre à Pamela en lui disant qu'elle et Jim auraient l'appartement pour au moins deux mois, quand ils seraient partis.

ZoZo resta deux mois, jusqu'au 10 avril, et observa ce couple étrange se réadapter l'un à l'autre et à Paris. Elle trouvait qu'ils avaient des rapports bizarres. Quand elle était avec Pamela celle-ci ne parlait que de Jim, comme il était merveilleux, « il n'y en avait que pour Jim, Jim, Jim ». Mais quand Pamela passait la nuit dehors avec un des types que son comte lui avait présentés, elle téléphonait le matin pour supplier ZoZo de la couvrir par un mensonge. « Oh, je t'en prie, dis à Jim que j'ai passé la nuit chez ta copine et que je rentrerai à midi. » Il fallait toujours que je lui dise ça.

Jim préparait sans rien dire le petit déjeuner pour lui-même et pour ZoZo, le lui servait au lit et restait bavarder avec elle. Des fois il allait dans la plus petite des chambres, celle où il avait mis le bureau de ZoZo, pour écrire ou fourrager dans les cartons qu'il avait entassés, pleins de papiers, de carnets, de bandes magnétiques, coupures de presse, lettres de fans et manuscrits, explorant les reliques et les souvenirs de son passé, cherchant vers quoi tout cela tendait vraiment. Au cours de la journée, quand la lumière venant de la cour avait tourné, il s'installait parfois dans la salle à manger avec ses carnets. D'autres jours, il partait le matin faire de longues promenades solitaires.

Il marchait dans les rues pendant des heures, passant d'un quartier à l'autre, comme jadis à Hollywood. Il remontait sa rue vers le nord, la rue Beautreillis, étroite et dépourvue d'arbres, longeant un immeuble résidentiel, une agence d'informations, une librairie, trois petits restaurants, un club de judo, prenait la rue Saint-Antoine vers l'est, passant devant le marché en plein air avec les lapins pendus par les pattes, les montagnes de cerises rutilantes, les paniers débordant de poissons et de crevettes, les choux-fleurs gros comme des ballons de basket, et allait lentement vers un des mille endroits célèbres de la ville. Jim aimait tout particulièrement le Louvre, retrouvant l'amour de l'art de son adolescence.

D'autres matins, il partait vers le sud et se retrouvait bientôt sur l'île Saint-Louis, qui devint un de ses quartiers préférés. C'est là, sur le quai d'Anjou, qu'il visita l'hôtel de Lauzun où se réunissait jadis le Club des Hashishin qu'aimaient tant Baudelaire et Gautier.

« Tout est si beau », disait-il ensuite à ZoZo ou Pamela. « Après avoir fait cette ville ils ont jeté les plans. »

Mais ce n'était pas comme dans le conte imaginé par Pamela, et Jim buvait toujours autant. Il avait découvert avec un grand plaisir les bistros d'ivrognes et les terrasses des cafés. Il y avait encore à Paris une ambiance Hollywood/Hemingway/Fitzgerald, une différence familière. S'arrêter au bistrot ou à une terrasse n'était pas seulement normal, c'était *de rigueur*, et ne pas lever son verre en cet honneur était un blasphème.

Au début d'avril, à l'Astroquet, un petit bar du boulevard Saint-Germain, Jim tenait le blasphème à distance. L'endroit, troquet astral en quelque sorte, était décoré comme une fusée de Buck Rogers.

Jim buvait seul quand il vit entrer des jeunes gens portant des étuis à guitare. Un peu plus tard il alla leur parler.

« Vous êtes américains, les gars? »

« Sûr. Tu es d'où? » Aucun ne l'avait reconnu.

« Californie. »

« Moi aussi. Où t'es allé en classe? »

« Euh... UCLA. »

« Ouh, moi aussi! Quand y étais-tu? »

Jim réfléchit un peu, indiqua 64 et 65. Et le jeune homme, encore : « Ouh, moi aussi. A quel département? »

« Euh, cinéma. »

Il y eut une pose. C'était comme de jouer aux ambassadeurs ou aux métiers. « Euh... euh... est-ce que tu chantes? Avec un groupe? »

Jim reconnut que c'était le cas.

« Ouh la, Jésus, j'ai honte, je n'ai même pas... »

Jim leur offrit une tournée, whisky sec avec une bière, ce qu'il buvait déjà. Le jeune homme se présenta : « Phil Trainer. Ces gars sont mes amis et on a un groupe qui s'appelle *Clinic*, on est tous américains, mon père bosse ici à l'ambassade. »

Au fil des heures, et jusqu'à l'aube, les guitares sortirent des étuis et Jim chanta *Crawling King Snake*. Il leur dit que cette chanson venait d'un nouveau disque qui sortait cette semaine aux États-Unis. Il fumait sans arrêt, sa voix était rêche, lourde. Entre chaque air ils parlaient de musique, des stars. Jim leur affirma qu'il en avait tiré, d'être une star, tout ce qu'on pouvait en attendre. Ils furent stupéfaits d'apprendre qu'il avait pris 250 acides dans sa vie, et encore plus impressionnés quand il leur raconta la nuit où il avait dévasté le studio d'enregistrement. Il disait aussi qu'il aimait vraiment les trois autres *Doors* et que Robby Krieger, d'après lui, n'avait pas la notoriété qu'il méritait.

Au petit matin, il ne restait que Jim et Phil. Jim fumait à la chaîne en avalant si fort la fumée qu'il s'arrachait

une toux déchirante. Phil, qui chantait lui aussi, se souvient : « Je croyais qu'il se brûlait la gorge et la poitrine. Il aspirait comme un fou sur la cigarette, oh mec, vraiment, l'image qui me reste de lui à l'époque c'est ce bruit sssssssssssfffffffffffuuuuuccccccckkkkk et puis la toux, la toux, la toux. »

Ils étaient soûls tous les deux, terriblement. Ils sortirent en titubant du bar aux premières heures du jour.

Jim ouvrit sa braguette et pissa : « Foutra joulie poulette », chantonnait Jim. « Foutra joulie poulette. » Il se rajusta et proposa de prendre un taxi pour aller chercher Pamela. « Foutra joulie poulette. »

Dans le Marais, quand ils virent que Pamela n'était pas rentrée, Jim savait où aller — chez une photographe qui habitait le Quartier latin. Il réussit à ouvrir, sachant où la clef était cachée, et après avoir vérifié que Pamela dormait avec la photographe il s'attaqua aux réserves d'alcool. D'abord la vodka. Ensuite le rhum. Ensuite n'importe quoi, buvant à la bouteille, sans eau ni bière. Au bout d'une heure il envoya Phil réveiller Pamela.

Dans un café voisin Pamela commanda pour Jim un petit déjeuner : des spaghetti et un verre de lait pour lui tapisser l'estomac. « Tu ne vas plus te mettre à boire, Jim, n'est-ce pas ? » Puis, suppliante : « Jim ? »

Jim restait sans rien dire, contemplait l'animation de la rue. « Foutra joulie poulette. »

Quelques jours plus tard, ils louèrent une voiture et partirent vers le Sud-Ouest à travers les vignobles, passant par Orléans, Tours, Limoges et Toulouse. Ils passèrent en Espagne en traversant l'Andorre, visitèrent le musée du Prado, à Madrid, où Jim voulait voir *Le Jardin des délices*, le chef-d'œuvre de Jérôme Bosch où on voit un visage étrange qu'on croit être celui même du peintre. Puis ils continuèrent vers le Sud jusqu'à Grenade, où Jim

fut très impressionné par l'Alhambra, un palais maure qu'on s'accorde à considérer comme le plus bel exemple d'architecture mauresque en Occident qui nous soit resté : une citadelle d'arcades ensoleillées et des carrelages d'un bleu sublime.

Ils s'entendaient bien, presque aussi bien que le dira plus tard Pamela. De rester si longtemps l'un sur l'autre dans des voitures ou des chambres d'hôtel provoquait bien quelques disputes sans gravité, mais les distractions ne manquaient pas, ni les raisons de s'émerveiller. Rien ne les atteignait vraiment, pas même quand ils furent délestés de quelques centaines de dollars par un Arabe parlant anglais qui leur avait promis une bonne quantité de hasch.

A partir de Tanger, ils descendirent vers Casablanca le long de la côte atlantique, puis s'enfoncèrent dans les terres jusqu'à Marrakech. Ils mangeaient bien, buvaient les vins du pays et filmaient tout ce qu'ils voyaient avec une caméra super-8 achetée à Paris. Début mai, quand ils rendirent la voiture et reprirent l'avion pour Paris, cela faisait trois semaines qu'ils en étaient partis.

L'appartement était occupé pour quelques jours, et ils allèrent à l'hôtel, une auberge très huppée de la rive gauche et où avait jadis vécu Oscar Wilde, dont les vingt-cinq chambres d'un luxe extravagant étaient très demandées par les stars du rock. Très vite Jim refit parler de ses soûleries, et on racontait qu'il était même tombé du deuxième étage. Apparemment il aurait rebondi sur le toit d'une voiture, serait retombé sur ses pieds et serait parti boire un verre comme si de rien n'était après s'être époussetté.

De vivre sur la rive gauche, à Saint-Germain, c'était un peu, pour Jim, comme de se retrouver boulevard Santa Monica, puisque c'est là qu'on trouvait tous les cafés célèbres. Le Flore et les Deux-Magots, où Sartre et

Camus venaient autrefois; la Coupole, avec sur ses piliers des peintures de Picasso, Klee, Modigliani et tant d'autres, un paradis Art Déco où Scott et Zelda tenaient jadis leur cour. (Pour Jim cela ressemblait à *Rattner's*, une *delicatessen* du Lower East Side de New York.) Pour les Français dans le vent, les derniers clubs à la mode étaient La Bulle, qui venait d'ouvrir, et le préféré de Jim, le *Rock'n'Roll Circus*, un ensemble de caves.

Six ou huit mois plus tôt le Circus avait été la boîte la plus chic de Paris, comme par exemple le *Whiskey* à Los Angeles : de bons orchestres, une bonne sono puissante, un endroit cher où les gens du spectacle un peu bohèmes venaient boire. Respectable. Y venaient *Led Zeppelin*, Richie Havens et Johnny Winter, pour faire des jams, ainsi que certains des *Beach Boys*. Mais à l'été 1971 le club était devenu un des marchés de l'héroïne fréquenté par les professeurs de l'Underground : putains, voleurs et maquereaux. Le disc-jockey qui choisissait les disques était passé à La Bulle, Cameron Watson, un Américain vivant en Europe, décrivait maintenant le Circus d'un mot : « une dinde froide dans une salle de bal ». Jim était ravi : de la fausse bohème à la vraie, pour lui, ce n'était pas nécessairement déchoir.

Vendredi 7 mai Jim était au Circus, ivre, très agressif, de plus en plus violent, et finit par faire voler les coussins et renverser les meubles. On ne le reconnut pas, semble-t-il, et il fut jeté dehors. Un jeune étudiant français, Gilles Yepremian, le vit hurler des injures au videur de la boîte.

« Nègrrrre... »

Fatigué de hurler, Jim voulut sauter dans un taxi. Le chauffeur le renvoya. Il voulut en prendre un autre, et là aussi fut refusé. Il se remit à crier. Gilles, qui ne comprenait presque pas l'anglais, crut que Jim répétait sans cesse : *« I want meat I want meat! »* (Je veux de la viande !)

Gilles, ayant reconnu Jim Morrison, s'adressa à un troisième chauffeur de taxi et réussit à le convaincre. Mais quand la voiture passa sur un pont, Jim voulut soudain descendre. Il voulait aller se baigner. Deux policiers passaient non loin de là, capelines et képis dessinant une silhouette familière dans le brouillard du petit matin.

« *Fucking Pigs!* » cracha Jim. Puis, hurlant : « *Fucking Pigs!* » (Cochons d'enculés).

Les flics continuèrent leur promenade sans intervenir et Gilles enfourna Jim dans un autre taxi pour le conduire chez un ami à lui, Hervé Muller, qui habitait près de l'Étoile. Le chauffeur se plaignit de son maigre pourboire et Jim lui lança une poignée de billets. « Shhhhhh... disait Jim en montant les cinq étages, faut pas faire de bruit. »

Yvonne Fuka, une charmante petite émigrée tchèque, leur ouvrit la porte. « Oui ? »

« Je vous ai ramené quelqu'un que j'ai trouvé devant le Rock'n'Roll Circus », dit Gilles.

Yvonne regarda sur le palier et vit une silhouette fripée accrochée à la rampe. Elle était à l'époque la directrice artistique d'un des premiers magazines de rock en France, *Best*. Et son petit ami, Hervé, avec qui elle vivait dans une seule grande pièce complétée d'une cuisine et d'une salle de bains, écrivait dans le même magazine. Elle reconnut donc Jim et dit à Gilles de le faire entrer.

Jim passa la porte en chancelant, la tête ballottant sur ses épaules, et découvrit un lit du premier coup d'œil. Il tituba jusqu'au lit et s'écroula jusqu'au lendemain midi.

Une fois debout et les présentations faites, comme le réfrigérateur était presque vide, Jim les invita tous à un restaurant qu'il connaissait. C'était l'Alexander, tout près du George-V, dont le menu était du même style que

le quartier. Jim fut reçu comme un client régulier, un de ceux en tout cas qui dépensaient sans compter, mais on lui dit que le restaurant ne servait pas de petits déjeuners. Peut-être voudraient-ils attendre le déjeuner.

Jim commença son repas par deux Bloody Marys, puis commanda une bouteille de *Chivas Regal*. Une heure après, ivre, il insultait une table voisine occupée par des hommes d'affaires français qui, heureusement, n'en comprenaient pas un mot. « *You look stupid... Tell me, are you motherfuckers? Are you assholes?* » (« Vous avez l'air stupide... Dites-moi, vous êtes des enculés? Vous êtes des trous du cul? »)

« Il buvait deux fois plus que n'importe qui », dit tristement Hervé. « A la fin du repas ils nous ont apporté deux bouteilles de cognac et lui ont demandé celle qu'il préférait. Il en a attrapé une, en a arraché le bouchon et a bu au goulot. Il s'est mis à demander à Yvonne de lui trouver une fille. "Tu peux pas m'avoir une nana ?" Après il a tout payé avec une carte de crédit. On était cinq et la note était de 700 francs. »

En retournant vers la voiture Jim s'appuyait de tout son poids sur Yvonne, pour ne pas tomber. « Il faut que tu me sorte de là, lui disait-il sur un ton d'urgence, il faut que tu me sortes de là. » Au bout de cinquante mètres il a dit qu'il ne pouvait plus avancer, il fallait qu'il se repose. Ils le déposèrent sur un banc et Hervé alla chercher la voiture.

Jim se fit violent, à son retour, et il fallut employer la force d'abord pour le faire entrer dans la voiture, ensuite pour lui faire monter les cinq étages. A mi-chemin il déclara forfait et refusa de bouger d'un pouce. « Laissez-moi ! » dit-il en s'asseyant sur un palier.

Puis, hurlant : « *Saloperies d'enculés de nègres!* »

Finalement Yvonne et Hervé parvinrent à le faire monter et à le mettre au lit où il s'endormit très vite. Il était trois heures de l'après-midi.

Quand Yvonne et Hervé revirent Jim, c'était avec Pamela. Ils dînèrent chez eux et discutèrent de poésie et de cinéma. Jim dit qu'il avait apporté en France des copies de *Feast of Friends* et de *HWY* pour les montrer. Et il donna à Hervé un exemplaire de *An American Prayer* (Une Prière américaine), pour qu'il essaye de le traduire en français. Yvonne avait envie de faire quelques illustrations, et Jim était intéressé par une collaboration possible.

Plus tard, le même soir, après quelques bouteilles de vin, Jim dit à Yvonne, et peut-être par inadvertance, la raison qui l'avait fait venir à Paris. « J'ai tellement marre de tout. Les gens continuent à me voir comme une star du rock and roll et je ne veux plus rien avoir à faire avec ça. Je ne le supporte plus. Je serais si content qu'on ne me reconnaisse plus... que croient-ils donc que c'est, après tout, Jim Morrison ? »

La semaine suivante Jim et Pamela partirent pour la Corse. Ils prirent l'avion pour Marseille, où Jim perdit passeport, permis de conduire et portefeuille, et durent revenir à Paris en faire des doubles à l'ambassade U.S. Ils repartirent pour Marseille et arrivèrent enfin à Ajaccio, le premier port de l'île, sa capitale et le lieu de naissance de Napoléon. Les autres gloires de l'île sont : l'extraordinaire proportion de policiers corses à Paris, ses hérissements de roches rougeâtres, ses villages préservés au pied de montagnes aussi impressionnantes que les Alpes ou les montagnes Rocheuses, des veuves de pêcheurs vêtues de noir, aux yeux éternellement humides, l'absence des jeunes et l'odeur violente et pénétrante du maquis corse, servant de nourriture au bétail et revenant dans la viande, le fromage et le lait. Jim et Pamela firent le tour de l'île en quinze jours, et il plut tous les jours, sauf un. Pamela décrit ce séjour comme idyllique.

Les *Doors* quittèrent officiellement Elektra, leur compagnie depuis quatre ans et dix mois. Le dernier album de Jim, *L.A. Woman*, et son avant-dernier quarante-cinq tours, *Love Her Madly*, sortirent la même semaine et escaladèrent très vite la liste des ventes. Sur la pochette de *L.A. Woman* il y avait une photo du groupe où tous étaient pareillement mis en valeur. Jim s'était même tassé de façon à paraître plus petit que les autres ! De plus personne n'avait pu le persuader de se raser, et c'est la première fois qu'on le voyait portant toute sa barbe en couverture d'un album, et avec une sorte de sourire narquois, presque démoniaque. C'était sa revanche sur les pochettes de *13* et de *Absolutely Live*.

Les critiques furent unanimes à applaudir *L.A. Woman*. Le nouveau souffle qu'ils avaient trouvé avec *Morrison Hotel* se confirmait. Ceux qui les dénigraient ou qui avaient des doutes se trouvaient balayés — les *Doors* étaient de retour, et pour de bon. L'album allait atteindre la cinquième place, et le quarante-cinq tours la septième. L'industrie du disque bourdonnait de rumeurs comme quoi le groupe était en pourparlers avec Atlantic et Columbia pour des sommes records. John, Ray et Robbie se réunissaient parfois pour improviser dans leur studio, Ray prenant la partie vocale, préparant ainsi le retour de Jim.

C'est vers cette époque que Jim, ignorant ou presque leur succès, téléphona au bureau et dit à Bill Siddons qu'il commençait à repenser à la musique, mais qu'il avait encore besoin de repos. Quelques jours plus tard, il appela John Densmore à l'aube pour lui demander comment les choses avançaient. Quand John lui apprit le succès des disques auprès du public et des critiques, Jim fut stupéfait. « S'ils aiment ça, on verra quand ils entendront ce que j'ai dans la tête pour le prochain », dit-il à John.

Jim avait plutôt meilleure mine que d'habitude. Il était rasé de près, avait un peu maigri et portait des vêtements neufs. Pamela, derrière son dos, avait jeté ses vieux jeans et sa veste militaire pour lui faire retrouver ses habits d'étudiant. Et maintenant il portait des chemises boutonnées, un pantalon kaki et un pull-over à col en V. Restaient seulement ses bottes *Frye*, si usées qu'elles tombaient presque en lambeaux.

Au retour de Corse il avait engagé une secrétaire, Robin Wertle. Robin était une grande fille blonde et mince comme un mannequin, une Canadienne qui parlait couramment le français. Elle avait servi d'agent, de styliste et de secrétaire pour un photographe de mode, et elle rencontra Jim alors que son employeur était parti de Paris pour deux mois. « Cela me laissait tant de liberté, dit-elle maintenant, que j'ai accepté. Ni Jim ni Pamela ne parlaient français, ce qui leur rendait les choses un peu difficiles. »

Il s'avéra que son travail consistait à « s'occuper de l'appartement, faire venir la femme de ménage, taper des lettres à la machine, donner des coups de téléphone aux États-Unis, acheter des meubles, louer une machine à écrire, essayer d'organiser une projection des films de Jim ».

Jim semblait vouloir prendre concrètement certaines mesures pour exorciser ces deux vieux démons ennemis : être une star et être lui-même. Mais c'était lent, laborieux, et il évitait autant que possible d'y penser.

Hervé et Yvonne passèrent les voir un jour, le 11 juin, pour aller voir *Le Regard du Sourd*, une pièce virtuellement sans dialogues dont la plupart des personnages sont des sourds-muets. Quand ils arrivèrent rue Beautreillis, Jim leur dit que Pamela ne venait pas et qu'à sa place il invitait un excellent ami à lui venu des États-Unis. C'était Alan Ronay, qui habitait chez eux.

Ce soir-là, Pamela sortit avec ce qu'on appelle des minets, de jeunes dandys androgynes munis de lunettes noires, de pantalons blancs bouffants, parlant fort peu l'anglais et avec la plus parfaite condescendance. Pamela les adorait. Jim les haïssait et lui disait qu'il n'aimait pas qu'elle les fréquente.

Le temps passait. Il revit ses vieux amis, Agnès Varda et Jacques Demy, plusieurs fois. Jadis, en 1968, Jacques avait tenté de franchir la barrière entourant les *Doors* pour donner à Jim la vedette de son premier film américain, *Model Shop*. C'était l'époque où le succès des *Parapluies de Cherbourg* en avait fait un réalisateur très recherché. Agnès, son épouse, s'appelait elle-même la grand-mère de la nouvelle vague, et elle aussi avait essayé d'engager Jim pour un documentaire impressionniste, *Lions Love*.

Tous les trois étaient devenus bons amis et Jim, au fil des ans, s'était pris d'une affection sincère pour Agnès. C'est une femme petite, moins d'un mètre soixante, mais une intellectuelle de haut niveau. Avec sa voix voilée et son tempérament direct, elle s'identifiait à la classe ouvrière, se contentait d'une voiture sans valeur et admirait ouvertement les jeunes extrémistes qui récusaient les valeurs de la classe moyenne.

Jim rencontra aussi Rory Flynn, la fille d'Errol Flynn, une grande bringue étonnante qui avait été une des premières groupies des *Doors* au *Whiskey*, en 1966. Elle était devenue modèle, et ils déjeunèrent très sobrement.

Un ami de Pamela vint la voir, au Café de Flore, et quand ils furent rentrés rue Beautreillis, Jim lui dit qu'on lui avait offert le premier rôle de *Catch My Soul*, un film d'après la comédie musicale adaptée d'Othello qui avait été donnée à Los Angeles avec Jerry Lee Lewis dans le rôle de Iago. Il ajouta que la distribution devait comprendre Tina Turner, Joe Frazier et Melanie. Il

raconta encore qu'on lui proposait de donner la réplique à Robert Mitchum dans *Why Are We in Vietnam?* (Pourquoi sommes-nous au Viêt-nam?), l'allégorie de Normal Mailer décrivant une chasse à l'ours en Alaska.

« Je refuse de jouer la pièce, dit Jim, et je ne pense pas faire le film parce que cela me prendrait trop de temps et que j'ai envie d'écrire. »

Ils allèrent dîner à la Coupole et en rentrant croisèrent sur le boulevard Saint-Michel une manifestation d'étudiants. Les pavés s'envolaient chaque week-end à cette époque, un reste des émeutes et des grèves nationales de 1968. Jim et Pamela avaient été pris au milieu d'une manifestation quelques semaines auparavant. Ils disaient tous les deux éprouver une sorte de fascination morbide, mais cette fois ils refusèrent de s'arrêter pour regarder.

L'ami de Pamela nota ses impressions pour le magazine *Crowdaddy :*

> Jim semble aller mieux que depuis bien longtemps, mieux en tout cas qu'à l'époque des procès de Miami. Il affirme qu'il ne boit plus, il a nettement maigri, mais la cuisine française a son revers et il n'a pas vraiment retrouvé l'allure serpentine de l'ombre gantée de cuir noir qui rôdait dans L.A. comme le Roi Lézard.

Au premier jour de juillet, Paris cuisait comme une marmite. Jim était retombé dans un marasme absolu, terrifiant. Alors qu'il buvait plus que jamais, il avait décidé d'arrêter une fois pour toutes. Et il essayait d'écrire, d'empoigner sa dépression à pleins bras pour l'orienter vers la création. Mais rien n'y faisait. Il restait avachi devant la table de la salle à manger et attendait que les mots lui viennent. Le peu qui venait n'était pas

digne de lui, et il s'en rendait compte. Il se mettait debout devant la glace et se regardait dans les yeux, plusieurs minutes, pour y chercher la réponse. Alan Ronay ne l'avait jamais vu si bas. Pamela avait peur. Ils se relayaient pour essayer de le distraire, de le réconforter, sans résultat. Un vendredi soir, enfin, le 2 juillet, Alan proposa qu'ils aillent dîner tous les trois à la terrasse d'un café qu'il connaissait, pas loin de chez eux. Jim choisit de se taire plutôt que de les accabler de son état, et les bruits des couverts remplacèrent la conversation absente.

Après dîner Jim laissa entrevoir ce qu'il avait en tête en envoyant un télégramme à Jonathan Dolger, le directeur de publication chez *Simon and Shuster*, au sujet de l'édition de poche de *Seigneurs et Nouvelles Créatures*. Il voulait qu'on retire de la couverture la photo « Jeune Lion » de Joel Brodsky et qu'on la remplace par une autre d'Edmond Taske, plus poétique, où il portait la barbe. Ensuite, il raccompagna Pamela chez elle et partit seul pour voir un film qu'Alan lui avait recommandé (*Pursued*, avec Robert Mitchum).

Que fit-il après le cinéma, si même il alla voir ce film, nul ne peut en être sûr, car tous les témoignages à ce sujet sont remplis de contradictions. Certains disent qu'il est allé au *Rock'n'Roll Circus*, déprimé au point d'acheter de l'héroïne pour se faire une overdose dans les toilettes du club, et qu'ensuite on l'a emporté par la porte de derrière et qu'on a déposé le corps chez lui, dans la baignoire. D'autres disent qu'en quittant Alan et Pamela il est allé droit à l'aéroport et qu'on l'a vu monter dans un avion. Peut-être a-t-il marché toute la nuit. Peut-être est-il allé au cinéma et rentré chez lui, disant qu'il se sentait mal et qu'il voulait prendre un bain. Cette version est la plus répandue, mais quoi qu'il se soit passé cette nuit-là, le vendredi, c'est au matin du lundi, le 5 juillet, que la rumeur courut : Jim était mort.

Les journaux anglais téléphonèrent aux bureaux londoniens d'Elektra. Personne ne pouvait leur confirmer que Jim était vivant. Les journalistes avaient entendu dire qu'on l'avait trouvé mort chez lui à Paris. D'où la rumeur était-elle née, était-ce vrai cette fois-ci? Clive Selwood, qui dirigeait l'agence de Londres, voulut vérifier auprès du bureau parisien. Elektra France ne savait même pas que Jim était à Paris. Clive appela ensuite l'ambassade américaine et la police française. Aucun n'avait jamais entendu parler d'un Américain nommé Jim Morrison.

Clive décida d'oublier tout cela, ce n'était qu'une fausse alarme de plus, et il était presque arrivé à se convaincre quand les deux plus importants hebdomadaires de rock anglais lui téléphonèrent l'un après l'autre. Alors il appela Bill Siddons à Los Angeles — en pleine nuit à cause du décalage horaire.

« Bill, dit-il, je n'ai aucun moyen de le confirmer, mais on nous annonce que Jim est mort. »

Bill faillit éclater de rire. « Oh, Clive, voyons. » Et il dit qu'il se recouchait. Comme il n'arrivait pas à se rendormir, il décida d'appeler Jim lui-même. Pamela décrocha et lui dit qu'il ferait mieux de venir immédiatement — comme si Bill habitait au coin de la rue. Pamela n'avait pas beaucoup de sympathie pour Bill Siddons mais elle savait qu'il serait à la hauteur. Bill réserva des places sur le premier avion et réveilla Ray.

« Écoute, Jim est *peut-être* mort. Cette fois je ne sais pas si c'est la bonne ou non. Je viens de parler avec Pam, elle est restée dans le vague. Elle veut que je vienne tout de suite. Et je vais aller voir tout de suite. »

« Oh, Jésus, marmonna Ray. Bon, va là-bas et dis-nous dès que tu sais quelque chose. »

Bill le lui promit et lui demanda de prévenir les autres, mais en leur disant bien que ce n'était peut-être qu'une fausse alerte de plus.

« Oh, Bill, insista Ray, je ne veux pas avoir l'air morbide, mais essaye d'être sûr, je t'en prie. »

« D'être sûr de quoi, Ray? »

« Je ne sais pas, mec, d'être sûr, c'est tout. »

Siddons arriva à Paris le jeudi 6 juillet. Il fut accueilli rue Beautreillis par Pamela, un cercueil scellé et un certificat de décès signé. On organisa rapidement des funérailles secrètes. Le 7, Pamela déposa le certificat à l'ambassade américaine, désignant Jim comme James Douglas Morrison, poète. Elle dit qu'il n'avait aucun parent vivant. Cause officielle du décès : crise cardiaque.

Siddons se montra efficace et mercredi après-midi le cercueil fut déposé dans une tombe du Père-Lachaise, un cimetière que Jim avait récemment parcouru en touriste, allant voir les tombes d'Édith Piaf, Oscar Wilde, Balzac, Bizet et Chopin. Ils étaient cinq à conduire le deuil : Pamela, Siddons, Alan Ronay, Agnès Varda et Robin Wertle. Ils jetèrent des fleurs sur la tombe et firent leurs adieux.

Bill aida Pamela à faire ses bagages et ils furent de retour à Los Angeles le mardi suivant. Bill annonça le peu qu'il savait. Pamela, d'après lui, encore sous le choc, se reposait.

Dix ans plus tard il y a encore des gens pour demander : Jim Morrison est-il *vraiment* mort? Et *comment*?

Même avant sa mort — en supposant qu'il soit mort —, Jim était ce genre de personnage assez rare dont une rumeur, souvent, fait courir le bruit de sa mort. A sa grande époque, quand il faisait figure de héros, il « mourait » toutes les semaines ou presque, souvent dans un accident de voiture, parfois en tombant du balcon d'un hôtel où il paradait devant des amis, quelquefois d'une overdose d'alcool, d'acide ou de sexe.

De quoi est-il mort? Ces dernières années ont vu naître d'innombrables théories, certaines n'étant engendrées que par une sorte de déception bizarre. Car beaucoup de gens ont dit à juste titre que ce n'était absolument pas le genre de Jim de mourir ainsi, d'une crise cardiaque dans une baignoire, comme l'avait rapporté Siddons.

La version officielle est la suivante : Pam et Jim étaient seuls chez eux (le samedi 3 juillet 1971), et Jim vomit une petite quantité de sang. Cela lui était déjà arrivé, dit Pamela, et elle fut préoccupée mais pas vraiment inquiète. Jim affirma qu'il se sentait bien et qu'il allait prendre un bain. Pamela se rendormit. Elle se réveilla à cinq heures, vit que Jim ne s'était pas recouché, alla voir dans la salle de bains et le trouva dans la baignoire, les bras posés sur les rebords, la tête en arrière, ses longs cheveux mouillés collés à l'émail, avec un sourire d'enfant sur le visage. D'abord elle crut à une de ses plaisanteries macabres, puis elle appela le service de réanimation des pompiers. Un médecin et la police arrivèrent ensuite, mais il était trop tard.

Ce qui fit que beaucoup restèrent incrédules, au départ, c'est une question de temps. Bill ne donna cette version à la presse que *six* jours après la mort de Jim, deux jours après l'enterrement.

« Je viens de rentrer de Paris où j'ai assisté aux funérailles de Jim Morrison » (déclaration préparée par Siddons et publiée par une agence publicitaire de L.A.). « Jim a été enterré très simplement, entouré seulement de quelques amis proches. La nouvelle de sa mort et de son enterrement n'a pas été immédiatement rendue publique, parce que ceux d'entre nous qui étaient ses intimes et qui l'aimaient personnellement voulaient éviter la notoriété et l'ambiance de cirque qui ont accompagné la mort d'autres personnalités du rock comme Janis Joplin et Jimi Hendrix. »

« Je puis dire que Jim est mort paisiblement d'une mort naturelle — il était à Paris depuis le mois de mars avec Pam, sa femme. Il avait consulté un médecin français au sujet d'un problème respiratoire et il s'était plaint de ce même problème samedi — le jour de sa mort... »

Siddons, les jours suivants, ne donna pas d'autres précisions — il n'en avait aucune.

Autre argument pour les incrédules, le fait que Siddons n'avait pas vu le corps. Chez Jim et Pamela, il avait vu un cercueil fermé et un certificat signé par un médecin. Il n'y avait pas de rapport de police, pas de médecin présent. On n'avait pas fait d'autopsie. Il n'avait que la parole de Pamela — Jim était mort.

Pourquoi pas une autopsie? « Simplement parce que nous ne voulions pas ce genre de chose. Nous voulions laisser Jim tranquille. Il est mort en paix, dignement. »

Qui était le médecin? Siddons l'ignorait, Pamela ne s'en souvenait pas. Mais une signature peut s'imiter, ou s'acheter.

De toute façon c'est ainsi, officiellement, que Jim Morrison est mort. Les autres versions, plus étranges, sont peut-être plus faciles à croire.

Les Parisiens pensent qu'il est mort à cause de l'héroïne. Jim était un habitué du *Rock'n'Roll Circus*, boîte connue à l'époque pour être un des centres du marché de la drogue. Il aimait depuis toujours les endroits décadents, ceux où se touchent les deux extrêmes de l'échelle sociale. Plusieurs fois, à L.A. et à New York, il avait traîné dans les bas-fonds. Comme il allait régulièrement au Circus, les gens le connaissaient. Mais la curiosité de Jim en faisait plus un spectateur qu'un participant. Il buvait dans les bars louches, mais il est peu probable qu'il se soit piqué au Circus. D'abord il avait très peur des aiguilles et des seringues. S'il s'était

piqué ce soir-là, cela aurait été la première fois, même s'il avait probablement déjà sniffé du « cheval ». Et pourtant, n'a-t-on pas trouvé Jim dans une baignoire, le premier endroit où on met la victime d'une overdose pour essayer de la ranimer ? Et certains des graffiti sur sa tombe du Père-Lachaise : « Ayez pitié des junkies » ou « Shootez », ne font-ils pas croire à une overdose et non à une crise cardiaque ?

Si Jim s'était piqué, le médecin aurait probablement remarqué les marques de piqûres. Mais s'il avait sniffé de l'héroïne il aurait fallu une analyse du sang pour le découvrir. Sans autopsie, on ne le saura jamais. C'est possible, en tout cas. Lorsqu'elle se combine avec l'alcool, il faut moins d'héroïne pour atteindre la dose mortelle. Les deux agissent de concert pour paralyser le système nerveux central et la respiration, ce qui provoque une mort rapide et sans souffrances.

Richard Golub, un des jeunes et brillants avocats du monde du spectacle, suppose que Jim a été assassiné. Golub fonde surtout sa théorie sur l'interview d'Élisabeth Larivière (ZoZo), celle qui avait sous-loué son appartement à Jim et Pamela. Elle raconte que la porte séparant le living d'une des chambres a été enfoncée, la serrure et les poignées enlevées, et elle prétend avoir trouvé un tee-shirt ensanglanté dans un placard et un couteau taché de sang sous le lit. De plus elle a donné à Golub un carton plein de papiers, de bandes magnétiques et de carnets qui avait été abandonné. Il s'y trouvait plusieurs lettres de menaces venant d'une femme se disant l'ancienne épouse de Jim — lettres qui semblent provenir, au premier examen, d'un esprit dangereusement troublé.

D'autres théories ont circulé abondamment parmi certains amis de Jim. Quelqu'un l'a tué pendant qu'un autre lui arrachait les yeux avec un couteau (« pour

délivrer son âme » d'après cette histoire). Ou c'est une maîtresse rejetée qui l'a tué depuis New York grâce à la sorcellerie. D'autres encore affirment que Jim a été victime d'un complot politique international voulant discréditer et éliminer le mouvement hippie/nouvelle gauche/contre-culture (en fait il y aurait un grand nombre de complots reliés entre eux, formant un immense réseau comprenant les meurtres de l'université de Kent et de Jackson, les émeutes à Isla Vista, les bombes des *Weathermen*, les lourdes peines de prison infligées à Timothy Leary et aux Huit de Chicago, les meurtres de Charlie Manson — sans oublier la mort de Hendrix, de Joplin et d'une bonne douzaine de Black Panthers). Jim était certes assez populaire, et assez intelligent, ce qui est plus grave, pour donner aux puissants de ce monde bien des raisons pour vouloir éliminer son influence subversive. Les autorités se méfiaient de lui, c'est sûr, comme en témoigne l'enquête exhaustive faite par le FBI sur son passé après son arrestation à Miami.

D'autres, moins enclins aux conspirations, pensent que Jim a fait une overdose de cocaïne, une drogue qu'il aimait beaucoup mais qui est beaucoup moins dangereuse que l'héroïne, même en grande quantité. Il y en a aussi pour dire que Jim est probablement mort de « causes naturelles », mais que Pamela n'était pas là quand c'est arrivé. Peut-être passait-elle le week-end avec son comte et n'est-elle rentrée que lundi pour découvrir la mort de Jim, ce qui expliquerait le retard mis à l'annoncer. Certains haussent les épaules : selon eux, mis à part les histoires de meurtre, peu importe comment il est mort exactement — qu'il se soit fait une overdose de quoi que ce soit, qu'il ait eu une crise cardiaque ou qu'il se soit soûlé à mort (comme beaucoup l'ont cru dès le début). En fin de compte, c'est toujours

un « suicide ». Jim, d'une façon ou d'une autre, est mort d'avoir abusé de lui-même, et d'en connaître les détails reviendrait à savoir le calibre du revolver métaphorique qu'il a pointé contre son crâne.

A vrai dire personne ne sait vraiment comment Jim Morrison est mort. S'il y eut jamais un homme prêt à mourir, en ayant le désir et le courage, c'était lui. Son corps était vieux, son âme fatiguée.

D'un autre côté il y a des gens qui ne veulent rien entendre. Jim n'est pas mort, disent-ils. Et ce n'est pas aussi farfelu qu'on pourrait le croire. S'il y eut jamais un homme prêt à disparaître, en ayant le désir et le courage, c'était bien Jim, aussi. Cela s'accorderait parfaitement à son caractère imprévisible : mettre en scène sa mort pour échapper à sa vie. Il avait grandi plus vite que son image, et celle-ci lui pesait. Il avait voulu se faire reconnaître en tant que poète et avait vu ses efforts détournés pour faire de lui un héros culturel. Il avait plaisir à chanter et il aimait vraiment le talent que déployaient les *Doors*, et en même temps il cherchait désespérément à échapper aux pressions qui s'amoncelaient sur une star. Peut-être n'avait-il rien fait d'autre, ce week-end de juillet, que disparaître afin de trouver la paix qu'il lui fallait pour écrire, la liberté que donne l'anonymat.

Et les germes d'une telle machination avaient été semés : à San Francisco, début 1967, au *Fillmore*, quand les *Doors* n'avaient pas encore fait un seul disque à succès, Jim avait proposé d'inventer une fausse mort pour attirer l'attention sur le groupe. Il y avait eu aussi ses remarques à propos de *Mr. Mojo Risin*, le nom qu'il emploierait pour appeler le bureau quand il se « serait taillé en Afrique ». De plus, à des époques différentes, il dit aux deux auteurs de ce livre qu'il se voyait très bien changer de carrière et reparaître en homme d'affaires

avec costume et cravate. Steve Harris, l'assistant de Jac Holzman, se souvient clairement que Jim, après la mort de Brian Jones, lui avait demandé ce qui se passerait s'il mourait subitement. Comment les affaires s'en ressentiraient-elles, voilà ce qu'il voulait savoir. Que dirait la presse ? Et qui le croirait ?

Et ces germes étaient déjà là quand Jim était plus jeune. En étudiant la vie et la poésie d'Arthur Rimbaud, Jim était fasciné par cet homme ayant écrit tous ses poèmes à l'âge de dix-neuf ans pour disparaître ensuite en Afrique du Nord et se faire marchand d'armes et d'esclaves. Avec Mary Frances Werebelow, Jim avait longuement discuté pour comprendre comment les Disciples avaient volé le corps du Christ, dans sa crypte, se moquant de Pâques tout en y mettant beaucoup de sérieux et de logique.

Tous ses amis intimes s'accordent pour dire (certains insistent, même) que c'est non seulement le genre de tour que Jim pouvait imaginer... mais aussi qu'il était fort capable, si incroyable que cela paraisse, et grâce à l'aide de la dévouée Pamela, de le réussir.

Agnès Varda et Alan Ronay ne disent rien. Robin Wertle et Hervé Muller jurent qu'ils ne savent rien de plus. Siddons ne sait que ce qu'il a vu et ce que lui a dit Pamela. Et Pamela a emporté son secret dans la tombe, puisqu'elle mourut trois ans après Jim.

Dix ans déjà, et toujours pas de nouvelles de *Mr. Mojo Risin*.

POSTFACE

« Le chemin de l'excès mène au palais de la connaissance », écrivit un poète, William Blake. Jim Morrison le savait, et c'était un être excessif. Soit les poètes atteignent la connaissance parce qu'ils sont vraiment poètes, soit ils n'y arrivent jamais parce que ce sont de divins imbéciles. Ce qui est une seule et même chose.

Un autre aphorisme de Blake se trouve dans *Marriage of Heaven and Hell* (Le Mariage du ciel et de l'enfer) : « Prudence est une vieille fille riche et laide courtisée par l'Impuissance. » Jim ignorait la prudence, d'où s'ensuit qu'il connut rarement l'impuissance. Jim était un héros métamorphique dont l'audace et l'énergie nous électrisaient. Ce que percevaient ses sens, il le transformait grâce à l'alcool (don sacré de Dionysos, dieu du Théâtre et de l'Ivresse), à l'acide et à l'élixir de sa propre nature bouillonnante, exubérante. Jim était l'un des esprits les plus brillants que j'aie connus, et l'un des plus complexes — nous tous, mammifères de chair et de nerfs, sommes voués à la complexité.

Jim était fasciné de tout ce qu'il éprouvait et s'émerveillait sans cesse des changements de son système nerveux. Quand il n'incarna plus le symbole sexuel/chanteur en cuir noir des *Doors*, il fit surgir de sa ruine splendide un chanteur de blues à la voix rauque.

Ce que j'apprécie dans cette biographie, entre autres, c'est qu'on y voit que Jim savait qu'il était un poète. Et c'est ce qui a fondé notre amitié, notre fraternité. De même les auteurs ont bien vu que Jim n'était pas matérialiste, engagé dans la course au dollar comme tant d'artistes de rock'n'roll. Jim prisait avant tout l'expérience et l'action. Il voulait voir transmuer la nature matérielle dans l'or du plaisir insatisfait.

Nous nous sommes retrouvés à Londres, Jim et moi, pour discuter d'un film d'après ma pièce, *The Beard*. Jim est venu m'accueillir à l'aéroport et je lui ai dit comment j'imaginais les poètes romantiques volant dans le ciel nocturne, escortant mon avion. Je lui ai montré un nouveau poème sur *Billy The Kid* et il nota dans mon carnet un poème improvisé sur Jean Harlow.

Nous avons fait le tour de la ville, en poètes, passant des boîtes de strip à Soho au *Tate Museum*, puis une balade au clair de lune avec un autre poète, Christopher Logue, pour voir l'hôpital qui se tient maintenant là où a vécu Blake. Nous sommes brièvement devenus des habitués de ces clubs où se joue la musique, *The Bag of Nails* et *Arethusa's*, nous y avons vu Christine Keeler, des stars de cinéma, nous avons bu des verres de Courvoisier et nous avons parlé philosophie avec des réalisateurs de films.

A Londres, j'ai vu les poèmes de Jim pour la première fois. A la lumière de mescaline d'une gueule de bois, sur la table basse de son appartement à Belgravia, j'ai trouvé le manuscrit de *Nouvelles Créatures* et ce que j'ai lu m'a passionné.

Dans la génération de Jim, je ne connais pas de meilleur poète. Peu de poètes ont eu un tel personnage public, tenu ce rôle spectaculaire (peut-être Maïakovski en Russie dans les années 20 et 30), aucun n'a eu carrière si brève et si intense.

Tout le monde a entendu la musique des *Doors*, chacun connaît la légende, mais Jim craignait qu'on puisse lire sa poésie parce qu'elle venait d'une vedette du rock. Il préservait ses poèmes soigneusement, en y réfléchissant, et il y travaillait en secret.

Quand j'ai vu ce manuscrit de *Nouvelles Créatures*, à Londres, j'ai suggéré à Jim d'en faire une édition privée réservée à ses amis avant de le proposer à l'édition commerciale, s'il choisissait de le faire. C'est ce qu'il fit. Jim était deux artistes en un seul homme, un chanteur passionnant (je l'ai vu chanter si longtemps que ses auditeurs devaient se coucher par terre pour continuer à l'écouter), et un jeune poète calme plein de talent. Il était *Mr. Mojo Risin* et il était James Douglas Morrison, poète américain d'origine écossaise.

J'ai fait avec Jim des lectures de poèmes, j'ai vu comme il était nerveux, combien il tenait à se faire entendre à ce niveau. J'ai écouté Jim, après sa mort, dans un rendez-vous de chasse, un ancien fortin allemand en Afrique occidentale. Chaque fois, j'ai entendu un artiste.

Quand je lis ses poèmes j'entends l'ami qui me manque. Je sens que Jim est un frère, là-bas, à qui parler.

Comme l'a dit George MacDonald :

La mort seule peut sauver de la mort.
L'amour est une mort, il en tire vaillance.
L'amour peut combler la plus profonde tombe.
L'amour aime encore au-dessous de la vague.

La présence de Jim et son art ont soulevé une vague frémissante, il est là comme une statue lumineuse et chantante sur les écrans et dans les amplis. Mais ses

poèmes et ses chansons demeurent et prouvent, par leur valeur, que *La mort seule peut sauver la mort.*

Michael McClure,
août 1979.

REMERCIEMENTS

L'année qui suivit la mort supposée de Jim Morrison, Jerry Hopkins fut envoyé en Europe par le magazine *Rolling Stone*, ce qui facilita ses recherches sur la seule tournée européenne des *Doors* et la période où Jim vécut à Paris. Aux États-Unis Jerry partit de Los Angeles pour continuer ses recherches dans tous les endroits où Jim avait vécu : Clearwater et Tallahassee, en Floride ; Alexandria, en Virginie ; Alameda, en Californie ; ainsi que New York, Atlanta, Valdosta en Géorgie, San Francisco, Mammoth, Monterey en Californie et Miami et Floride.

Les deux auteurs de ce livre tiennent à remercier particulièrement les trois membres survivants des *Doors*, Ray Manzarek, Robby Krieger et John Densmore ; Bill et Cheri Siddons ; Frank et Kathy Lisciandro ; Babe Hill ; Leon Barnard ; Paul Rothchild ; Diane Gardiner ; Paul Ferrara ; Bruce Botnick ; Gloria Stavers ; Michael McClure ; Hervé Muller ; Billy James ; Denny Sullivan ; Ronnie Haran Mellen ; Jac Holzman ; Dorothy Manzarek ; et Lynn Krieger.

Parmi ceux qui ont bien voulu nous consacrer un temps précieux et nous confier leurs souvenirs se trouvent : Patricia Kennely ; Rosanna (White) Norton ; Fred et Ilana Myrow ; Tandy Martin Brody ; Vince

Treanor ; Gerard (Fud) Ford ; Phil Oleno ; M^me^ Walter Martin ; James Merrill ; Randy Maney ; Andy Morrison ; Bob Hungerford ; Ralph Turner ; Sammy Kilman ; Thad Morrison Jr. et Thad Morrison III ; Margaret Morrison Blunberg ; Nick ; Pamela Zarubica ; David Thompson ; M^me^ Paul R. Morrison ; et John DeBella.

Jerry a également rencontré d'autres personnes dont : Elmer Valentine ; Mario ; Larry Marcus ; Harvey Perr ; Sulvia Romano ; Mike Geshman ; Danny Fields ; Jonathan Dolger ; Judy Sims ; David Anderle ; Digby Diehl ; Russ Miller ; Mike Hamilburg ; Michael Ford ; Garry Essert ; Julia (Brose) Densmore Negron ; Gayle Enochs ; Charles Lippincott ; Barry Opper ; Eva Gardonyi ; John Ptak ; Linda Kelly ; Gay Blair ; Bill Runyan ; George (Bullets) Durgom ; Sally Stevenson ; Jac Ttana (Joey Kooken) ; Anne Moore ; Bill Belasco ; Ron Raley ; Nina et Adam Holzman ; Todd Schiffman ; Paddy Faralla ; Bill Kerby ; Renata Eder ; Sue Helms ; Pamela Courson ; Stanton Kaye ; Naomi Grumette ; Clare (Sparks) Loeb ; Marshall Brewitz ; Anne Schlosser ; Paddy Monk ; Judy Huddleston ; Samantha Spitzer ; Ellen Sander ; Bill Graham ; John Harris ; Alan Weber ; Bill Thompson ; Ned Moraghan ; Robin Wertle ; Partricia Charley ; Leslie Gilb ; Steve Wax ; Trina Robbins ; Philippe Paringaux ; Élisabeth (ZoZo) Larivière ; Yvonne Fuka ; Dominique Lamblin ; Phil Trainer ; Cameron Watson ; Hervé de Lilia ; Arthur Dorlag ; Charles Reimer : Ashley Ahl ; Joe Burke ; Luther Davis Jr. ; Tom Reese ; Frances Warfield ; Hilton Davis ; Diane Warfield ; Deucalion Gregory ; Ihor Todoruk ; James Blue ; Colin Young ; John Tobler ; John Morris ; Clive Selwood ; David Apps ; Elliott Kastner ; Chris Greenwood ; Rory Flynn ; Gus Dana ; Terence McCartney Filgate ; et Roger Tomlinson.

Je voudrais aussi remercier les personnes suivantes :

Rich Linnell; Kim Fowley; Iggy Pop; Alice Cooper; Patti Smith; Alan Lanier; Nigel Harrison; Jim Ladd; Shelly Ladd; Harvey Kubernick; Penelope Abrams; Mel Posner; Marty Fox; Bob Greene; Eric Rudolph; Elektra Records, N.Y. et L.A. (particulièrement les filles de la publicité pour la côte Ouest); Martcy Rudo; Dave Marsh; et Todd Gray. Ainsi que ma famille; Barbara Reinhart; Ken Keyes; John Randell; et Shep Gordon; qui ont chacun soutenu mon inspiration et m'ont aidé de diverses manières.

Je remercie également le Bureau d'informations publiques de la Marine des États-Unis, au Pentagone; Elektra Records International; les archives des magazines *Billboard* et *Cashbox*; le *Miami Herald* et le *Miami News Leader*; le *Los Angeles Times; Melody Maker; New Musical Express*; Rogers, Cowan et Brenner à Beverly Hills et à Londres; Gibson and Stromberg; l'université d'État de Floride; le lycée de Saint Petersburg; le lycée George-Washington; le magazine *Crawdaddy*; le magazine *Creem; The Village Voice; Rolling Stone*; et le magazine *Circus*.

Enfin, Jerry et moi tenons à remercier spécialement tous les fans des *Doors*, ceux qui ont prouvé qu'une bonne chose ne meurt jamais, que Jim Morrison et les *Doors* continuent à vivre grâce à leurs paroles et à leur musique.

Daniel Sugerman.

DISCOGRAPHIE

45 tours :

45611 Break On Through
End of the Night (janv. 1967).

45615 Light My Fire
The Crystal Ship (avril 1967).

45621 People Are Strange
Unhappy Girl (sept. 1967).

45624 Love Me Two Times
Moonlight Drive (nov. 1967).

45628 The Unknown Soldier
We Could Be So Good Together (mars 1968).

45635 Hello, I Love You
Love Street (juin 1968).

45646 Touch Me
Wild Child (déc. 1968).

45656 Wishful, Sinful
Who Scared You (févr. 1969).

45663 Tell All The People
Easy Ride (mai 1969).

45675 Running Blue
Do It (août 1969).

45685 You Make Me Real
Roadhouse Blues (mars 1970).

45726 Love Her Madly
Don't Go No Farther (mars 1971).

45738 Riders On The Storm
Changeling (juin 1971).

E-46005 Roadhouse Blues
Albinoni Adagio (janv. 1979).

45051 Light My Fire
Love Me Two Times (avril 1971).

45052 Touch Me
Hello, I Love You (avril 1971).

45059 Riders on the Storm
Love Her Madly (sept. 1972).

Albums 33 tours :

74007 *The Doors* (janv. 1967).

74014 *Strange Days* (oct. 1967).

74024 *Waiting for the Sun* (juill. 1968).

75005 *The Soft Parade* (juill. 1969).

75007 *Morrison Hotel* (févr. 1970).

2-9002 *Absolutely Live* (juill. 1970).

74079 *13* (nov. 1970).

75011 *L.A. Woman* (avril 1971).

2-6001 *Weird Scenes Inside The Gold Mine* (janv. 1972).

EQ-5035 *The Best of the Doors* (août 1973).

5E-502 *An American Prayer* (nov. 1978).

(Tous ces disques parus sous la marque Elektra Records.)

LIVRES

The Lords, édition à compte d'auteur limitée à 100 exemplaires. *Western Lithographers*, Los Angeles, printemps 1969.

The New Creatures, édition à compte d'auteur limitée à 100 exemplaires. *Western Lithographers*, Los Angeles, printemps 1969.

The Lords, The New Creatures, Simon and Shuster, mai 1970.

An American Prayer, édition à compte d'auteur limitée à 500 exemplaires. *Western Lithographers*, Los Angeles, été 1970.

The Lords, The New Creatures, Simon and Shuster (édition de poche), automne 1971.

FILMS

Break On Through 16 mm, couleur, 2 minutes 25 secondes. Film publicitaire pour la TV produit par Elektra Records.

The Unknown Soldier, 16 mm, couleur, 3 minutes 10 secondes. Film publicitaire pour la TV produit par Elektra Records.

Feast of Friends, 16 mm, couleur et noir et blanc, 40 minutes. Documentaire coproduit par les *Doors*.

HiWay, 35 mm, couleur, 50 minutes.

The Doors Are Open, TV noir et blanc, 60 minutes Granada TV.

NOTES SUR LES AUTEURS

Jerry Hopkins :

Jerry écrit sur la musique populaire depuis qu'il est sorti de l'université Washington and Lee, en 1967. Il a collaboré à de nombreuses publications comme journaliste et a publié plusieurs livres sur le rock and roll, dont, en 1971, la première biographie d'Elvis Presley, *Elvis*, celle qui fait encore autorité. Il avait dédié ce livre à Jim Morrison (ainsi qu'à d'autres) pour en avoir eu l'idée. En 1971, quand on annonça la mort de Jim, Jerry fut touché au point de se consacrer à écrire sa biographie. Il avait rencontré Jim deux fois, l'ayant d'abord interviewé pour le magazine *Rolling Stone*, puis lorsqu'il avait accompagné les *Doors* pendant leur tournée au Mexique.

Jerry a fait des recherches sur la vie de Jim de 1971 à 1975, et c'est à ce moment qu'il a rencontré et interviewé Daniel Sugerman, un ami de Jim et un de ses associés.

Jerry Kopkins vit actuellement à Hawaii avec ses deux enfants, s'intéresse à la musique hawaiienne et à ses musiciens et continue de collaborer à *Rolling Stone*.

Daniel Sugerman :

Danny a vingt-quatre ans et vit à Beverly Hills où il dirige avec succès une agence de relations publiques. Il continue d'être le confident et l'assistant des *Doors*, surtout de Ray Manzarek, dont il est l'agent depuis la dispersion du groupe. A la grande époque des *Doors*, il était associé à la gestion et

faisait partie intégrante de la tribu. Danny, encouragé par Jim, s'était mis à écrire dès l'âge de treize ans, d'abord à l'occasion des concerts du groupe et ensuite, plus sérieusement, lors du fameux procès de Miami. Jim et lui étaient devenus intimes, et, après la mort de Jim à Paris, Danny a continué d'écrire sur le rock pour diverses publications américaines et européennes.

Une fois que Jerry Hopkins eut rassemblé la documentation et rédigé deux premiers jets du livre, Danny se mit à composer ce qui donnerait le manuscrit définitif en essayant de rendre Jim aussi réel au lecteur qu'il l'avait été pour un de ses intimes.

TABLE

Avant-propos 11
L'arc est bandé 15
La flèche est lancée 77
La flèche tombe 223
Postface 367
Remerciements 371
Discographie 375
Notes sur les auteurs..... 379

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES
DE COX & WYMAN LTD. (ANGLETERRE)

N° d'éditeur : 2140
Dépôt légal : décembre 1991
Nouveau tirage : août 1992
Imprimé en Angleterre

« Onze ans après sa première édition française aux éditions Bourgois, ressort la biographie de Jim Morrison, poète américain d'origine écossaise, également chanteur des *Doors*. Ce n'est donc pas une révélation, mais c'est, bizarrement, un réconfort. Parce que Morrison sut être mal élevé, choquant, infréquentable. Parce qu'il sut aussi inventer un chant fiévreux, hautain, qui racontait de la belle jeunesse américaine, de la prospérité, de l'existence calibrée. Position romantique banale, révolte d'adolescent connu, mais il faut du courage pour la tenir, il faut du talent pour la faire partager. C'est probablement là d'ailleurs ce qui, dans la vie de Morrison, est le plus stimulant ; ce goût persévérant pour l'insoumission, et la façon dont la société dont il était issu ne peut le supporter. »

Evelyne Pieiller, *Révolution*

Traduit de l'anglais
par Pierre Alien

Jim Morrison
Photo Sygma

83458.0
ISBN 2-264-01711-2
9 782264 017116

KO-340-150